

# OEUVRES COMPLÈTES

DU BIENHEUREUX

# A.-M. DE LIGUORI,

ÈVÈQUE DE SAINTE-AGATHE DES GOTHES,

TRADUITES DE L'ITALIEN EN FRANÇAIS ET MISES EN ORDRE,

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES,

sous la direction

DE MM. LES ABBÉS VIDAL, DELALLE ET BOUSQUET.

OUVRAGE DÉDIÉ A MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

—  
TOME QUINZIÈME.

—  
OEUVRES ASCÉTIQUES.

INSTRUCTION PRATIQUE POUR LES EXERCICES DES MISSIONS. — DISCOURS  
SUR LES CALAMITÉS. — ONZE DISCOURS SUR LA FÊTE DE NOËL.



PARIS,

PAUL MELLIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE SAINT-ANDRÉ DES ARTS, 11.

PARENT-DESBARRES, ||  
RUE CASSINÉ, 23.

LAGNY FRÈRES.  
RUE BOURDON-LE-CHATTAU, 1.

1843.





## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2011.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



**OEUVRES COMPLÈTES**

**DU BIENHEUREUX**

**A.-M. DE LIGUORI.**

SAATCHI & SAATCHI - IMPRIMERIE DE REILD-SOCIETY

# INSTRUCTION

PRATIQUE

SUR LES EXERCICES DE LA MISSION.





# INSTRUCTION

PRATIQUE

SUR LES EXERCICES DE LA MISSION.

---

## INTRODUCTION.

---

Il y a des personnes qui disent que les missions font plus de mal que de bien ; à les en croire, elles troublent les consciences et les populations , et si pendant que la mission se fait dans quelque endroit , on remarque qu'il s'y commet moins de crimes, on s'est aperçu aussi qu'une fois la mission terminée , les peuples reviennent à leur vomissement et sont pire qu'auparavant. Ces personnes ne tiennent ce langage que parce qu'elles n'ont pas l'expérience des missions et que parce qu'elles ne comprennent pas combien d'ames on y gagne à Dieu ; ceux qui les suivent savent au contraire combien d'inimitiés mortelles elles éteignent, combien de mauvaises habitudes elles déracinent, combien de restitutions elles occasionnent, combien de procès elles accommodent qui seraient une source éternelle de haines, combien de confessions mal faites elles réparent. C'est surtout dans les campagnes, dans les petites villes, que l'on peut dire que les missions sont utiles comme dans les grandes cités, mais encore nécessaires ; car dans les petits endroits tout le monde se connaît et souvent l'on n'ose pas découvrir à son confesseur les péchés de toute

une contrée. Il y a des gens, sans doute, qui à l'approche des missions se plaignent que les missionnaires viennent troubler leur pays. Mais les gens de bien ne pensent pas ainsi, il n'y a que ceux qui s'endorment dans le vice et qui ne voudraient pas en être détournés. Le démon fait tous ses efforts pour empêcher que ses malheureux esclaves ne soient pas détournés de la fausse paix dans laquelle ils vivent. Et quelle paix? celle qui doit leur causer la mort et le désespoir éternel. Il est vrai encore qu'il y a bien des âmes qui, après la mission, retombent dans leurs péchés, et plut à Dieu qu'une fois converties elles persévérassent toutes dans la grâce jusqu'à la mort sans jamais plus retomber! C'est une des plaies nombreuses de notre nature de recouvrer la grâce de Dieu et de la perdre ensuite quelquefois; mais, malgré tout, il est certain que les missions empêchent une foule de péchés. Une foule d'âmes d'ailleurs retournent à Dieu, et s'il en est qui retombent, elles se soutiennent dans la bonne voie pendant quelques mois au moins. Elles acquièrent pendant ce temps plus d'horreur du péché, une plus grande connaissance de Dieu et de l'importance du salut éternel.

Quant aux exercices des missions, on a fait plusieurs livres qui en traitent au long, entre autres le bel ouvrage du révérend D. Philippe de Mura, prêtre, qui a pour titre, *Le Missionnaire instruit*, d'où j'ai tiré la plus grande partie de cet opuscule. C'est pour la commodité des jeunes gens de notre congrégation que j'ai fait cet abrégé dans lequel j'ai exposé brièvement les règles et les exemples de tous les exercices. Suivant la méthode des missions de notre congrégation, et appuyé sur une expérience de trente-quatre ans, j'ai ajouté une foule de choses et de réflexions utiles au salut des âmes... J'aime à croire que ce petit

ouvrage ne laissera pas de porter son fruit ; car on y trouvera en abrégé et clairement exposé ce qui n'est dit dans d'autres livres qu'avec beaucoup de diffusion. J'ai tâché d'avoir toujours un style égal et concis, comme on le veut aujourd'hui, car maintenant, on désire lire très-peu et savoir beaucoup. On trouvera encore dans ce petit livre quelques exemples d'un style familier, de ce style particulier aux missions qui diffère essentiellement de celui des sermons du carême ou des dominicales.

---



---

## CHAPITRE I<sup>er</sup>.

### INSTRUCTION DES EXHORTATIONS.

Il y a quatre sortes d'exhortations, celles de nuit, celles du jour, de discipline et de paix. Pour bien comprendre la différence qui existe entre elles, il faut réfléchir au but que l'on doit se proposer dans chacune. On fait l'exhortation de nuit pour éveiller les pécheurs et les exhorter à assister à la mission ; l'exhortation du jour pour rassembler les fidèles et les attirer à l'église ; l'exhortation de discipline pour exciter le repentir dans le cœur des pécheurs et les inviter à la pénitence ; enfin celle de paix qui n'a d'autre but que la réconciliation des ennemis.

#### § I<sup>er</sup>.

##### De l'exhortation de nuit.

Il faut remarquer que ces exhortations de nuit sont d'une grande utilité lorsqu'on veut exciter à suivre une mission dès le commencement. Car pour que le pécheur s'éveille, il ne suffit pas qu'il aille à l'église entendre les prédications, il ne suffit pas qu'il sache qu'il y a une mission ou que le son des cloches se fasse entendre, il faut qu'il soit ému par quelque exhortation et qu'on lui fasse craindre les châtimens que Dieu lui réserve. Sans ces exhortations du moins pendant les quatre ou cinq premiers jours, on ne verra guère fréquenter l'église par ceux qui en ont le plus besoin. On sait au contraire par expérience que les exhorta-

tions de nuit réveillent d'une manière merveilleuse les âmes paresseuses et les engagent à courir à l'église comme les autres. On doit remarquer que ces exhortations doivent être courtes et même fort courtes, elles ne doivent pas durer plus d'un demi-quart d'heure, car elles se font de nuit le plus souvent en hiver, à la belle étoile, de sorte que ceux qui les prêchent et ceux qui les écoutent peuvent y souffrir quelque incommodité. On en fait plusieurs dans la même soirée, on doit les prononcer avec beaucoup de véhémence, y mêler quelques paroles d'épouvante qui frappent comme des flèches le cœur et les oreilles des auditeurs. Les jeunes missionnaires ont en général le défaut de faire de ces exercices comme des autres petits exercices de la mission, une demi-prédication qui le plus souvent ennuie les auditeurs et trouble l'ordre des exercices importants. Quand on y consacre le temps destiné à des exercices plus nécessaires, il faut remarquer en troisième lieu qu'il ne faut jamais finir ces sortes d'exhortations par un acte de contrition, mais seulement par une sentence terrible. Dans le dernier de ces cas et au moment d'entrer dans l'église, sur le seuil de l'église même, on fera un dernier appel que l'on terminera par un acte de contrition.

L'exhortation de nuit contient cinq parties : 1° L'introduction avec la proposition. 2° L'amplification. 3° La moralité et l'exhortation à la pénitence. 4° L'annonce des privilèges, des exercices et des indulgences de la mission. 5° La sentence terrible.

D'abord, l'introduction dans laquelle on fait entrer la proposition de l'exhortation, peut se faire de diverses manières, savoir : par exclamation : « O Dieu éternel, que vous êtes bon ! les hommes vous méprisent et vous fuient, et vous allez au-devant d'eux pour les pardonner ! » Par ré-

primande : « Dis-moi , pécheur, quand finiras-tu de mépriser Dieu ? » (Il faut prendre garde de ne pas commencer les exhortations par aucune parole injurieuse, comme celles de *scélérat*, de *Turcs baptisés*, *ames de poix*, ou d'autres semblables ; car ordinairement les auditeurs s'indignent , quand on leur donne ces noms-là au commencement des discours.) Par interrogation : « O mon frère, dites-moi où pensez-vous aller avec une vie telle que la vôtre ? » Par commisération : « Pauvre pécheur, qui ne plaindrait pas ta misère, quand on sait que tu n'es pas en grâce avec Dieu ? » Par exposition : « O chrétien, je viens ici de la part de Dieu t'annoncer qu'il est prêt à te pardonner, si tu...., etc. »

Après cette introduction ou quelque autre semblable avant la proposition ou, si l'on veut, l'argument de l'exhortation que l'on tire toujours du cantique que l'on a fait chanter auparavant, si, par exemple, le cantique est celui-ci : « *Le Dieu de clémence vient à vous dans cet heureux jour, et si vous ne revenez pas à lui, il ne vous fera plus entendre sa voix.* Chrétien, je suis venu ce soir vous apporter deux nouvelles, une de bonheur et l'autre de malheur. Si vous revenez à Dieu, qui vous appelle par la voix des missionnaires, il vous embrassera comme son fils ; mais si vous ne revenez pas ou que vous différiez quelque peu , peut-être ne vous appellera-t-il plus, et vous serez damné. »

Il est bon quelquefois de revenir sur la proposition de l'exhortation, comme : L'as-tu entendu, pécheur ; si tu reviens à Dieu, tu le trouveras clément et prêt à pardonner ; mais, si tu ne te jettes pas dans ses bras, aussitôt il te fuira et ne t'appellera plus.

Il est bon encore de répéter les paroles mêmes du cantique, par exemple : Avez-vous entendu, mon frère, ce

que dit le cantique : Ta vie va finir et tu n'en sais pas le moment.

En second lieu, quant à l'amplification, il faut observer que, si la proposition n'est pas une vérité de foi, comme quand on dit, par exemple, qu'après un certain nombre de péchés, Dieu abandonne le pécheur, il faut alors la prouver par quelques raisons exprimées succinctement, en peu de mots et avec simplicité. On peut s'y appesantir assez ; mais toutefois sans y ajouter ni similitudes, ni faits qui excitent à la terreur, ni passages de l'Écriture, à moins que ce ne soit un passage bien connu, comme ceux-ci : *Deus non irridetur. Statutum hominibus semel mori. Discedite a me, maledicti*, etc. Donnons un exemple de l'amplification. Si la proposition est celle que nous avons rapportée tout-à-l'heure : Dieu abandonne les pécheurs obstinés, on peut alors ajouter les raisons suivantes : Celui qui se sert de la miséricorde de Dieu pour l'offenser davantage, ne mérite pas d'être pardonné. Le Seigneur supporte le pécheur et lui donne du temps, afin qu'il se convertisse et qu'il gémisses sur le mal qu'il a fait. Mais lorsqu'il voit que le pécheur s'en sert pour amonceler péché sur péché, Dieu le fait mourir. Après cela, on peut s'écrier encore : Assez, assez donc, mon frère, et sachez qu'autant a été grande envers vous la patience de Dieu, autant sera terrible le châtement, si vous ne changez pas de vie. Si la proposition renferme une maxime de foi ou une vérité sur la mort, sur le jugement, il faut encore s'y appesantir ; en parlant de la mort ; par exemple : Quelle peine, quel désespoir n'éprouverez-vous pas, en voyant à la lueur du cierge que le temps de faire le bien est passé, et que dans ce moment terrible vous êtes si accablé, que vous ne pouvez rien faire, etc. ?



En troisième lieu, vient après l'amplification la moralité et l'exhortation à la pénitence : par exemple : Quelle folie, ô mon frère, de ne pas retourner à Dieu quand il vous appelle, et de vous exposer au danger d'être abandonné, et puis d'aller souffrir en enfer une éternité de tourmens ! Revenez, revenez, puisqu'il en est temps, voici Jésus qui vient lui-même vous prendre dans votre propre maison par le ministère des missionnaires. Il ne faut jamais nommer aucun vice particulier dans la moralité, car il y a des personnes qui, se reconnaissant coupables, pourraient croire que vous n'avez prêché cette exhortation que pour elles, et pourraient s'en fâcher. Ainsi lorsque l'on prêche sur la vie d'une personne scandaleuse, il ne faut pas le faire trop près de sa maison, mais à quelque distance, dans un lieu cependant d'où elle puisse entendre ce que vous dites, sans se douter que vous prêchez pour elle.

En quatrième lieu, il faut annoncer que la mission commence, ou qu'elle est commencée, dire quels sont les privilèges des missionnaires, l'ordre des exercices de la mission dans l'intérieur de l'église, les indulgences qui y sont attachées, tout cela selon la manière que nous décrirons plus tard.

Enfin il faut finir par une sentence terrible qui ait du rapport avec la proposition. Cette sentence doit être courte, mais elle doit renfermer des paroles graves, des paroles de terreur qui fassent une profonde impression sur le cœur de l'auditeur. Tremblez, tremblez, qui sait si cette nuit même, si vous ne prenez la résolution de changer de vie, Dieu ne vous fera pas mourir ? Et s'il en était ainsi, vous mourriez damné ! ou bien encore : Si vous ne gémissiez sur vos péchés maintenant, songez que vous gémirez dans l'enfer pendant toute l'éternité ! ou bien encore : Conti-

nuez, continuez à offenser Dieu; mais écoutez, je vous attends à la vallée de Josaphat, où vous entendrez la sentence que prononcera Jésus-Christ sur vous : Allez, maudits, retirez-vous, allez au feu éternel. On peut encore finir par les paroles mêmes du cantique, lorsqu'elles expriment une sentence terrible : Qui sait, ô mon frère, si cette nuit même vous ne mourrez pas?

*Exemple de diverses exhortations de nuit avec leurs parties distinctes.*

CANTIQUE.

Le Dieu de clémence  
 Vous appelle en ce jour ;  
 Si vous ne venez à lui maintenant,  
 Il ne vous appellera jamais plus.

I. *Introduction.* — Chrétien, je vous apporte ce soir deux nouvelles : une de joie, une d'épouvante. Si vous revenez à Dieu maintenant qu'il vous appelle par le ministère des missionnaires, il vous recevra dans ses bras comme son fils ; mais si vous ne revenez pas, et que vous retardiez encore, il ne vous appellera plus, et vous vous damnerez.

II. *Amplification.* — Écoutez, mon frère, le Seigneur pardonne les péchés à ceux qui se repentent, mais il ne peut en agir ainsi à l'égard de ceux qui ont encore le désir de pécher. Examinez depuis combien d'années Dieu vous supporte? Combien de fois il vous a appelé, combien de fois il vous a dit à vous-même : O mon fils, c'est assez, changez de vie, ne m'offensez plus! Et vous qu'avez-vous fait? toujours le même métier; vous vous êtes confessé et vous

avez promis, et puis toujours vous recommencez à l'offenser. Qu'attendez-vous? que Dieu vous fasse mourir, et qu'il vous envoie en enfer? ne voyez-vous pas que Dieu ne peut vous supporter davantage?

III. *Moralité et exhortation à la pénitence.*—Allons, c'est assez maintenant que la mission est ici, donnez-vous à Dieu, qui vous attend encore et qui est prêt à vous pardonner toutes les offenses que vous lui avez faites si vous voulez changer de vie. Venez à l'église où se fait la mission, venez entendre les prédications, et faites une bonne confession. Ne doutez pas que, si vous voulez véritablement abandonner le péché, Dieu vous pardonnera; je vous le promets, moi, de la part de Jésus-Christ.

IV. *Annonce de la mission.*—Jésus-Christ est au milieu de vous, il est venu avec la sainte mission qui commence demain. Les pères missionnaires ont le privilège d'absoudre de tous les cas réservés, même des censures réservées au pape, ils peuvent encore dispenser des vœux. On fera dans l'église une foule de beaux exercices pour votre salut; il y aura rosaire, instruction, sermon matin et soir, et ceux qui après avoir assisté à ces exercices se confesseront et communieront, gagneront l'indulgence plénière, lorsqu'ils recevront à la fin la bénédiction papale. Oui, c'est pour vous que s'ouvrent les entrailles de la miséricorde de Dieu; vous pouvez devenir saints si vous le voulez.

V. *Sentence terrible.*—Que dites vous enfin? quelle résolution prenez-vous? voulez-vous achever de détourner Dieu ou non! qui sait si ce n'est pas là le dernier appel que Dieu vous fait! Décidez-vous vite. Quoi! vous attendriez que Dieu vous conduisît à la mort et qu'il vous jetât en enfer sans espoir de pouvoir jamais y remédier? Rentrez chez vous, mon frère, et pensez ce soir à ce que

vous venez d'entendre, recommandez-vous à la Mère de Dieu et priez-la de vous éclairer, rentrez.

Vous êtes ennemi du Seigneur,  
Et vous ne tremblez pas, pécheur.  
Abandonnez le péché, ô mon fils,  
Si vous ne voulez pas vous damner.

I. *Introduction.* — Vous êtes ennemi de Dieu, et vous ne tremblez pas, ô pécheur! Si vous êtes dans le péché, sans doute, mon frère, vous êtes l'ennemi de Dieu, de Dieu qui peut, s'il veut, vous envoyer en enfer dans ce moment même; et vous dormez, vous riez, vous ne tremblez pas, vous ne gémissiez pas!

II. *Amplification.* — O mon fils, que je vous plains; le péché vous a aveuglé et vous empêche de voir le danger que vous courez, car vous pouvez mourir à tout moment et brûler dans le feu pendant l'éternité. Eh quoi? peut-être avez-vous pour ennemi quelque prince de la terre que vous pouvez fuir, contre lequel vous pouvez vous défendre, à la vue duquel vous pouvez vous dérober? Ah! non, vous avez Dieu pour ennemi, Dieu qui vous voit partout où vous allez, qui est là où vous êtes, et qui vous arracherait de ses mains s'il voulait vous châtier.

III. *Moralité et exhortation.* — O mon frère, voilà le chemin que vous devez suivre si vous voulez vous sauver. Quoi sauver? quoi sauver? Oui, ne voyez-vous pas, malheureux que vous êtes damné? ne voyez-vous pas que Dieu ne peut plus vous supporter? écoutez-moi, ce soir, vous êtes, il est vrai, l'ennemi de Dieu, puisque vous l'avez offensé, mais il est prêt à vous pardonner, si vous lui demandez pardon et si vous changez de vie. Courage donc, chrétien, venez à la mission, confessez-vous, quittez le péché, donnez-vous

à Dieu , qui vous attend et qui vous appelle ; ne le méprisez plus.

IV. *Annonce de la mission.*—Voici Jésus-Christ qui vient lui-même jusque dans votre propre maison vous appeler et qui pour vous sauver a fait venir les missionnaires dans ces lieux ; les pères ont le privilège de....

V. *Sentence terrible.* — O pécheur , qu'exigez-vous de Dieu davantage ? allons ne vous découragez pas, espérez, mais espérez, et tremblez ; si vous voulez changer de vie, espérez, mais si vous préférez toujours avoir Dieu pour ennemi, tremblez ; tremblez-vous, dis-je, que ce soir vous n'entendiez le dernier appel ; si vous ne vous décidez à vous donner à Dieu, il vous abandonnera, et vous serez damné. Allons , mon fils.....

Votre vie va finir  
Et vous ne savez le moment ;  
O mon frère, qui sait  
Si vous ne mourrez pas cette nuit.

I. *Introduction.*—O mon frère, avez-vous entendu les paroles du cantique ? votre vie doit finir et vous ne savez le moment. Voyez, pécheur, quelle est votre vie ! vous vivez éloigné de Dieu, des sacrements, éloigné de l'église. A peine les jours de fête entendez-vous une messe comme par force ; et tout votre temps à quoi l'employez-vous ? à offenser et irriter Dieu : vous vivez comme si vous ne deviez jamais mourir.

II. *Amplification.* — Pauvre pécheur ! pensez-vous à la mort ? ou vous y pensez, ou vous n'y pensez pas ; ou vous voulez, ou vous ne voulez pas ; mais viendra un jour où votre vie finira ; vous abandonnerez ce monde, votre corps sera mis dans un tombeau, votre ame s'envolera dans l'éter-

nité : vous le croyez, ou vous ne le croyez pas. Il est certain, il est de foi que vous devez mourir, et qu'après cette vie il y en a une autre qui ne finit jamais; et si vous vous égarez, si vous vous damnez, vous serez malheureux et plongé dans le désespoir pour toujours tant que Dieu scia Dieu.

III. *Moralité et exhortation.* — Dites-moi, si pendant que je prêche la mort arrivait, qu'en serait-il de votre pauvre ame? où iriez-vous, malheureux? Allons, courage, mon frère, revenez à Dieu qui vous attend et qui vous donne le temps de vous confesser et de régler vos comptes avant que la mort vienne. Que dites-vous, que prétendez-vous faire? décidez-vous.

IV. *Annonce de la mission.* — Jésus-Christ est venu au milieu des missionnaires pour vous appeler et vous pardonner si vous le voulez. (On annonce ensuite les pouvoirs et les privilèges).

V. *Sentence terrible.* — Je le répète, qu'en dites-vous? que faites-vous? reviendrez-vous à Dieu? Voyez, depuis la dernière mission qui a eu lieu dans ce pays, combien y en a-t-il qui sont morts, et combien y en a-t-il qui sont en enfer : pourquoi? parce qu'ils n'ont pas voulu finir et que Dieu les a fait mourir. Quoi? voulez-vous qu'il vous en arrive autant, voulez-vous aller gémir dans le feu de l'enfer pendant toute l'éternité. Allez, mon fils.... etc.

Vous avez un Dieu qui vous aime,  
Car il est l'amour lui-même ;  
Il va au-devant de vous, il vous appelle,  
Il vous dit : O pécheur,  
Reviens, mon fils, reviens à ton père ;  
Agneau, reviens vers ton pasteur.

**I. Introduction.**—Oh ! Dieu, que vous êtes bon et clément envers les hommes : les hommes vous fuient, et vous allez au-devant d'eux ! ils vous méprisent, et vous leur offrez la paix et le pardon !

**II. Amplification.** — O mon frère, je viens ce soir de la part de Jésus-Christ vous offrir le pardon et le salut si vous le voulez. Dites-moi, étiez-vous digne de cette grâce ? Dieu pouvait vous faire mourir et vous jeter en enfer au même instant que vous l'offensiez. Mais voyez la grande miséricorde dont Dieu use à votre égard : au lieu de vous châtier, il est venu vous appeler pour vous pardonner par le moyen de la mission, et il vient vous chercher pour se réconcilier avec vous. Plut à Dieu que vous vous repentiez de vos péchés, et que vous lui promettiez de ne plus l'offenser.

**III. Moralité et exhortation.**—Voici ce qu'il vous dit ce soir : Reviens, mon fils, ah ! reviens à ton père ; tendre agneau, reviens à ton pasteur. Et vous, que dites-vous, que répondez-vous à cet appel que Dieu vous fait ? Jetez-vous à ses pieds, venez à l'église, et faites une bonne confession.

**IV. Annonce.** — La mission est ici, et les pères ont le pouvoir de...

**V. Sentence terrible.**—Écoutez, mon frère, si vous voulez être utile à vous-même dans cette belle occasion, si vous voulez revenir à Dieu, il est prêt à vous recevoir à bras ouverts. Mais si vous voulez toujours faire le sourd comme par le passé, craignez que Dieu vous abandonne et ne vous appelle plus. Si Dieu vous abandonne, malheureux, vous mourrez dans votre péché, et vous irez gémir dans l'enfer, sans espoir de trouver jamais un remède à votre ruine éternelle. Allez, mon fils...

Que d'aveugles vont sans cesse  
 Se jeter dans le feu éternel ;  
 Ils y courent, car ils ne savent pas  
 Quel grand mal c'est que l'enfer.

I. *Introduction.* — Pécheur, que dis-tu? que dis-tu? tu dis que si tu vas en enfer tu n'y seras pas seul? Tu dis que si tu vas en enfer, tant pis? O Dieu! tel est le langage de tant de pauvres aveugles; c'est ainsi que tant d'ames vont se perdre en enfer: Et pourquoi? Avez-vous entendu le cantique: « Et ils y courent, grand Dieu, car ils ne savent pas ce que c'est que l'enfer. »

II. *Amplification.*—Écoutez-moi: ce que vous répétiez tout-à-l'heure, c'est ce que disait aussi un grand nombre de damnés qui brûlent aujourd'hui dans le feu éternel: Si j'y vais, je n'y serai pas seul; si j'y vais, tant pis. Aujourd'hui ils ne disent pas la même chose, oh! non, non; je voudrais qu'un damné sortît ce soir de l'enfer, et qu'il prît la parole à ma place; vous l'entendriez s'écrier: « Que je suis malheureux! je disais autrefois que je ne serais pas seul en enfer, et maintenant je dis: Ah! plut à Dieu que je fusse seul. Hélas! au milieu de ce feu qui me dévore, au milieu de ces ténèbres, de cette fumée qui m'aveugle, au milieu d'une quantité d'autres peines, j'ai la douleur encore de me trouver au milieu de ces maudits compagnons de mes souffrances dont le nombre me suffoque, dont les cris me brisent les oreilles, dont la puanteur m'accable. Je disais: si je vais en enfer j'aurai de la patience; de la patience, hélas! et je meurs de rage à tout instant; je erie, je hurle de désespoir; je voudrais mourir, et je ne le puis.



III. *Moralité.* — Voyez, mon frère, voyez comme parlent ceux qui méprisent l'enfer comme vous; mais entendez aussi la voix de Dieu qui vous parle ce soir par ma bouche : O mon fils, il n'y a plus de remède pour ces misérables, mais il y en a pour vous si vous voulez en accepter : demandez votre pardon, je vous l'accorderai et vous délivrerai de l'enfer.

IV. *Annonce, etc.* — C'est pour cela que le Seigneur vous a envoyé la mission. Les pères ont tous les pouvoirs... etc.

V. *Sentence terrible.* — Pécheur, qui sait si ce n'est pas le dernier avis que Dieu vous donne, le dernier trait de clémence dont il use à votre égard? C'en est assez, Dieu ne souffrira plus aucune ingratitude; sa vengeance est toute prête. Ne voulez-vous donc croire à l'enfer que lorsque vous serez sur le seuil? ah! prenez garde, vous y allez, vous y allez; et si vous y entrez une fois il n'y a plus de remède; si vous tombez une fois dans ce gouffre de feu, vous n'en sortirez jamais plus, jamais plus, jamais plus. Courage, mon fils, etc.

Pensez, pensez à l'éternité,  
 Pécheur aveuglé;  
 Pensez, ô mon fils, que l'enfer  
 Ne finira jamais.

I. *Introduction.* — O éternité, ô éternité, les saints tremblaient en pensant à l'éternité, en prononçant le nom, et vous, pécheur, qui êtes en disgrâce avec Dieu, vous ne craindriez pas, vous ne trembleriez pas? Il est de foi que ceux qui meurent dans le péché vont brûler éternellement dans le feu de l'enfer.

II. *Amplification.* — Qu'est-ce que l'enfer? c'est un lieu obscur où l'on ne voit que monstres horribles, où l'on

n'entend que des hurlemens et des cris, où l'on n'éprouve que des supplices. Mais toutes ces souffrances, combien de temps durent-elles ? Toute l'éternité, toujours, toujours. Quand finiront-elles ? Jamais, jamais. Sors de l'enfer, malheureux Judas, toi qui depuis dix-huit cents ans y es enfoncé, dis-nous combien de temps dureront tes souffrances ? Judas nous répond : Toujours, toujours. Et toi, Caïn, parle à ton tour ; dis-nous depuis combien d'années tu brûles dans ce feu ! Caïn nous répond : Ah ! malheureux que je suis, depuis plus de cinq mille ans.—Quand donc finira ton enfer ?—Quoi, finir ? et jamais, jamais.

III. *Moralité.*—O mon frère, que vous en semble ? dites-moi comment vous pouvez dormir, l'âme souillée de tant de péchés, étant l'ennemi de Dieu ? L'enfer sera éternel pour vous aussi. Pourquoi ne pas abandonner cette vie désordonnée ? pourquoi ne portez-vous pas un prompt remède à cette ruine qui vous menace si vous ne vous recueillez avec Dieu ? apportez donc un prompt remède, faites une bonne confession, revenez en grâce avec Dieu, avec ce Dieu qui ne veut pas que vous soyez damné.

IV. *Annonce, etc.*—Vous le voyez, la mission est ici. Que veut dire mission ? cela veut dire que Jésus-Christ vient sauver les enfans égarés et les délivrer de l'enfer. Sachez donc que les pères ont tous les pouvoirs, etc.

V. *Sentence terrible.* — O mon fils, ne vous abusez pas en songeant à la grandeur des miséricordes de Dieu. Aujourd'hui en versant une seule larme aux pieds d'un confesseur, vous pouvez vous délivrer de l'enfer. Mais si vous ne changez pas de vie, si vous ne m'écoutez pas, si vous n'ouvrez pas l'oreille ce soir, vous irez enfin gémir dans cet enfer tant que Dieu sera Dieu, pendant l'éternité entière. Courage, mon fils, etc.

*Cantiques divers pour les exhortations de nuit.*

Dieu m'envoie ici ;  
 Je suis un messager de salut ;  
 Qui sait si ce jour  
 N'est pas le dernier jour de pardon pour vous ?

Un Dieu de douceur vous appelle  
 Dans ces jours,  
 Mais si vous ne revenez à lui  
 Il ne vous appellera plus.

Aimez un Dieu qui vous aime tant,  
 Et qui est l'amour lui-même,  
 Qui vous recherche et vous appelle,  
 Qui vous dit : O pécheur, mon fils,  
 Reviens à ton père,  
 Reviens à ton pasteur.

Vous êtes l'ennemi du Seigneur,  
 Et vous ne tremblez pas, pécheur ?  
 Abandonnez le péché,  
 Si vous ne voulez pas mourir damné.

Le Seigneur attend, il attend ;  
 Mais il n'attendra pas toujours.  
 Quand le temps de la vengeance sera venu,  
 Il n'aura plus de clémence.

Revenez à Dieu, faites pénitence,  
 Pécheur, ne tardez pas.  
 Ne dédaignez pas la clémence  
 De votre bon Jésus.

Vous êtes dans le péché, et pouvez-vous vous réjouir ?  
 Vous êtes sans Dieu, et pouvez-vous dormir ?  
 Vous êtes au moment de vous damner,  
 Et vous ne pensez pas à vous corriger ?

Votre vie va finir,  
 Mais vous ne savez pas à quelle époque ;  
 O mon frère, qui sait  
 Si cette nuit vous ne devez pas mourir ?

Pensez, ô mon fils, à ce grand moment  
 Où vous serez prêt à mourir.  
 A ce moment d'où dépend votre bonheur  
 Ou votre malheur éternel.

Mais non, vivez comme il vous plaira,  
 Pécheur ; un jour viendra  
 Où le Seigneur que vous offensez  
 Sera votre juge.

Pécheur, que deviendrez-vous  
 Lorsque, devant un Dieu courroucé,  
 On vous reprochera  
 Tout le mal que vous avez fait ?

Que de chrétiens aveuglés  
 Se jettent dans le feu éternel ;  
 Mais ils s'y jettent, car ils ne savent pas  
 Quel grand mal c'est que l'enfer.

Combien de temps le pécheur  
 Restera-t-il en enfer ?  
 Ce sera pendant l'éternité,  
 Car il a offensé le Seigneur.

Pensez à l'éternité,  
 Pécheur aveuglé que vous êtes ;  
 Pensez, ô mon fils, pensez  
 Qu'elle ne finira jamais.

## § II.

De l'exhortation de semence (*semina.*)

Les exhortations de semence ne se font que rarement et seulement dans le pays où le peuple ne va pas à l'église, dans ceux où il y a beaucoup de personnes qui mènent une vie scandaleuse et qui n'assistent pas aux prédications. Le but de ces sortes d'exhortations est d'épouvanter les auditeurs ; aussi doit-on y faire beaucoup de menaces , faire envisager les châtimens de Dieu , la mort éternelle , l'abandon de la grâce et les peines éternelles. Voici quelle est la manière de faire ces exhortations. D'abord les pères missionnaires doivent être assez nombreux pour pouvoir envelopper tout le pays ; 2° ils doivent sortir de l'église pendant la nuit , plus tard que de coutume , sans lanterne , sans crucifix et sans société. Chacun doit ensuite se rendre seul et en secret dans le lieu qui lui est désigné , ils doivent disposer des lieux de façon que l'un ne confonde pas sa voix avec celle d'un autre. Au premier son de la grosse cloche , ils commenceront tous ensemble et finiront aussi au même instant que la cloche en donnera le signal ; 5° L'exhortation de semence est semblable à l'exhortation de nuit , quant à ses prêtres , mais avec cette différence que l'introduction est plus courte , et se fait *ex abrupto* par la proposition. Ce sera , par exemple , l'abandon de Dieu qui nous menace , l'ingratitude de ceux qui ferment l'oreille à la volonté divine , ou bien la justice de Dieu à l'égard de celui qui méprise ses miséricordes. Après l'introduction , vient l'amplification et la confirmation ; puis

la moralité. Mais chacune de ces parties doit être très-courte, ainsi que l'exhortation à la pénitence sans en exposer les motifs, sans affections, et sans avertir des privilèges attachés aux exercices des missionnaires. L'exhortation de semence ne doit avoir en résumé que trois parties. Savoir : l'introduction et un peu d'amplification et la confirmation, la moralité et exhortation, enfin la sentence terrible.

#### Exemple d'exhortation de semence.

I. *Introduction.* — Vous voulez donc vous damner, pécheur ? vous voulez donc que votre propre Dieu vous châtie et se détourne de vous ? voilà plusieurs jours que la mission est dans ce lieu, et vous ne venez pas même à l'église ? Au lieu de vous châtier, Dieu vous envoie la sainte mission par laquelle il ne cesse de vous appeler la nuit, le jour, à toute heure, en tout lieu, dans l'église, dans les places publiques, et même jusque chez vous. Quelles sont les miséricordes que Dieu devait avoir à votre égard et dont il n'ait pas usé ? et vous, vous êtes toujours plus sourd et plus obstiné ! Eh bien continuez, continuez à mépriser la voix de Dieu et ses grâces ; mais sachez que la justice de Dieu est proche, elle vous donnera une mauvaise mort. Les démons demandent à Dieu la permission de se venger contre vous, et Dieu ne peut plus vous souffrir. Pauvre pécheur, que je vous plains, il valait mieux que vous ne fussiez jamais né ! maintenant vous vous moquez de la mission ; mais viendra un temps, où cette grâce que Dieu vous fait aujourd'hui et dont vous ne voulez pas profiter sera un glaive cruel qui transpercera votre ame dans l'enfer pour une éternité. Alors vous ouvrirez les yeux pour

vous plaindre et maudire votre obstination, mais il ne sera plus temps d'y porter remède.

II. *Moralité.*—Allons, cessez, ingrat, de fermer l'oreille, cessez de faire de la peine à votre Dieu, venez demain à l'église, venez entendre les prédications que nous y ferons encore. La mission s'avance, Jésus-Christ vous y attend; faites une confession de tous vos péchés, mais venez bientôt, bientôt, avant que la mission ne finisse; ne perdez plus de temps, ne résistez plus à la voix de ce Dieu qui vous appelle.

III. *Sentence terrible.* — Si vous en agissez autrement, je vous annonce ce soir un grand châtement de la part de Dieu, et je vous dis que cette mission que Dieu vous envoie pour que vous fassiez votre salut, ne servira, si vous la méprisez, qu'à vous faire abandonner de Dieu, et à vous faire gémir avec plus de désespoir dans l'enfer, sans espérer de pouvoir jamais réparer votre ruine éternelle.

### § III.

#### De l'exhortation de jour.

J'ai déjà dit plus haut que l'exhortation se fait pour rassembler les personnes qui sont sur les places et dans les magasins, et les entraîner à l'église. Aussi la moralité doit-elle finir par un mouvement qui engage les auditeurs à aller à l'église et à écouter les prédications qui vont commencer. L'exhortation de jour contient les mêmes parties que celle de la nuit, avec cette différence : 1° Que celle de jour doit être plus longue et peut durer jusqu'à un quart d'heure; on peut y donner

plus d'extension aux raisonnemens, y joindre quelques sentences latines, quoiqu'il faille avoir le soin de les choisir courtes, et de n'en mettre que deux ou trois. On peut aussi y introduire quelque fait, en faisant attention qu'il prouve bien la proposition que l'on développe dans l'exhortation. 2° Le style doit être extrêmement simple et familier, mais il ne doit manquer ni de force, ni de véhémence. 3° Il n'est pas nécessaire de faire précéder l'exhortation de jour d'un cantique, surtout lorsque le peuple est rassemblé et prêt à écouter. 4° A la fin de cette exhortation, et surtout pendant les premiers jours de la mission on peut joindre un acte de contrition. 5° Enfin, au lieu de la sentence terrible, on doit donner un motif spécial pour engager les auditeurs à aller à l'église.

#### Exemple de l'exhortation de jour.

I. *Introduction.* — Mes frères, il y a un roi qui ayant été offensé par un de ses sujets, le condamna à mort avec juste raison; mais avant d'exécuter la sentence, que fit le roi? il envoya un de ses ministres auprès du condamné pour lui dire que, s'il se repentait et lui demandait pardon, il le lui accorderait. Ce n'est pas entre un prince et des sujets que cela s'est passé, c'est entre Dieu et vous. Vous êtes déjà condamnés à l'enfer pour les offenses que vous avez faites à Dieu, et Dieu, au lieu de donner un libre cours à sa justice, vous a envoyé les missionnaires comme des ambassadeurs : *Pro Christo legatione fungimur*, mais comme des ambassadeurs de paix et de pardon.

II. *Amplification.* — Nous vous faisons donc savoir de la part de Jésus-Christ qu'il est prêt à vous pardonner si vous vous repentez de l'avoir offensé, et si vous lui pro-



mettez de changer de vie. Que dites-vous donc? que répondez-vous? Écoutez, chrétiens, la mission est une œuvre de miséricorde pour ceux qui savent en profiter, mais pour les obstinés, elle ne servira qu'à les faire abandonner plus tôt, et à les faire châtier par Dieu. Le Sauveur gémissait sur la ruine de Jérusalem, et pourquoi? Parce qu'il voyait que cette ville ingrate ne voulait pas tirer profit de la visite qu'il lui faisait. *Videns civitatem, flevit super illam.* Alors il annonça en pleurant quel serait le châtiment qui lui était réservé : *Ecce derelinquetur domus vestra deserta, eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* (LUC. XIX. 44.)

III. *Moralité et exhortation.*—Peuple de N., aujourd'hui Jésus-Christ est venu vous visiter par la sainte mission et veut user de miséricorde. Que celui qui méprise la visite du Seigneur tremble et s'attende à éprouver un grand châtiment. Il faut donc, ô mon frère, que vous retourniez à Dieu, puisqu'il vous appelle lui-même, mais revenez aussitôt. Dieu appelle, mais il n'accorde pas toujours cette grâce, quand il appelle il veut être obéi. *Hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra.* Dites-moi, si le condamné faisait répondre à ce roi qui lui avait offert le pardon à condition qu'il se repentirait aussitôt, qu'il veut d'abord y réfléchir, et qu'il verra ce qu'il a à faire, le roi ne donnerait-il pas l'ordre d'exécuter la première sentence? Eh bien c'est à quoi doit s'attendre aussi celui qui ne se convertit pas aussitôt que Dieu l'appelle.

IV. *Annnonce de la mission.*—La mission est ici, mes frères, elle s'ouvre aujourd'hui. Voici Jésus-Christ qui vous appelle et qui vous dit : *Convertimini ad me et convertar ad vos.* (Zach. I. 1.) Pécheurs, vous m'avez fait volte-face, mais venez à moi, je suis prêt à vous recevoir dans mes

bras Quoi ! vous ne voulez plus de ce Dieu ? Ah ! non, qu'il n'y ait personne parmi vous d'assez ingrat pour oser ajouter encore aux injures qu'il lui a faites, celle de mépriser le pardon qui vous est offert !

V. *Acte de douleur.* — Jetons-nous tous aux pieds de Jésus-Christ ; disons : Seigneur, je vous remercie de m'avoir attendu jusqu'à ce jour, et de ne pas m'avoir envoyé en enfer, je me repens, etc... A l'avenir je veux changer de vie, etc... (Motifs pour les engager à aller à l'église.) Allons donc tous à l'église, Jésus-Christ dit que les brebis entendent sa voix. *Oves meæ vocem meam audiunt.* Que celui qui veut être une des brebis de Jésus-Christ, suive Jésus-Christ, etc.

#### § IV.

##### De l'exhortation de discipline.

L'exhortation de discipline doit être beaucoup plus courte que l'exhortation de nuit, et doit être conçue en termes de componction, de terreur, d'une voix lamentable, puisque le seul but de cette exhortation c'est d'émouvoir les auditeurs, de les porter au repentir et de les exhorter à faire quelque pénitence. Elle comprend trois parties, les réflexions, la moralité et les mouvemens. Dans la réflexion on expose avec brièveté une des propositions les plus marquantes de la prédication qu'on vient de faire, dans la moralité on démontre la nécessité de faire pénitence, dans les mouvemens on excite le peuple à cette pénitence.

## Exemple de l'exhortation de discipline.

Je suppose qu'on a prêché sur l'abandon de Dieu.

I. *Réflexion.* — Avez-vous entendu, mon frère, quel est le châtement que vous méritez par vos péchés? Oui, vous auriez mérité que Dieu vous abandonnât et qu'il ne vous pardonnât plus, mais non, le Seigneur vous attend encore et vous appelle, ou étend ses bras pour vous recevoir, si vous voulez revenir à ses pieds. O mon frère, ne méprisez plus ce Dieu, qui a eu tant de bonté pour vous. Changez de vie. Quoi? vous voulez attendre qu'il vous abandonne lui-même?

II. *Moralité.* — Oui, pécheur, donnez-vous bientôt à Dieu, dites-lui que dorénavant vous ne voulez plus l'offenser. Pour ce qui est du passé, priez-le qu'il vous pardonne les offenses que vous lui avez faites.

III. *Mouvements.* — Gémissiez donc, faites pénitence, châtiez votre corps, puisqu'il a causé du déplaisir à votre Dieu; allons, levez la main, élevez la voix, et demandez pardon à Dieu: Pardonnez-moi, Seigneur, miséricorde, je me repens de vous avoir offensé, miséricorde.

Alors le père entonnera le *Miserere* que reprendront les ecclésiastiques qui l'assistent; ensuite au milieu du psaume il fait arrêter, en agitant la sonnette, à un des versets dont il fait la proposition d'un sentiment plus bref que ceux que vous avez vus plus haut, mais toujours dans les mêmes règles.

1° *Ne projicias me a facie tua.* En pensant aux offenses dont il était coupable envers Dieu, David tremblait et s'écriait: *Ne projicias me a facie tua.* Seigneur, ne me rejetez pas de votre présence comme je le mériterais. 2° Et vous, ô

mon frère, que dites-vous? combien de fois n'avez-vous pas chassé Dieu de votre ame? vous mériteriez aussi que Dieu à son tour vous chassât de son Église. 3<sup>e</sup> Mais non, écoutez plutôt ce qu'il vous dit ce soir : O mon fils, demandez-moi pardon, car je veux vous pardonner. Élevez donc la voix de nouveau : Pardon, Seigneur, miséricorde.

Il faut finir la discipline par un trait de ferveur, mais si la ferveur de l'auditoire se ralentit, il faut la raccourcir et entonner le *Gloria Patri*; ensuite on dira au peuple : maintenant chantez ce cantique, mais gémissiez, gémissiez.

Je vous ai offensé, ô mon Dieu, ô mon Seigneur ;  
 O mon Dieu, mer de bonté, fontaine d'amour,  
 J'ai été ingrat, je vous ai offensé à tort,  
 Vous qui pour me donner la vie êtes mort sur une croix.  
 Je me repens, ô souverain bien, bonté infinie,  
 Jamais plus je ne vous offenserai, jamais plus.  
 Je passerai tous mes momens, Seigneur,  
 A pleurer sur celui où je vous ai offensé.

Après le cantique, il faut faire réciter au peuple trois *Ave Maria*, la face contre terre, et puis finir, en disant : Loué et remercié soit à jamais le très-saint-sacrement. Béni soit la sainte, immaculée et très-pure conception de la bienheureuse vierge Marie. Toutes les personnes qui veulent se confesser peuvent se rendre à la maison. Ici je dois dire qu'il est nécessaire que les missionnaires, et surtout l'instituteur et le prédicateur engagent souvent le peuple et principalement les hommes à venir se confesser, en leur disant qu'ensuite, lorsqu'il y aura foule, ils ne pourront plus le faire aussi commodément. On doit tenir ce langage, même dès le commencement et avec beaucoup de

force ; car, autrement, les missionnaires n'auront point d'occupation dans les premiers jours et seront ensuite accablés par la foule.

Plusieurs autres exemples de sentimens de discipline.

ON A PRÊCHÉ SUR LA MORT. — *Réflexion.* — L'avez-vous entendu, mon frère? Viendra un jour où vous mourrez ; alors le monde aura fini pour vous, vous serez étendu sur un lit et abandonné de tout le monde.

*Moralité.* — Alors il ne sera plus temps de faire la paix avec Dieu : votre conscience sera embrouillée, Dieu indigné, votre tête évanouie, votre cœur dur comme la pierre ; portez remède alors, si vous le pouvez ! Il est temps maintenant, ô pécheur, de préparer ses comptes et d'apaiser Dieu. Il vous a attendu jusqu'à présent. Le voilà les bras ouverts pour vous recevoir. Sachez que, si vous gémissiez maintenant sur les offenses que vous lui avez faites, Dieu oubliera tous vos péchés.

*Mouvement.* — Gémissiez donc, faites pénitence, hâtez-vous, etc.

APRÈS UN SERMON SUR LE JUGEMENT. — *Réflexion.* — Il viendra donc, mon frère, ce jour, où vous vous trouverez devant le tribunal de Jésus-Christ, pour lui rendre compte des actions de votre vie. Dites-moi si Jésus-Christ voulait vous juger ce soir, quelle sentence porterait-il sur vous ?

*Moralité.* — Ecoutez : dans ce jour il n'y aura plus d'espoir de miséricorde. Alors Jésus-Christ sera un juge de justice ; mais maintenant il est père et aura ses bras pour vous recevoir et vous pardonner.

*Mouvement.* — Gémissiez donc.

APRÈS UN SERMON SUR L'ENFER. — *Réflexion.* — O mon frère, vous avez entendu ce soir un sermon sur l'enfer. Eh bien ! avez-vous pensé quel sera le lieu où vous devriez être pour vos péchés ? Vous devriez être enseveli dans cette mer de feu , dans cette fosse obscure, et y souffrir des tourmens inouis. Et vous ne remerciez pas Dieu de ce que vous êtes encore dans cette église, ayant même l'espoir d'être pardonné, si vous le voulez ? Ah ! si un damné se trouvait là ce soir, s'il pouvait se repentir et être pardonné, quels seraient ses gémissemens ! quelles pénitences ne ferait-il point pour sortir de l'enfer ?

*Moralité.* — Et vous qui avez tant de fois mérité l'enfer plus que tant d'autres qui s'y trouvent plongés pour avoir commis moins de péchés que vous, que faites-vous ? Ne gémissiez-vous pas ? Ne demandez-vous pas pardon à Dieu ?

*Mouvement.* — Allons, etc.

## § VI.

De l'exhortation suivie du baisement de terre.

On prolonge ordinairement les disciplines jusqu'au soir qui précède le jour de la bénédiction. Ce jour-là, au lieu de la discipline, il faut dire quelques mots qui réussissent mieux ordinairement à l'égard des personnes qui ont de mauvaises habitudes : telles que celles de jurer, de dire des paroles déshonnêtes. Voici comment on doit la faire : quand les femmes sont sorties, et que l'église est fermée, on doit faire enlever les chaises et les banes, puis on fait assembler le peuple devant le grand portail de l'église. Alors le

père qui fait l'exhortation, se place vis-à-vis le peuple, sur un lieu élevé, à côté d'un crucifix tenu par un élève, au milieu de deux cierges allumés. Tous les autres pères se mettent immédiatement auprès de lui. Ils ont soin de tenir le peuple assemblé devant le crucifix et d'en éloigner les enfans qui s'en approchent trop; ensuite on fait l'exhortation. A la fin, quand le père exhortera à baiser la terre, les autres missionnaires commenceront à donner l'exemple, et dès qu'ils verront que le peuple a la face prosternée contre terre, les missionnaires se releveront, se diviseront l'église, et tous ensemble exhorteront le peuple à voix haute à baiser la terre avec componction. Le but de cet exercice doit être de faire concevoir une grande horreur des péchés que commet la langue. On peut faire cette exhortation de la manière suivante; elle peut être un peu plus longue que les autres, car c'est ordinairement la seule que l'on fait.

Exemple d'exhortation suivie du baisement de terre.

O bonté de Dieu, que vous êtes grande! ô justice de Dieu, que vous êtes terrible! ô péché maudit, que tu es cruel! Levez les yeux, ô mon frère, voyez l'image de cet homme qui a été attaché à une croix, après avoir été flagellé, couronné d'épines et couvert de plaies depuis les pieds jusqu'à la tête. Dites-moi, je vous prie, quel est cet homme, quel est son ame? c'est le fils de Dieu, l'innocent, le saint. Et pourquoi le Père éternel l'a-t-il condamné à mourir au milieu de tant de supplices? Ecoutez ce que dit le Père éternel : *Propter scelus populi mei percussus cum.* (Isa. LIII.) Voyez combien vous avez méprisé par vos péchés cet innocent agneau. Par vos actions deshonnêtes

vous lui avez déchiré les chairs, par vos mauvaises pensées vous l'avez couronné d'épines, par vos démarches, par vos attouchemens impurs et criminels vous lui avez cloué les pieds et les mains, par votre endurcissement vous lui avez transpercé le cœur. Consolez-vous, ô mon Jésus, car ces pauvres pécheurs ne sont plus endurcis. Vous savez déjà qu'ils ont résolu, dans ces saints jours de la mission, de réparer le mal qu'ils vous ont fait ; ils guériront les plaies par la discipline, les injures, les crachats dont ils ont couvert vos yeux, par les larmes ; la douleur que vous éprouvez dans vos pieds par l'assistance à l'église, les blessures des épines par de bons propos. Oui, mes frères, tout cela est vrai ; mais cette bouche divine de Jésus, je la vois encore abreuvée du fiel de tous vos blasphèmes, de vos plaintes, de vos paroles déshonnêtes. Allons, courage, vous pouvez ce soir le radoucir autant que vous lui avez causé d'amertumes par le passé. Comment ? Oui, en gémissant sur les dégoûts que vous avez donnés à ce Dieu si bon, qui est mort pour vous, en étalant et collant contre la terre cette langue et cette bouche qui a donné tant de fiel à Jésus-Christ. Allons, donnez-lui donc ce soir cette consolation ; mes pères, montrez l'exemple les premiers, et vous, mes enfans, imitez les pères. Gémissons, etc.

Sentences que peuvent dire les pères pendant qu'on baise la terre.

I. Souffre, langue maudite, qui a osé injurier Jésus-Christ.

II. Pensez, ô mon frère, que cette langue devrait brûler maintenant en enfer, etc....



III. Écrivez-vous : O mon Jésus, acceptez cette petite pénitence, et pardonnez-moi toutes les paroles qui m'avaient attiré votre disgrâce.

IV. Marie, ma sainte mère, offrez vous-même à Dieu, pour moi, mes mortifications, et conjurez-le de me pardonner.

V. Quelle fête ce soir, quelle fête pour les anges, qui voient.... quelle peine pour les damnés, au contraire, qui voient que Dieu vous reçoit dans ses bras.

VI. Faites un acte de contrition pendant ce temps, et demandez pardon. Ecoutez, Seigneur, je me repens.... Je fais un ferme propos, Seigneur, plutôt mourir..... Je vous ai assez abreuvé de fiel. Ah ! si je devais encore vous offenser par ma langue, faites-moi mourir auparavant.

VII. Père éternel, par l'amour pour Jésus-Christ, pour le fiel qu'il a bu sur l'arbre de la croix, pardonnez-moi...

VIII. O mon frère, si vous étiez dans l'enfer, comme vous l'avez mérité, que ne feriez-vous pas pour en sortir ? Ce soir, par cette petite mortification, Dieu vous délivrera de la mort.

## § VI.

### Exhortation à la paix.

L'exhortation à la paix se fait ordinairement après celle de discipline, et diffère de celle que l'on fait pendant la communion générale. L'exhortation à la paix a six parties, d'après B. I<sup>e</sup> la réassomption, II<sup>e</sup> l'application, III<sup>e</sup> la preuve, IV<sup>e</sup> l'exemple, V<sup>e</sup> la moralité, VI<sup>e</sup> la motion.

Dans la réassomption, on rappelle avec brièveté quelques passages du discours qui a été prononcé. Dans l'application, on parle des personnes qui conservent de la haine, et l'on annonce tous les châtimens qui tomberont sur les vindicatifs. Dans la troisième division, on tâchera de prouver par quelque passage de l'écriture ou des saints Pères, ou par le raisonnement, ce que l'on doit craindre de la justice divine quand on veut se venger, et combien au contraire on doit espérer le pardon de Dieu quand on pardonne de son côté. En quatrième lieu, on confirmera la proposition par un exemple un peu court. En cinquième lieu, on passera à la moralité. Enfin on excitera le peuple à la paix, et à pardonner mutuellement les injures. Quand le discours sera fini, le père continuera à exhorter les auditeurs à pardonner en ajoutant quelques motifs à l'exemple qu'il a donné; il faut qu'il dise qu'il ne suffit pas que l'agresseur vienne le trouver, mais qu'il est nécessaire aussi que celui qui a été offensé et qui veut pardonner, vienne confier secrètement au père l'injure qu'il a reçue. Quand l'agresseur vient tout seul, on doit le renvoyer avec quelques paroles de consolation sans nommer personne ni préciser les faits. Quand ensuite l'offensé se présente, si l'offense a été secrète il faut tâcher de faire faire la réconciliation; mais si elle a été publique, on appellera l'agresseur (pourvu toutefois que ce ne soit pas un ecclésiastique) afin qu'ils s'embrassent aux pieds du crucifix; et si l'on ne trouve pas l'agresseur, on fera donner le baiser à quelqu'un de ses parens les plus proches par l'offensé. On doit prendre garde que, si l'inimitié provient de quelques sentimens d'honneur, alors il suffira de dire à l'offensé qu'il pardonne de tout son cœur, sans l'obliger cependant au baiser; car souvent il pour-

rait en résulter des scandales, et cela pourrait donner lieu à fomenter quelque amitié coupable.

Exemple d'exhortation à la paix.

I. *Réassomption.* — Avez-vous entendu, mes frères, quel est le compte que vous devez rendre à Jésus-Christ, et quelle est la sentence terrible que Notre-Seigneur portera contre les pécheurs.

II. *Application.* — Le saint homme Job s'écriait en pensant au jugement de Dieu : *Quid enim faciam cum surrexerit ad judicandum Deus? et cum quesierit, quid respondebo illi?* (Job. 51.) Et vous, mon frère, que répondrez-vous à Dieu, lorsqu'il vous demandera compte de votre vie? Oui, oui, dites-moi, que lui répondrez-vous, vous qui haïssez cette personne et qui, malgré la prédication que vous avez entendue ce soir, pensez encore à vous venger?

III. *Preuve.* — A Dieu seul appartient la vengeance, car lui seul est le juste vengeur du péché et a le droit de s'appeler. *Deus ultionum.* Et vous, misérable vermisseau, vous voulez faire comme Dieu? Mais écoutez quels sont les châtimens dont S. Jacques menace ceux qui ne veulent pas pardonner. *Judicium sine misericordia fiet illi, qui non fecit misericordiam.* (Jac. II. 13.) Maintenant vous ne voulez pas pardonner à votre prochain l'injure qu'il vous a faite? et quand ensuite vous voudrez avoir recours à la miséricorde de Jésus-Christ, lorsque lui-même voudra vous juger, il vous la refusera. Alors même, dit S. Augustin, vous n'aurez pas le courage de demander pardon à Dieu, car il aura fermé ses entrailles à la pitié; *qua fronte, dit le même saint, indulgentiam peccatorum obtinere poterit, qui ei præcipienti dare veniam non acquiescit?* A pré-

sent vous voulez vous venger du prochain. Eh bien ! Jésus-Christ voudra aussi se venger contre vous. *Mea est ultio*, dit le Seigneur, *et ego retribuam in tempore.* (Deut. 32.) Si vous n'aviez pas commis d'autres injures envers Dieu, pensez-vous que ceci n'en soit pas une très-grande que de vouloir continuer à haïr le prochain lorsque Jésus-Christ vous exhorte ce soir même à pardonner à votre frère pour l'amour de lui, qu'il vous le commande, qu'il vous en prie ?

IV. *Exemple.* — On raconte que Jean Gualbert rencontra un jour l'assassin d'un de ses cousins. Cet homme lui demanda pardon au nom de Jésus-Christ ; à ce nom le saint le lui accorda et entra aussitôt dans une église où il vit un crucifix qui baissa la tête, le salua comme pour le remercier de l'avoir pardonné pour l'amour de lui. (On pourrait encore raconter le fait suivant :) Il y avait un homme puissant qui avait sept ennemis et voulait se venger de tous les sept. Sainte Catherine de Sienne le pria de pardonner au moins à un des sept par amour pour Notre-Seigneur, cet homme le fit, mais il éprouva tant de consolations intérieures pour une si bonne action, qu'il alla trouver aussitôt sainte Catherine pour lui annoncer qu'il voulait pardonner à tous pour l'amour de Jésus-Christ.

V. *Moralité.* — C'est ainsi que Dieu chérit ceux qui pardonnent pour l'amour de lui à ceux qui les ont offensés. O mon frère, si vous voulez que Jésus-Christ vous embrasse, il faut que vous pardonniez et que vous embrassiez celui qui vous a offensé. *Dimittite et dimittimini.* (Luc. vi. 37.) Pardonnez, et je vous pardonnerai. Écoutez, si ce soir, pour faire plaisir à Dieu, vous oubliez les offenses que vous avez reçues et si vous pardonnez, Dieu

aussi oubliera les offenses que vous lui avez faites, et vous embrassera comme son fils.

VI. *Mouvement.* — Courage donc, chrétien, vous qui avez reçu quelque injure de la part de votre prochain, venez vous confier en secret à votre père, car il fera la paix au pied du crucifix. Heureux celui qui fera ce soir cette belle action le premier et qui aura donné le bon exemple ! venez donc, Jésus vous attend....

Ceci n'est qu'un abrégé de l'exhortation à la paix, je n'ai voulu qu'en donner une idée simple, car chaque missionnaire pourra l'étendre à sa manière et comme il le jugera convenable. On peut ajouter quelques autres motifs pour engager les personnes offensées à pardonner, par exemple :

I. Venez donc ce soir faire ce plaisir à Jésus-Christ, venez pardonner.... Je ne vous demande pas que vous fassiez ce sacrifice pour l'amour de moi, mais pour l'amour de Jésus crucifié qui vous pardonnera si vous lui pardonnez : mais si vous n'agissez pas ainsi, ne vous exposez pas à lui demander pardon, car il ne vous écouterait pas, et au jour du jugement....

II. Remarquez que le démon vous tente dans ce moment, qu'il vous engage à ne pas pardonner, et qu'il vous dit que ce serait un acte de lâcheté que vous feriez ; mais répondez-lui à votre tour : Est-ce que Jésus-Christ a été un lâche, lui qui a pardonné ceux qui l'ont crucifié ? Eh bien ! n'écoutez donc pas les conseils du démon, écoutez plutôt Jésus-Christ, qui vous dit ce soir : Si vous voulez que je fasse la paix avec vous, faites-la avec le prochain.

III. Qu'attendez-vous donc ? Faites donc quelques efforts, ne vous laissez pas vaincre par le démon, donnez

cette consolation à Jésus-Christ et à la Vierge Marie, qui regardent maintenant quelle est votre conduite.

IV. Oh ! quel doux plaisir lorsque vous aurez consommé cette belle action ! venez vite....

V. Voyez et tremblez, car si vous ne pardonnez pas ce soir, Dieu vous abandonnera et vous condamnera.

VI. Le voici, mes frères, le voici, laissez-le passer ; venez à Jésus-Christ, le roi de la paix. Vive Jésus-Christ, que l'enfer enrage. Réjouissons-nous.

Nous donnerons l'exemple de l'autre exhortation à la paix que l'on fait devant le peuple un jour de communion générale, quand nous parlerons des soliloques pour la communion.

---

---

## CHAPITRE II.

### DU SAINT ROSAIRE.

---

#### § I<sup>er</sup>.

#### Partie narrative.

Avant de réciter le rosaire, on fait ordinairement une courte introduction dans laquelle on narre quelque anecdote dont le sujet se rattache à la protection dont Marie couvre les personnes qui récitent le rosaire. Nous devons encore avertir que l'on ne doit faire cette introduction que lorsque le temps le permet, et qu'on en a besoin pour tenir appliqué l'esprit des fidèles, ce qui arrive quelquefois; du reste, ordinairement pendant l'hiver et dans les endroits où l'on fait une instruction pendant le jour (comme on le pratique communément), le temps le permet assez peu; alors il vaut mieux omettre l'introduction et faire réciter tout simplement le rosaire qui tourne tout entier au profit de la mission. On peut très-bien commencer par réciter les mystères que l'on doit contempler en faisant quelques petites réflexions et des moralités très-courtes, comme nous en verrons des exemples plus bas. Ensuite, si le temps le permet, on fait la partie narrative après le rosaire. Nous allons donner les règles de la narration :

La narration contient trois parties : l'introduction, le

fait et la moralité. Et d'abord, quant à l'introduction, la proposition qui en fera le sujet sera prise du fait même que l'on racontera en passant d'une proposition générale à une proposition particulière. Si par exemple il s'agit du secours que donne Marie à l'article de la mort à quelqu'un de ses dévots, on dira : Dans tous les momens, dans toutes les circonstances, Marie, notre mère, protège ses serviteurs ; mais c'est surtout à l'heure de la mort où ils ont le plus besoin de son assistance...

II. Quant à l'anecdote, on n'en raconte en peu de mots que ce qui appartient à la proposition en retranchant les circonstances étrangères, et sans jamais employer les parenthèses. Il est toujours bon de citer l'auteur qui rapporte ces faits ainsi que les circonstances des lieux et des temps

III. Pour la moralité, on déduira d'abord la conclusion de l'anecdote qu'on aura rapportée d'après la proposition particulière déjà émise. Par exemple, vous voyez donc, chers auditeurs, combien la dévotion au saint rosaire peut nous être utile pour obtenir la protection de Marie à l'heure de la mort. Ensuite on donnera la moralité. Aussi, dorénavant, ne manquez jamais de le réciter tous les jours avec la plus grande dévotion et la confiance la plus illimitée. Commençons dès ce soir même, oui, disons-le tous ensemble. *Deus in adjutorium...*

#### Exemple de la narration pour le Rosaire.

I. *Introduction.* — Celui qui a une véritable dévotion envers Marie peut se dire bien heureux même dès cette vie, et regarder le paradis comme une chose assurée. *Qui invenerit me, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino.* (Prov. VIII. 35.) Mais quel est celui qui trouve Marie ?



C'est celui qui l'aime et qui l'honore d'une manière spéciale. Mais parmi tous les moyens qui honorent Marie, nous n'en connaissons pas qui lui fassent plus de plaisir que le saint rosaire. Oh ! quelle espérance de salut pour ceux qui récitent tous les jours le rosaire avec affection et persévérance ! Les livres sont remplis d'exemples d'âmes sauvées par ces moyens ; mais écoutez ce que les démons eux-mêmes ont dit une fois à la louange du rosaire, après avoir été contraints à parler par un précepte de S. Dominique.

II. *Anecdote.*—Le P. Pacciuchelli rapporte dans son livre de la Vierge (Exercice III, sur l'*Ave Maria*, n. 10), qu'un jour S. Dominique prêchait sur la dévotion au rosaire, lorsqu'il vit paraître un hérétique qui, en ayant dit beaucoup de mal, était possédé des démons par un juste châtiement de Dieu. On le portait lié, et il criait de toutes ses forces ; alors S. Dominique commanda aux démons, au nom de Marie, de répondre à toutes les questions qu'il leur adresserait. Il leur demanda quel était le motif qui les avait engagés à s'emparer de cet homme, et quel était leur nombre. Ils répondirent qu'ils l'avaient fait à cause de l'irrévérence dont il s'était rendu coupable à l'égard de Marie, qu'ils étaient quinze mille, à raison des quinze mystères du rosaire qu'il avait méprisé. Il leur demanda en outre si les choses qu'il avait dites lui-même dans la prédication sur le rosaire étaient vraies : alors les esprits malinges se mirent à hurler, et maudirent le moment où ils étaient entrés dans ce corps, puisqu'ils étaient obligés de confesser une vérité qui blessait leurs intérêts. Écoutez, chrétiens, dirent-ils, tout ce que notre ennemi a dit de Marie et du rosaire est véritable. Ils ajoutèrent qu'ils n'avaient aucun pouvoir contre les serviteurs de Marie ; qu'il y avait

beaucoup de personnes qui, malgré leur indignité, se sauvaient en invoquant le nom de Marie. Nous sommes forcés, dirent-ils enfin, à faire connaître que ceux qui persévèrent dans la dévotion à Marie et au rosaire ne seront point damnés, car la mère de Dieu les protège. A ces mots, S. Dominique fit réciter le rosaire à tout le peuple, et à chaque *Ave Maria* les démons hurlaient comme s'ils étaient au milieu des charbons ardents, jusqu'à ce que, le rosaire étant terminé, le possédé fût délivré de tous les esprits infernaux. A la nouvelle de ce qui venait de se passer, plusieurs hérétiques retournèrent à la foi, et furent toute leur vie les plus ardens défenseurs du rosaire.

III. *Moralité.* — Voyez, mes frères, combien ceux qui honorent Marie par le rosaire ont l'espérance d'être sauvés ? Ne manquez donc pas dorénavant de le réciter tous les jours avec amour et confiance. Vous qui avez négligé cette pieuse pratique par le passé, commencez dès ce soir à ne plus l'abandonner. Oui, disons-le, récitons-le tous ensemble dans ces jours de mission, afin que Marie accorde à tous les habitans de ce pays une conversion sincère. *Deus in adjutorium...*

## § II.

### Des mystères du rosaire.

Après l'exposition du mystère viennent la considération, la moralité et la prière. Par exemple, au premier mystère joyeux, on examine comment l'ange Gabriel annonça à la Vierge qu'elle devait concevoir et enfanter notre Seigneur Jésus-Christ.

*Considération.*—Considérez ici, mes frères, quel est l'amour de notre Dieu, qui aurait dû se contenter d'envoyer un ange pour nous sauver, et qui veut cependant venir mourir lui-même pour notre salut. *Ne corda divideremus*, dit S. Bernard, *voluit esse nobis Creator et Redemptor...*

*Moralité.* — Mais où est ensuite l'amour et la reconnaissance des hommes envers un Dieu qui nous a tant aimé ?

*Prière.* — Prions Marie pendant cette dizaine de nous obtenir le saint amour de Dieu. O mère de mon Dieu, vous qui avez eu tant d'amour pour ce Seigneur, et qui pour nous délivrer de l'enfer s'est fait votre fils, obtenez nous de Jésus-Christ la grâce de l'aimer de tout notre cœur.

Au deuxième mystère joyeux, on doit examiner comment la sainte Vierge ayant appris que sainte Élisabeth, sa cousine, était enceinte, va la voir aussitôt dans sa maison, et reste trois mois chez elle.

*Considération.*—La visite de Marie fut le salut de toute la famille.

*Moralité.*—Heureuse l'ame que visite Marie.

*Prière.*—Prions donc cette Mère de grâce de vouloir assister souvent nos ames pendant la mission, afin de les sanctifier.

Au troisième mystère joyeux, on doit examiner comment, le temps de l'enfantement étant venu, Marie enfanta le Sauveur à Bethléem au milieu de deux animaux, et dans une crèche.

*Considération.*—Lorsque le moment d'enfanter fut arrivé, Marie était à Bethléem; mais elle ne trouva pas dans la ville entière une seule maison qui lui donnât l'hospitalité, et elle fut obligée de gagner une grotte qui servai

d'étable à plusieurs animaux : c'est là qu'elle enfanta le fils de Dieu.

*Moralité.* — Jésus a voulu faire son entrée dans ce monde comme un enfant, et reposer dans une crèche pour augmenter la confiance des pécheurs. Qu'il n'y ait donc personne qui désespère.

*Prière.* — Prions la sainte Vierge de nous obtenir une confiance sincère.

Au quatrième mystère joyeux, il faut voir comment, quarante jours après son enfantement et ayant accompli le temps de la purification légale, Marie présenta son fils au temple, et l'abandonna aux embrassemens du saint vieillard Siméon.

*Considération.* — Marie n'avait pas besoin de se purifier, car elle était exempte de toute souillure ; mais pour obéir à la loi elle veut se purifier par humilité, et paraître impure comme les autres femmes.

*Moralité.* — Puisque Marie, toute pure qu'elle était, a consenti à paraître souillée et à avoir besoin d'être purifiée, vous, pouvez-vous refuser par le seul motif de honte à confesser vos péchés pendant la mission ?

*Prière.* — Priez la Vierge de vous faire surmonter toute honte en vous confessant.

Au cinquième mystère joyeux, on examine comment Marie ayant perdu son fils, et l'ayant cherché pendant trois jours, le retrouva enfin au milieu des docteurs, et disputant avec eux, n'ayant encore que douze ans.

*Considération.* — S. Joseph et la sainte Vierge avaient été visiter le temple, et avaient amené Jésus encore enfant, mais au retour ils le perdirent. Pendant huit jours ils le cherchèrent, les yeux mouillés de larmes et le cœur

navré de douleur, mais enfin ils le retrouvèrent dans le temple.

*Moralité.* — Marie ne perdit jamais la grâce de son fils, elle ne perdit que sa présence, et le chercha partout en versant des pleurs. Oh! combien ne doit pas en verser celui qui perd la grâce? celui qui le cherche dans cette intention le retrouve certainement.

*Prière.* — Prions la Vierge de nous obtenir une véritable douleur.

Au premier mystère douloureux, on examine comment Jésus-Christ sua le sang en faisant oraison dans le jardin des Oliviers.

*Considération.* — Quand notre Rédempteur fut dans le jardin des Oliviers il éprouva une tristesse si profonde, qu'il dit, qu'elle était si grande, qu'elle pouvait lui enlever la vie.

*Moralité.* — Je demande qu'est-ce qui faisait le sujet de l'affliction de Jésus-Christ dans le Jardin? qu'est-ce qui le faisait suer sang et eau? ce fut la vue de nos péchés qui le fit presque agoniser de douleur. Unissons donc notre peine à celle de Jésus-Christ.

*Prière.* — Prions la Vierge de nous l'obtenir par son intercession.

Au deuxième mystère douloureux, on examine comment Jésus fut flagellé dans la maison de Pilate, et comment il reçut, selon la révélation qu'en a eue sainte Brigitte, six mille six cent soixante-six coups.

*Considération.* — La flagellation de Jésus-Christ était quelque chose de si cruel, que son corps sacré devint comme celui d'un lépreux, c'est-à-dire qu'il n'y avait qu'une seule plaie de la tête aux pieds, selon ce qu'avait prédit Isaïe : *Et reputavimus eum quasi leprosum.*

*Moralité.* — Les docteurs disent que Jésus-Christ a voulu souffrir ce grand supplice pour satisfaire surtout les péchés déshonnêtes. Avez-vous entendu, pécheurs? ce sont vos crimes contre l'honnêteté qui ont flagellé Jésus-Christ. Ah! ne le flagellez plus...

*Prière.* — Priez la Vierge de vous délivrer de ce vice qui remplit l'enfer; pendant vos tentations, invoquez Marie...

Au troisième mystère douloureux, on examine comment Jésus-Christ fut couronné d'épines et devint le jouet du roi Hérode.

*Considération.* — Lorsque Jésus eut été flagellé, on le fit asseoir sur une pierre, ensuite on lui mit un roseau dans les mains en guise de sceptre, un lambeau de pourpre sur les épaules en guise de manteau royal, et en guise de diadème une couronne d'épines que l'on enfonçait dans le crâne à coups de bâton. Ensuite on se moquait de lui disant : *Ave, rex Judeorum*, et on lui donnait des soufflets.

*Moralité.* — C'est ainsi que font les pécheurs qui se confessent, mais qui ayant à peine quitté leur confesseur, oublient l'église et redonnent encore des soufflets à Jésus-Christ.

*Prière.* — Prions la Vierge de nous obtenir la mort, plutôt que de souffrir que nous offensions Dieu de nouveau...

Au quatrième mystère douloureux, on examine comment Jésus après avoir été condamné à mort par Pilate, porta sur ses épaules le bois de la croix sur lequel il devait être attaché.

*Considération.* — Jésus embrassa cette croix avec amour pour satisfaire pour les péchés des hommes.

*Moralité.* — Il est donc juste que pour satisfaire pour

les offenses que nous avons faites à Dieu, nous acceptons les croix qu'il nous envoie...

*Prière.* — Prions Marie de nous obtenir la résignation et la patience dans les tribulations...

Au cinquième mystère douloureux, on considère comment Jésus étant arrivé au Calvaire, fut dépouillé et attaché avec des clous sur une croix où il devait mourir pour l'amour de nous en présence de sa mère.

*Considération.* — Considérez la mort cruelle que le Sauveur a soufferte pour acquérir notre amour.

*Moralité.* — Que chacun dès aujourd'hui se procure une image précieuse de Jésus-Christ crucifié, et qu'il lui dise de temps en temps : Je vous aime, ô mon Jésus, qui êtes mort pour moi.

*Prière.* — Prions Marie, transpercée de douleur, de nous obtenir la grâce de nous faire ressouvenir souvent de l'amour que nous a porté Jésus-Christ en mourant pour nous.

Au premier mystère glorieux, on considère comment Jésus-Christ, le troisième jour après sa mort, ressuscita triomphant et glorieux pour ne plus jamais mourir.

*Considération.* — Considérons la gloire de notre Sauveur ressuscité, écrasant le démon par sa mort et délivrant les hommes de la captivité.

*Moralité.* — Quelle folie cependant de la part de ces pécheurs qui, étant délivrés par Jésus-Christ du pouvoir des démons, veulent encore se vendre comme esclaves pour un vil plaisir, ou pour les biens de cette terre !

*Prière.* — Prions Marie de nous donner l'amour de Jésus, afin que nous ne soyons plus les esclaves de Lucifer.

Au deuxième mystère glorieux, on doit considérer comment Jésus-Christ, quarante jours après sa résurrection,

monta au ciel en triomphe et en présence de sa sainte mère et de ses disciples.

*Considération.* — Avant que Jésus mourût pour nous, le ciel nous était fermé à tous ; mais par sa mort Jésus l'a ouvert à ceux qui l'aiment.

*Moralité.* — Quoi ! le Sauveur a tout souffert pour nous obtenir le paradis et ce règne bienheureux où..., et tant de pauvres fous y renoncent et se condamnent à l'enfer pour un plaisir misérable, pour un rien.

*Prière.* — Prions Marie de nous obtenir la lumière nécessaire pour connaître combien sont vils les biens de cette terre, et combien sont grands les délices que Dieu prépare à ceux qui l'aiment en cette vie.

Dans le troisième mystère glorieux, on considère comment Jésus-Christ, assis à la droite de son Père, envoya le Saint-Esprit dans le cénacle, où les apôtres étaient assemblés avec Marie.

*Considération.* — Les apôtres, avant de recevoir l'Esprit-Saint, étaient si faibles, si peu animés de l'esprit divin, que pendant la passion de Jésus-Christ, un le trahit, un autre le renia, et tous l'abandonnèrent ; mais ensuite, quand le Saint-Esprit leur eut été communiqué, ils furent tellement enflammés d'amour, qu'ils donnèrent ensuite tous leur vie pour Jésus-Christ.

*Moralité.* — S. Augustin disoit : *Qui amat laborat*, celui qui aime Dieu ne souffre pas dans les croix, il se réjouit au contraire.

*Prière* — Prions Marie de nous obtenir du Saint-Esprit le don de son amour, car alors toutes les souffrances de cette vie nous sembleront des douceurs.

Dans le quatrième mystère glorieux, on doit examiner comment Marie, douze ans après la résurrection de Jésus-



Christ, quitta cette vie et fut enlevée dans les cicux par les anges.

*Considération.* — La mort de Marie fut toute de paix et de consolation ; car sa vie avait été sainte.

*Moralité.* — Notre mort ne sera pas comme la sienne, les péchés que nous avons commis viendront nous épouvanter sur ce point ; mais écoutez, pour ceux qui abandonnent leur mauvaise vie, et qui servent Marie avec sincérité, Marie, comme une bonne mère, pensera à eux à ce dernier moment, et leur donnera de grandes consolations, comme toutes les personnes qui lui étaient dévouées l'ont éprouvé à la mort.

*Prière.* — Mettons-nous donc sous son manteau, et prenons la résolution de nous amender ; prions-la toujours de nous assister à l'heure dernière...

Dans le cinquième mystère glorieux, on doit considérer comment Marie fut couronnée par son divin fils et contempler la gloire de tous les saints.

*Considération.* — Lorsque Marie fut couronnée par Dieu, elle fut aussi constituée notre avocate : c'est ce qui a fait dire au bienheureux Amédée, qu'elle prie continuellement pour nous : *Adstat beata Virgo semper interpellans pro nobis.*

*Moralité.* — Marie prie pour tous à la vérité, mais elle prie spécialement pour ceux qui recourent à elle souvent avec confiance.

*Prière.* — Conjurons-la donc toujours avec l'Église, de prier pour nous : *Sancta Maria mater Dei, ora pro nobis.* Et avec S. Philippe de Néri : Marie, mère de Dieu, priez Jésus pour nous.

## CHAPITRE III.

### DES ACTES PRÉPARATOIRES A LA CONFESSION DES ENFANS.

Avant de faire les actes que l'on fait ordinairement pour préparer les enfans à la confession, on leur fait un petit sermon qui doit contenir trois parties : l'introduction, la preuve et le fait. 1° D'abord on insère la proposition dans l'introduction, l'on parlera de l'injure que le péché fait à Dieu ou de l'ingratitude du pécheur, ou bien de la miséricorde de Dieu à l'égard de ceux qui se repentent. Il sera bon de faire l'introduction avec les vérités de la proposition elle-même. Par exemple : Si l'on parle de l'injure que Dieu reçoit par le péché, on traitera de l'honneur avec lequel Dieu mérite d'être adoré. Si l'on parle de l'ingratitude du pécheur, l'introduction sera sur l'obligation que nous avons d'aimer Dieu pour tous les bienfaits que....; si c'est la miséricorde de Dieu, l'introduction sera sur le châtement que mérite celui qui offense Dieu. 2° Vient ensuite la preuve des raisons ou des autorités : mais on doit en donner peu, le faire avec beaucoup de brièveté et beaucoup de simplicité, selon la pureté des enfans. Aux preuves on joint encore une courte moralité. 3° Enfin vient l'anecdote qui doit correspondre à la proposition et doit être empreinte d'une certaine teinte de componction, afin de préparer les enfans à l'acte de douleur.

On passe ensuite aux actes. On fait d'abord les actes de vertus théologiques, de foi, d'espérance et de charité. On a soin de les faire précéder de leurs motifs. Pour la foi, par exemple, annoncer que nous devons croire ce que l'Église nous enseigne, parce que Dieu l'a révélé. Pour l'espérance, que nous devons espérer le paradis et les grâces qui servent à l'acquérir, car Dieu l'a promis, qu'il est tout-puissant, miséricordieux et fidèle. Pour la charité, parce que Dieu mérite d'être aimé en lui-même, puisqu'il est la bonté infinie. J'ai dit aussi que ces motifs doivent précéder et non pas suivre les actes comme le font quelques missionnaires; car ils ne portent le nom de motifs que parce qu'ils excitent à faire les actes. On doit encore observer la même chose pour les actes que l'instructeur fait à la fin de chaque instruction. Il faut avoir soin, en outre, que les actes dont nous parlons aient un rapport particulier avec la confession qu'ils doivent faire, c'est-à-dire croire surtout que dans le sacrement de pénitence, les péchés sont pardonnés et espérer ce pardon par les mérites de Jésus-Christ.....

Enfin, on fait ensuite l'acte de douleur qui comprend trois parties : le motif, le mouvement et l'acte. Le motif est une réflexion ou une raison qui excite à la douleur. Le mouvement est l'excitation que l'on se donne pour éprouver cette douleur. L'acte est le repentir que doit avoir le pénitent. Par exemple : motif. Jésus-Christ dit : *Eum qui venit ad me non ejiciam foras*. Celui qui vient se jeter à mes pieds et me demander pardon, je ne le rejeterai pas. Mouvement. Ah ! mon fils, tu mériterais d'être repoussé aujourd'hui par Jésus-Christ, mais il te dit lui-même que si tu vas à lui il ne te repoussera pas; allons, jette-toi à ses pieds, gémis, repens-toi...., et dis-lui :

*Acte.* O Jésus, il est vrai que je vous ai offensé; mais je vous aime de tout mon cœur, et je me repens parce que je vous aime..... Il est bon quelquefois aussi, pour les enfans et les gens grossiers, de leur faire faire l'acte de contrition par interrogation. Par exemple : Mes enfans, ce Dieu qui est plein de bonté pour vous, l'aimez-vous de tout votre cœur? Pour l'amour que vous avez pour lui, vous repentez-vous de l'avoir offensé? On peut faire trois actes de repentir en les faisant précéder de différens motifs; celui que nous venons d'exposer peut suivre immédiatement la proposition, ensuite on fait baiser le crucifix; le troisième enfin a recours à ce que l'éloquence a de plus fort et de plus tendre.

#### Exemple de l'exhortation.

*Introduction.* — Mes enfans, si vous avez offensé Dieu, vous avez commis un grand crime pour lequel vous méritez un châtiment inouï. Vous avez eu l'audace d'offenser un Dieu si grand et si bon? lui qui vous a créés, qui vous a aimés jusqu'à mourir pour vous. Et vous....., mais rendez grâce à sa miséricorde infinie.

*Proposition.* — Sachez que ce Dieu que vous avez tant méprisé veut vous pardonner aujourd'hui et vous recevoir dans ses bras si vous vous repentez véritablement de l'avoir offensé.

*Prière.* — Ne désespérez pas, écoutez ce que Dieu vous dit : *Nolo mortem impij, sed ut convertatur et vivat.* (Ezech. I. III. II.) Il vous promet d'oublier les péchés de celui qui en a du repentir. *Si impius egerit pœnitentiam..., vita vivet, omnium iniquitatum ejus non recordabor.* (Ezech. XVIII. 22.) (Tous ces passages latins doivent être dévelop-

pés, si on veut le faire avec brièveté et beaucoup de clarté.) Aussi Dieu invite-t-il tous les pécheurs.... *Convertimini ad me, ego convertar ad vos.* (Zach. 1. 5.)

*Anecdote.* — On doit rapporter ici quelque fait sur la miséricorde de Dieu. Entre tous, celui que rapporte S. Luc est le plus attendrissant. (Chap. 15.) C'est celui où il parle de l'enfant prodigue. Or, développez un peu son départ de la maison paternelle, l'état de misère auquel il est réduit lorsqu'il garde des pourceaux et qu'il meurt de faim en dernier lieu, l'accueil que lui fit son père lorsqu'il retourna à ses pieds, qu'il en fut reçu à bras ouverts, et qu'il fut revêtu d'un riche habit qui signifie la grâce.... On passe ensuite à la moralité. Voyez donc, mes enfans, combien Dieu est bon envers ceux qui reviennent à lui le cœur repentant : Allons, courage, ayez de la confiance... Si aujourd'hui vous faites une bonne confession il vous recevra dans ses bras. Il faut ajouter ici quelque fait sur les châtimens que Dieu envoie à ceux qui en se confessant omettent de dire un péché mortel par un motif de honte. On doit s'arrêter plus particulièrement sur ce point, afin que les enfans aient non-seulement pour le moment, mais encore pour l'avenir, une grande horreur d'omettre des péchés. Après cela on doit leur faire faire les actes en disant :

Mais avant que vous vous confessiez, il est nécessaire que vous fassiez les actes qu'il faut faire pour recevoir le pardon de Dieu dans la confession.

*Acte de foi.* — O mon Dieu, puisque vous l'avez révélé à votre Église, je crois tout ce que la sainte Église m'enseigne comme de foi ; je crois que vous êtes mon Dieu le créateur de tout, qui récompensez les justes par le ciel, et punissez les pécheurs par l'enfer pendant une éternité. Je

crois à la Sainte Trinité, au Père, au Fils, au Saint-Esprit, trois personnes qui ne sont qu'un seul Dieu. Je crois que la seconde personne, c'est-à-dire le Fils, qui s'appelle Jésus-Christ, s'est fait homme et qu'elle est morte pour nous; et qu'après le troisième jour elle est ressuscitée, qu'elle est assise maintenant dans le ciel à la droite de son Père, c'est-à-dire dans une gloire égale à celle de son Père, et qu'il doit venir un jour juger tous les hommes. Je crois que l'Église catholique romaine est la seule Église de Jésus-Christ dans laquelle seulement on peut obtenir le salut. Je crois à la communion des saints, c'est-à-dire à la participation des bonnes œuvres qui a lieu entre tous ceux qui sont en grâce avec Dieu. Je crois aux sept sacrements et surtout à celui du baptême, au moyen duquel notre ame est délivrée du péché et reçoit la grâce de Dieu; au sacrement de la pénitence, par lequel on recouvre la grâce perdue; au sacrement de l'eucharistie, dans lequel on reçoit réellement Jésus-Christ en corps, en ame et en divinité. Je vous remercie, ô mon Dieu, de m'avoir fait chrétien, et je proteste que je veux vivre et mourir dans cette foi sainte.

*Acte d'espérance.* — Mes enfans, le démon voudrait que nous nous désespérassions quand nous avons commis quelque péché. Mais Dieu ne le veut pas, et nous ordonne au contraire d'espérer le pardon et de nous repentir sans cesse. Faites donc un acte d'espérance. O mon Dieu, puisque vous êtes fidèle, tout-puissant, miséricordieux, je me confie en vos promesses, et j'espère par les mérites de Jésus-Christ le pardon de mes péchés, la persévérance finale et la gloire du paradis.

*Acte d'amour.* — Dieu veut bien vous pardonner, mais il veut aussi que vous l'aimiez. Qu'en dites-vous? Oui, il

mérite d'être aimé ce Dieu, ce souverain bien. Faisons donc un acte d'amour à ce Dieu si bon : O mon Dieu, puisque vous êtes la bonté infinie, le souverain bien, digne d'un amour infini, je vous aime de tout mon cœur et par dessus toutes choses.

*Acte de douceur.* — Mais l'avez-vous toujours aimé par le passé, ou bien l'avez-vous offensé ? Faites donc un acte de douceur et ayez l'intention de le faire pour la confession que vous allez faire. Mais prenez garde ; car si vous n'avez pas une douleur sincère, Jésus-Christ ne vous pardonnera pas.

*On fera d'abord l'acte d'attrition.* — Pensez, mes enfans, que dans ce moment-ci vous devriez être en enfer, pour y brûler éternellement, sans Dieu et loin du paradis. Eh bien ! pour l'enfer que vous avez mérité, pour le paradis que vous avez perdu, ne vous repentez-vous pas des péchés que vous avez commis ?

*On fait ensuite l'acte de contrition.* — Mais songez surtout combien Dieu est grand et combien il est digne d'être aimé, au moins par reconnaissance pour l'amour qu'il vous a porté, en consentant à mourir pour vous. Et vous l'avez échangé, échangé pour un vil néant, vous l'avez fui, ne vous en repentez-vous pas ? Dites-lui : O mon Dieu, je vous ai méprisé par le passé, mais aujourd'hui je vous aime de toute mon âme. Puisque je vous aime, je me repens de toutes les offenses que je vous ai faites, de tous les dégoûts que je vous ai donnés ; j'en suis marri de tout mon cœur, je voudrais en mourir de douleur. Ah ! plutôt à vous, ô mon Dieu, que j'eusse souffert toute sorte de maux et que je ne vous eusse pas offensé.

A la fin, on fera le bon propos de ne plus offenser Dieu, en faisant lever la main aux enfans, en signe d'en-

gagement. On leur fait faire aussi le propos particulier de ne cacher jamais aucun péché par un motif de honte. Un peu avant cet acte formel de douleur, il faut exciter le repentir des enfans, comme nous l'avons déjà dit plus haut, en prenant le crucifix au second motif. En terminant ces actes, on prend quelquefois un jeune enfant, et on lui fait embrasser le crucifix sur le marche-pied de l'autel.



---

## CHAPITRE IV.

### DES SOLILOQUES POUR LA COMMUNION.

Pendant la mission, on fait deux soliloques; l'un pour les enfans et l'autre pour tout le peuple. Il n'y a d'autre différence entre l'un et l'autre, qu'en ce que celui des enfans doit être plus facile, plus familier et plus à portée de leur capacité, tandis qu'à celui du peuple on ajoute le sentiment de paix que l'on fait après l'acte de repentir, comme on le verra dans l'exemple que nous en donnerons. Du reste, l'un et l'autre ont les mêmes parties et les mêmes actes. Il en est de même de la préparation à la communion et des actions de grâce. Les actes de préparation sont ordinairement des actes d'adoration, de foi, d'humilité, de repentir, d'amour et de désir. Ils peuvent au fond être réduits à trois, c'est-à-dire à des actes de foi, d'humilité et d'amour; car à celui de foi se joint naturellement celui d'adoration, à celui d'humilité celui de contrition, et à l'acte d'amour celui de désir. Il sera utile de mêler à ces actes quelques paroles d'attendrissement. Avant d'arriver aux actes, on fera une courte introduction, comme on verra à l'exemple que nous en donnerons pour le peuple, auquel ressemble le soliloque pour les enfans, moins le sentiment de paix, comme nous l'avons déjà dit. On doit faire attention encore qu'après l'acte de douleur que l'on fait dans le soliloque pour la communion du peuple, on ajoutera le sentiment de paix; mais à la

communion des enfans on fait une procession, à laquelle ils assistent tous une couronne d'épines sur la tête, et les jeunes filles la tête couverte d'un voile blanc. Par jeunes filles j'entends celles qui n'ont pas atteint leur quinzième année; car celles qui sont plus âgées doivent faire leur communion à part et sans procession. En rentrant à l'église, mais avant de les faire rentrer, on demandera à chacun des enfans la carte de communion que le père instructeur leur aura donnée. Ensuite on les placera en file devant l'autel, en séparant les filles des garçons; puis on fera le reste du soliloque, en suivant les actes d'amour et de désir.

Exemple du soliloque au peuple, avec les actes de préparation à la communion.

*Introduction.* — *Gaudeamus et exultemus, et demus gloriam ei. Venerunt nuptiae agni et soror præparavit se.* (Apoc. iv. 7.) Plus de larmes de douleur, chrétiens, versez aujourd'hui des larmes d'amour et de joie. *Gaudeamus et exultemus*, réjouissez-vous, soyez satisfaits. Pourquoi? *venerunt nuptiae agni.* Jésus-Christ apaisé par votre repentir veut venir aujourd'hui épouser vos ames dans la sainte communion. Vous qui avez tant soupiré après cet heureux jour, le voici. Préparez-vous, car l'époux céleste est proche et désire entrer dans vos cœurs.

*Acte de foi et d'adoration.* — Sainte Thérèse s'étonnait qu'il y eût des personnes qui enviassent le bonheur d'avoir vécu pendant le temps que Jésus-Christ était sur la terre, puisque chacun pouvait encore jouir de sa présence, lui parler face à face et lui demander des grâces. N'avons-nous pas, disait cette sainte, le même Sauveur

dans le saint-sacrement, où non-seulement nous pouvons jouir de sa présence, mais où nous recevons en nourriture son corps et tout lui-même? C'est ainsi que Jésus-Christ vous dit aujourd'hui de cet autel : Mes enfans, ce pain dont vous pouvez vous nourrir, sachez que ce n'est pas du pain, mais que c'est mon corps : *Accipite et manducate, hoc est corpus meum*. Ravivez donc votre foi; car il faut une foi vive pour communier avec piété. Qui pensez-vous que soit celui qui réside dans le sacrement de l'autel, parlez? C'est Jésus-Christ. Eh bien! que chacun s'écrie avec moi : Ah! mon Jésus, je crois fermement, puisque vous l'avez dit, que vous êtes tout entier en corps, en ame et en divinité dans l'eucharistie. Je crois qu'en vous recevant, je reçois le fils de Dieu lui-même qui s'est fait homme et est mort sur une croix pour moi. Oui, Seigneur, je vous adore dans ce sacrement de tout mon cœur; et j'unis mon adoration à celle des anges et de votre sainte mère.

*Acte d'humilité et de repentir.* — Dans les premiers temps de l'Église, le diacre disait au peuple à haute voix avant la communion : *Si quis non est sanctus, non accedat ad sacramentum*. Mes frères, voulez-vous recevoir Jésus-Christ aujourd'hui? mais êtes-vous saints? vous ne l'êtes pas? Humiliez-vous donc, et dites chacun de vous : *Domine, non sum dignus*. Seigneur, je ne suis pas digne de vous recevoir, je ne suis pas digne non plus de paraître en votre présence. A ne considérer que le nombre de mes péchés, je mériterais d'être chassé de l'église et d'être jeté au profond des enfers. Mais non, Jésus ne veut pas que vous manquiez de le recevoir. Il a dit : *Eum qui venit ad me non ejiciam foras*, je ne rejeterai pas celui qui vient à moi le cœur repentant. Avez-vous entendu? approchez-

done, mais approchez-vous en gémissant sur les offenses que vous lui avez faites. (Ici le missionnaire doit prendre le crucifix.) Dites-lui, mon frère : Voici, Seigneur, le traître que vous avez tant aimé et qui a eu tant d'ingratitude à votre égard. O mon Dieu, j'ai la confiance que vous m'avez pardonné; mais si vous ne l'aviez pas encore fait, ce qui pourrait être, pardonnez-moi maintenant, avant que je vous reçoive au moment où je me repens devant vous.

#### Exhortation à la paix avant la communion.

Sachez donc, chrétiens, que Jésus-Christ nous annonce dans l'Évangile, que celui qui pardonne est pardonné. *Dimittite et dimittimini*. Mais celui qui ne pardonne pas, comment pourra-t-il espérer le pardon, et comment cet agneau si plein d'amour et de bonté entrera-t-il avec joie dans une âme en proie à la haine? Il ordonne principalement aux prêtres de refuser la communion à ceux qui ont de la haine. *Nolite sanctum mittere canibus*. (Matth. vii. 6.) Par le mot de chiens, on entend, d'après les interprètes, ceux qui nourrissent de la haine dans leur cœur, parce qu'ils sont semblables à des chiens enragés; *foris canes* (Apoc. xxii. 15), disent les anges, faites sortir les chiens du temple. S. Augustin dit que la haine envers le prochain nous rend enfans du démon; S. Thomas d'Aquin dit, par une raison contraire, que le saint-sacrement, ce pain céleste, ne doit être donné qu'aux enfans de Dieu et non pas aux chiens vindicatifs qui sont les enfans du démon: *Vere panis filiorum non mittendus canibus*. Qu'il tremble donc celui qui veut communier la haine dans le cœur, qu'il médite aujourd'hui sur ce

qui arriva à une femme qui, ennemie d'une de ses compagnes, alla faire la communion pascale; le prêtre lui refusa la communion, parce que la haine était publique; mais pour ne pas éprouver de honte elle assura qu'elle pardonnait. Lorsque la messe fut finie, son ennemie fut la trouver à la porte de l'église pour la remercier du pardon qu'elle lui avait accordé; mais elle lui répondit : Quoi, vous pardonner! vous pardonner! je préférerais plutôt mourir sur l'échafaud. Mais à peine eut-elle prononcé ces paroles, qu'elle devint toute noire et qu'elle tomba morte à la vue de tout le monde; puis elle ouvrit la bouche, et la particule consacrée en sortit et resta suspendue dans les airs. Enfin un prêtre arriva, qui la prit avec respect sur la patène, et le cadavre de cette misérable fut jeté à la voirie. Eh quoi? mes enfans, ne peut-il pas vous en arriver autant aujourd'hui même. Il faut que celui qui veut communier bannisse de son cœur toute rancune.

Vous pouvez donc donner à Jésus-Christ une bien douce consolation, levez-vous debout, apprenez ce que vous avez à faire. Il faut que vous vous purifiiez les uns les autres, que les personnes qui ont été offensées aillent au devant de celles qui ont commis des injures à leur égard, et qu'elles leur pardonnent pour l'amour de Jésus-Christ; et vous, enfans de tout sexe, allez trouver vos pères et vos mères, jetez-vous à leurs genoux, demandez-leur pardon de tous les déplaisirs que vous leur avez donnés.. Allez ensuite tous trouver les personnes qui vous ont offensés, et que les hommes s'embrassent avec les femmes. Obéissez donc tous, la paix, la paix : Évitez la haine, maintenant surtout que le roi de paix va entrer dans votre cœur.... Ici les pères missionnaires exhortent en particulier les fidèles à faire la paix :

*Acte de désir avant la communion.* — Sainte Catherine de Sienné étant allée tard à l'église pour communier, Jésus-Christ lui apparut le visage pâle, ce qui n'était jamais arrivé; Sainte Catherine lui dit alors : Seigneur, pourquoi paraissez-vous ainsi devant moi ? Jésus lui répondit : C'est, ma fille, pour vous faire connaître le désir que j'ai que vous veniez me recevoir ; approchez-vous donc plus vite. Ames dévotes, avez-vous le désir de recevoir Jésus-Christ ? sachez donc qu'il désire encore de venir à vous plus que vous ne le désirez vous-mêmes. Toute cette nuit, si je puis m'exprimer ainsi, le Seigneur comptait les momens qu'il avait à passer avant de se donner à vous ; donnez-vous donc maintenant qu'il vient à vous. Récitons le *Confiteor*. (Ici le père récite le *Confiteor* à haute voix et fait dire le *Misereatur* par le prêtre qui est à l'autel.) Ensuite il continue : Prêtres de Dieu, donnez maintenant Jésus-Christ à ces ames qui désirent se jeter dans les bras du Seigneur, et contenter Jésus-Christ qui veut bien les consoler. (Ici le prêtre célébrant dit : *Ecce agnus Dei*.) Voici venir à vous Jésus-Christ, le voici ; mais avant qu'il vienne appelez-le avec désir : Venez, ô mon Jésus ? Ah ! que mon ame vous désire ! Priez la vierge Marie de vous l'apporter. Oh ! quelle joie, quelle fête aujourd'hui pour les anges, agitez les cloches, que l'orgue joue. Voici venir le Roi du ciel, le divin époux pour vous embrasser. Recevez-le avec l'amour le plus ardent, appelez-le avec des soupirs brûlans. Venez, ô mon Jésus, venez, ô mon Dieu, que je vous aime ! je veux vous aimer toujours. (Ici l'on sonne les cloches, l'orgue joue, le père se tait, seulement, de temps à autre pendant la communion, il expose quelque nouveau motif de ferveur, et fait des actes.....) Seigneur, je veux désormais changer de vie, acceptez-moi dès aujourd'hui, je me

donne à vous tout entier ; désormais vous serez mon unique amour. Si je dois vous offenser encore, faites-moi mourir à présent. Dites-moi ce que vous voulez de moi, car je veux le faire. Marie, unissez-moi à Jésus-Christ....

Actes de remerciement après la communion.

Ces actes sont au nombre de cinq : L'acte d'accueil, de remerciement, d'amour et d'offrande, de bon propos et de demande. Donnons-en un exemple de chacun.

I. *Acte d'accueil.* — Ame qui avez communié, rentrez en vous-même. *Qui manducat meam carnem, in me manet et ego in eo.* (Joan. 6.) Ravivez votre foi, adorez Jésus-Christ qui réside dans votre cœur, accueillez-le, embrassez-le, pressez-le, pensez que Jésus-Christ s'est changé en vous, et dites-lui : Seigneur, d'où venez-vous ? qu'avez-vous vu de bon en moi qui vous décide à venir habiter aujourd'hui dans mon cœur ? mais puisque vous y êtes, soyez le bien-venu, je vous adore, je vous embrasse et je vous presse sur mon sein afin que vous ne me quittiez plus.

II. *Acte de remerciement.* — Que dites-vous ? ce roi du ciel mérite bien des actions de grâces pour être entré dans votre cœur. Si un roi de la terre était venu dans votre maison, quels remerciemens ?.... Remerciez-le donc. Mais de quelles expressions pourrait-on se servir pour remercier un Dieu qui descend du ciel pour visiter une misérable fourmi qui l'a offensé ? Remerciez-le donc comme vous le pourrez : Seigneur, dites-lui, que puis-je vous dire ? que puis-je faire pour vous remercier comme vous le méritez ? Saints, Anges, Marie, aidez-moi à remercier Jésus-Christ.

III. *Acte d'amour.* — Mais voulez-vous savoir, ame

dévote, quelles sont les actions de grâces qui feront le plus de plaisir à Jésus-Christ ? c'est de lui dire : O mon Jésus, je vous veux du bien ; car il veut que vous l'aimiez, et il ne s'est donné à vous qu'afin d'être aimé de vous. Aimez-le donc et offrez-vous à lui tout entier. Oui, ô mon Jésus, je vous aime de tout mon cœur, et, puisque vous vous êtes donné tout à moi, je me donne tout à vous. Par pitié recevez-moi quand je vous donne mon corps, mon ame, ma volonté, tout moi-même. Non, je ne suis plus à moi, je suis à vous ; disposez de moi comme il vous plaira. Il me suffit de vous aimer et je ne désire rien de plus.

IV. *Acte de bon propos.* Oh ! quelle consolation j'éprouve aujourd'hui de vous voir, mes chers auditeurs, unis tous à Jésus-Christ ! mais aussi une pensée de douleur m'accable aussi. Qui sait si parmi vous il n'y en a pas qui chasseront encore Jésus-Christ de leur ame ? le Sauveur, dans la nuit qui précéda sa passion et dans laquelle il institua l'eucharistie, se tourna vers ses disciples et leur dit avec tristesse : *Unus vestrum me traditurus est.* (Matth. xxvi. 11.) Ah ! il me semble que Jésus-Christ s'écrie : Aujourd'hui plusieurs de ceux qui viennent de me recevoir me trahiront de nouveau. Chrétiens, y aurait-il donc parmi vous quelqu'un qui après avoir reçu tant de grâces..., oserait....? Renouvelez donc le bon propos, promettez-lui de souffrir toutes sortes de tourmens plutôt que de le perdre encore, dites-lui : Oui, mon Dieu, c'est assez vous avoir offensé, assez d'années écoulées loin de vous ; la vie qui me reste je veux la passer sans vous offenser, car vous ne méritez aucun outrage ; je veux n'aimer que vous désormais, je vous en donne ma parole. Je préfère mourir que vous faire de la peine, et je préfère tout perdre que votre grâce.



V ET DERNIER. *Acte de demande.* — Mais à quoi nous serviront nos promesses, si Dieu ne nous donne la grâce de les tenir? Le Seigneur, avant de nous accorder ses grâces, veut que nous les lui demandions, surtout après la communion. Sainte Thérèse dit que lorsque Jésus-Christ vient dans une ame, il s'y trouve comme sur un trône de miséricorde, et qu'il lui dit : Ame fidèle, *quid vis ut tibi faciam?* Demandez-moi ce que vous voulez, car je suis venu pour vous accorder mes grâces..... Ouvrez votre cœur, représentez vos misères, vos besoins, demandez-lui ses grâces, mais surtout en persévérant toujours dans son amitié et son amour. Dites donc avec moi : Seigneur, puisque, au lieu de me jeter en enfer, vous avez voulu au contraire visiter mon ame, consolez-moi, donnez-moi la persévérance, faites que je ne me sépare jamais plus de vous. Si vous voyez que je doive jamais vous perdre, faites-moi mourir avant que je sorte de cette église. O mon Jésus, je ne veux plus vous perdre, mais je veux vous aimer. Demandez-lui encore la grâce de l'aimer : O mon Dieu, changez ce cœur ingrat, faites qu'il oublie tout pour ne se souvenir que de vous qui l'avez tant aimé. Donnez-moi votre amour, et je ne désire plus rien. Jésus-Christ a promis dans l'évangile que son Père nous accordera toutes les grâces que nous lui demanderons en son nom : *Amen, amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* (Joan. xvi. 13.) Demandez donc au Père éternel, au nom de Jésus-Christ, la grâce de la persévérance et de son amour. O mon Dieu, par amour pour votre fils, donnez-moi, ainsi qu'à tous mes frères, la sainte persévérance et votre amour. Demandons-lui tous ensemble la grâce de rechercher la persévérance; car celui qui ne la recherche pas, ne l'aura pas. Prions encore la bienheureuse

Marie de nous l'obtenir.... Ensuite on dira un *Pater* et un *Ave* pour l'évêque, le chef de l'état, le curé, les prêtres, le gouverneur, les syndics, les propriétaires de la maison où habitent les pères, et enfin pour les pères eux-mêmes. On donnera ensuite la bénédiction avec le ciboire et l'on fera demander encore la persévérance, et lorsque l'on renfermera le saint sacrement dans le tabernacle, on dira : Enfermez aussi vos cœurs avec Jésus-Christ, afin qu'ils soient toujours unis. Puis on mettra les clefs du tabernacle entre les mains de la statue de la Vierge, en la priant de garder les cœurs de tous, afin qu'ils ne se séparent plus de Jésus.

---

---

## CHAPITRE V.

DU PETIT CATÉCHISME, OU DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE  
QU'IL FAUT ENSEIGNER AUX ENFANS, ET DU PETIT DISCOURS  
QU'IL FAUT FAIRE A LA FIN.

---

### § I<sup>er</sup>.

#### Avertissemens.

I. La manière de faire le catéchisme doit être tout-à-fait familière et populaire, adaptée à l'intelligence des enfans et de ces adultes grossiers qui viennent écouter.

II. On doit toujours exposer une courte moralité, après avoir développé le mystère ou le précepte. Par exemple, après avoir expliqué ce que c'est qu'un Dieu rémunérateur, on dira : Voyez comme il vaut beaucoup mieux servir Dieu, et quel grand mal c'est que le péché. En parlant de l'incarnation de Jésus-Christ : Voyez quel amour a eu pour nous le fils de Dieu. En parlant du deuxième commandement : C'est un grand péché que le blasphème, et celui qui l'aura commis, en sera terriblement puni en enfer..... Il faut citer des exemples à dessein et insinuer quelques petites pratiques ; par exemple, quand vous êtes en colère, dites : Seigneur, accordez-moi de la patience ; Marie, aidez-moi. Mais ces moralités doivent être très-brèves, car autrement ce ne seraient pas des instruc-

tiens, ce seraient des sermons, comme font certaines personnes qui font des prédications à propos de tout.

III. Après avoir expliqué un mystère, un amendement, un sacrement, on fait des questions à deux ou trois enfans, afin que ces vérités s'impriment plus facilement, et on leur donne une petite image. On les avertit que ceux qui demanderont d'être ainsi récompensés, en seront privés.

IV. Tâchez de parler souvent des trois grands moyens de se conserver en grâce avec Dieu qui sont : 1° la fuite des occasions et des mauvaises compagnies ; 2° la recommandation à Dieu dans les tentations surtout, l'invocation de Jésus et de Marie ; 5° la fréquentation des sacremens.

V. Le catéchiste doit inspirer de l'autorité dès le commencement, afin que les enfans ne prennent pas trop de liberté. Il doit, du reste, se garder de dire des injures à ceux qui ne répondent pas bien et ne jamais jeter la faute sur les prêtres du pays, mais plutôt sur les enfans eux-mêmes, qui manquent souvent aux réunions. Il doit encore s'abstenir de frapper les enfans, soit avec la main, soit avec une férule, quelle que soit leur méchanceté, car ils pourraient en devenir plus turbulens ; mais il doit alors prévenir un prêtre du pays qui les fera rester tranquilles.

## § II.

De ce que l'on doit expliquer aux enfans pendant la mission.

La doctrine que l'on doit enseigner aux enfans pendant la mission se réduit à trois chefs : 1° les mystères de notre sainte foi ; 2° les sacremens, et surtout ceux de

a pénitence et de l'eucharistie; 3° les préceptes du décalogue et de l'Église, excepté le sixième qu'il ne faut pas expliquer aux enfans, car il suffit pour celui-là de leur dire que ce commandement défend les péchés deshonnêtes.

On leur explique d'abord les mystères que nous devons croire, surtout les quatre principaux, qui sont : 1° qu'il y a un Dieu et quelles sont ses perfections; 2° que le Dieu est un juste rémunérateur; 3° le mystère de la sainte trinité; 4° l'incarnation et la mort de Jésus-Christ.

On explique le motif pour lequel nous devons croire toutes les choses de foi, qui est que Dieu lui-même, la vérité infailible et qui ne peut ni tromper ni être trompé, l'a révélé à son Église, et que l'Église nous l'a enseigné.

I. On explique qu'il n'y a qu'un seul Dieu, souverain bien, qui possède toutes les perfections; qu'il est la bonté infinie et l'infinie beauté, créateur de tout, tout-puissant, qui peut ce qu'il veut, immense, qui est en tout lieu, éternel, qui a toujours existé et qui existera toujours.

II. Que ce Dieu est un juste rémunérateur; qu'il donne le paradis aux justes, en les faisant passer auparavant dans le purgatoire pour les purifier, lorsqu'ils ont encore à satisfaire des peines temporelles à sa justice pour leurs péchés; qu'il condamne au contraire les pécheurs à l'enfer, pour y souffrir éternellement.

III. On explique le mystère de la sainte trinité, c'est-à-dire un Dieu en trois personnes, Père, Fils, et Saint-Esprit; mais que ces trois personnes ne font qu'un seul Dieu, car elles n'ont qu'une seule substance, qu'une seule nature, qu'elles ont la même divinité et la même perfection; que de même que le Père est éternel, le Fils est éternel.... que le Père ne procède d'aucun autre, que le Fils, qui s'appelle encore le Verbe, procède du Père éternel

et a été engendré du Père avec l'intellect ; que l'Esprit-Saint procède du Père et du Fils avec la volonté, par l'amour que le Père et le Fils se portent entre eux.

IV. On développe l'incarnation et la mort de Jésus-Christ ; comment le Fils de Dieu, qui est la deuxième personne de la sainte trinité, s'est fait homme et a revêtu notre chair dans le sein de Marie toujours vierge par l'opération du Saint-Esprit ; on dit qu'il s'appelle Jésus-Christ ; qu'il est et qu'il a été vrai Dieu et vrai homme ; que comme homme il a souffert et est mort en croix pour sauver les pécheurs, mais qu'il est ressuscité le troisième jour, et qu'il est monté au ciel, où il est assis à la droite de son Père ; qu'étant Dieu, il occupe une place égale à la sienne ; qu'après notre mort il viendra nous juger dans un jugement particulier, et qu'à la fin du monde il nous jugera dans un jugement universel avec tous les hommes, après qu'ils seront ressuscités et unis à leurs corps. Il expliquera qu'il n'y a qu'une Église, qui est l'Église romaine, catholique, universelle, hors de laquelle il n'y a point de salut. Il dira encore ce que c'est que la communion des Saints, cet échange de bonnes œuvres qui se fait entre les fidèles qui sont dans la grâce de Dieu.

En second lieu, on explique les sept sacremens, le baptême, la confirmation, l'eucharistie, la pénitence, l'extrême-onction, l'ordre et le mariage. On dit que ces sept sacremens ont été institués par Jésus-Christ, et que c'est par leur canal que nous nous appliquons les grâces que Jésus-Christ nous a méritées par sa passion. Dans le sacrement de baptême, l'ame reçoit la grâce de Dieu, et est lavée de tout péché originel et actuel. Dans la confirmation, elle reçoit la grâce de résister aux tentations et de combattre sans crainte pour la foi. (Nous parlerons de

l'eucharistie plus tard.) Dans l'extrême-onction, elle reçoit du secours contre les tentations du démon. Au moment de la mort, les péchés, s'il y en a encore, sont effacés, et l'on obtient la santé, si elle est nécessaire pour le salut de l'ame. Dans le sacrement de l'ordre, on reçoit le pouvoir spirituel et la grâce nécessaire pour bien l'exercer. Dans le sacrement du mariage, elle reçoit la grâce de supporter les charges de l'union conjugale et d'élever les enfans dans la loi de Dieu. Ensuite on s'étend davantage sur les sacremens d'eucharistie et de pénitence.

Quant au sacrement de l'eucharistie, il faut expliquer plusieurs choses. D'abord 1° que dans l'eucharistie il y a réellement Jésus vivant, tel qu'il est au ciel, en ame, en corps et en divinité; ensuite que, après que le prêtre a consacré l'hostie à la messe, cette même hostie, quoiqu'elle ait la couleur, le goût du pain, n'est pas de pain, mais bien le corps de Jésus-Christ, et que le vin n'est plus du vin, mais le sang de Jésus-Christ que nous devons adorer sur l'autel, comme nous adorons Dieu. 2° On explique comment en rompant l'hostie, Jésus-Christ ne se divise pas, mais qu'il est tout entier dans chaque parcelle; que Jésus-Christ est dans le fidèle qui le reçoit jusqu'à ce que les espèces sacramentelles soient consumées. 3° que celui qui communie reçoit la force de vivre dans la grâce de Dieu, puisque de même que le pain terrestre conserve la vie temporelle du corps, de même aussi ce pain céleste conserve la vie spirituelle de l'ame. 4° enfin on développe quelles sont les dispositions qui regardent soit l'ame, soit le corps, avec lesquelles on doit communier. Quant au corps on doit être à jeun depuis minuit; si l'on a mis quelque chose dans la bouche, mais sans l'avaler, on peut communier. Quant à l'ame, elle doit être en état de grâce; si l'on a quelque

péché mortel à se reprocher, on doit se confesser avant de communier, autrement ce serait faire un sacrilège, excepté, comme par exemple, si l'on se trouve à la sainte table et qu'on ne puisse se retirer sans donner du scandale à ceux qui le voient, il suffit de faire un acte de contrition. Ce serait un grand péché que de communier après avoir caché en confession quelque péché dont on aurait trop de honte. Celui qui n'a à se reprocher que des péchés véniels, ferait bien de les confesser, mais s'il communie en les ayant sur la conscience, il ne fait pas de sacrilège. Enfin on doit avertir les enfans du bien que procure la communion, combien il est utile de communier souvent et de remercier Jésus-Christ après, et de lui demander ses grâces.

Quant au sacrement de pénitence, le catéchiste doit s'attacher à expliquer les cinq choses nécessaires pour le recevoir avec fruit, qui sont l'examen, la douleur, le bon propos, la confession, et la pénitence.

I. L'examen doit précéder la confession, et être fait avec soin, selon le temps depuis lequel le pénitent ne s'est pas confessé, et selon la multitude des péchés commis.

II. La douleur doit être vraie, surnaturelle, universelle, souveraine et confiante. Vraie, c'est-à-dire qu'elle renferme un vrai déplaisir d'avoir offensé Dieu. Surnaturelle, c'est-à-dire qu'elle ne soit fondée sur aucun motif naturel, par exemple, par ce qu'on a perdu des biens, de l'estime, mais seulement parce que l'on a offensé Dieu, bonté infinie, ou parce que l'on craint l'enfer... selon que ce sera une douleur de contrition ou d'attrition, unie avec un commencement d'amour de Dieu, comme nous le dirons plus bas. Universelle, c'est-à-dire de tous les péchés mortels que l'on a commis depuis la dernière confession bien faite.



Souveraine, c'est-à-dire par laquelle on déplore la perte de la grâce, plus que toutes celles que l'on pourrait faire. Confiante, en espérant le pardon de Dieu par les mérites de Jésus-Christ. Cette douleur se divise ensuite en parfaite et imparfaite. La douleur parfaite s'appelle contrition, et a lieu lorsque le pénitent se repent d'avoir offensé Dieu, parce qu'il a offensé la bonté infinie. La contrition imparfaite est appelée aussi attrition, et a lieu lorsque nous nous repentons d'avoir offensé Dieu, (car il faut toujours concevoir cette douleur là) soit parce que l'on a mérité l'enfer, soit par rapport à la laideur du péché en lui-même. Ainsi par la contrition on déteste le péché, parce qu'il est le mal de Dieu, et par l'attrition, parce qu'il est le nôtre. On ajoute ici qu'avec la seule attrition on n'est pas pardonné si l'on ne reçoit l'absolution du confesseur; mais que celui qui a la contrition est pardonné, même avant de recevoir l'absolution, pourvu qu'il ait l'intention de se confesser. Tous les théologiens annoncent qu'à la douleur des péchés, on doit encore ajouter un commencement d'amour de Dieu, ce qu'ils appellent l'amour commencé. Ce commencement d'amour, comme le disent les théologiens, doit être placé dans l'espérance et dans le désir qu'éprouve le pénitent en se confessant d'être pardonné et d'acquérir l'amitié de Dieu.

III. Quant au bon propos, il doit être ferme, universel et efficace. Ferme, c'est-à-dire que le pénitent doit prendre la résolution actuelle, qu'il doit dire je veux et non je voudrais, avec l'aide de Dieu, m'abstenir du péché. Universel, c'est-à-dire qu'il faut vouloir s'abstenir de tout péché sans exception. Efficace, c'est-à-dire qu'il doit induire à prendre les moyens nécessaires pour ne pas retomber, fuir les occasions prochaines et volontaires.

Mais si l'on se propose de fuir le péché sans fuir les occasions, le bon propos est nul.

IV. Quant à la confession, il est utile mais non nécessaire de confesser les péchés véniels, puisqu'ils peuvent être remis par d'autres moyens, par l'acte de contrition ou par l'acte d'amour : mais les péchés mortels dont on se souvient, doivent de toute nécessité être confessés, autrement la confession est nulle et sacrilège, de sorte que l'on doit confesser de nouveau tous les péchés, ceux que l'on aura déjà avoués dans la confession mal faite et de plus le péché du sacrilège. Que si ce pénitent ne se souvient pas de quelque péché grave, sans qu'il y ait de sa faute, la confession est bonne, mais on doit confesser ce péché dans la confession que l'on fait ensuite.

V. Enfin, on doit accepter la pénitence imposée par le confesseur, et la faire le plus tôt que l'on peut. Si ensuite on ne peut l'exécuter, on se la fait changer, soit par le même confesseur, soit par un autre.

En troisième lieu, on explique avec brièveté les préceptes du Décalogue. Au premier commandement, par lequel il est ordonné d'adorer un seul Dieu, on doit parler des trois vertus théologales, de la foi, par laquelle nous croyons toutes les choses de foi que nous avons rapportées ci-dessus ; de l'espérance, par laquelle nous espérons dans la miséricorde de Dieu et dans sa puissance, enfin dans les promesses qu'il nous a faites, par les mérites de Jésus-Christ, le paradis et toutes les grâces nécessaires pour l'obtenir ; de la charité en aimant Dieu sur toute chose, et le prochain comme nous-mêmes. Par ce premier précepte, nous sommes dans l'obligation de demander à Dieu son secours pour nous conserver dans la grâce, afin d'obtenir le salut. Dans le deuxième précepte qui nous enjoint de

ne pas prendre le nom de Dieu en vain, il est défendu de blasphémer Dieu et ses saints, les jours et les choses saints. Il est encore défendu de jurer avec mensonge (ici il faut dire que jurer par la conscience, ce n'est pas un véritable serment). Le même précepte oblige à accomplir les vœux que l'on a faits, quand on les a faits dans l'intention de s'obliger. Le troisième précepte ordonne de sanctifier les fêtes, d'entendre la messe, de s'abstenir des œuvres serviles, à moins qu'il n'y ait nécessité, comme au temps des vendanges, de la moisson... Le quatrième ordonne d'honorer nos parens, de les respecter, de leur obéir, de les aimer, de les secourir dans leurs besoins spirituels et temporels. Le cinquième défend l'homicide. Il n'est donc permis ni de tuer, ni de frapper injustement le prochain, ni de lui désirer du mal, ni de se complaire dans son malheur, ni même de s'attrister de sa prospérité. Le sixième défend la fornication, c'est-à-dire toutes les paroles, les pensées et les actions déshonnêtes. Le septième défend de voler, de prendre, retenir, ou détériorer le bien d'autrui contre son gré. Le huitième défend le faux témoignage.

- 1° Les jugemens téméraires par lesquels on juge mal du prochain sans motif.
- 2° De mettre sur le compte du prochain une faute qu'il n'a pas faite, ou de découvrir ses défauts cachés, quoique véritables, toutes les fois que cela n'est pas nécessaire, pour remédier à quelque grave dommage ; on doit avertir que celui qui écoute parler mal de son prochain, commet un péché aussi grave que celui qui parle.
- 3° De déshonorer le prochain, soit par des paroles, soit par des actions.
- 4° De mentir, surtout lorsqu'il en survient du dommage pour autrui.

Le neuvième précepte défend de désirer la femme d'autrui et de donner consentement à toutes les pensées déshonnêtes. Le

dixième enfin défend de désirer le bien d'autrui et de se complaire dans les pertes qu'il éprouve. On explique enfin les cinq commandemens de l'Église qui sont : 1° d'entendre la messe tous les dimanches et les fêtes commandées. 2° De jeûner le carême et les quatre temps, les vigiles commandées. 3° De s'abstenir de manger de la viande le vendredi et le samedi. 4° De se confesser au moins à Pâques dans sa propre paroisse. 5° De ne jamais célébrer les noces dans le temps défendu.

### § III.

Du petit sermon que l'on fait aux enfans après le catéchisme.

Il n'est pas douteux que les missions profitent non-seulement aux adultes, mais encore aux enfans; néanmoins on a observé que les enfans sont ceux qui causent le plus de dérangement quand on fait les grandes prédications, qui sont les exercices les plus utiles de la mission, soit parce qu'ils n'y font pas attention, soit parce qu'ils y comprennent peu de chose. Aussi pendant ce temps, l'entend-on crier, s'amuser, se battre entre eux, et déranger par conséquent le prédicateur et les assistans. Voilà pourquoi nous regardons comme urgent, et c'est ainsi que nous le pratiquons dans notre congrégation, de les faire sortir de l'église au moment des grandes prédications et de les réunir dans une autre église ou une chapelle, où pendant ce temps on leur fait d'abord le catéchisme, puis un petit sermon avec un acte de contrition. Cela leur est beaucoup plus profitable que d'entendre la grande prédication, car ce petit sermon est toujours à la portée de leur esprit. On le dira avec des expressions appropriées à l'in-

telligence des enfans , sans y mêler de sentences latines et sans le diviser en points, à la fin on fera l'acte de contrition avec le crucifix. Avant le sermon on leur fera chanter un cantique. Ce sermon contiendra : 1° L'introduction et la proposition qui pourra servir d'introduction. 2° L'amplification. 3° Le fait. 4° La moralité. 5° Le mouvement et l'acte de contrition.

Exemple du petit sermon que l'on fait aux enfans après le catéchisme.

*Sur la mort.*

I. *Introduction et proposition.* — La mort est une chose certaine. Tous ceux qui naissent dans ce monde, sont par là même condamnés à la mort tôt ou tard, jeunes ou vieux, il faut mourir.

II. *Amplification* — Mes enfans, il est certain que vous devez tous mourir, mais ce que vous ne savez pas, c'est si vous serez pauvres ou riches, si vous ferez une bonne ou une mauvaise mort, si vous mourrez dans votre lit, jeunes ou vieux. Il est possible que vous mourriez avant quinze, avant vingt ans. Que d'enfans sont morts dans ce pays même avant cet âge ! mais quoi qu'il en soit, mes enfans, quand même vous vivriez long-temps, viendra un jour où vous serez sur un lit abandonnés de tout le monde ; car au temps de la mort, on fait sortir de la chambre du moribond tous les parens, les frères, les sœurs.... Vous serez donc seuls avec le crucifix d'un côté, et votre père spirituel de l'autre qui recommandera votre ame, et vous dira: Un tel, vous quittez ce pays, vous quittez ce monde? mais où allez-vous? à l'éternité, à l'éternité, ou au para-

dis, ou à l'enfer, ou jouir de Dieu, ou brûler éternellement... Alors plusieurs démons vous entoureront pour vous faire désespérer en vous mettant les péchés devant les yeux. Malheureux alors... Et si vous mourez subitement.

III. *Fait* — Écoutez cet exemple. Il y avait un enfant qui se confessait souvent, et que tout le monde prenait pour un saint. Il eut une nuit une attaque de sang, et fut trouvé mort. Ses parens furent trouver le confesseur en gémissant, afin qu'il le recommandât à Dieu. Le confesseur leur dit : Réjouissez-vous, cet enfant que vous pleurez est un ange, je le sais, Dieu l'a voulu pour lui, et dans ce moment-ci il est au ciel; mais en cas qu'il fût au purgatoire, je vais dire la messe pour lui. Il s'habille aussitôt pour célébrer la messe, mais avant de sortir, un fantôme épouvantable se présenta devant lui. Le prêtre lui demanda de la part de Dieu qui il était; le fantôme lui répondit qu'il était l'ame de cet enfant mort. — Où es-tu donc? si tu veux des suffrages, je vais dire la messe pour toi. — Quoi des messes! quoi des suffrages! répond l'ombre, je suis damnée, je suis damnée dans l'enfer.—Et pourquoi? — Écoutez, reprit-elle de nouveau, je n'avais pas encore commis de péché mortel, cette nuit j'ai eu une mauvaise pensée à laquelle j'ai donné mon consentement, et Dieu m'a fait mourir tout de suite, et m'a condamnée à l'enfer. Ainsi donc ne dites pas la messe pour moi, car vous m'occasionnez un supplice plus grand. Il dit et disparut.

IV. *Moralité*. — Dites-moi donc, ô mes fils qui m'écoutez, si vous mouriez maintenant, comment mourriez-vous? où iriez-vous? eh bien! disposez-vous dans cette mission à devenir saints, et à ne plus commettre ces péchés grossiers, à ne plus prononcer des blasphèmes, des pa-

roles grossières, à ne pas prendre les biens d'autrui, à ne pas avoir de la haine... Quoi? vous voulez donc mourir damnés comme est mort cet enfant malheureux, dont je vous ai parlé.

V. *Mouvement.*—Mais pour le passé, pour ces péchés déjà commis, qu'avez-vous à faire? devez-vous désespérer? Non, Dieu ne veut pas que vous désespériez, il veut que vous lui demandez pardon, parce qu'il veut vous pardonner. Mettons-nous tous à genoux, et à force de gémissemens, obtenez le pardon de Dieu... Ici on doit faire l'acte de contrition en donnant deux ou trois motifs de repentir, par exemple : Oh ! si vous étiez mort ce jour, cette nuit où vous étiez dans le péché, qu'en serait-il de vous? où seriez-vous? Remerciez Jésus-Christ, et repentez-vous aussitôt... Que dites-vous? voulez-vous mourir dans les bras de Jésus-Christ? mais si vous voulez que Jésus-Christ vous embrasse, il faut que vous gémissiez.... En parlant de la mort, il sera bon dans l'acte de contrition de leur montrer un crâne et de rappeler à leur souvenir le nom de quelque enfant mort qu'ils aient tous connu : Oh ! N... où es-tu maintenant? malheureux que tu es, si tu es damné !

Je n'ai donné ici que l'abrégé du discours, on doit lui donner plus de développement, il peut durer une demi-heure en y joignant l'acte de contrition, et jusqu'à trois quarts-d'heure après ce catéchisme qui ne doit durer aussi qu'une demi-heure. Il faut prendre garde qu'on ne doit pas dire beaucoup de choses aux enfans, qu'il suffit de leur répéter souvent les mêmes vérités et les mêmes pratiques afin qu'ils puissent les retenir et qu'ils commencent à les exécuter.

---

## CHAPITRE VI.

### DU GRAND CATÉCHISME OU DE L'INSTRUCTION DU PEUPLE.

Le grand catéchisme de l'instruction du peuple est un des exercices les plus importants de la mission ; aussi le prêtre qui le fait doit-il être très-instruit et avoir confessé beaucoup, afin de savoir relever les défauts et dérouler les replis des consciences, pour y appliquer ensuite des remèdes opportuns. Les parties de ce catéchisme sont : d'abord l'introduction, l'exposition de la matière et la division ; ces trois parties forment comme l'exorde de l'instruction. Vient ensuite l'explication du mystère, du sacrement, ou du commandement ; puis la moralité et la pratique. On répondra enfin aux difficultés, ou aux excuses que présentent les personnes peu timorées ; puis on fera un court résumé de tout ce que l'on aura dit dans l'instruction, et l'on terminera enfin par les actes du chrétien.

L'introduction se prendra dans la dernière instruction afin d'enchaîner les matières et de les rafraîchir à la mémoire, en résumant ce que l'on aura dit le jour précédent, ce qui ne doit pas avoir lieu lorsque les matières ont une suite naturelle entre elles. Du reste, on fera l'introduction selon l'importance de la matière que l'on va traiter. L'exposition du mystère ou du précepte se fera comme on a déjà vu ; mais, quand au précepte, il faudra distinguer toutes les choses qu'il comprend. On fera bien de donner la division des



points, afin de jeter plus de clarté dans la matière, et afin d'imprimer avec plus de force dans l'esprit des auditeurs les vérités que l'on expose. Ces trois premières parties formant comme nous l'avons déjà vu une espèce d'avant-propos, doivent être courtes. On entre ensuite dans l'explication du mystère et du précepte : ici il faut prouver ce qu'on avance par l'autorité, sans citer beaucoup de passages et sans les choisir trop longs ; par la raison et par des faits. Les similitudes aident bien à exposer avec clarté, ensuite on en retirera la moralité. Ici l'instructeur doit non-seulement avoir pour but d'éclaircir l'esprit des fidèles, mais il doit encore exciter leur volonté à fuir les vices, à mettre en pratique les remèdes et les moyens nécessaires pour les éviter ; car on commet plus de péchés par malice que par ignorance. La moralité doit être courte : elle sera prononcée avec ferveur, mais sans avoir recours au ton de la prédication et sans exclamation. Il sera utile de faire quelquefois des exclamations pendant l'instruction, soit contre un vice quelconque, soit contre une maxime du monde, soit contre les excuses des mauvais chrétiens. Mais elles seront courtes et peu nombreuses, afin d'éviter ce que font quelques prêtres qui changent en prédications toutes leurs instructions, et qui confondent ainsi un exercice avec l'autre.

Il faut par dessus tout dans le catéchisme insinuer des pratiques, enseigner au peuple les paroles mêmes que chacun devra dire, lorsqu'il sera dans la circonstance où il pourra en user. Lorsqu'on recevra une injure ou quelque désagrément de la part de quelqu'un, on dira : « Dieu vous bénisse, le Seigneur vous donne la lumière. » Si l'on perd quelque chose ou s'il arrive un malheur : « Que ce soit pour l'amour de Dieu, que la volonté de Dieu

soit faite. » On doit répéter ces paroles plusieurs fois afin qu'elles s'impriment dans la mémoire des pauvres gens grossiers qui ne pourraient comprendre non-seulement les passages latins, mais qui ne saisiraient pas bien les autres choses qu'on leur dirait et l'oublieraient facilement. Ils ne retiennent que les pratiques courtes et faciles qu'on leur enseigne et qu'on leur répète plusieurs fois. Le catéchiste exposera ensuite les raisons ou les difficultés frivoles que l'on a coutume d'opposer, pour excuser les manquemens ainsi que les motifs qui reposent sur des faussetés, comme font ceux qui disent qu'ils ne peuvent vivre sans prendre le bien d'autrui, que les autres font comme eux, qu'ils ne sont pas saints, qu'ils sont de chair, que le voisin ou un de leurs parens est cause de leurs péchés; il dira encore que s'il se trouve quelqu'un qui ait le désir de se venger d'une injure qu'il aurait reçue, il est continuellement en état de péché et qu'il ne serait pas excusé par la maxime mondaine : « Il faut conserver son honneur. » Il faut répondre à ces mauvaises raisons avec force et avec chaleur, afin d'extirper ces préjugés que le monde accepte comme des principes, ce qui est cause qu'ils sont toujours dans le péché et qu'ils se damnent. Enfin on fera le résumé : il sera court, substantiel, et contiendra autant qu'on le pourra tout ce qu'on aura dit. A la fin de l'instruction, on donnera pour souvenir une maxime forte, adaptée à la proposition. Ces règles sont communes à tous les catéchistes; mais voici les avis importans qu'il faut noter pour les catéchismes que l'on fait dans les missions.

I. D'abord quant aux matières, l'instruction de la mission se réduit aux trois chefs dont nous avons déjà parlé dans le petit catéchisme? les mystères, les sacremens,

surtout celui de la pénitence, et les commandemens de Dieu et de l'Église. Il y a des instructeurs qui pensent qu'il vaut mieux parler d'abord de la confession, puis des préceptes ; pour moi je crois qu'il vaut mieux au contraire parler d'abord des préceptes, car il peut arriver qu'en les expliquant vers la fin de la mission, on élève quelques scrupules dans les consciences des auditeurs qui devront se confesser de nouveau : ce qui fera perdre beaucoup de temps. Si l'on veut faire ensuite l'explication des préceptes en expliquant en même temps la première partie de la confession qui est l'examen, on fera bien. Pour ce qui regarde ce que l'on doit expliquer dans les mystères, dans les sacremens et les commandemens, nous en avons assez parlé quand nous avons traité du catéchisme des enfans au paragraphe II. On doit faire les mêmes explications au grand catéchisme, sauf à y donner plus de développement et de distinction ; il faut se servir d'une autre méthode, c'est-à-dire employer la raison et l'autorité. Comme la plus grande utilité des missions est peut-être, et sans dire peut-être, de faire refaire les confessions sacrilèges, il faut à chaque instruction frapper toujours sur ce point en faisant voir combien est grande la malice du sacrilège et combien d'ames se perdent pour cacher leurs péchés dans la confession. Il y a beaucoup de personnes qui, ne pouvant se défaire de cette honte malentendue, en se confessant même aux missionnaires, continuent, comme nous ne le savons que trop, à cacher leurs péchés ; et s'il y en a quelqu'une d'entre elles qui n'ose réparer pendant la mission les confessions mal faites, ne sera-t-elle pas perdue ? puisque si elle ne surmonte pas sa honte lorsqu'elle se confesse aux missionnaires, comment la surmontera-t-elle lorsqu'elle reviendra aux confesseurs

du pays ? C'est pour cela , comme nous l'avons dit , qu'il faut insister sur ce point. Aussi voici quelle est notre conduite à cet égard dans les missions : l'instructeur à la fin de l'exercice et avant de faire les actes du chrétien , raconte un exemple terrible parmi tous ceux que l'on connaît où il soit parlé d'une ame damnée pour avoir caché ses péchés : ceci n'est pas , il est vrai , selon les règles de l'art qui exigent qu'il y ait une certaine connexité entre l'exemple et l'instruction , mais c'est selon le but que l'on se propose en donnant la mission, car on veut principalement remédier aux confessions sacrilèges. On donnera l'exemple après avoir dit ces mots : Maintenant ayez soin de vous confesser de tous vos péchés et des manquemens que vous avez faits selon ce que je vous ai dit aujourd'hui ; n'en cachez aucun par motif de honte. Nous mettrons à la fin de ce chapitre pour donner plus de facilité aux instructeurs les divers exemples qui viennent à l'appui de ce que nous disons.

II. Les instructeurs qui ne remplissent leurs catéchismes que de belles paroles, de questions scolastiques, de bons mots, quand le peuple demande un pain substantiel et mâché, sont grandement dans l'erreur. Quant à l'expression, il est reçu que le style du catéchisme doit être tout simple et populaire, sans être bouffon, car il n'y a là aucune utilité, et ce n'est pas de la dignité de la chaire. Les périodes doivent être courtes et concises, l'instructeur doit aussi souvent se faire des demandes et répondre lui-même ensuite; de cette manière le peuple est plus attentif, et ce qu'on lui enseigne s'inculque plus facilement dans son esprit. Quant aux questions de l'école, elles ne conviennent qu'aux exercices des théologiens, mais non à la chaire, ni à l'instruction du peuple qui n'est composé

le plus souvent que de gens grossiers qui ne les comprennent pas et qui n'y entendent rien. Que s'il se trouve dans l'auditoire quelque personne instruite, si elle est prudente et discrète, elle verra avec plaisir que l'instructeur cherche à enseigner le peuple, et le blâmera s'il agit autrement. Quant aux bons mots, je prie le lecteur de bien méditer sur ce que j'ai dit ici. Je ne saurais nier sans doute qu'il y a des instructeurs qui y visent et pensent que cela est bon pour attirer le peuple et l'engager à écouter, conserver son attention, et ne pas s'ennuyer. Mais je sais aussi que les saints dans leurs instructions n'ont jamais fait rire et qu'ils ont fait pleurer. On lit dans la vie de S. François Regis, que lorsqu'il prêchait une mission et qu'il parlait au peuple (et ce saint ne faisait que des catéchismes), les fidèles ne faisaient que pleurer, depuis le commencement jusqu'à la fin.

Au reste, celui qui veut lancer quelques bons mots lorsqu'ils naissent naturellement de la matière que l'on traite, peut le faire utilement. Par exemple, en parlant des hommes de mauvaise conscience, il convient de rapporter les mauvaises excuses qu'ils donnent; ainsi des autres. Mais vouloir changer l'instruction en une scène de comédie, ou transporter là des ridiculités, des anecdotes badines, des mouvemens, des gestes, des paroles qui excitent le rire, c'est je crois outrepasser les bornes de ce que peuvent permettre les convenances et le respect dus à l'Église où l'on est et à la chaire de laquelle on annonce la parole de Dieu, et où l'instructeur lui-même est ministre de Jésus-Christ. Le peuple éprouve du plaisir, il est vrai, à écouter des facéties et à rire, mais, je le demande, quelle utilité en retire-t-il? après avoir ri il est distrait et indévot, et pour se recueillir de nouveau cela devient difficile : souvent, au lieu de

continuer à écouter la moralité que notre instructeur aimable voudra faire avec sérieux afin de ne pas passer pour un saltimbanque, il se rappellera une farce ou un trait ridicule qu'il aura entendu. S'il n'en est pas autrement, ce catéchiste qui se plaît à faire des gentilleses, n'aura certainement pas auprès de l'auditoire la réputation d'un homme saint et d'une ame pleine de ferveur. Ce qu'il en retirera, ce sera le nom et la réputation d'homme aimable, et de farceur. C'est une erreur que de croire que le peuple n'accourra pas et ne sera pas attentif au catéchisme si on ne cherche à l'égayer, je dis au contraire qu'il accourra bien davantage et qu'il aura plus d'attention quand il verra qu'en allant au catéchisme on n'y perd pas le temps, et qu'au lieu de s'y dissiper on en retire beaucoup de fruit.

III. Il ne faut jamais non plus prêcher au catéchisme des doctrines qui peuvent porter au relâchement : cela pourra bien s'appliquer, il est vrai, à quelqu'un en particulier dans la confession, mais prononcé du haut de la chaire, cela peut nuire à certaines personnes portées au relâchement ; car ces personnes qui connaîtront cette doctrine, qui pour d'autres sera parfois juste et utile, si elle est appliquée dans des circonstances convenables, en tireront des conséquences mal déduites pour elles-mêmes. Il est bon et même nécessaire de changer la conscience erronée des personnes qui font un péché de ce qui n'en est pas. Il y a des ames, par exemple, qui croient faire des jugemens téméraires et pécher par conséquent en faisant ces jugemens, ou en élevant des soupçons là où il y a sujet de juger et de soupçonner ; ainsi, il y en a qui pensent que c'est un péché que de maudire les années, les jours, le vent et la pluie ; d'autres pensent que c'est une détraction que de révéler aux parens les vols, les mauvaises habitudes, les fautes de leurs

enfans, quoiqu'ils sachent que c'est nécessaire pour les corriger; d'autres croient pécher en n'observant pas certains préceptes de l'Église, comme de ne pas entendre la sainte messe, ou de ne pas jeûner même dans les cas où ils en sont dispensés... Il faut alors expliquer que ce ne sont pas des péchés ou bien qu'ils ne sont pas mortels, relativement parlant. Il faut au contraire que le catéchiste découvre quels sont les péchés certains, surtout ceux qui sont la cause de plusieurs autres péchés graves. Il faut enseigner au peuple, par exemple, que celui qui ne fuit pas l'occasion prochaine et volontaire de pécher mortellement, pèche gravement, quand même il n'aurait pas l'intention de pécher, et quand même il ne saurait pas que c'est une faute grave de chercher cette occasion, car en la cherchant, il est presque certain qu'il en surviendra un péché. Il faut encore éclairer les femmes sur les superstitions, ou sur les vaines observances, quoiqu'elles soient dans la bonne foi; leur dire qu'elles sont en état de péché, lorsqu'elles se complaisent en elles-mêmes, ou qu'elles désirent d'être recherchées des hommes sans avoir le mariage pour but. Il y a des personnes qui ne pensent pas que ce soit un péché grave de blasphémer les choses et les jours saints; il faut les en avertir, car autrement elles en contracteraient l'habitude, et l'habitude une fois prise, lorsqu'elles sauraient que ces blasphêmes sont quelque chose de grave, il leur serait difficile de s'en corriger. En parlant du sixième commandement, il faut avertir de ne pas être un sujet de scandale pour les âmes innocentes en excitant leur curiosité sur des choses qu'elles ignorent; mais il suffira sur ce sujet de condamner en général tout ce qui blesse la chasteté, sans désigner ni les espèces ni les circonstances de telle sorte que ceux qui ont à se reprocher ces péchés, ap-

prennent comment ils doivent s'en confesser, et que les autres restent dans l'ignorance. Il est nécessaire cependant d'instruire le peuple sur cette matière, et de lui expliquer quand est-ce que les mauvaises pensées sont des péchés, et quand est-ce qu'elles ne le sont pas; et il faut en outre parler des remèdes contre l'impureté, en désignant parmi les autres grands moyens qui sont la fuite des occasions, la fréquentation des sacremens, et surtout la prière, sans laquelle personne ne peut être chaste. Je prie le lecteur de revenir à ce que nous avons dit là-dessus en parlant du petit catéchisme, car nous pourrions répéter ici une partie de ce que nous avons dit, mais ce serait inutile. Nous allons donner quelques exemples qui renferment des faits déplorables touchant des personnes qui, pour avoir eu honte de se confesser de leurs péchés, ont fait une mauvaise mort. On doit rapporter une de ces anecdotes chaque jour avant de faire les actes du chrétien comme nous l'avons déjà dit. Nous ne donnerons que la substance de ces faits. Ce sera à ceux qui voudront s'en servir de les développer comme ils l'entendront.

Exemples funestes de personnes qui ont fait des confessions  
sacrilèges.

1. *Exemple.* — Voici ce qu'on raconte dans les chroniques de S. Benoît. Il y avait un ermite appelé Pelage, ses parens le mirent à la tête d'un troupeau, il menait une vie si exemplaire qu'on le regardait déjà comme un saint, il vécut ainsi plusieurs années. A la mort de ses parens il vendit le peu de bien qu'il reçut en héritage, et se retira dans un ermitage. Il consentit une seule fois à une pensée deshonnête; après être tombé dans le péché



il éprouva une mélancolie extrême parce qu'il ne voulait pas s'en confesser de peur de perdre l'estime qu'on avait de lui. Pendant ce temps, passa un voyageur qui lui dit : « Pelage, confesse-toi, Dieu te pardonnera, et tu rentreras en paix avec lui, » puis il disparut. Pelage frappé, résolu de faire pénitence de son péché, mais sans le confesser, en se flattant que Dieu le pardonnerait sans la confession. Il entra dans un monastère où on le reçut avec plaisir à cause de sa bonne réputation. Là il mena une vie très-dure, il se mortifia par le jeûne et par la pénitence; enfin le moment de mourir arriva, il se confessa pour la dernière fois; mais comme il l'avait fait jusqu'alors, il n'avoua pas son péché par trop de honte, il reçut le viatique et mourut. Il fut enseveli avec tout le respect que l'on doit à une personne morte en odeur de sainteté. La nuit suivante le sacristain trouva le cadavre de Pelage sur la tombe, il l'ensevelit de nouveau. Il en arriva de même la deuxième et la troisième nuit, il finit enfin par avertir l'abbé, qui s'étant rendu sur les lieux avec ses moines, s'écria : Pelage, vous qui avez été obéissant pendant la vie, obéissez encore après votre mort, dites-moi de la part de Dieu si c'est la volonté de Dieu que votre corps soit mis dans un lieu réservé? Le cadavre répond aussitôt en jetant un cri : Hélas! je suis damné pour un péché que je n'ai pas confessé, voyez père abbé, voyez mon corps. A peine eut-il prononcé ces mots que son corps parut en feu comme un fer enflammé et lança des étincelles. Tout le monde se mit à fuir, mais Pelage appela l'abbé afin qu'il prit de sa bouche la particule consacrée qui y était encore. Après cela Pélage demanda d'être enlevé de l'église et jeté à la voirie, ce qui fut exécuté.

*Deuxième exemple.* — On lit dans les annales des pères

capucins qu'un religieux (toutefois en parlant au peuple on aura soin d'attribuer le fait à un homme en général) estimé et regardé comme très-vertueux, faisait néanmoins de mauvaises confessions. Étant tombé dangereusement malade, il fut invité à se confesser; il demanda un certain père auquel il dit dès que celui-ci fut venu : Mon père, dites que je me suis confessé, mais pour moi je ne veux pas m'y résoudre. — Pourquoi, reprit le père? — Pourquoi, reprit le malade? parce que je suis déjà damné, car je ne me suis jamais confessé de tous mes péchés, et Dieu aujourd'hui m'enlève la puissance de le faire. A ces mots il commença à hurler, à se déchirer la langue en disant : Maudite langue qui n'as pas voulu te confesser quand tu le pouvais! Il se coupa la langue en morceaux et rendit son ame en hurlant entre les mains des démons. Quand il fut mort, son corps devint noir comme du charbon, et l'on entendit au dedans de lui un bruit terrible, puis on sentit une puanteur mêlée d'une odeur de soufre.

*Troisième exemple.*— Le père Séraphin Pazzi, raconte qu'il y avait en Italie une femme noble mariée que tout le monde regardait comme une sainte. Au moment de la mort elle reçut tous les sacremens, laissant un nom vénéré : mais après sa mort sa fille qui recommandait toujours à Dieu l'ame de sa mère, faisant oraison entendit un grand bruit à la porte, leva les yeux et vit la figure d'un cochon hideux tout en feu et qui lançait du feu et répandait une odeur infecte. Elle en eut tant de frayeur que la pauvre fille fut sur le point de se jeter par la fenêtre, lorsqu'elle entendit ces mots : Tranquillise-toi, ma fille, tranquillise-toi, je suis ta malheureuse mère que l'on regardait comme une sainte, mais qui ai été condamnée à l'enfer par Dieu lui-même, pour les péchés que j'ai com-

mis avec ton père et dont je ne m'étais jamais confessé par trop de honte; ne prie plus Dieu pour moi, car ce serait en pure perte. A ces mots elle hurla et disparut.

*Quatrième exemple.* — Voici ce que rapporte le célèbre docteur frère Jean de Raguse. Il y avait une femme qui s'étant adonnée à la spiritualité vaquait à l'oraison, fréquentait les sacremens, de sorte que l'évêque même la croyait une sainte. Un jour la malheureuse consentit à une mauvaise pensée en regardant un de ses domestiques; mais comme son péché n'était qu'intérieur, elle se flattait qu'elle n'était pas obligée à le confesser. Cependant elle était tourmentée par les remords de conscience, surtout à l'approche de la mort; mais elle ne put se résoudre à confesser sa faute et mourut ainsi. L'évêque, qui était son confesseur et qui croyait que c'était une sainte, fit porter son corps en procession dans toute la ville, et puis le fit ensevelir dans sa chapelle. Le lendemain en y entrant il vit sur la tombe un cadavre étendu sur un grand brasier, et lui ordonna de la part de Dieu de dire qui il était. Le cadavre répondit, je suis votre pénitente, je suis damnée pour une mauvaise pensée que je n'ai pas confessée. Puis elle maudissait sa fausse honte qui était la cause de sa ruine éternelle au milieu des hurlemens les plus affreux.

*Cinquième exemple.* — Le père Martin del Rio raconte que dans le Pérou il y avait une jeune indienne appelée Catherine, qui étant esclave chez une dame honnête, se fit baptiser et reçut les sacremens. Cette fille se confessait souvent, mais elle cachait ses péchés. Au moment de mourir elle se confessa neuf fois, mais toujours d'une manière sacrilège; lorsqu'elle avait fini sa confession, elle disait à ses compagnes qu'elle cachait ses péchés. Ses compagnes le dirent à sa maîtresse, qui apprit de l'esclave

même que ces péchés étaient des fautes contre la pureté. Elle en avertit le confesseur, qui étant revenu l'exhorta à se confesser entièrement ; mais Catherine s'obstina à ne jamais déclarer ses péchés et finit par s'écrier avec désespoir : Mon père, laissez-moi, ne prenez pas tant de peine, vous perdez votre temps ; puis elle lui tourna le visage et se mit à chanter des chansons profanes. Étant au moment d'expirer, ses compagnes l'exhortèrent à prendre le crucifix, mais elle répliqua : Quoi ! le crucifix ! je ne sais ce que c'est, ni ne veux le savoir. Puis elle mourut. Dès cette nuit-là même, on entendit tant de bruit et on sentit une si mauvaise odeur dans la maison que la maîtresse fut obligée d'en changer. Cette fille damnée apparut plus tard à une de ses compagnes et lui dit qu'elle était en enfer pour avoir fait de mauvaises confessions.

*Sixième exemple.*— Le père Jean Ramirez, de la compagnie de Jésus, prêchant dans une ville fut appelé pour confesser une demoiselle. Cette fille était noble et avait mené une vie sainte aux yeux des hommes ; elle communiait souvent, jeûnait et faisait d'autres mortifications. Au moment de la mort elle se confessa au père Ramirez en répandant beaucoup de larmes et lui donna des consolations. Quand celui-ci fut rentré au collège, son compagnon lui dit que tandis que cette jeune fille se confessait, il avait vu une main noire qui lui pressait le cou. A ces mots le P. Ramirez revint de nouveau à la maison de la malade, mais avant d'entrer il apprit qu'elle était morte. Il retourna au collège, se mit en oraison, et cette pauvre demoiselle lui apparut alors entourée de flammes et de chaînes, et lui dit qu'elle était damnée pour un péché qu'elle avait commis avec un jeune homme et qu'elle n'avait pas confessé afin de ne pas perdre l'estime de son

confesseur ; qu'au moment de mourir elle voulait le confesser, mais qu'elle n'avait pas surmonté sa répugnance. A ces mots elle disparut en poussant des hurlemens terribles au milieu d'un grand bruit de chaînes.

*Septième exemple.* — Le P. François Rodriguez raconte qu'en Angleterre, lorsque la religion catholique y régnait, le roi Augubert avait une fille d'une rare beauté qui avait été demandée en mariage par une foule de princes. Son père lui ayant demandé si elle voulait se marier, elle lui répondit qu'elle avait fait vœu de chasteté perpétuelle. Le père demanda la dispense à Rome ; mais elle refusa de l'accepter, en disant qu'elle ne voulait d'autre époux que Jésus-Christ ; elle demanda ensuite une seule grâce à son père, c'était de vivre dans une maison de solitude. Le père qui l'aimait tendrement y condescendit, mais il lui donna une cour convenable. Après s'être retirée, elle mena une vie sainte, fit des prières, des jeûnes, des pénitences, fréquenta les sacremens et alla souvent servir les malades dans un hôpital du voisinage. Enfin elle tomba malade, et malgré sa jeunesse elle mourut dans les mêmes sentimens. Une dame qui avait été sa gouvernante faisait oraison pendant la nuit, elle entendit un grand fracas, puis elle vit une figure de femme au milieu d'un grand feu et enchaînée parmi des démons ; et elle lui dit : Sachez que je suis la malheureuse fille d'Augubert. Comment, reprit la gouvernante, vous damnée, après avoir mené une vie si sainte ! L'âme reprit alors : Je suis damnée par ma propre faute. — Pourquoi donc ? — Vous devez savoir que lorsque j'étais enfant, j'aimais qu'un certain page, auquel je portais quelque affection, vint me faire des lectures. Une fois seulement, ce jeune homme après avoir lu me prit la main et me la baisa ; mais le démon commença à

me tenter jusqu'à ce qu'enfin j'offensai Dieu. Je fus me confesser ; je commençais à avouer mon crime, lorsque mon confesseur me dit imprudemment : Comment ? une reine a pu faire une chose semblable ! Alors je répondis, poussée par un sentiment de honte, que ce n'avait été qu'un rêve. Ensuite je fis pénitence, je répandis beaucoup d'aumônes afin que Dieu me pardonnât, mais toujours sans confesser mon péché. Au moment de la mort, je dis à mon confesseur que j'étais une grande pécheresse, mais il me répondit qu'il fallait chasser cette pensée comme une tentation, et après cela j'expirai. Maintenant je suis damnée pour l'éternité. En disant ces mots elle disparut, mais avec tant de bruit qu'il semblait qu'elle brisât le monde entier. Elle laissa encore dans la chambre une mauvaise odeur qui s'y conserva plusieurs jours.

*Huitième exemple.*— Le P. Jean-Baptiste Manni, jésuite, raconte ce trait. Il y avait une dame qui se confessait depuis plusieurs années, cachant un péché d'impureté. Deux religieux dominicains passèrent par l'endroit où elle demeurerait. Comme elle attendait depuis long-temps un confesseur étranger, elle pria l'un d'eux de l'entendre et se confessa. Ces prêtres partirent. Le second dit à l'autre chemin faisant, qu'il avait vu pendant que cette dame se confessait, plusieurs serpens qui étaient sortis de sa bouche, mais qu'il avait vu ensuite un gros serpent qui n'avait montré que la tête et qui étant rentré avait été suivi de tous les autres. Le confesseur se doutant de ce que cela signifiait, revint sur ses pas, fut à la maison de cette femme et apprit en arrivant qu'elle était morte subitement en faisant oraison. Cette malheureuse lui apparut et lui dit : Je suis cette femme qui me confessai à vous. J'avais un péché que je ne voulais pas avouer aux confes-

seurs du pays ; Dieu vous envoya, mais je ne pus encore surmonter ma honte ; Dieu me punit en me faisant mourir subitement en revenant chez moi, et m'a condamné à l'enfer. En disant ces mots, la terre s'étant ouverte, elle se précipita dans l'abîme et disparut.

*Neuvième exemple.* — Voici ce que rapporte S. Antoine. Il y avait une veuve qui commençait à mener une vie dévote, mais qui à force de voir souvent un jeune homme pécha avec lui. Après sa faute, elle fit pénitence, distribua des aumônes, entra dans un monastère, mais ne confessa pas ses péchés. Elle fut nommée abbesse ; enfin elle mourut en odeur de sainteté ; une nuit, une des religieuses qui était restée au chœur entendit un grand bruit, puis vit une ombre enveloppée de flammes, et lui demanda qui elle était. Elle répondit : je suis l'ame de l'abbesse et je suis en enfer. — Mais pourquoi ? — Parce que dans le siècle j'ai commis un péché dont je n'ai jamais voulu me confesser : allez, dites à vos sœurs de ne pas prier pour moi. A ces mots elle disparut avec bruit.

*Dixième exemple.* — Une mère, disent les annales des capucins, avait fait des confessions sacrilèges ; au moment de mourir, elle s'écria quelle était damnée à cause des péchés qu'elle avait commis et de ses mauvaises confessions. Parmi mille autres choses, elle disait qu'elle avait à faire certaines restitutions qu'elle avait négligé de faire. Alors sa fille lui dit : Ma mère, nous restituerons ce que vous devez ; je vendrai tout, j'y consens pour sauver votre ame. Mais la mère reprit : Ah ! fille maudite, qui es la cause que je me suis perdue, car je t'ai scandalisée par mes mauvais exemples ; puis elle continuait de pousser des cris de désespoir. On manda un père capucin, qui, étant arrivé, l'exhorta à se confier dans la miséricorde de Dieu ; mais

cette malheureuse répondit : Quoi ! de la miséricorde pour moi ! je suis damnée, la sentence est déjà prononcée contre moi, et j'ai même senti les tourmens de l'enfer. Aussitôt elle fut élevée dans l'air jusques au plancher de la chambre, puis s'abattit sur le parquet et mourut du coup.

On fait ensuite les actes chrétiens de la manière suivante. Quant aux actes de foi et d'espérance, on les fera comme ceux qui sont parmi les actes préparatoires du sermon que l'on fait aux enfans avant la confession. (Voyez à la page 56.) On doit surtout faire l'acte de foi aussi étendu que nous l'avons fait, car il faut non-seulement y faire mention des quatre principaux mystères qui sont de nécessité de moyen, mais encore de tous ceux qui sont contenus dans le symbole, et que l'on doit croire de nécessité de précepte, comme pour les sacremens, en spécifiant au moins les quatre sacremens nécessaires à tout fidèle : le baptême, la confirmation, l'eucharistie et la pénitence. On doit nommer celui de la confirmation, car le pape Benoît XIV dans sa bulle, *Et si pastoralis*, p. 57 (tom. 1, in Bullar. § 3. n. 4.), déclare que tous les fidèles qui, le pouvant, négligent de recevoir ce sacrement pèchent mortellement.

Il faut ensuite joindre à cela les actes d'amour, de douleur et de bon propos, mais dans une forme différente de celle que nous avons donnée. Par exemple, acte d'amour : O mon Dieu, puisque vous êtes la bonté infinie, et digne d'un amour infini, je vous aime de tout mon cœur par-dessus toute chose. Acte de douleur : Puisque vous êtes la bonté infinie, je me repens de tous mes péchés; j'en suis marri de tout mon cœur, et je me propose plutôt de mourir que de vous causer du déplaisir; je me le propose



moyennant votre grâce, que je vous demande pour ce moment et pour toujours. Je prends la résolution de recevoir les sacremens pendant ma vie et au moment de ma mort.

---

---

## CHAPITRE VII.

### DE LA PRÉDICATION.

Pour procéder avec ordre en parlant du grand sermon, qui est l'exercice le plus important de la mission, nous traiterons aussi des trois parties qui doivent concourir d'après tous les rhétoriciens à former un bon discours et un bon sermon. Aussi parlerons-nous, 1<sup>o</sup> de l'invention, 2<sup>o</sup> de la disposition, et 3<sup>o</sup> de l'élocution.

#### § I<sup>er</sup>.

De l'invention et des matériaux qui doivent former le sermon.

C'est une grande erreur que de croire qu'il faut chercher à diviser les points et à faire les développements avant d'avoir fixé la matière que l'on veut traiter. Il faut donc avant tout rassembler les matériaux, c'est-à-dire les passages de l'écriture, les raisons, les similitudes, et tout ce qui mène à prouver la proposition que l'on veut traiter. C'est à cela que servent les bibliothèques des prédicateurs, toutes ensemble, celle de Mansi, du Théâtre de la vie humaine, de Lokner, de Spander, de Houdry et de plusieurs autres. La réthorique, du reste, enseigne quels sont les lieux d'où l'on peut tirer les preuves dont on a besoin comme d'une source; ces lieux s'appellent ou communs ou particuliers. Les lieux particuliers sont ceux qui sont

propres à quelque discours spécial pour démontrer la beauté ou la difformité, la nécessité ou l'utilité de la chose que l'on veut persuader. Ordinairement parlant, les lieux communs sont ceux dont on forme toutes les prédications, c'est de ceux-là que nous parlerons. Les uns sont intérieurs, les autres extérieurs; les intérieurs sont ceux que l'on retrouve dans la nature même du sujet que l'on traite, les extérieurs ne se trouvent que dans la nature de la chose.

#### Des lieux communs intérieurs.

Les lieux communs intérieurs sont au nombre de quinze.

1° La définition de la chose, par laquelle on prouve, par exemple, que le péché est un grand mal puisque Dieu le regarde avec aversion. 2° L'étymologie du nom, comme *sacerdos*, qui signifie, selon S. Thomas, *sacra dans et sacra docens*. 3° L'énumération des parties, comme la tempérance est utile et à l'ame et au corps, à la vie éternelle et à la temporelle, ou bien en affirmant d'une partie ce que l'on nie de l'autre; comme le malheur de la mort ne vient pas de ce que l'on a été pauvre, ni de ce que l'on a mené une vie humble... il vient de la mauvaise conduite. 4° Les paroles conjuguées, c'est-à-dire que l'une découle de l'autre, comme haï de haine; d'où l'on pourra dire : Dieu porte une haine souveraine au péché, et celui qui est uni au péché est souverainement haï de Dieu. 5° Le genre, en argumentant ainsi : le péché est la ruine de l'homme; aussi cette amitié, ce bien qui ne vous appartient pas... sont-ils votre ruine. 6° L'espèce, comme quand on dit : il est juste, donc il est vertueux. 7° La comparaison et la similitude. Mais il faut remarquer que la si-

militude emporte une ressemblance totale entre deux objets, et la comparaison n'exige de ressemblance que dans quelques parties. On peut faire la comparaison entre des choses égales, ou des choses grandes et petites. Voici comment on peut former une similitude : si l'agriculteur ne cultive pas la terre, il ne peut pas espérer d'en recevoir du fruit ; ainsi celui qui ne prend pas les moyens de cultiver l'esprit, ne retirera aucun profit... On peut réduire à la similitude les exemples, les paraboles et les fables. La parabole est une fiction d'actions possibles, mais la fable ou l'apologue est une fiction d'actions impossibles, puisque l'on y fait parler les arbres, les animaux. Dans les prédications, on peut facilement avoir recours aux paraboles, mais rarement aux fables ; on pourrait plutôt s'en servir dans les instructions pour insinuer des pratiques de vertu. 8° Il y a dissemblance lorsque l'on dit par exemple : c'est vivre comme une brute que de favoriser l'appétit des sens, le chrétien doit vivre selon les maximes de la foi. 9° La cause : elle peut être ou efficiente, ou finale, ou formelle, ou matérielle. La cause efficiente, lorsque l'on dit par exemple : Dieu nous a créés, donc il est notre maître absolu ; la cause finale : Dieu nous a créés, non pour les plaisirs vils et passagers de la terre, mais pour les délices immenses et éternelles du paradis. La cause formelle : L'âme est créée à l'image de Dieu, donc elle est plus noble que tous les trésors de cette terre. La cause matérielle : notre corps est composé de terre, donc il redeviendra en terre. 10° L'effet. Par exemple : La patience est une vertu qui nous rend chers à Dieu, et nous fait demeurer en paix.... 11° Les contraires, qui se divisent en plusieurs espèces : 1° en opposés, comme : Les hommes doux sont aimés de Dieu et des hommes, les hommes colères

sont haïs de Dieu et des hommes. 2° En privatifs comme : Le pécheur est privé de la paix, qui porte avec elle la grâce. En contradictoires, comme : Celui qui aime Dieu possède tout et est toujours content ; celui qui ne l'aime pas est privé de ce qu'il y a de meilleur, qui est la grâce de Dieu ; aussi est-il toujours mécontent. En répugnants, qui sont ceux qui ne peuvent s'unir dans un même sujet, comme : L'amour de Dieu et l'amour du monde sont incompatibles. 12° Les antécédents, comme : *quæ seminaverit homo hæc et metet.* (Gal. vi.) 13° Les conséquents, comme : Celui qui est inquiet prouve par sa conduite qu'il ne se conforme pas à la volonté de Dieu. 14° Les relatifs, comme : Si Dieu est le maître, nous sommes ses esclaves, aussi sommes-nous obligés à lui obéir. 15° Les adjoints, qui sont les circonstances contenues dans ce vers célèbre ; *quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.* *Quis?* Comme : Le pécheur offense un Dieu très-grand, infiniment bon et puissant. *Quid?* Comme : Le péché est un mal souverain, car il nous prive de Dieu, du paradis et de la paix. *Ubi?* Comme : le pécheur offense Dieu devant ses propres yeux. *Quibus auxiliis?* Le pécheur en offensant Dieu, se sert de ses bienfaits, de la santé, des richesses. *Cur?* comme : Pourquoi ce pécheur perd-il Dieu, le souverain bien ? pour acquérir un peu de fumée, un misérable intérêt, un plaisir court. *Quomodo?* Comme : le chrétien est plus coupable qu'un infidèle, car il pêche avec plus de lumière et avec plus de remords. *Quando?* Comme : le pécheur offense Dieu, dans le même temps que Dieu lui fait du bien, qu'il le conserve et qu'il veille sur lui.

## Des lieux communs extérieurs.

I. Les lieux communs extérieurs de la prédication sont l'Écriture sainte, d'où l'on tire les preuves les plus fortes et les plus propres au salut éternel. C'est ainsi qu'ont fait tous les pères après Jésus-Christ lui-même. S. Jérôme dit qu'il n'y a pas de prédicateur qui mérite moins de l'être que celui qui ne fonde pas ses discours sur les divines écritures. Il faut néanmoins apporter dans le discours des textes qui soient courts; les présenter dans leur sens propre, en évitant les interprétations et les emphases. II. Les traditions et les mérites. III. Les sentimens des saints pères. Pour donner plus de poids à ce que l'on veut prouver, il faut rapporter leurs paroles, même latines, et les expliquer clairement au peuple. IV. La théologie scholastique est encore plus utile pour prouver quelques vérités; mais il faut éviter de soutenir dans la chaire un point controversé, ni d'y introduire de ces subtilités qui confondent plutôt qu'elles ne persuadent. V. Les textes des canons, les décrets des pontifes qui vont au but. VI. L'histoire, en ramenant surtout les faits de l'Écriture. Lorsqu'on se servira des autres histoires, il est bon de citer le nom de leur auteur, l'époque et le lieu. Il faut prendre garde d'imiter quelques prédicateurs, qui font une complication d'histoires.

## De la manière de faire le choix des matériaux.

La manière de faire le choix des matériaux pour la prédication doit être celle-ci : quand on a la proposition, il faut écrire pêle-mêle sur une feuille les sentimens, les rai-

sons, les similitudes et les exemples que l'on a trouvés : ensuite, en relisant le tout, on cherche à combien de points on peut réduire tout ce sermon. Ensuite on écrit séparément sur une autre feuille les points que l'on a trouvés, en y ajoutant un petit titre à part ; puis on note encore pêle-mêle les choses qui appartiennent à différens points en particulier, en mettant un numéro à chacune. Quand on verra ensuite que l'on possède assez de matière, alors on s'attachera à mettre en ordre les autorités, les raisons, les moralités, de telle sorte que chacune d'elles occupe sa place. De là on commencera à développer selon les règles que nous allons donner, en parlant de la disposition.

## § II.

De la disposition des parties particulières à la prédication.

Il y a neuf parties dans un sermon. L'exorde, la proposition, la division, l'introduction, la preuve, la réfutation, l'épilogue, l'amplification ou la moralité, le mouvement des affections. Mais elles se réduisent toutes à trois parties principales, c'est-à-dire l'exorde, la preuve, et la péroraison. A l'exorde on joint la proposition et la division des points. A la preuve on joint l'introduction qui la précède et la réfutation qui la suit. Et enfin, à la péroraison ou la conclusion, on joint l'épilogue, la moralité et le mouvement des affections. Nous devons avertir qu'il n'est pas nécessaire que les neuf parties mentionnées se retrouvent dans chaque discours, puisque la plupart ne sont qu'accidentelles ; la proposition et la preuve étant les seules parties substantielles et les seules absolument nécessaires. Mais à l'égard des prédications des missions, je devrais mettre

de ce nombre encore la moralité et le mouvement des affections, parlant de chacune d'elles en particulier.

### De l'exorde.

On peut tirer l'exorde de sources sans nombre, mais nous ne parlerons que des principales. *Ex visceribus causæ.* Par exemple : Si on a pris pour sujet cette proposition, qu'il faut craindre une mauvaise mort, on peut faire cet exorde : Tout homme qui vit ne vit que pour mourir, puisque cette terre n'est pour nous qu'un lieu de passage qui nous conduit à l'éternité... 2° *Ab opinione sive judicio.* Par exemple : Vouloir qu'il soit facile de faire une bonne mort après avoir mené une vie licencieuse, c'est une folie ; vouloir différer la pénitence et vouloir se damner, c'est, on peut le dire, la même chose. 3° *A contrario.* Quand on commence par une proposition contraire à celle que l'on veut prouver. Par exemple : C'est un grand bonheur sans doute pour ces pécheurs qui, après une mauvaise vie, se sont convertis et sauvés ; mais ces cas sont extrêmement rares, il arrive ordinairement que celui qui mène une mauvaise vie fait aussi une mauvaise mort (ce qui est la proposition du discours). 4° *Ab expositione*, c'est-à-dire que l'on expose un texte de l'Écriture ou simplement l'importance de la matière que l'on veut traiter. Par exemple : Celui qui pense à l'enfer ne va pas à l'enfer. Je veux aujourd'hui, mes chers auditeurs, vous mettre devant les yeux les peines de l'enfer, afin qu'aucun d'entre vous n'y aille. 6° *Ex abundantia*, c'est-à-dire quand le prédicateur annonce que la matière qu'il va traiter est trop grande, qu'il se réduit à un ou deux points, en disant qu'il choisit ceux qui lui paraissent les plus importants. 7° *Ex adjunctis*, c'est-à-



dire quand on commence par une circonstance de personne, de lieu, de temps. 8° *Ex abrupto*. L'exorde qui découle des sources précédentes s'appelle l'exorde ordinaire ; mais celui-ci prend le nom d'exorde extraordinaire, et en effet on s'en sert fort rarement. On le commence sans aucune espèce de préparation, par une exclamation, par un reproche, par un sentiment de pitié ou d'étonnement. Par exemple : Pécheurs, quand donc cesserez-vous de fuir la voix de Dieu qui vous appelle depuis tant d'années ? Ou bien encore : Pauvres pécheurs, pauvres insensés ! qui menez une vie malheureuse en ce monde pour aller encore être plus malheureux en l'autre. Ou même : O Dieu puissant, comment pouvez-vous supporter l'ingratitude de tant d'hommes qui, éclairés, appelés par vous mille fois, persistent toujours à vous offenser ? Il faut prendre garde que ce genre d'exorde peut devenir vicieux s'il est trop long, ou si l'on peut en faire l'application à toute sorte de discours : il faut avoir soin encore qu'il ne soit pas en dehors du sermon que l'on prêche, car ce ne serait plus une introduction au sujet que l'on traite.

Selon ce qu'enseignent les rhétoriciens, l'exorde comprend sept parties, savoir : l'introduction ; 2° la proposition générale ; 3° la confirmation ; 4° le retour ; 5° la complexion ; 6° la proposition particulière ; 7° la division. Et d'abord, l'introduction est une petite insinuation par laquelle on arrive à la proposition générale que l'on appelle la proposition empruntée ; 2° par proposition générale on entend celle que l'on avance avant d'en venir à la proposition particulière qui devient le sujet principal du discours ; 3° la confirmation est une preuve courte de la proposition générale déjà émise ; 4° le retour est une répétition de la proposition générale elle-même par laquelle on revient

encore à la proposition particulière ; 5° la complexion est le moyen ou le lien par lequel on unit la proposition générale à la particulière ; 6° la proposition particulière est la proposition principale, c'est-à-dire celle que l'on doit prouver ; c'est pour ce motif qu'elle porte ce nom ; 7° enfin la division est la répartition des points de la proposition particulière elle-même.

Je dois avertir que ces parties de l'exorde que nous venons d'énumérer ne sont pas toutes nécessaires, surtout dans ces missions où, comme nous le dirons, il suffit de trois, c'est-à-dire de la proposition générale, de la complexion, qui est le lien indispensable, et de la proposition particulière, qui forme le sujet du discours, suivie de la division. On veut prouver, je suppose, qu'il est extrêmement difficile à celui qui mène une vie déréglée de faire une bonne mort ; alors on dira : Notre salut est une chose nécessaire, car celui qui ne se sauve pas est damné, il n'y a pas de milieu ; mais pour se sauver il faut faire une bonne mort, et jeter son dernier soupir dans la grâce de Dieu. Mais il est difficile que celui qui a toujours mené une vie scandaleuse fasse une bonne mort... La proposition générale est celle-ci : Notre salut est une chose... Le lien est celle-ci : mais pour se sauver il faut... La proposition particulière est autre ; mais il est difficile que celui... La proposition générale peut s'amplifier de plusieurs manières. Par exemple : Il n'est pas nécessaire d'être noble ou riche sur cette terre, mais il est de toute nécessité que nous nous sauvions.

Quant à la proposition particulière ou principale, il faut la tirer de la prédication elle-même, car elle est le centre auquel doivent aboutir comme autant de rayons toutes les preuves du sermon. De plus, cette proposition doit être

claire, courte, probable ; il faut surtout s'attacher à éviter les propositions hors de propos. Une des règles irréfragables, c'est encore que l'on doit observer l'unité dans la proposition, car il n'y aurait plus un sermon seul, il y en aurait plusieurs. Cette unité ne doit pas néanmoins être un obstacle à la division des points par laquelle on obtient plus facilement l'attention des auditeurs, et l'on imprime mieux dans leur esprit le sujet que l'on prêche. Toujours est-il cependant que tous les points pris ensemble ne doivent former qu'une proposition. Cette division peut avoir lieu de différentes manières, soit par la qualité du sujet, comme par exemple : Nous devons toujours nous tenir prêts à mourir : premièrement parce que la mort est certaine, secondement parce que l'heure à laquelle elle viendra est incertaine ; soit par les effets, comme : les mauvaises habitudes rendent le salut très-difficile : premièrement parce qu'elles aveuglent l'esprit, secondement parce qu'elles endureissent le cœur ; par la multiplicité des causes, comme : La mort du pécheur sera très-mauvaise, premièrement à cause des tentations du démon, deuxièmement à cause du souvenir des péchés qu'il a commis, troisièmement à cause de l'abandon que Dieu fait de lui dans sa colère ; par l'énumération des parties, comme : Le jugement universel sera terrible, premièrement par la résurrection, deuxièmement par l'examen, troisièmement par la sentence. On peut encore tirer la division de la diversité des circonstances contenues dans ce vers, connu :

*Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.*

*Quis?* Le pécheur offense Dieu, qui est tout à la fois son Créateur, son Rédempteur et son conservateur. *Quid?* Le

péché est 1° le déplaisir de Dieu, 2° la ruine de l'ame, et il en est ainsi de toutes les autres circonstances. Quant à la règle des points, on doit les faire courts et puis les réduire tant que l'on peut en peu de mots; il ne doit pas y en avoir plus de trois; ordinairement on en met deux, ce n'est pas une faute que de restreindre la prédication à l'énoncé de la proposition particulière sans faire de division, par exemple : Celui qui abuse de la miséricorde divine en sera nécessairement abandonné. Ou bien encore : Le péché est de tous les délits le plus grave, puisque c'est le mépris de Dieu. Cette manière de procéder permet quelquefois de donner plus de développement aux matériaux que l'on a en main, car on ne se prescrit pas de limites.

#### Des preuves et de la manière de s'en servir.

Nous avons déjà dit plus haut que la preuve contient trois parties, qui sont l'introduction, le corps des preuves et la réfutation. Et d'abord, 1° l'introduction n'est autre chose qu'une préparation à entrer dans les preuves. On peut la tirer, 1° de la définition même comme si, à propos du scandale, on en donne la définition de S. Thomas: *Le scandale est dictum, vel factum minus rectum, præbens alteri ruinam*, puis on peut la développer. 2° De la distinction; en parlant de l'occasion, on pourra se servir de cette introduction : et afin de procéder avec méthode, nous distinguerons deux sorte d'occasions, l'éloignée et la prochaine; l'occasion prochaine est celle..... 3° De la difficulté du sujet. Par exemple, en parlant de la malice du péché mortel, on peut dire : Pour bien comprendre quel grand mal c'est que le péché mortel, il faudrait être à même de comprendre quel grand bien c'est que Dieu lui-même,

mais à qui est-il donné de comprendre la bonté, la puissance et la sagesse de Dieu?... 4° De quelque proposition générale de laquelle on descend ensuite à la particulière, par exemple : en parlant de la confession sacrilège, on peut parler de la malice du sacrilège en général. 5° De quelque syllogisme ou d'un enthimême, en passant de la conséquence à la preuve de la proposition. 6° De quelque célèbre question, du sentiment d'un saint père ou d'une histoire. Il faut avoir soin du reste de ne jamais être trop long dans ces sortes d'introductions, et d'aller au but directement, soit en passant vite aux preuves, soit en les puisant dans les principes intrinsèques du sujet que l'on traite.

II. Quant aux preuves, le corps du discours doit être composé des preuves de la proposition principale : aussi, pour persuader les auditeurs, le discours doit avoir la forme d'un parfait raisonnement, non toutefois comme les font les logiciens, mais comme les orateurs, c'est-à-dire d'une manière plus claire, plus large, en apportant le moins de preuves possibles, mais toujours les meilleures et les plus convaincantes, car il vaut mieux les peser que les compter. Les formes diverses d'argumentation dont se servent les rhéteurs, sont : 1° Le syllogisme, qui est composé d'une majeure, d'une mineure et d'une conclusion, mais toujours, comme nous avons dit plus haut, en l'amplifiant, en prouvant la majeure avant d'arriver à la mineure, et en prouvant la mineure avant d'arriver à la conclusion. Cela s'entend néanmoins pour les cas où la majeure et la mineure ont besoin de preuves ; car si elles sont évidentes ou certaines par elles-mêmes, il suffira de les amplifier sans s'attacher à les prouver. 2° l'enthimême ne consiste que dans un antécédent et un conséquent, en

ajoutant aussi la preuve, si le cas l'exige. Nous devons cependant avertir ici le prédicateur de tellement habiller, si l'on peut s'exprimer ainsi, le syllogisme et l'enthimème, qu'ils ne paraissent pas au fond être ce qu'ils sont. 5° Le dilemme est un raisonnement où se trouvent deux propositions opposées et partagées, de telle sorte que si vous en niez une, vous êtes nécessairement obligé d'accorder l'autre : Ou Dieu trompe l'homme, ou c'est l'homme qui se trompe ; Dieu ne peut tromper, donc c'est l'homme qui se trompe. 4° L'induction a lieu lorsque l'on tire une conclusion d'une prémisse certaine, par exemple : Les saints tremblent, eux qui vivent au milieu des austérités et des peines... Combien ne doit pas craindre davantage un pécheur qui vit au milieu des plaisirs, des dignités!.. 5° Le sorite est un argument qui consiste à tirer une conséquence particulière de plusieurs autres conséquences, ou de plusieurs prémisses, par exemple : le blasphème ne nous occasionne ni honneurs ni plaisir, pourquoi donc blasphémer? 6° L'exemple est un argument par lequel on prouve par les semblables. Il est inutile de dire qu'il est nécessaire de varier les preuves le plus que l'on peut, et d'employer tantôt un syllogisme, tantôt un dilemme... tantôt d'interroger, tantôt de récuser...

Il est des personnes qui pensent qu'il vaut mieux commencer toujours par les preuves les plus faibles, puis donner les moyennes, et enfin finir par les fortes ; d'autres pensent au contraire, et je préfère ce sentiment, qu'il faut commencer d'abord par les raisons les plus convaincantes, puis apporter les plus faibles, et enfin les moyennes, en les groupant de telle sorte qu'elles ne fassent qu'un seul corps, et qu'elles en aient plus de force ; car si l'on mettait les preuves les plus faibles au commencement,

cela pourrait produire une mauvaise impression dans l'esprit des auditeurs. Du reste il est bien de mettre d'abord, ordinairement parlant, les preuves convaincantes, puis celles qui exigent quelque amplification, enfin celles qui sont les plus propres à émouvoir. L'art consiste à mettre les choses dans leur ordre naturel, et non l'une après l'autre sans aucun égard.

Quant aux transitions, pour passer d'un point à un autre, elles doivent arriver naturellement et conserver l'unité dans le discours. Les lacunes dont on se sert le plus souvent dans ces circonstances sont celles-ci : Nous allons voir dans le point suivant.... Après avoir vu..... Lorsque l'on passe d'un raisonnement à un autre on peut dire : Ajoutez à cela.... De plus.... D'autant plus que.... Il y a encore d'autres expressions plus élégantes dont on peut se servir pour unir les dernières phrases d'un point ou d'une preuve, aux points ou aux preuves qui suivent. Mais ces connexions se font ordinairement par l'expression et rarement se sert-on de la substance des choses ; mais il ne faut jamais passer sans transition d'une chose à une autre souvent disparate. On se sert avec bonheur dans ces circonstances des figures de préterition, de concession, de préoccupation et autres semblables.

Il y a deux sortes d'amplifications : l'amplification réelle par rapport aux choses ; elle tend à persuader l'intellect par le développement des preuves et la verbale par rapport aux paroles ; celle-ci ne tend qu'à émouvoir la volonté. L'amplification réelle peut avoir lieu par la réunion de plusieurs choses, comme dit l'apôtre : *Domino servientes, spe gaudentes, in tribulatione patientes, orationi instantes.* (Rom. XII. 12.) Par gradation, comme : C'est une vertu de supporter les mépris avec patience, mais c'en est une

plus grande de les désirer, et une plus grande encore de se réjouir quand on les éprouve. En raisonnant, en amplifiant les circonstances de la chose, en comparant le sujet à un autre regardé comme grand en lui-même, afin de faire valoir la grandeur de la matière dont on parle. L'amplification verbale se tire des mots de l'expression, des épithètes et des synonymes, des métaphores et des hyperboles. Mais que l'on prenne garde que souvent trop de paroles ne fascinent les yeux de l'auditeur, lui causent de l'ennui et affaiblissent le discours. On ne doit pas amplifier toutes les propositions que l'on émet, mais seulement s'arrêter aux principales. Nous pouvons encore dire de l'atténuation ce que nous avons dit de l'amplification; puisque comme dit Quintilien, celui qui connaît le chemin pour descendre, le connaît pour monter. Quant aux dispositions de la moralité, on les met souvent dans la péroraison, quoiqu'il soit aussi permis de faire de la morale dans le corps du discours, surtout si l'on doit parler en particulier sur quelque vice ou quelque vertu, si l'on a assez porté de preuves, enfin si l'on prêche pendant une mission. En règle générale, les moralités ne doivent jamais être assez longues pour former à elles seules un autre sermon dans le sermon lui-même, ni si mal placées qu'elles aient l'air d'être, comme l'on dit souvent, tirées par les cheveux; ni assez fréquentes pour alourdir le discours, comme il arrive quelquefois à certains prédicateurs qui font mille digressions de moralité à mesure qu'ils rapportent un fait. Sans doute, on peut bien faire de la morale par accident, mais aussi quand on en fait trop, elle devient fastidieuse pour l'auditeur. Sans doute aussi, les sermons de mission doivent être plus nourris de moralités, car c'est la moralité qui fait plus d'impression sur les personnes igno-



rantes, qui pour la plupart composent l'auditoire. Enfin la moralité sera toujours analogue au sermon et mise dans un lieu approprié, afin qu'elle n'énerve pas la force des preuves.

III. Après les preuves, vient la réfutation des raisons que peut apporter la partie adverse. Les moyens de les réfuter sont: 1° la négation, en découvrant la fausseté de l'argument contraire; 2° la contention, en démontrant que la proposition que l'on traite est plus probable que la contraire; 3° la dissimulation, en prévenant dans les raisons que l'on rapporte les difficultés contraires; 4° l'opposition, en opposant aux adversaires de plus grandes difficultés; 5° le mépris, en montrant la fausseté des maximes contraires; 6° le contresyllogisme, en retournant l'argument; pour parler régulièrement, le lieu de la réfutation serait immédiatement après les preuves, mais quelquefois on la place après une raison sur laquelle il pourrait y avoir des difficultés.

#### De la péroraison.

La peroraison ou conclusion, contient trois parties, savoir: l'épilogue, la moralité et les mouvemens. Et d'abord, I. l'épilogue qui n'est autre chose qu'une simple récapitulation de la prédication; il doit être court et ne pas ressembler à un nouveau sermon, renfermer les raisons les plus convaincantes du discours, revêtues d'autres formes et arrangées de manière à préparer les mouvemens qui vont venir. On pourrait même dans cette récapitulation commencer à émouvoir les passions.

II. Quant à la moralité, il faut prendre garde tout en corrigeant les vices, de faire des particularités, car de telles corrections faites en public ne servent qu'à irriter les esprits,

à les pervertir davantage en leur faisant concevoir une haine implacable contre le prédicateur et contre les missions, parce qu'il y a de la honte à être dénoncé en public. Du reste par moralité on entend non-seulement les reprimandes, les accusations, les sorties contre les vices, mais encore l'insinuation des remèdes et des moyens de bien vivre. Aussi les missionnaires doivent savoir que ce qu'il y a de plus important et de plus utile pour le peuple pendant les missions, c'est de lui enseigner certaines pratiques pour le délivrer de ses vices et les moyens de persévérer dans la bonne voie, comme de fuir les occasions, les cabarets, les mauvaises compagnies, les maisons suspectes; à faire des efforts pour les empêcher de blasphémer, de dire des imprécations, par exemple : Seigneur donnez-moi la patience, sainte Vierge secourez-moi, ô mon Dieu sanctifiez-moi, et autres prières semblables; les engager à entrer dans une congrégation, à entendre la messe tous les jours, à se confesser chaque semaine, à lire des livres de spiritualité, à faire la visite au saint sacrement et à la Vierge devant une de ses images, à renouveler tous les matins la résolution de ne plus offenser Dieu, et à lui demander sa grâce pour persévérer, le soir faire l'examen de conscience avec un acte de douleur; à faire après avoir commis quelque péché un acte de contrition et de bon propos et puis s'en confesser au plus tôt; à recourir plus tard à Dieu et à Marie dans les temps de tentation en répétant souvent les noms de Jésus et de sa mère, en leur demandant protection afin que la tentation cesse bientôt. Ces remèdes et ces moyens doivent être souvent indiqués par le prédicateur, il doit les insinuer maintes fois dans le cours des prédications, et ne doit pas songer aux critiques des hommes lettrés qui pourraient

dire que le prédicateur rebat toujours les mêmes choses. Un prédicateur ne doit pas rechercher les louanges des personnes instruites, mais bien la volonté de Dieu, le salut des âmes et surtout celui des pauvres gens qui viennent à la mission et qui, à cause de leur ignorance, ne retirent pas des avis et des preuves qu'on leur donne autant d'utilité qu'ils en retirent des pratiques faciles qu'on leur a apprises plusieurs fois. Je dis plusieurs fois, parce que les esprits grossiers oublient très-facilement ce qu'on leur enseigne si l'on n'a le soin de le leur répéter souvent, comme l'expérience le prouve.

III. Quant au mouvement des passions, ceci est la partie la plus importante et la plus nécessaire de toute la prédication, principalement dans les missions, puisque l'utilité qu'en retirent les auditeurs ne consiste pas tant à se persuader de la vérité des dogmes chrétiens qu'à se résoudre à changer de vie et à se donner à Dieu. Aussi le prédicateur des missions ne doit pas faire comme quelques-uns qui après avoir fini, s'adressent au peuple à grands cris en lui disant : Demandez pardon à Dieu, demandez miséricorde, puis prennent un crucifix, des cordes, des torches de poix et répètent toujours les mêmes paroles; ils font beaucoup de bruit mais ne produisent aucun effet. Celui qui désire retirer du fruit, doit s'étudier à voir de quelle manière il peut mieux émouvoir les affections des auditeurs et faire naître une componction du cœur sincère et non apparente. La componction du cœur est, il est vrai, l'ouvrage de la main de Dieu; mais le Seigneur veut que nous coopérions à la faire naître de notre mieux. Aussi allons-nous parler d'une manière spéciale de ces mouvemens et du mode de régler les passions qui sont les maladies de l'âme, qui offusquent l'esprit, et

affaiblissent la volonté. Oh ! si nous voulons attendre un homme livré à la fougue de ses passions , nous avons besoin de la main de Dieu. Aussi le prédicateur a-t-il besoin de prêcher par les gestes et par les paroles ; autrement ses auditeurs seront comme ceux de S. Augustin. *Qui mirabantur et non convertebantur.* Ils s'écrieront : Quel excellent prédicateur ! quel beau sermon ! et après cela ils dormiront encore dans la fange de leurs vices. De plus, pour émouvoir les autres, il faut que le prédicateur paraisse pénétré des vérités qu'il prêche.

Les passions humaines sont nombreuses, les unes appartiennent à la concupiscibilité, et les autres à l'irascibilité. D'après S. Thomas, les passions concupiscibles sont d'abord l'amour qui recherche le bonheur, c'est la plus forte de toutes ; aussi le prédicateur doit-il s'étudier par-dessus tout à porter le peuple à l'amour de Dieu et du prochain en lui en exposant les motifs. 1° L'amour de Dieu, parce qu'il le mérite pour sa bonté et pour les bienfaits dont il nous comble, et l'amour du prochain, parce que Dieu nous le recommande. 2° La haine que l'on tâche d'exciter contre le péché en faisant voir la malice et le dommage qu'elle apporte. Pour montrer ensuite qu'il ne faut pas haïr le prochain, il faut montrer combien Dieu aime une ame qui pardonne les injures. 3° Le désir qui est une passion de l'ame par laquelle on se porte sur un bien éloigné ; ensuite le prédicateur démontrera combien sont petits les biens de la terre, combien ils sont passagers et dangereux pour le salut éternel, et combien au contraire les biens de l'autre vie sont immenses et durables. 4° La fuite que l'on oppose au désir et qui nous fait concevoir de l'horreur pour notre damnation. 5° La joie qui est un acte de complaisance dans la possession d'un bien ; il es

bon surtout de montrer au peuple quelle est la paix que donne la grace à ceux qui la possèdent. 6° La tristesse ou la douleur qui est un déplaisir du mal présent ; ici on parlera de la peine que cause au pécheur le remords de conscience. Viennent ensuite les passions irascibles qui sont : 1° l'espérance qui est un entraînement vers un bien éloigné mais possible. 2° Le désespoir, avec lequel on cherche à persuader qu'il est impossible que les richesses de ce monde rendent heureux. 3° La crainte, qui est une passion née de l'appréhension de quelque mal futur. 4° L'audace, qui est une passion qui donne la force de surmonter les obstacles pour atteindre un objet désiré ; il sera bon de l'exciter en montrant la récompense promise à ceux qui combattent courageusement contre le vice. 5° La colère est une passion qui conduit à la vengeance ; c'est par elle que l'on peut exciter les cœurs à l'amour de la pénitence en châtiant un corps qui a offensé Dieu, puisque selon S. Augustin le vrai pénitent n'est autre chose qu'un homme qui se met en colère contre lui-même pour juste raison. Il faut avoir soin généralement dans les mouvemens de ces affections, de ne pas être trop long car on y perdrait plutôt que d'y gagner.

### § III.

#### De l'élocution.

Après avoir traité de la disposition des parties, nous devons parler des moyens de rendre le discours propre à persuader l'intellect et à gagner la volonté. Il faut trois choses pour obtenir une bonne élocution, savoir : l'élégance, la composition et la dignité. Être élégant c'est parler clairement, avec l'expression propre, en évitant les

termes nouveaux, surannés, trop bas ou affectés. L'éloquence de l'orateur consiste à exprimer l'idée conçue et à la faire concevoir aux auditeurs avec la même netteté qu'il l'a saisie lui-même.

2. La composition est l'harmonie du discours ; elle dérive des périodes bien arrangées et du nombre qui convient à la phrase. La période est un circuit d'expressions par lequel on développe une idée préconçue. Les parties de la périodes'appellent membres et césures. Les membres sont encore appelés les parties principales de la période, et les césures en sont les moins principales. Il y a en outre trois sortes de périodes. 1° La période coupée qui ne se compose le plus souvent que de césures ; bien qu'elle soit la plus courte de toutes elle ne doit pas comprendre moins de deux membres ni plus de quatre ; les qualités de la période coupée sont au nombre de trois, mais il n'est pas nécessaire qu'elles soient unies : le nombre qui regarde la quantité des mots, la correspondance harmonique entre l'un et l'autre membre, enfin l'opposition comme : *eratis aliquando tenebræ nunc autem lux in domino.* (Eph. V. 8.) La période ronde est celle dont les parties forment une union sonore de sentences, de pensées et de mots qui servent à exprimer un sens parfait ; aussi doit-on fuir la rencontre choquante des vocales et des consonnes et la répétition des mêmes paroles, des mêmes lettres, de la même quantité de syllabes, comme aussi une agrégation de mots qui forment des vers. La composition doit contenir le plus possible de périodes coupées ou rondes.

5° La dignité de l'élocution se tire de l'usage des tropes et des figures dont nous parlerons plus tard ; mais avant de passer outre il faut avertir les jeunes gens qui s'adonnent à la prédication que ce que nous avons dit des périodes

rondes et composées de mots sonores peut s'appliquer encore aux discours que l'on fait dans les académies, dans les congrès de séculiers mais jamais dans les églises, ni dans les chaires. Je sais qu'il y a des orateurs qui disent que cela est nécessaire dans les discours sacrés afin d'attirer les gens à écouter la parole de Dieu ; mais je sais aussi que S. Paul proteste contre eux : *veni non in sublimitate sermonis aut sapientiae.... et sermo meus et prædicatio mea non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus et virtutis* (II. Cor. 1. 4.).

Les prédicateurs pleins de zèle et d'amour de Dieu s'embarrassent moins d'expressions choisies et de périodes sonores, que des moyens propres à délivrer les âmes de l'enfer et à les porter à aimer Dieu. Les prédicateurs qui attirent le peuple par le charme des discours fleuris, ont souvent un grand concours d'auditeurs, mais quels fruits produisent-ils ? Après avoir entendu de tels discours, voit-on les chrétiens se confesser pleins de componction, et attendris par ces descriptions ingénieuses, par ces périodes arrondies, par ces fleurs et ces ornemens dont se composait le sermon ? S. Jérôme dit que ces vains prédicateurs ressemblent aux femmes qui, par leurs élégantes parures, plaisent aux hommes sans plaire à Dieu, et sans fruit pour les âmes ? *Effeminate quippe sunt eorum magistrorum animæ, qui semper sonantia componunt, et nihil virile, nihil Deo dignum est in eis, qui juxta voluntatem audientium prædicant.* (S. Hier. sup. Ezech.) Le malade, dit Sénèque, ne demande pas un médecin qui parle bien, mais qui le guérisse. A quoi sert, disait-il, que vous me captiviez par de beaux discours, quand il faut employer le fer et le feu pour me guérir ? *Non querit æger medicum eloquentem, sed sanantem. Quid oblectas ?*

*aliud agitur; urendus, secandus sum; ad hæc adhibitus es.* (Senec. Epist. 75.) S. Jérôme, écrivant à Népotien, lui dit : *Docente te in ecclesia non clamor populi (vivat, vivat), sed gemitus suscitentur; lacrymæ auditorum laudes tuæ sint.* (Epist. ad. Nèpot.) Ces vains prédicateurs peuvent s'attirer les louanges de quelques lettrés, mais sans aucun profit. J'ai dit quelques lettrés, parce qu'il est difficile qu'un sermon fleuri (quelle que soit sa perfection) ne rencontre pas, parmi les littérateurs, des critiques dont l'un blâmera une chose, et l'autre une chose différente. C'est ainsi que les orateurs qui se prêchent eux-mêmes au lieu de prêcher Jésus-Christ, malgré tous leurs soins pour s'assurer de vains applaudissemens, n'en obtiennent pas de tout le monde; tandis qu'au contraire celui qui prêche Jésus crucifié parvient toujours à son but, puisqu'il est approuvé du Seigneur, qui doit être la fin de toutes nos actions.

Plaise à Dieu qu'on bannisse de l'église ce genre de prédications frivoles ! Il est hors de doute que, si tous les prédicateurs parlaient avec force et simplicité, à l'apostolique, le monde s'améliorerait. *Prædicatio christiana, dit S. Ambroise, non indiget pompa et cultu sermonis; ideoque piscatores homines imperiti electi sunt, qui evangelizarent.* (In epist. ad Cor.) L'apôtre parlant de ceux qui prêchent avec pompe, les appelle : *Adulterantes verbum Dei.* (II Cor. XI. 17.) Oh ! que ce mot *adulterantes* est expressif ! C'est la remarque de S. Grégoire, lorsqu'il dit : *Perversus quisquis est vanæ gloriæ serviens, recte adulterari verbum Dei dicitur, quia per sacrum eloquium, non Deo filios gignere, sed suam scientiam desiderat ostentare, et voluptati magis quam generationi operam impellit.* (S. Greg. moral. l. VI. Cap. 35.) Les sermons surchargés d'ornemens frivoles que produisent-ils ? ils enorgueillissent celui qui



prêche, font perdre le temps à celui qui écoute, et, ce qui est pis encore, énervent la parole de Dieu, car les ornemens détruisent la force que la vérité éternelle a par elle-même, quand elle est présentée avec simplicité; c'est le sentiment de S. Prosper ou d'un autre ancien écrivain : *Sententiarum vivacitatem sermo cultus ex industria enervat.* (De vita cont. 1, 3, C. 34.) C'est ce qui a fait dire à S. Paul : *Misit me Christus evangelizare, non in sapientia verbi, ut non evacuetur crux Christi.* (Cor. 1. 17.) S. Jean Chrysostôme a écrit sur ces paroles : *Alii externæ sapientiæ operam dabant; ostendit (Paulus) eam, non solum cruci non opem ferre, sed etiam eam exinanire.* (Hom. xxxix. In. ep. I. Cor. 14.) Ainsi la subtilité des pensées, la politesse des paroles, détruisent pour ainsi dire le fruit de la rédemption de Jésus-Christ. Oh! quel compte immense auront à rendre à Dieu, au moment de leur mort, les orateurs sacrés qui prêchent avec vanité! Sainte Brigitte vit l'ame d'un religieux en enfer pour avoir prêché de la sorte, et le Seigneur révéla à la sainte que ce n'est pas lui, mais le démon qui parle par l'organe des prédicateurs mondains. (Revel. 1. 6, C. 33.) Mais le fait que rapporte le P. Gaëtan Marie de Bergame, capucin, dans son livre intitulée *l'Homme apostolique en chaire*, ch. xv, n. 10, est bien plus effrayant encore : Cet auteur dit qu'un prédicateur de son ordre lui raconte un fait qui lui était arrivé à lui-même peu d'années auparavant. Dans sa jeunesse, comme il était passionné pour les lettres, il avait prêché avec une vaine éloquence dans la cathédrale de Brescia; y prêchant une seconde fois quelques années après, il s'exprima tout-à-fait à l'apostolique. Interrogé sur le motif de ce changement, il répondit : J'ai connu un prédicateur célèbre, religieux, mon ami, et qui avait

comme moi le goût de la vaine éloquence ; à l'article de la mort, plusieurs l'engagèrent, sans succès, à se confesser. J'allai le voir aussi, et lui parlai avec force, mais il fixa ses regards sur moi sans me répondre. Alors le supérieur résolut de porter le saint-viatique dans sa cellule pour l'engager à recevoir les derniers sacremens. On apporta le saint-ciboire, et les assistans dirent aux religieux que Jésus-Christ était venu pour lui pardonner. Mais le malade se mit à crier d'un ton de désespoir : « Voilà le Dieu dont j'ai trahi la » sainte parole. » Tous s'occupèrent alors, les uns à supplier le Seigneur d'user de miséricorde, les autres à exciter le malade à mettre sa confiance dans la bonté de Dieu ; mais lui, d'une voix plus lamentable, s'écria de nouveau : « Voilà le Dieu dont j'ai trahi la sainte parole, puis il ajouta : il n'y a plus de miséricorde pour moi. » Nous continuâmes à l'encourager, mais le malade s'écria pour la troisième fois : « Voilà le Dieu dont j'ai trahi » la sainte parole ; oui, par un juste jugement de Dieu, » je suis damné ; » et aussitôt il expira. C'est ce fait, disait le père, qui l'avait déterminé à changer sa manière de prêcher.

Mais si le Seigneur ne réproûve pas tous ces orateurs, il leur fera du moins expier dans le purgatoire leurs vaines prédications. Qu'importe, au dernier moment toute cette éloquence mondaine ? Tous les applaudissemens qu'elle a provoqués peuvent-ils rassurer le mourant ? Une personne digne de foi m'a affirmé qu'un célèbre prédicateur de notre temps qui prêchait ainsi aux applaudissemens d'un nombreux auditoire, étant à l'article de la mort, donna l'ordre de brûler tous ses manuscrits. On m'a de plus rapporté, au sujet du même prédicateur, qu'étant une fois complimenté sur la pompe d'un de ses discours,

il avait répondu que cette éloquence serait un jour le sujet de sa condamnation. Voici ce que dit Muratori, en parlant des panégyriques, dans son livre de la charité chrétienne, t. II, ch. 25. « Oh ! pourquoi, dit-il, tant de » panégyriques qui n'aboutissent la plupart qu'à faire » briller une vaine pompe de l'esprit et les prétentieuses subtilités d'un cerveau gonflé d'orgueil, que le peuple » ne saurait comprendre !... Si vous voulez qu'un panégyrique lui profite, faites-le avec une éloquence particulière et intelligible, qui instruisse et qui touche les ignorans aussi bien que les doctes ; elle est préférable à tous les autres genres d'éloquence, quoiqu'elle ne soit pas assez connue de ceux qui se figurent être plus savans que les autres. » Sénèque écrit à Lucile que l'orateur doit plus s'inquiéter des choses que des mots ; puis il ajoute que celui qui est préoccupé du soin minutieux d'orner et d'embellir son discours, montre un esprit faible et adonné à de petites choses : *Quære quid scribas, non quemadmodum... cujuscumque orationem videris sollicitam et politam, scito animum esse pusillis occupatum.* (Epist. 115.) Ainsi parle un païen. A plus forte raison, un chrétien doit-il tenir le même langage.

Mais me dira-t-on, que voulez-vous donc ? — Voudriez-vous que tous les sermons fussent des sermons de missions ? Je répondrai en demandant ce que l'on entend par sermons de missions. Si l'on entend des sermons faits au hasard, sans préparation, sans règle, sans ordre, je réproouve, comme tout le monde, cette sorte de sermons. Mais si l'on entend des discours à l'apostolique, d'un style simple, à portée du peuple qui l'écoute, j'ai déjà cité dans la seconde partie (Instr. 4.) ce qui est écrit sur ce point dans l'excellent ouvrage de l'*Éloquence populaire* de Louis Muratori, l'un des

premiers littérateurs de l'Europe sans contredit. « Les prédicateurs qui parlent devant un auditoire composé de gens instruits et d'ignorans, qui en forment ordinairement la majeure partie, doivent, dit-il, s'exprimer dans tous leurs sermons simplement et d'une manière populaire; car de tels discours profitent au peuple, et si les savans n'y trouvent pas le charme d'une belle diction, ils en retirent au moins un bien plus grand fruit, puisque ces discours les éclairent et les excitent surtout à travailler à leur salut. » Du reste il est naturel que, si l'auditoire est composé de gens instruits, le prédicateur polisse davantage sa diction. Mais ne s'attacher dans un sermon qu'à surcharger la vérité de fleurs et d'ornemens, mais y mêler une érudition recherchée, des réflexions subtiles ou élevées, des tableaux et des descriptions brillantes, a des expressions élégantes et des périodes sonores, voilà ce qui sans aucun doute ne convient pas au peuple, parce que Dieu n'aime pas de semblables sermons, et que si Dieu ne les agrée point, quel fruit peut-on en espérer? Un pasteur surtout doit se garantir de la vanité des paroles; chargé du soin des âmes, obligé de prêcher par devoir, par zèle, par obligation, il est rigoureusement tenu de se faire comprendre de tout son troupeau qui l'écoute.

Il est cependant bien entendu que les prédications du carême doivent être différentes de celles des missions. Mais, dans les lieux où l'auditoire est composé en majeure partie de gens peu instruits, Muratori pense (comme nous l'avons dit) que le prédicateur doit être simple et populaire, pour produire des fruits de salut et se ménager la consolation de voir les auditeurs venir se confesser après le sermon. Je me rappelle que le P. Vitelleschi prêchant à Naples avec la plus grande simplicité dans l'église du

Nouveau-Jésus, non-seulement l'église se trouvait pleine, mais les confessionnaux étaient assiégés, après le sermon, d'une foule de personnes. A propos de prédications quadragésimales, dans les villages où presque tout l'auditoire se compose de paysans illétrés, le langage du prédicateur, dit le même Muratori, doit être le plus populaire, le plus bas (ce sont ses propres paroles) qu'il sera possible, afin de mettre la matière du sermon à la portée de l'esprit inculte des paysans qui l'écoutent. Du moins je prie les prédicateurs, qui évangélisent les campagnes, s'ils ne veulent pas laisser de côté leurs sermons d'une style élevé, de faire, dans les dernières semaines, les exercices spirituels vers le soir, lorsque les ouvriers se retirent des champs, suivant la coutume des missions; et je leur affirme qu'ils feront plus de profit avec ces exercices familiers, qu'avec cent carêmes.

Du reste, en parlant des prédications quadragésimales, j'éprouve une vive consolation de voir qu'aujourd'hui, même dans les grandes villes, comme à Naples, on a abandonné le style inconvenant et barbare, qui était usité dans le dernier siècle. Aujourd'hui on prêche ordinairement d'un style familier et sans prétentions et je m'en félicite. Mais je m'afflige beaucoup au contraire, de savoir que quelques jeunes gens ont commencé dans les missions à prêcher avec un style orné et fleuri; je m'étonne que leurs supérieurs, s'ils tiennent au titre de missionnaires, leur permettent de prêcher de la sorte. Le missionnaire dans ses sermons, doit parler en missionnaire. Un des jeunes prêtres de notre congrégation prêchant un jour un sermon en l'honneur de la très-sainte Vierge, et s'exprimant avec une grande recherche et élévation dans le style, non-seulement je le fis descendre sur-le-champ de la chaire

mais je lui défendis de célébrer la messe pendant trois jours. Le missionnaire, dis-je, doit parler en missionnaire, mais surtout dans les missions; autrement il aurait ensuite à rendre compte à Dieu du peu de fruit qu'il aurait retiré de ses sermons, et du mauvais exemple qu'il aurait donné aux autres d'abandonner le style des missions, qui doit être simple et populaire. Je ne prétends pas que les prédications quadragésimales soient des sermons de mission, mais les sermons de mission ne doivent certainement pas être comme ceux du carême. Je ne dis pas non plus (comme je l'ai déjà expliqué plus haut) que les sermons de mission soient composés sans ordre; ils doivent l'être suivant les règles de l'art oratoire, ornés de tropes et de figures dans les lieux où il sera nécessaire, ainsi que nous l'indiquerons plus loin; mais, comme le dit Muratori, tout doit y être simple et sans affectation, car les sermons de mission n'admettent que des instructions faciles, des règles de morale appropriées à chaque fidèle chrétien. Voilà ce qui est vraiment rompre le pain de la parole comme Dieu l'exige de tous les prédicateurs, et surtout des missionnaires : *Frangite esurienti panem.* (Isai. LVIII. 7.)

Je prie les lecteurs de faire avec moi la prière suivante : Seigneur Jésus-Christ, vous qui avez donné votre vie pour sauver nos âmes, donnez votre lumière et votre esprit à tant de prêtres, qui pourraient convertir une multitude de pécheurs, et sanctifier le monde, s'ils prêchaient votre parole sans vanité, avec simplicité, comme vous l'avez prêchée vous même ainsi que vos disciples. Mais ils ne le font pas, et se prêchent eux-mêmes; aussi le monde est rempli de prédicateurs et l'enfer de damnés. Seigneur, remédiez à ce grand malheur qui arrive dans votre Église, par la faute des prédicateurs.

## Des tropes.

Le trope est l'emploi d'un mot ou d'une pensée, dans une signification autre que la sienne propre, à raison de quelque ressemblance. Il y a cette différence entre les tropes et les figures, que les premiers attribuent aux mots une signification différente de celle qu'ils ont naturellement; ce que ne font point les secondes, comme nous le verrons plus loin. Les tropes principaux sont au nombre de six : la métaphore, l'allégorie, l'ironie, l'hyperbole, l'antonomase et la métonymie.

I. La métaphore est l'attribution à un mot d'une signification qui ne lui est pas propre; il suffit pour la métaphore, que ce mot ait quelque ressemblance avec la chose signifiée : c'est ainsi par exemple, que les prêtres sont appelés la lumière du monde, et le sel de la terre. Il importe peu du reste que le changement de signification se fasse d'une chose animée à une chose inanimée, et réciproquement. Les métaphores ne doivent pas être prodiguées, elles ne doivent être ni obscures ni prises d'un objet ou trop haut, ou trop bas.

II. L'allégorie est une métaphore continuée, comme lorsqu'on dit que Jésus-Christ est la vigne et que nous sommes les rameaux; et que les rameaux unis à la vigne donnent des fruits, mais que séparés ils ne sont bons qu'à être jetés au feu.

III. L'ironie est une figure qui fait entendre le contraire de ce que les mots eux-mêmes signifient. Il est nécessaire, surtout en parlant de Dieu que l'ironie soit clairement comprise des auditeurs, et qu'ils l'entendent dans son sens ironique.

IV. L'hyperbole a lieu quand une chose s'agrandit ou s'abaisse outre-mesure par l'exagération des mots employés, dans la crainte de ne pas exprimer cette chose suffisamment, comme lorsque le Seigneur dit à Abraham : *Multiplabo semen tuum sicut stellas cæli*. On doit être très-sobre d'hyperboles.

V. Par l'antonomase, au lieu de donner à une chose le nom qui lui est propre, on lui en donne un autre, au moyen duquel on exprime l'excellence de la bonté ou l'excès de la malice qui est en elle, comme lorsque Lucifer est appelé le Superbe ou le Dragon. L'antonomase peut se faire de quatre manières : 1° En attribuant à un seul pour quelque qualité particulière un nom commun à plusieurs, comme lorsqu'on donne par antonomase à S. Paul le nom d'apôtre, et à S. Jean celui de disciple bien-aimé. 2° En attribuant à un objet le nom spécifique de la vertu ou du vice que lui est propre, par exemple, en appelant par antonomase un gourmand le parasite. 3° L'antonomase peut se tirer du lieu, comme lorsqu'on appelle S. Augustin le docteur d'Uippone. 4° L'antonomase se tire aussi de quelque action éclatante, comme lorsqu'on appelle S. François-Xavier l'apôtre des Indes.

VI. La métonymie est une figure qui attribue le nom propre d'une chose à une autre, à raison d'une certaine affinité qui les unit. 1° Quand on prend la cause pour l'effet, par exemple : *Habent Moysem et prophetas*. (Luc xvi. 29.) entendant par-là les livres de Moïse et des prophètes. 2° Quand au contraire, on prend l'effet pour la cause, par exemple : *Mors in olla*, prenant le vase pour les herbes vénéneuses qu'il renferme. 3° Quand on prend le contenant pour le contenu, par exemple : *Præbe, fili mi,*



*cor tuum mihi*; Dieu en demandant son cœur à l'homme, lui demande l'amour que ce cœur recèle.

## II. Des figures.

Les figures sont des ornemens de mots ou de pensées qui élèvent le discours au-dessus du langage ordinaire. Occupons-nous d'abord des figures de mots; nous parlerons ensuite des figures de pensées.

### Des figures de mots.

Les figures de mots ont lieu par addition, ou par détraction, ou par similitude.

I. Les figures par addition ou par adjonction de mots, sont : 1° L'anaphore ou répétition, qui se fait en répétant plusieurs fois le même mot au commencement de plusieurs périodes, ou de plusieurs nombres de la même période; ainsi S. Ambroise dit en parlant de Débora : *Fœmina judicavit, fœmina disposuit, fœmina prophetavit, fœmina triumphavit*. 2° L'épiphore, au contraire, répète le même mot, non au commencement mais à la fin de la période, comme dans ce passage de S. Paul : *Hebræi sunt? et ego. Israelitæ sunt? et ego. Semen Abrahamæ sunt? et ego*. 3° La symproque ou complexion, réunit l'anaphore et l'épiphore. 4° L'anadiplose ou conduplication, répète un ou plusieurs mots de la phrase qui précède; telle est la phrase suivante de S. Grégoire : *Quid miramur, fratres, Mariam venientem, an Dominum suscipientem? Suscipientem dicam, an trahentem? Sed melius dicam trahentem et suscipientem*. Quand on répète le même mot immédiatement, c'est une épircuse, par exemple : *Consolamini, consolamini, popule meus*. (Isa. XL, 1.) Mais, quand on répète le dernier

mot de la phrase, la figure se confond avec l'anadiplose; ainsi le psalmiste : *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis Jerusalem; Jerusalem, quæ ædificatur ut civitas.* (P. CXXI.) Quand le mot qui commence une phrase est répété à la fin de la phrase suivante, elle prend le nom d'épanalepse; ainsi David : *Deus quis similis erit tibi? Ne taceas, neque compeccaris Deus.* 5° Le poliptoton ou la tradition a lieu quand le même mot est répété en différens cas ou en différens lieux; tel est ce passage de S. Paul : *Notum autem vobis facio, fratres, evangelium quod prædicavi vobis, quod et accepistis, in quo et statis, per quod et salvamini.* (I. Cor. I. 6.) 6° La climax, ou gradation, se fait quand la dernière parole de la phrase précédente est la première de la suivante, et ainsi de suite de phrase en phrase : *Scientes quod tribulatio patientiam operatur, patientia tamen probationem, probatio vero spem, spes autem non confundit.* (Rom. v. 3.)

II. Les figures par détraction sont : 1° L'asythète, ou dissolution ou disjonction; cette figure se fait lorsqu'on ne lie pas les mots ou membres de phrase entre eux par des conjonctions; ainsi Salvien, parlant de David pénitent, disait : *Indumenta deponit, purpura exuitur, diademate exoneratur, cultu, corde mutatur.* 2° La synecdoque ou compréhension, a lieu quand on omet dans le discours quelques mots qui s'entendent implicitement par ce que l'on dit, comme lorsqu'on prend la partie pour le tout, ou le tout pour la partie, par exemple : *Visitabo super orbis mala;* (Isa. XIII. 11.) en interprétant le mot *orbis* de la partie du monde qui était Babylone. 3° L'aposiopèse, ou ellipse, omission, réticence, a lieu quand on interrompt le discours, mais de manière à laisser entendre ce que l'on tait; ainsi David : *Et anima mea turbata est valde, sed tu, Domine, usquequo?* (Psalm. VI. 4.) On sous-entend avec S. Thomas : *Usquequo*

*non exaudies, et non dabis auxilium ut resurgam?* 4° Le reugme ou adjonction, qui se fait en rapportant plusieurs membres de la phrase à un seul verbe; ainsi S. Paul : *Omnis amaritudo et ira, et indignatio et clamor et blasphemia tollatur a vobis.* (Ephes. iv. 31.)

III. Les figures par similitude sont : 1° La péranomase, ou annomination, allitération, en répétant le même mot mais modifié, pour qu'il exprime une chose différente; ainsi S. Augustin, parlant du publicain disait : *Quid miraris, si Deus ignoscit, quando ipse se agnoscit?* Ainsi encore S. Ambroise : *Fluctus est quidem maris, non fructus?* 2° L'homocoptoton, que les Latins nommaient *similiter cadens*, et qui a lieu lorsque plusieurs mots sont aux mêmes cas ou aux mêmes temps; ainsi Isaïe (i. 17.) : *Discite bene facere, quærite judicium, subvenite oppresso, judicate pupillo.* 3° L'homoteleuton, que les Latins appelaient *similiter desinens*, et qui a lieu quand plusieurs membres d'une période finissent par le même sens; ainsi S. Chrysostôme : *Considera pactum quod spopondisti, conditionem qua accessisti, malitiam cui nomen dedisti.* 4° L'isocolon ou compar, quand les parties ou membres de la période sont à peu près égaux pour le nombre des syllabes : ainsi (Isaïe xxii. 9.) *Occidere vitulos et jugulare arietes, comedere carnes et bibere vinum.* 5° L'épanorthose ou correction est produite lorsque l'orateur feignant de vouloir corriger quelque chose, en ajoute une autre plus propre à son but; ainsi S. Augustin : *Magna pietas, thesaurizat pater filiis; imo magna vanitas, thesaurizat moriturus morituris.* 6° L'antithèse; cette figure réunit dans le discours les mots contradictoires; tel est le passage suivant de S. Paul : *Per gloriam et ignobilitatem, per infamiam et bonam famam, ut seductores et veraces.* (II. Cor. vi. 8.)

## Des figures de pensées.

Les figures de pensées servent les unes à enseigner, les autres à plaire, et d'autres à émouvoir les passions.

I. Celles qui servent à enseigner sont : 1° La définition. 2° La distribution des parties. Nous avons parlé plus haut de ces deux figures en traitant des lieux communs intérieurs. 3° L'occupation, que les Grecs nomment prolepse, et qui a lieu quand l'orateur prévient l'objection et la résout. 4. La concession ou paromologie, quand on accorde quelque chose à ses adversaires pour obtenir ce qu'on désire, et quelque chose de plus. Ainsi S. Augustin : *Si peccare vis, quære ubi Deus te non videat, et fac quod vis.* 5° La suspension ou hypomène, quand on excite la curiosité de l'auditeur en le tenant quelque temps en suspens. 6° La prétention ou paralepse, lorsque le prédicateur dit en abrégé ce qu'il proteste vouloir taire; ainsi S. Augustin : *Omitto dicere, qui forte, dum vivis, thesaurizas furi.* 7° Le paradoxe quand pour agrandir l'objet, on émet une proposition qui paraît incroyable, mais, qui est vraie; ainsi Origène: *Audi ineffabile paradoxum : per non factum, sed genitum, omnia facta, sed non genita.*

II. Les figures qui servent à plaire sont : 1° L'apostrophe ou conversion, lorsque l'orateur, dans l'émotion qu'il exprime, s'adresse aux montagnes, aux animaux, aux personnes célestes. 2° L'hypotypose ou description quand on dépeint vivement un objet. 3° La prosopopée ou conformation, quand on fait parler un personnage saint ou une chose inanimée. Mais il faut proportionner les expressions à la chose que l'on fait parler; ainsi il ne faut pas mettre dans la bouche d'un roi les mêmes expressions que dans

celle d'un homme du peuple. 4° La périphrase ou circonlocution, lorsque pour éviter une chose qu'il ne convient pas de nommer, ou emploie plusieurs mots pour la désigner d'une manière plus convenable. 5° Le dialogisme, quand on fait parler une ou plusieurs personnes avec elles-mêmes ou avec d'autres; comme le monologue de l'enfant prodigue dans S. Luc : *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo.* (Luc. xv. 17.)

III. Les figures qui servent à émouvoir les passions sont: 1° L'interrogation ou érotèse, quand on adresse la parole à quelqu'un, soit pour l'appeler, comme Dieu appelait Adam après son péché : *Adam, ubi es?* (Gen. III. 11.) soit pour se plaindre, par exemple : *Si Dominus ego sum, ubi est timor meus?* (Mal. I. 6.) soit pour reprendre, comme le Seigneur fit par la bouche de Jérémie (xi. 5.) : *Quid invenerunt patres vestri in me iniquitatis, quia elongaverunt a me?* 2° La subjection ou antiphore, quand à une question adressée à soi-même ou à un autre on ajoute la réponse; ainsi S. Augustin : *Die cui thesaurizas? Mihi inquis.* 3° L'exclamation ou éphonèse, qui se fait en élevant la voix pour exciter l'étonnement ou quelque autre émotion, par exemple : « Quelle folie, pécheur, de mener ici-bas » une vie malheureuse pour aller en mener encore une » plus malheureuse en l'autre monde ! » 4° L'épiphomène ou épiphonèse, sorte d'exclamation que fait le prédicateur quand après avoir rapporté quelque trait ou quelque sentence, il conclut en se récriant; ainsi, après avoir rapporté le trait de ce jeune idolâtre qui, assistant à un sacrifice qu'offrait Alexandre, aima mieux se laisser brûler le bras que de troubler la cérémonie, Tertullien s'écriait : *Tanta in puero barbaro fuit disciplina reverentiæ ut naturam*

*vinceret!* 5° L'hésitation ou aporie, quand l'orateur semble en suspens, incertain de ce qu'il doit dire. 6° La licence ou liberté ou parrhésie, lorsque le prédicateur énonce librement une vérité sans crainte d'être improuvé. 7° La supplication, quand après avoir ébranlé l'esprit des auditeurs avec des raisons, on les supplie de mettre en pratique ce qu'on leur dit. 8° La commisération qui a lieu lorsqu'on témoigne de la compassion pour le malheur d'autrui. 9° La réprimande, quand on réprimande les auditeurs; ce qu'on ne doit jamais faire avec des paroles irritantes.

## § V.

### De la mémoire, de la prononciation et du geste.

I. La mémoire est un don de la nature qui ne se perfectionne qu'autant qu'on le cultive par un continuél exercice. Nous dirons peu de choses à cet égard, c'est une précaution d'un grand secours pour rendre la mémoire locale, que de noter les points du sermon et le commencement de chaque période plus étendue, au moyen de lettres majuscules, ou de numéros particuliers. Il est utile encore de faire un abrégé du sermon, en y indiquant en raccourci et d'une manière distincte le commencement des périodes, des preuves, etc. Le prédicateur en retirera au moins cet avantage que, s'il vient à oublier quelque partie du sermon, il pourra par ce moyen se souvenir de la partie suivante, et ainsi il ne restera point dans l'embaras, faute de savoir de quelle branche se saisir, comme cela est arrivé à plusieurs qui ont été forcés de descendre de la chaire.

II. Quant à la prononciation , comme les mots expriment les choses , ainsi les modulations de la voix doivent exprimer les divers sentimens de l'ame. Le prédicateur doit parler tantôt à haute voix , tantôt à voix basse , tantôt vite , tantôt avec douceur , quelquefois avec majesté ( comme ; par exemple , quand il cite les paroles de l'Écriture ) , d'autrefois d'un ton de colère , ou avec larmes. Plusieurs ont le défaut d'ennuyer ou de fatiguer leur auditoire , les uns en affectant de tenir toujours le même ton de voix , les autres en traînant dans la prononciation des mots , d'autres en précipitant leur débit , d'autres encore en élevant ou en abaissant excessivement la voix , d'autres enfin en passant subitement d'un ton élevé à un ton trop bas. Il est certain qu'un des moyens les plus propres à captiver l'attention des auditeurs , et à imprimer avec force dans leur esprit les choses qu'on prêche , c'est la variation des tons , si l'on ne passe de l'un à l'autre , on conserve toujours le même , on tombe dans la monotonie de sorte que l'auditeur ne distingue pas suffisamment les choses que l'on dit , et qui ont besoin d'être exprimées avec plus ou moins de chaleur ou de douceur ; néanmoins les transitions trop brusques causent toujours du désordre et du trouble. L'exorde doit être prononcé ordinairement d'un ton médiocre et grave ; pour la proposition et la division des points , la voix s'élève et devient plus distincte. Dans les preuves , elle doit se moduler d'après la nature de celles dont on s'occupe. Dans la péroraison , où l'on s'adresse aux passions , le prédicateur doit se montrer ému lui-même pour réussir à pénétrer les autres de la passion qu'il veut exciter chez ses auditeurs ; par exemple , la colère et la haine demandent un ton impétueux , l'espérance et l'amour une voix douce , l'allégresse une

voix gaie, la douceur une voix triste, entrecoupée de gémissemens et de soupirs. Dans les missions, en particulier, il faut élever la voix à la moralité, spécialement lorsqu'on parle contre les vices. On s'y sert aussi du troisième ton, c'est-à-dire qu'on prononce les mots d'une voix forte, en prolongeant les pénultièmes syllabes, surtout aux derniers mots des membres de la période. Il est bon d'employer de temps en temps ce troisième ton, et quand le sujet le demande, par exemple, s'il s'agit de menaces, de plaintes, de châtimens, etc. Nous disons de temps en temps, parceque si l'on s'en servait trop souvent, comme le font quelques-uns, il causerait de l'ennui, et ne produirait plus d'impression, l'oreille des auditeurs s'y trouvant habituée.

III. A l'égard du geste, il faut éviter le geste affecté, ou trop uniforme au point d'être toujours le même, ou trop impétueux au point de donner au corps une excessive agitation, et de remuer sans aucune règle les mains, la tête ou les yeux. Le geste des mains doit être grave. C'est la droite qui d'ordinaire doit gesticuler; on ne doit se servir de l'autre que pour indiquer des objets placés à la gauche, ou bien des choses disparates ou opposées. Il ne faut point élever la main au-dessus de la tête, ni l'étendre trop, ni la tenir trop court; par exemple en ne l'éloignant pas de la poitrine, ce serait aussi un défaut que de prêcher sans faire mouvoir les mains. Dans l'exorde, à la première période, on ne fera point de gestes; à la seconde, on commencera à faire agir les mains; mais ces mouvemens doivent se répéter pendant tout le cours de l'exorde; il convient que le prédicateur se tienne alors au milieu de la chaire et debout. Tandisque la main droite gesticule, la gauche, si elle est sans action, doit reposer sur la chaire et



ne point être fixée contre la poitrine. On doit éviter encore de porter les mains aux flancs , de les élever en forme de croix , de les placer derrière les épaules , de les battre ensemble , ou d'en frapper la chaire , si ce n'est rarement. On se gardera encore de relever son surplis , de frapper des pieds , et de faire tout autre mouvement déplacé du corps , car , sous le nom de geste , on comprend non-seulement le mouvement des mains , mais celui de toute autre partie du corps , spécialement de la tête et des yeux.

Le mouvement de la tête doit se régler sur celui des mains , en la tournant du côté où la main gesticule , excepté quand le prédicateur témoigne de l'horreur pour quelque chose ; car le moyen de seconder son intention , c'est de tourner extrêmement la tête du côté opposé à l'action de la main. C'est un défaut de tordre en quelque sorte la tête , de la trop agiter , de la tenir toujours élevée , ou toujours basse , ou fréquemment penchée sur la poitrine , ou toujours droite et fixe. Quant aux yeux , c'est un défaut de les tenir fermés , ou toujours bas , ou toujours dirigés vers un côté (surtout vers celui des femmes) , faisant voir par là qu'on s'en occupe de préférence. Les yeux doivent d'ailleurs , accompagner le mouvement de la tête. Il faut varier l'expression du visage suivant le sujet , en y peignant la tristesse dans les choses tristes (comme par la terreur , par le remords) , la gravité dans les choses graves , l'allégresse dans les choses gaies. La posture du corps doit être modeste. Il est permis de s'asseoir , mais rarement , de passer d'un côté de la chaire à l'autre , mais sans s'y porter avec précipitation. D'ordinaire , il convient que le prédicateur se tienne au milieu , pour se faire entendre de tous , ce qui ne l'empêche pas d'aller quelquefois d'un côté vers l'autre , mais en prenant garde de ne jamais tourner

le dos à la partie opposée de l'auditoire. C'est encore un défaut de faire des contorsions, comme aussi d'incliner trop le corps sur la chaire. En somme le prédicateur y représente la personne de Jésus-Christ, dont il est l'organe; ainsi son langage, ses gestes, tout chez lui doit être grave et convenir à un ministre de Jésus-Christ. On remarquera encore que, lorsque le prédicateur prend le crucifix, il ne doit pas l'agiter comme un drapeau, ainsi que le font plusieurs, mais le prendre et le présenter avec gravité et respect.

## § V.

### Avis particuliers pour les sermons des missions.

Quoique nous ayons déjà observé diverses choses relatives au sujet des sermons de missions, nous croyons utile cependant de présenter en abrégé les principaux de ces avis, afin que le prédicateur-missionnaire les ait tous, ainsi réunis, devant les yeux. En outre, nous en indiquons plusieurs autres qui n'ont trait qu'à la manière de prêcher dans les missions.

Quant au fonds, les sermons de missions doivent être moins remplis que les autres de textes latins. Voyez ceux de R. P. Paul Segneri, grand maître en l'art de prêcher, vous y trouverez peu de passages latins, et beaucoup de réflexions pratiques et de moralités. Citez peu l'Écriture, mais expliquez et mesurez bien vos citations; il vaut mieux ne présenter qu'un texte bien expliqué, d'où l'on tire la moralité convenable, que d'en grouper ensemble un grand nombre, qui servent plus à montrer l'orgueil du prédicateur qu'à instruire le peuple. Quant

aux passages des saints Pères, ils doivent être peu fréquens, courts et ingénieux, c'est-à-dire de nature à expliquer le sujet avec goût et d'une manière expressive. Il faut développer les similitudes avec simplicité et en termes familiers, sans descendre à des mots dont la bassesse déshonorerait la chaire. Les exemples doivent être en petit nombre, deux ou trois au plus suffisent dans un sermon; ils ne doivent pas être trop longs, ni surchargés de détails peu importants. La moralité doit être forte, bien discutée, car c'est en elle, comme nous l'avons dit plus haut, que consiste le principal fruit de la mission; mais il ne faut pas s'engager, dans le même sermon, dans une série de moralités qu'on ne pourrait de cette façon qu'effleurer en passant, par exemple, en parlant à la fois contre la haine, le vol, l'impureté, la médisance, etc. On fera mieux de choisir et de combattre de pied ferme, et sans digression, un ou deux vices des plus communs, à chaque fois, comme le blasphème, la haine, le vol, et surtout l'impureté, qui étant le plus commun de tous, doit donc être combattue plus fréquemment dans les sermons; mais on prendra garde, en traitant des vices honteux, de s'exprimer avec chasteté et modestie. On évitera, d'ailleurs, dans les moralités, de choquer quelqu'un en particulier, car ceux qui se reconnaîtraient à une allusion qui permettrait aux auditeurs de comprendre qu'il est question d'eux, non-seulement n'en tireraient point de profit, mais en recueilleraient un préjudice, parcequ'ils s'en irriteraient et s'obstineraient dans le mal. On doit éviter enfin de censurer les prêtres et les religieux, même en général.

Nous avons déjà parlé de l'élocution que comportent les sermons de missions, en traitant de la dignité du style, chapitre VII, et dans le *Selva*, instruction IV,

n° 4. Nous avons rapporté le sentiment du célèbre Louis Muratori, qui pense qu'en prêchant devant un auditoire où se trouvent des personnes non lettrées, il faut s'exprimer toujours en style simple et familier; mais qu'en s'adressant au peuple des campagnes, il faut se servir du style le plus populaire (pourvu qu'il ne soit pas grossier), afin que ces pauvres villageois soient instruits et touchés à leur manière. En outre, à la différence des prédications du carême et des dominicales, les sermons des missions admettent plus de liberté et moins d'enchaînement; les paroles y doivent être tellement concises que celui qui n'a point entendu ou compris la première, comprenne la seconde, et que celui qui arrive au milieu du sermon soit aussitôt au courant de ce que dit le prédicateur. C'est à quoi ne parviendraient jamais les gens peu instruits, si le sermon était trop lié; car celui qui n'aurait point entendu la première période, ne comprendrait ni la seconde ni la troisième.

Le moyen, dit Muratori, de tenir constamment le peuple attentif, c'est l'emploi fréquent de l'interrogation, et l'usage de la figure appelée antiphore ou subjection décrite à la page 135, et par laquelle l'orateur s'adresse à lui-même la demande et la réponse en même temps, par exemple : Dites-moi, pourquoi tant de personnes retombent-elles après la mission? c'est parce qu'elles ne s'éloignent pas des occasions. Ou bien : Que veut dire l'Esprit-Saint par ces paroles : *Desideria occidunt pigrum?* (Prov. xxi, 25.) Il désigne par là ceux qui, ayant de mauvaises habitudes, désirent toujours de changer de vie, et n'en prennent pas le moyen. Ou bien, en s'écriant : Oh que ce que dit Jésus-Christ est touchant! *Eum qui venit ad me non ejiciam foras.* (Jo. vi, 37.) Il est encore à propos,

pour captiver l'esprit des auditeurs, de leur demander leur attention en disant, par exemple : Soyez attentifs à ce que je vais dire maintenant, ou bien : Écoutez cette belle réflexion d'un savant auteur, etc. Néanmoins, il faut varier les formes du style, pour ne point causer d'ennui aux auditeurs. Pour émouvoir les passions, on aura recours avec succès à quelque invocation, même au milieu du sermon : Mon Dieu, combien de malheureux sont damnés par cette illusion ! Ou bien : Seigneur, comment pouvez-vous supporter ces traîtres, qui vous promettent, et qui aussitôt, etc. Ou bien : sainte Vierge, demandez une lumière surnaturelle pour ces malheureux aveugles, etc. Dieu de bonté, vous nous cherchez pour nous sauver, et nous vous fuyons pour nous damner ! Il sera bon aussi de répéter quelquefois, mais posément, quelque grande maxime, par exemple : Il faut mourir, il faut mourir, à cela point de remède. Ou bien encore quelque exclamation capitale, par exemple : Maudit péché ! heure suprême de la mort ! ou éternellement heureux, ou éternellement malheureux !

A l'égard des modulations de la voix, il faut avant tout éviter le ton uniforme et emphatique des panégyristes. Et ici je parle de ceux qui prêchent leurs propres louanges, et non celles du saint ; car les panégyriques, comme dit Muratori, doivent aussi être faits de manière à produire des fruits de vie et non pas un vain retentissement de paroles. Quand il s'agira d'exciter la crainte ou de faire naître la piété, il faudra, comme nous l'avons déjà dit, prendre le troisième ton. Il faut se garder de parler toujours avec emportement, à l'exemple de certains missionnaires, qui courent ainsi risque de se rompre un vaisseau dans la poitrine ou de perdre la voix, tandis que, de leur côté, les

auditeurs n'éprouvent qu'une fatigue sans résultat. Ce qui touche un auditoire, ce qui captive son attention, c'est de parler, tantôt à haute voix, tantôt d'un ton plus bas, mais sans brusquer ni outrer les transitions; c'est de faire tantôt une exclamation un peu longue, tantôt une pause, reprenant ensuite par un soupir, ou autres choses semblables. Cette variété dans les modulations de la voix suffit pour tenir l'auditoire attentif.

Nous insisterons, en particulier, sur l'acte de contrition qui est la partie la plus importante des sermons des missions. Le résultat du sermon serait presque nul si les auditeurs restaient convaincus, sans être touchés et déterminés à changer de vie; or l'acte de contrition sert à faire naître cette détermination. Premièrement, avant de dire au peuple de s'agenouiller, le prédicateur cherchera à l'attendrir vivement, de manière à l'amener à s'agenouiller de lui-même. Du moins, après que le peuple se sera mis à genoux, et avant de lui montrer le crucifix, il lui fera dire : Seigneur, pardon, Seigneur, miséricorde ! Ensuite, après avoir fait venir les flambeaux, et montré le crucifix aux auditeurs, il les invitera à former deux ou trois actes de contrition, en proposant pour chacun un motif différent, afin que les auditeurs se repentent et pleurent leurs péchés, non point par occasion, mais avec réflexion et par des raisons qui les aient persuadés. Autrement, si le prédicateur se bornait à leur dire, comme font quelques missionnaires : Pleurez tous, repentez-vous, demandez pardon à Dieu, sans leur en déduire les motifs, le peuple crierait bien ou pleurerait en entendant crier et pleurer les autres, mais sans savoir pourquoi, ce qui produirait beaucoup de bruit, mais peu de profit. On aura donc soin de laisser tomber les cris

avant de proposer le motif, pour que les auditeurs l'entendent et le comprennent, sans quoi le prédicateur, parlant au milieu de ce tapage, s'épuiserait en vains efforts. Ainsi il proposera le motif lorsque le peuple sera tranquille, et il l'exhortera au repentir et aux larmes, par exemple : Pécheurs, sollicitez Jésus-Christ, et dites-lui : Seigneur, pourquoi m'avez-vous attendu jusqu'ici, et m'avez-vous supporté après tant d'offenses ? Entendez-le vous répondre : Je vous ai attendu et supporté pour vous pardonner ; repentez-vous et je vous pardonne, etc. (Nous indiquerons plus bas quelques motifs semblables, pour la commodité des prédicateurs). Après avoir proposé le motif, on excitera le repentir : Courage ! demandez pardon à Dieu ; élevez la voix, et dites avec larmes, avec soupirs : Seigneur, je vous ai offensé, mais je m'en repens, j'en éprouve de cuisans regrets, etc.

On ne saurait mieux terminer tout cela qu'en faisant faire au peuple un acte de contrition plus formel et plus long, et qu'en l'invitant à répondre à tout ce que le prédicateur lui suggérera successivement. Et d'abord on lui fera former un acte d'amour envers le crucifix, en le préparant par un court motif ; puis un acte d'espérance du pardon, fondé sur les mérites du sang de Jésus-Christ ; puis les actes d'attrition. Mais avant de former cet acte de douleur, on dira aux auditeurs de le faire pour leur prochaine confession, car (ainsi que beaucoup d'auteurs l'assurent avec probabilité) l'acte de contrition, comme matière de sacrement, doit être fait en vue de l'absolution qu'on va recevoir. On fera faire aussi le ferme propos de ne plus offenser Dieu, de se confesser le soir même ou le lendemain, de déclarer tous ses péchés, et de n'en cacher aucun par honte. En outre, le prédicateur aura toujours soin

au début, dans le cours et à la fin du sermon, d'exhorter les auditeurs à l'entendre dans l'intention de s'aller confesser aussitôt après, dans la soirée ou le lendemain matin; parce que, s'il n'a pas la précaution d'y exhorter dès le principe, il arrivera que tout le peuple remettra à se confesser à la fin de la mission, qui alors se terminera avec confusion et produira peu de fruits. De plus, en faisant faire le ferme propos, on insinuera quelquefois, après l'acte de contrition, une résolution spéciale à l'égard de certains péchés plus habituels, comme de ne plus blasphémer, de restituer le bien d'autrui, de pardonner, de ne plus blesser la chasteté, et surtout de fuir les occasions, avertissant à plusieurs reprises dans le sermon que celui qui n'éloigne pas l'occasion prochaine ne peut recevoir l'absolution; ce qui s'entend aussi des pères et mères qui permettent l'entrée de leurs maisons aux fiancés de leurs filles. Il est bon que le prédicateur insiste, et insiste beaucoup sur ce point de ferme propos, en disant, par exemple : Hâtez-vous, décidez-vous à faire ce que Dieu vous demande. Hâtez-vous; comment! voulez-vous que Dieu vous abandonne si vous ne vous décidez pas?

Avant de terminer le sermon, on engagera toujours le peuple à recourir à Marie, pour lui demander quelques grâces particulières, comme la sainte persévérance, une bonne mort, l'amour de Dieu, etc. A la fin, au moment de donner au peuple la bénédiction avec le crucifix, on lui suggérera ce qu'il doit dire en la recevant, par exemple : Mon Dieu, je ne veux plus vous perdre. Ou bien : Seigneur, plutôt que de permettre que je vous offense encore, faites-moi mourir. Seigneur, ne souffrez pas que je me sépare jamais de vous. C'est assez de mes anciennes offenses, je ne veux plus vous offenser à l'avenir. Mon



Dieu, je vous ai outragé par le passé, désormais je veux vous aimer. Le sermon terminé, le prédicateur n'aura point à recommander au peuple de réciter les *Ave Maria* pour les personnes qui en ont fait la demande, parce qu'il les aura fait réciter avant de commencer le sermon; autrement, le temps destiné à ces *Ave Maria* refroidirait la componction de l'auditoire. Il vaudra mieux dire aux femmes de retourner au logis, en pensant avec émotion au sermon qu'elles viennent d'entendre, et aux hommes de rester, afin d'accompagner les missionnaires qui sortiront pour aller faire les instructions.

Exposé de divers motifs pour l'acte de contrition.

I. Pécheurs, bannissez ce soir toute crainte. Que redouteriez-vous ? Depuis tant d'années vous fuyez Dieu, et Dieu n'a pas laissé de vous suivre ; et ce soir que vous voulez changer de vie, que vous vous repentez de l'avoir offensé, Dieu voudrait-il vous abandonner ? Allons, repentez-vous, pleurez, etc.

II. S. Augustin dit : Si un pauvre berger perd une génisse, il pleure ; s'il perd une brebis, il pleure ; et vous qui avez perdu Dieu, le souverain bien, vous ne pleurez pas !

III. Mon frère, Dieu vient vous trouver pour faire la paix avec vous, et vous ne voudriez pas la faire avec lui ? Allons, etc.

IV. Vous craignez que Jésus-Christ ne vous repousse ? Non, écoutez ce qu'il dit dans l'Évangile : *Eum qui venit ad me non ejiciam foras.* (Joan. vi. 37.) Je ne repousserai point celui qui reviendra à moi repentant : avez-vous entendu ? Hâtez-vous, etc.

V. Oh que Dieu aime à voir un pécheur pleurer ses fautes! Mon frère, quels dégoûts n'avez-vous pas causés à Dieu? Mais ce soir, donnez-lui cette consolation, dites-lui de tout votre cœur : Seigneur, je me repens de vous avoir offensé.

VI. Dites-moi, pécheur, Jésus-Christ méritait-il d'être traité comme vous l'avez traité? Mais Jésus-Christ ne veut pas que vous désespériez, demandez-lui pardon, etc.

VII. Vous désirez obtenir votre pardon de Dieu? Sachez que Dieu désire encore plus de vous l'accorder.

VIII. Regardez Jésus-Christ; voyez combien lui coûte votre ame. Voyez tout ce qu'il a fait pour vous. Et cependant vous l'avez perdu pour un rien!

IX. Vous avez abandonné Dieu, et Dieu à son tour vous a abandonné. Mais écoutez ce que vous dit ce soir Jésus-Christ : *Convertimini ad me, convertar ad vos.* (Zachar. I, 5.) Laissez le péché, revenez à moi et je vous embrasserai.

X. Pécheur, depuis tant d'années ne fuyez-vous pas le Seigneur, qui vous suit sans cesse? Entendez-le vous dire ce soir : Agneau chéri, arrête, cesse de me fuir, je veux te sauver.

XI. Le Seigneur vous parle ce soir comme en pleurant votre perte : *Quare moriemini domus Israel?* (Ezech. XVIII. 51.) Mon fils, vous dit-il, pourquoi voulez-vous vous damner, et aller au feu éternel? Mais vous répondez : Que faire? j'ai péché. C'est pour cela précisément que le Seigneur ajoute : *Revertimini et vivite.* (Ibid.) Revenez à moi, repentez-vous, et je vous pardonnerai.

XII. Voilà Jésus-Christ qui, les bras ouverts, vous appelle. Mon fils, demandez-moi pardon, car je veux vous pardonner.

XIII. Pécheur, désirez-vous entendre les paroles que Jésus-Christ adressait à la Madelaine, en pleurant ? etc.

XIV. Félicitez-vous, pécheur, de n'avoir point à faire à un homme de la terre, mais à Dieu. Si vous aviez offensé Dieu, je vous dirais qu'il y a peu d'espérance de pardon. Mais vous avez outragé Dieu, dont la miséricorde est infinie ; l'eussiez-vous offensé pendant cinquante années consécutives, en commettant chaque jour mille péchés mortels, il suffirait de lui dire ce soir : Seigneur, je me repens, etc. ; et Dieu vous répondrait : Et moi, je vous pardonne tous les dégoûts que vous m'avez causés. (On pourrait indiquer beaucoup d'autres motifs semblables. Ceux que nous venons de citer, serviront d'exemple.)

Telles sont les règles de la prédication ; mais la première de toutes est celle que le révérend père Avila donna à un prêtre qui le pria de lui en indiquer une pour bien prêcher : Si vous voulez bien prêcher, répondit-il, aimez bien Jésus-Christ. Bien prêcher, c'est avoir pour but, durant tout le sermon, de convertir les auditeurs à Dieu, et de leur faire mettre en pratique ce qu'on leur dit en prêchant : or, c'est précisément celui qu'atteignent les prédicateurs qui aiment Dieu. Les chroniques des Carmes, réformés par Sainte Thérèse, rapportent (liv. 4 ch. 17, n. 21.) qu'un père de cet ordre, nommé F. Julien, de Saint-Paul, quoique peu lettré, avait toujours à ses sermons un nombreux concours d'auditeurs, qui s'y convertissaient et en retiraient de grands fruits. Quelqu'un ayant demandé à ses auditeurs ce qu'on trouvait de si bon chez ce prédicateur, que tout le monde venait pour l'entendre, ils répondirent : Nous allons l'écouter, parce qu'il est saint ; il ne célèbre la messe que touché jusqu'aux larmes, il mange peu, tient toujours les yeux baissés, est toujours

en oraison, ne parle que des choses de Dieu et de notre avancement spirituel ; aussi faisons-nous ce qu'il nous dit. Le père Avila avait donc raison de prétendre que la première et la plus importante règle pour bien prêcher est d'aimer Dieu.

Des sermons qu'on a coutume de faire dans les missions.

Outre le sermon sur le péché mortel (où l'on montre précisément sa malice, qui nous rend ennemis de Dieu), outre les trois sermons sur les fins dernières, savoir : la mort, le jugement et l'enfer, dont on ne doit jamais se dispenser, on ne manquera pas de faire (même avant ceux des fins dernières) le sermon sur la confession, dans lequel on s'attachera à démontrer l'énormité du sacrilège, et la ruine causée à l'âme par le péché de taire ses fautes en se confessant. Immédiatement après le sermon sur l'enfer, aura lieu celui de la sainte Vierge, où l'on parlera de la confiance que nous devons avoir dans la protection de cette divine Mère, et de notre recours à son intercession pour surmonter les tentations et pour faire une bonne mort. On n'omettra pas non plus celui de la prière, c'est-à-dire du besoin absolu que nous avons de nous recommander toujours à Dieu, pour obtenir la persévérance dans le bien et le salut éternel ; on indiquera au peuple, dans ce moment, une méthode pratique pour se recommander à Dieu, le matin en se levant, le soir en se couchant, pendant la messe, la communion, la visite au saint-sacrement et à la sainte Vierge, et surtout dans les tentations qui viennent nous assiéger. Ce sermon a lieu dans chaque mission, parce que, sans la prière, on ne peut obtenir la persévérance. Que si le temps manquait dans quelque petite

mission, du moins, lors du dernier sermon de la bénédiction, on parlerait de la prière avec étendue. Le choix des autres sermons dépend du prédicateur, qui les déterminera d'après ses goûts et son esprit : ils peuvent avoir pour objet la miséricorde de Dieu, les châtimens spirituels et temporels du péché, la vocation divine, l'importance du salut, la vanité des biens et des maux de ce monde, en comparaison des biens et des maux éternels, le nombre des péchés ou l'abandon de Dieu (sermon très-utile pour la persévérance des pécheurs qui se convertissent), l'impénitence finale, le scandale et la persévérance, qui sera l'objet du dernier sermon de la bénédiction.

## § VI.

### De l'exercice de l'oraison mentale.

C'est l'un des exercices les plus utiles de la mission. Les âmes, qui ne quittent le péché qu'émues par la crainte des châtimens divins, aussitôt la mission finie et leur émotion dissipée, retournent facilement à leurs anciens vices ; mais celles qui restent unies à Dieu par l'amour persévèrent sans peine dans leur conversion. C'est pour cela, dis-je, que l'exercice de l'oraison mentale est très-utile, car on ne s'y propose que d'y donner des moyens pour la persévérance, et d'enflammer les auditeurs d'amour pour Jésus-Christ, en leur faisant considérer sa passion et la tendresse qu'il nous y a montrée. Je dis en vérité que c'est une grande pitié de voir que la plupart des prédicateurs traitent tous les sujets excepté l'amour envers Jésus-Christ, après cependant tout ce que le Sauveur a fait et souffert pour obtenir cet amour. Mais, revenons à notre

sujet. Dans les derniers jours de la mission, avant le sermon de clôture, et à la place des prédications ordinaires, aura lieu l'exercice de l'oraison mentale, lequel durera trois jours, et deux au moins, dans les petites localités. Chacun de ces soirs, le prédicateur fera une demi-heure de pratique ou d'instruction, pour enseigner les moyens de mener une vie chrétienne, et surtout la manière de faire l'oraison mentale, en montrant d'abord qu'elle est utile et même nécessaire à toute sorte de personnes pour se conserver en état de grâce; car les chrétiens connaissent bien les vérités de la foi, mais comme ils n'y pensent pas, ils ne vivent pas en chrétien; on parlera ensuite de la manière de la faire facilement, afin que tout le monde puisse s'y livrer. J'ai déjà exposé cette manière de faire l'oraison mentale, dans la pratique des confesseurs (append. 4. § 5). Du reste, cet enseignement se réduit en substance à ceci: D'abord on se mettra en présence de Dieu, on s'humiliera, on lui demandera sa lumière; ensuite on lira, si l'on sait lire, ou bien on méditera l'une des fins dernières de l'homme, ou la passion de Jésus-Christ, ou quelque autre point semblable; on fera alors des actes de contrition, d'amour, de confiance, de demande, et l'on formera de bonnes résolutions. Les missionnaires recommanderont au curé du lieu de faire faire chaque jour la méditation en commun à tout le peuple, ou le soir, ou le matin, au moment de la messe, en faisant lire un point à méditer en deux fois, l'un immédiatement avant de commencer la messe, l'autre après la consécration. On en préviendra le peuple, mais on lui dira en même temps que ceux qui ne pourront pas venir à l'église pour faire la méditation avec les autres, doivent y suppléer dans l'intérieur de leurs maisons, en s'y reti-

rant à l'écart, et au moment où il y a le moins de bruit; et que ceux enfin qui n'en auraient pas le loisir ou la commodité, doivent la faire au moins en travaillant ou en marchant. On exhortera les pères et mères à envoyer leurs fils et filles assister à l'église à cet exercice, ou bien à l'établir chez eux pour toute leur famille, comme plusieurs le pratiquent déjà.

Cette instruction finie, le prédicateur s'agenouillera, et donnera à méditer un mystère de la passion de Jésus-Christ; on pourra même en donner deux à la fois, comme la flagellation et le couronnement d'épines, ou le voyage au Calvaire et le crucifiement; on se servira, si l'on veut, à cet effet des considérations sur la passion que j'ai ajoutées au petit livre de la visite au très-saint sacrement. Avant d'entrer en méditation, il sera bon de chanter un cantique de la passion, pour mieux disposer les âmes à la componction et à l'amour; car dans ces méditations on ne parle d'aucune chose qui éveille la terreur, mais toutes les moralités et les sentimens doivent tendre à la pratique de la vertu, et surtout à un tendre amour pour Jésus-Christ. Ainsi le prédicateur dira au commencement : Je ne vous demande pas ce soir des larmes de crainte, mais des larmes de tendresse et d'amour. Il commencera la méditation par la préparation, avec les actes accoutumés de foi en la présence réelle au saint-sacrement (auquel est uni l'acte d'adoration), d'humilité (auquel est uni l'acte de contrition), et de demande des lumières. Puis après avoir récité l'*Ave Maria*, on passera à la méditation du mystère, qui contient quatre parties : la représentation, la réflexion, les affections, et le ferme propos. La représentation est un tableau vivant tracé devant les yeux des auditeurs, du mystère dont il est question, avec ses circonstances les

plus touchantes et principales. Par exemple : Imaginez-vous, mes frères, voir Jésus-Christ lié à la colonne la tête penchée, les yeux tournés vers la terre, dans l'attente du cruel supplice que lui préparent ses bourreaux, etc. Suit la réflexion, par exemple : Considérez la douleur de Jésus-Christ et sa confusion en se voyant traité comme un esclave, et pensez que vous êtes par vos péchés la cause des souffrances du Sauveur. Viennent ensuite les affections, qui naissent non-seulement de la compassion pour Jésus-Christ, point sur lequel certains prédicateurs insistent trop, mais de la haine pour le péché, et surtout de l'amour pour notre Rédempteur. Remarquez que c'est là la partie principale de la méditation, et que le missionnaire doit s'y attacher. Il s'écriera, par exemple : Dites-lui : Me voici, doux Jésus, apprenez-moi ce que vous voulez que je fasse; je suis prêt à l'accomplir; à cette heure je devrais être en enfer où je ne pourrais plus vous aimer; mais puisqu'il m'est permis de vous aimer encore, je veux vous aimer. Ou bien : Ame chrétienne, ne voyez-vous pas que Dieu vous appelle à son amour? Rendez-lui grâces, et dites-lui: Mon Dieu, comment ai-je pu par le passé, être si ingrate envers vous qui m'avez tant aimée? La vie qui me reste je veux l'employer tout entière à pleurer les dégoûts que je vous ai donnés et à vous aimer de tout mon cœur: maudits péchés, qu'avez-vous fait? vous m'avez fait outrager mon Sauveur qui a voulu mourir pour l'amour de moi. Mon Dieu, je me donne tout à vous; acceptez-moi, Seigneur, car je veux dorénavant être tout à vous, etc. Enfin le ferme propos est la résolution de mettre en pratique les moyens donnés à chacun pour sa sanctification. Il est nécessaire de l'inculquer en disant de temps en temps : Courage, ame chrétienne, prenez le parti de vous donner tout à



Dieu, ne voyez-vous pas Jésus-Christ qui vous appelle à son amour? Ne voyez-vous pas qu'il veut être aimé de vous? Ne résistez plus. Il veut que vous renonciez à ces criminels attachemens, etc. La mission va finir, hâtez-vous de vous décider, et vous verrez de quelles grâces Dieu vous comblera si vous obéissez à sa voix. Hâtez-vous de dire : Oui, doux Jésus, je veux vous plaire, je veux accomplir votre volonté ; secourez-moi, donnez-moi votre amour, je ne désire rien de plus, etc. On entremêlera de la même manière dans la bénédiction d'autres actes de résolution, de remerciement, d'offrande, de résignation et de demande, en sollicitant surtout la sainte persévérance de l'amour de Dieu. A la fin on fera en abrégé les actes des vertus théologales, les actes de foi, d'espérance, de charité avec l'acte de contrition, mais le prédicateur s'arrêtera davantage à ces deux derniers actes. Le premier soir, en faisant l'acte de contrition, l'on pourra montrer l'image de l'*Ecce homo*, et le jour suivant, celle du crucifix.

## § VII.

Du dernier sermon sur la persévérance, avec la bénédiction papale.

Après les soirs consacrés à l'exercice de l'oraison mentale, aura lieu le dernier sermon avec la bénédiction papale. Je sais qu'il est d'usage dans plusieurs congrégations de le faire auparavant, et nous avons même pendant un temps partagé cet usage ; mais l'expérience nous a appris qu'il vaut mieux terminer par le sermon sur la bénédiction, car lorsque le peuple a reçu la bénédiction papale, il se dispense aisément d'assister à l'exer-

cice de l'oraison mentale, estimant que la mission est en quelque sorte finie. Au contraire, tant qu'il a la bénédiction en perspective, il se présente volontiers à cet exercice. Le jour de la bénédiction, il n'y aura point d'instruction, mais on occupera l'attention du peuple par la récitation du rosaire, que les missionnaires prolongeront avec des exemples et des moralités. Avant de commencer le sermon, on fera une courte procession du saint-sacrement, formée seulement par les prêtres. Nous disons courte, car à peine fera-t-elle quelques pas hors la porte de l'église, où l'on donnera trois bénédiction avec le saint-sacrement, l'une au milieu, et les deux autres de chaque côté de la campagne, en chantant à chacune d'elles le verset des litanies : *ÿ Fructus terræ dare et conservare digneris, te rogamus, audi nos.*

Après que la procession sera rentrée, on placera le saint-sacrement sur l'autel, on le voilera, et l'on commencera le sermon. On y parlera de la nécessité de la persévérance pour être sauvé, et on indiquera les moyens à mettre en pratique pour vaincre les ennemis de notre salut, le monde, le démon et la chair. On est victorieux du monde en ne tenant aucun compte du respect humain; aussi est-il nécessaire de prêcher avec étendue contre ce respect humain, puisque tant d'ames qui se convertissent dans la mission et commencent une meilleure vie, cédant ensuite à l'influence de ce malheureux respect et craignant les moqueries abandonnent la vie chrétienne pour retourner à leurs anciennes habitudes. On mettra en même-temps les auditeurs en garde contre les impies qui ne pratiquant pas le bien, ne peuvent le souffrir dans les autres, qu'à cause de cela ils plaisantent et chansonnent. On est victorieux du démon et de ses tentations en se recomman-

dant à Dieu par la prière; on répétera donc à plusieurs reprises dans le sermon qu'au moment de la tentation il faut solliciter le secours de Jésus et de Marie, en invoquant leurs saints noms dans cette vue. On est victorieux de la chair, c'est-à-dire de l'impudicité au moyen de l'oraison et de la fuite des occasions; à ce sujet on s'étendra sur les funestes conséquences de la fréquentation de personnes du sexe différent et des mauvaises compagnies.

Les avis qu'on donnera en partant seront surtout de fréquenter les sacremens, de faire chaque jour la méditation et la visite au saint-sacrement et à la sainte Vierge; on recommandera de réciter le rosaire en commun dans chaque famille, et de dire chacun en particulier en l'honneur de l'immaculée conception de Marie trois *Ave* en se levant et trois en se couchant, en demandant en même-temps la persévérance; on conseillera de jeûner le samedi, de se confesser et de communier spécialement à toutes les fêtes de la sainte Vierge, de dire l'*Angelus*, et vers les trois heures du soir, au son de la cloche, trois *Pater* et trois *Ave* en mémoire de l'agonie de Jésus-Christ. On recommandera encore cette belle dévotion, d'annoncer par cinq ou sept coups de la grande cloche lorsque l'on sera à l'agonie, afin que tous également avertis, récitent trois *Pater* et trois *Ave* pour l'heureuse délivrance du pauvre moribond: usage salutaire, non-seulement pour le moribond, mais pour chacun à qui il rappelle le souvenir de la mort qui viendra le frapper un jour. On recommandera enfin de former chaque soir l'acte de contrition.

Lorsque le prédicateur aura donné ces avis, il fera agnouiller tous ses auditeurs, puis il dira: Allons, la mission est finie; mais je veux, avant de partir vous laisser sous la protection de Marie. Que chacun répète donc avec

moi : Ma reine, mon avocate, mon espérance, ma mère, je mériterais d'être banni de votre présence, mais sachant que vous êtes la mère des miséricordes et que vous ne rejetez aucun de ceux qui se prosternent à vos pieds, je me place, ô ma patronne, sous votre protection. Je vous promets de vous aimer et de vous servir dorénavant et de faire aussi tous mes efforts pour que vous soyez aimée des autres. Je vous promets encore que lorsque je serai tenté d'offenser Dieu, j'aurai toujours recours à vous en disant : Ma mère, secourez-moi. Et vous, ma reine, soutenez-moi dans toutes les tentations et les périls où je serai de perdre la grâce de Dieu. Surtout, ô ma tendre mère, ne m'abandonnez pas à l'heure de la mort, assistez-moi alors de votre protection et sauvez-moi ; car je proteste que je veux vivre et mourir sous votre patronage.

Du congé.

Lorsque la prière précédente sera terminée, le prédicateur, avant de donner la bénédiction, prendra congé du peuple de cette manière : Allons, mes enfans, la mission est finie. Avant mon départ, je veux que vous me pardonniez les déplaisirs que mes paroles auraient pu causer à quelqu'un d'entre vous. Cependant, je dois vous dire que j'ai toujours parlé en général, sans intention d'offenser personne en particulier. Tout ce que j'ai dit ou fait de dur et de sévère n'était pas dirigé contre vous, mais contre les vices, car je voudrais vous avoir tous sauvés. Au reste, si j'ai dépassé les bornes, si je vous ai causé de l'ennui, si j'ai été indiscret dans mes réprimandes, si j'ai mis des obstacles par mes défauts au profit que vous deviez

retirer de la mission, je vous en demande pardon, et de votre côté priez Jésus-Christ de me le pardonner.

Je vous remercie de votre concours autour de moi dans ces jours de mission, et de l'obéissance que vous m'avez témoignée. Je bénis toutes mes sueurs, toutes les fatigues que j'ai éprouvées pendant la mission, et je les offre toutes à Dieu pour votre salut éternel; je proteste que je suis prêt à donner ma vie pour chacun de vous, si ce sacrifice peut vous sauver et nous faire trouver tous réunis un jour dans le paradis.

Je pars content du grand bien qui a eu lieu dans cette mission. Une seule pensée m'afflige le cœur : qui sait si quelqu'un d'entre vous, malgré la mission, ne s'obstine pas dans la disgrâce de Dieu? Mais, pécheur, s'il en est un parmi vous, sachez que si la mission est finie, la miséricorde de Dieu ne l'est pas encore à votre égard. Ne vous désespérez point, si vous voulez faire la paix avec Dieu il est encore temps; demandez pardon, et vous serez pardonné. Voilà (en montrant le crucifix), voilà Jésus-Christ qui vous appelle; il a les bras ouverts pour vous accueillir et vous pardonner. Dites-lui, chacun : Seigneur, j'espère que vous m'avez déjà pardonné, mais si par ma faute je n'avais pas encore obtenu pardon, accordez-le, accordez-le moi en ce dernier jour de la mission, car, ô mon Dieu, bonté infinie, je me repens de vous avoir offensé. etc. Mais, rassurez-vous, mes enfans, j'espère que Dieu vous a tous pardonnés; tout ce que vous avez à faire maintenant pour être sauvés, c'est de vous maintenir dans la grâce de Dieu, parce que si vous recommencez à le trahir après la mission, j'ai grand'peur qu'il ne vous rejette et ne vous abandonne. Courage, formez une bonne résolution, si vous ne l'avez pas encore fait; chrétiens,

formez ce soir celle de renoncer au monde; que vous est-il advenu de tant de péchés? Allons donnez-vous maintenant à Dieu, commencez à l'aimer ce Dieu qui a usé envers vous d'une si grande miséricorde, et qui vous aime tant, comme je l'espère; n'allez pas perdre tous les biens que vous avez recueillis dans ces jours de mission.

Mes enfans, je pars, mais voyez, je vous laisse (en montrant le crucifix), je vous laisse ce Dieu, faites vos délices de l'aimer. Mon cher frère, je pars, mais je vous laisse cet excellent ami, qui vous aime plus qu'aucun autre ami, plus qu'aucun parent, plus que votre frère, plus que votre père lui-même, plus que personne au monde. Femmes, que vous soyez mariées ou non, je pars, mais je laisse dans votre cœur ce Dieu qui vous a aimées au point de mourir pour vous; embrassez-le, sachez l'entourer de votre amour. C'est à vous tous que je m'adresse, âmes rachetées par Jésus-Christ, n'offensez plus ce Dieu si bon. Que dites-vous? L'offenserez-vous encore? jamais plus. Comment le dites-vous mes frères? élevez la voix : Mon Dieu, jamais plus; plutôt mourir mille fois, que de perdre votre grâce. Allons levez la main, et donnez votre parole à Jésus-Christ que vous ne l'offenserez plus. Je vais maintenant vous donner ma bénédiction, mais d'abord faisons un pacte : Vous prierez pour moi, et je prierai; je vous recommanderai chaque jour dans le sacrifice de la messe, et chaque jour vous récitez pour moi trois *Ave* après le rosaire; et lorsque vous apprendrez ma mort, je vous prie de faire une communion pour le repos de mon âme.

## De la bénédiction.

A la fin de ce jour, en qualité de ministre, quoique indigne de J.-C., au nom de la très-Sainte-Trinité, au nom du Père qui vous a créés, au nom du Fils qui vous a rachetés, au nom du St.-Esprit qui vous a éclairés, au nom de la Ste.-Vierge immaculée, au nom de St.-Joseph, de St.-Michel Archange, des saints anges gardiens, au nom de votre saint et de tous vos saints patrons, et de tous les anges et saints du paradis, je vous bénis tous. Je n'ai pas la hardiesse de bénir votre saint évêque, monseigneur N. c'est à lui de me donner sa bénédiction, je prie seulement Dieu de le bénir et de le rendre de plus en plus saint. Et vous mes frères, recommandez-le toujours à Dieu; car que désire-t-il sinon votre bonheur : vous êtes donc obligés par reconnaissance de prier pour lui. Je ne suis pas non plus assez hardi pour bénir le grand vicaire, MM. les chanoines, votre respectable curé et les prêtres, ses dignes coopérateurs; je prie Jésus-Christ de les bénir. M. le curé, voilà votre troupeau, nous le laissons dans l'union avec Dieu; continuez de maintenir cette union afin de pouvoir présenter toutes vos ouailles dignes du salut à Jésus-Christ, au jour du jugement. Oui, je bénis, en ma qualité de prêtre, les autorités civiles, les supérieurs des congrégations, et tous ceux qui durant la mission, ont éprouvé quelque gêne pour nous, et nous ont montré tant de bienveillance.

Quant à vous, mes enfans, maintenant je vais vous bénir, de la part de Jésus-Christ. Je vous bénis l'ame et le corps. Je vous bénis le corps et tous ses sens. Je vous bénis les yeux, pour que, les tenant avec modestie, vous ne regardiez aucun

objet qui puisse vous induire en tentation : je vous bénis surtout les yeux (et il donnera la bénédiction avec le crucifix). Je vous bénis les oreilles, pour que vous les fermiez pour ne pas entendre des choses qui offensent Dieu. Je vous bénis la bouche, pour que vous ne profériez plus des blasphèmes, des imprécations, des paroles déshonnêtes, des chansons lascives (il fait un autre signe de croix). Je vous bénis les pieds afin que, quand vous le pourrez, vous veniez à l'église faire l'oraison mentale, et la visite au saint-sacrement et à la sainte Vierge. Je vous bénis les mains ; jeunes gens, levez les mains, je veux vous les bénir (il fait un nouveau signe de croix sur les hommes). Je bénis tous vos enfans, attachez-vous à en faire des saints, pour qu'un jour vous vous retrouviez tous ensemble dans le paradis. Je bénis à la fois, tous ceux de vos parents qui n'ont pas pu venir à l'église. Je bénis toutes vos terres, afin qu'elles produisent des fruits en abondance (il donne une nouvelle bénédiction du côté de la campagne, à droite et à gauche). Je bénis encore toutes vos affaires, vos biens, vos bestiaux, vos espérances. Mes enfans, comportez-vous bien avec Dieu, et il vous comblera de biens spirituels et temporels. En somme, je bénis le pain que vous mangez, la terre sur laquelle vous marchez, l'air que vous respirez ; je comprends tout dans cette bénédiction.

Mais, pardessus tout, je bénis votre ame ; cette ame qui est le prix du sang de J.-C. Je bénis votre ame et toutes les puissances de l'ame, la mémoire, l'intelligence et la volonté. Je vous bénis la mémoire, pour que vous gardiez toujours un vif souvenir de toutes les grâces que Dieu vous a faites pendant cette mission, et spécialement dans cette église. Quant vous verrez cette chaire d'où le Seigneur vous a parlé, cet autel où vous avez communiqué, ces confession-



naux où Jésus-Christ vous a pardonné, rappelez-vous toutes les grâces que vous avez reçues, et sachez en être reconnaissans. Je vous bénis l'intelligence, pour que vous fassiez chaque jour l'oraison, et que vous pensiez souvent à Dieu, qui pense toujours à vous et à votre bien : surtout je vous bénis la volonté, pour que vous aimiez ce Dieu qui mérite tant d'être aimé et qui vous aime tant. Je bénis tous les pas que vous avez faits pour venir à l'église entendre la parole de Dieu, toutes les confessions et les communions que vous avez faites, toutes les larmes que vous avez versées pendant la mission, et toutes les bonnes résolutions et promesses que vous avez faites devant Jésus-Christ, pour que vous soyez fidèles.

Avant que je vous donne la dernière bénédiction, priez la sainte Vierge Marie de vous bénir elle même du haut du ciel, et conjurez-la de vous faire ce soir bénir par son fils. Recevez maintenant la bénédiction papale; Seigneur Jésus-Christ, comme je bénis ce peuple sur la terre bénissez-le du haut du ciel, et pardonnez-lui tous ses péchés. Et vous, mes enfans, renouvelez la douleur de toutes vos fautes mortelles et vénielles, pour que je vous donne à présent l'indulgence plénière de tous vos péchés. Élevez la voix pendant que je vous bénis; Seigneur, je me repens de toutes les offenses que je vous ai faites; dorénavant je veux vous aimer. (Il donnera alors la bénédiction papale avec le crucifix, en prononçant à haute voix mais posément, ces paroles : *Benedictio Dei omnipotentis, Patris, et Filii, et Spiritus sancti, descendat super vos et maneat semper.* Ensuite il dira :) Pendant qu'on chantera le *Te Deum*, dites cinq *Pater, Ave Maria, et Gloria Patri*, pour gagner l'indulgence, suivant l'intention du souverain pontife. On va chanter le *Te Deum*, sachez que c'est pour remercier

Dieu de toutes les grâces qu'il vous a faites dans la mission; aussi, pendant que les prêtres chanteront, remerciez vous-même le Seigneur avec des larmes d'amour de toutes les grâces que vous avez reçues. Qu'on découvre le saint-sacrement. (Le saint-sacrement découvert, le prédicateur du haut de la chaire, entonnera le *Te Deum* qui sera continué par le clergé réuni devant l'autel; se tournant vers le peuple, il dira) : Voilà J. C., allons, remerciez-le avec larmes, avec soupirs, et promettez-lui de vous sanctifier.

Après le *Te Deum* et les prières prescrites par le rituel, le célébrant qui doit être l'un des missionnaires récitera cinq oraisons. La première sera l'oraison d'actions de grâces : *Deus cujus misericordiae non est numerus*, etc, la seconde de la bienheureuse Vierge Marie, *Concede nos famulos tuos*, etc; la troisième, du saint patron de l'Église; la quatrième, pour le souverain pontife; la cinquième pour le Roi. Ensuite on chantera les strophes du *Pange lingua*, avec les encensemens d'usage. On dira les versets *Panem de caelo*, etc; puis l'oraison : *Deus qui nobis sub sacramento*, etc. Le diacre prendra le saint-sacrement et le remettra au prêtre agenouillé sur la dernière marche, c'est-à-dire la plus voisine de l'autel. Le prêtre se retournera avec le saint-sacrement vers le peuple, et alors le prédicateur, imposant silence de l'autel, dira : Mes enfans, je vous ai béni avec le crucifix, mais Jésus-Christ veut à présent vous bénir lui-même dans le saint-sacrement. Le voilà, ranimez votre foi, demandez-lui de vous trouver tous un jour réunis en Paradis, comme vous l'êtes maintenant dans cette Église. Mais, qui va en paradis ? Celui qui aime Dieu. Dites donc à Jésus-Christ, pendant qu'il vous bénit. Jésus-Christ, mon Seigneur, je vous aime, je veux ne jamais cesser de vous aimer, etc. Bénissez-les Seigneur ! Que l'or-

gue retentisse, qu'on sonne les cloches, et vous, écriez-vous avec larmes : Jésus mon Sauveur, etc.

## § VIII.

Autres observations relatives au sermon.

---

Des pratiques usitées à la fin du sermon.

Quand l'acte de contrition sera fini, le prédicateur se frappera deux ou trois fois, pendant le sermon avec la corde, mais non avec la chaîne, parce que la chaîne, si elle était composée d'anneaux massifs, nuirait beaucoup au prédicateur qui, dans l'excès de son zèle, se frapperait sans discrétion, au contraire, si elle était composée d'anneaux légers, on verrait bien qu'elle fait du bruit sans causer la moindre douleur. Il prendra donc la corde les deux ou trois derniers jours de la mission, et se frappera assez long-temps pour qu'on juge que ce n'est pas un simple semblant. Mais il s'abstiendra de se serrer le cou avec la corde, comme s'il voulait s'étrangler, ainsi que le pratiquent plusieurs : car on s'aperçoit aisément que ce n'est qu'une pure fiction. Le prédicateur, avant de se frapper, aura soin de dire qu'il ne s'impose point cette pénitence pour ses péchés (comme le disent quelques-uns), mais pour obtenir de Dieu le pardon de quelque âme obstinée qui se trouve dans l'église.

Dans le sermon sur la mort, avant l'acte de contrition, le prédicateur a coutume de montrer une tête de mort, en l'interpellant en ces termes : Tête, dis-moi, où est l'âme qui t'animait ? En paradis ou en enfer ? Dis-moi, au jour du jugement, te verrai-je couronnée d'étoiles ou entourée de serpents et de flammes ? Dis-moi, es-tu la tête d'un homme ou

celle d'une femme? Si tu es la tête d'un homme, dis-moi que sont devenus tes projets de fortune ou d'ambition? Où est passé ton orgueil, ô toi qui prétendais ne le céder à personne? Si tu es la tête d'une femme, qu'est devenue ta beauté? Que sont devenus tes superbes cheveux? Les vers en ont consumé jusqu'à la racine. Où sont tes beaux yeux? Ils leur ont servi de pâture. Où est la langue avec laquelle tu modulais des chants si voluptueux? Ils l'ont dévorée. Tu te vantais d'être belle, et te voilà hideuse à faire peur, etc. Le prédicateur, se tournant ensuite vers le peuple, dira : Mes frères, mes chères sœurs, ce qui est advenu à cette tête de mort, vous arrivera un jour. Il n'y a pas de remède ; il faut mourir, il faut mourir. On fera ensuite l'introduction pour l'acte de contrition.

Dans le sermon sur l'enfer, on montre l'image d'une personne damnée. Il arrive, dans une mission, que des pécheurs, insensibles à toutes les prédications, sont tellement émus à la vue de cette image, qu'ils se convertissent. Cette cérémonie se fait de la manière suivante : le prédicateur, après avoir récité l'acte de contrition, ajoute : Je vous ai prêché ce soir un sermon sur l'enfer, mais que vous ai-je fait connaître de l'enfer? Rien. Celui-là seul le connaît qui en éprouve les tourmens. Oh! s'il en sortait à présent une ame damnée pour vous en parler, elle saurait bien vous raconter ce que c'est que l'enfer. Du moins, pécheurs, permettez que je vous montre l'image d'un damné, afin qu'elle vous parle à sa manière par ma bouche. La voilà, pécheur, contemple cette image, et vois ce que tu devrais être à cause de tes péchés. Cette image sera portée par un missionnaire, à une hauteur de dix à douze pieds de terre, et deux autres missionnaires la précéderont avec deux grandes torches de poix, qu'ils auront la pré-

caution de tenir basses et assez éloignées de l'image, afin que la fumée n'empêche pas de la voir. Le missionnaire qui la portera, marchera à travers le peuple, depuis le maître-autel jusqu'à la porte de l'église ; il s'arrêtera plusieurs fois et tournera l'image lentement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; il la remettra enfin au prédicateur, qui la montrera du haut de la chaire, et qui, la laissant exposée à la vue de tout le monde jusqu'au lendemain soir, prendra le crucifix et donnera la bénédiction.

Une des cérémonies les plus touchantes est celle qui a lieu quand on porte en procession à l'église la statue de la sainte Vierge, à l'issue du sermon. Voici comme elle se pratique : on expose chaque soir cette statue, mais ce jour-là on la sort de l'église. Aussitôt après l'acte de contrition (tout étant disposé à l'avance), la porte de l'église s'ouvre, et tous les prêtres en surplis et avec des torches allumées entrent, portant sous un dais la statue de Marie, qu'ils font passer au milieu de l'auditoire avant de la mettre à sa place accoutumée, auprès de la chaire. Il est encore utile que tous les missionnaires fassent un soir la procession en habit de pénitens, couverts de cendres et la corde au cou ; en revenant processionnellement de la porte d'entrée, ils prennent la discipline au milieu de l'église. Un autre soir, les prêtres du lieu feront une procession semblable.

Il est à propos encore qu'après le sermon et l'acte de contrition, on engage le peuple à faire la réconciliation générale, en faisant embrasser les femmes avec les femmes et les hommes avec les hommes. Mais, avant d'en venir à ce baiser de paix, le prédicateur invitera tous les auditeurs à se tenir debout, et dira que, pendant la cérémonie de la réconciliation générale, les filles aillent demander

pardon à leurs mères, les jeunes gens à leurs pères, et que les personnes offensées aillent parler à celles qui les auront outragées. Les missionnaires prendront garde à ce que, durant cette cérémonie, les hommes soient séparés des femmes, pour qu'il n'arrive aucun désordre. De plus, si le peuple paraît peu touché, il est quelquefois à propos d'appeler des missionnaires, qui viendront l'exhorter et l'émouvoir.

#### De la plantation des croix.

Aucune cérémonie n'est plus touchante que la plantation de la croix ; elle a lieu de cette manière : Après la dernière méditation de l'exercice de l'oraison mentale, le prédicateur aura soin d'annoncer qu'en souvenir de la passion de Jésus-Christ et de la mission, on plantera la croix, et que ceux qui iront la visiter gagneront dix mille ans d'indulgence, en récitant cinq *Pater* et cinq *Ave*, en mémoire de la passion de Jésus-Christ et des douleurs de Marie. (App. p. Viva, in append. jubil. in cal. trutinæ. § ult.) Après la méditation, les missionnaires sortiront de derrière le maître-autel, portant chacun une croix sur les épaules, marchant à la file l'un après l'autre, deux torches précédant chaque croix. Dès qu'on sera parvenu au lieu destiné à la plantation des croix, on les posera à terre, puis on fera un discours à chaque plantation. Le prédicateur avertira que, quand la procession sortira de l'église, les hommes doivent sortir les premiers, et ensuite les femmes, pour éviter qu'elles ne se mêlent avec les hommes ; et pendant les discours de plantation, les missionnaires doivent veiller à ce que les deux sexes restent séparés, pour qu'il ne survienne aucun inconvénient, cette céré-

monie se faisant ordinairement la nuit. Les discours seront très-courts, afin d'allumer la ferveur, sans causer d'ennui au peuple. Il y aura cinq croix, et partant cinq discours, en mémoire des cinq mystères principaux de la passion, les mêmes que ceux du rosaire : la prière ou l'agonie au jardin des Oliviers, la flagellation, le couronnement d'épines, le voyage au Calvaire, et le crucifiement. Chaque discours contiendra trois parties : l'exposition du mystère, l'indication de la grâce qu'on demande, et la prière. Ainsi on exposera d'abord le mystère, en mémoire duquel on plante la croix ; ensuite on indiquera la grâce que devra demander au Père éternel, par les mérites de Jésus-Christ, celui qui visitera cette croix, suivant le mystère qu'elle rappelle, par exemple : pour la prière au jardin des Oliviers, on demande le pardon des péchés ; pour la flagellation, la vertu de chasteté ; pour le couronnement d'épines, la victoire sur les mauvaises pensées ; pour le voyage au Calvaire, la patience dans les afflictions ; pour le crucifiement, la sainte persévérance. Enfin, lorsqu'on élèvera chaque croix, on demandera actuellement la grâce propre du mystère. A la fin de chaque discours, un missionnaire chantera un cantique.

#### Exemple du premier discours.

Ce qui distingue le premier discours des quatre suivans, c'est qu'il doit contenir une courte introduction, à la suite de laquelle on placera les trois parties que nous venons d'indiquer.

*Introduction.*—Mes frères, voici la fin de la mission ; en la terminant, considérez combien Jésus-Christ a souffert pour vous sauver. Comme il est nécessaire, que vous n'ou-

bliez jamais l'amour que notre divin Sauveur a témoigné dans sa passion, ni les grâces qu'il vous a départies durant cette mission, ni les promesses que vous lui avez faites, nous allons planter les présentes croix.

I. *Exposition du mystère.*— Cette première croix est plantée en mémoire de la sueur de sang de Jésus-Christ lorsqu'il fit oraison au jardin des Oliviers. Lorsque vous viendrez visiter cette croix, dites un *Pater* et un *Ave*, et rappelez-vous la sueur de sang et l'agonie que souffrit Jésus-Christ au jardin des Oliviers en pensant à votre ingratitude, etc.

II. *Indication de la grâce.*— Par les mérites de ce que Jésus-Christ a souffert au jardin des Oliviers, demandez au Père éternel qu'il vous accorde une grande douleur et le pardon de vos péchés.

III. *Demande de la grâce.*— Allons, commencez dès ce soir ; élevez cette croix (on l'élève de terre, et on la tient haute) agenouillez-vous tous. Adorons cette croix et prions : Sainte croix, nous vous adorons en mémoire de la sueur de sang et de l'agonie que souffrit Jésus-Christ au jardin des Oliviers, et vous, Père éternel, accordez-nous, par les mérites de cette souffrance de votre fils bien-aimé, une grande douceur de nos péchés et le pardon de toutes les offenses que nous vous avons faites, etc. Puis on entonne le cantique. C'est de la même manière que se font les autres discours pour les quatre autres croix.

De la situation de l'auditoire et de la chaire.

La situation de l'auditoire et de la chaire importe tellement au succès de la mission que le supérieur des missionnaires doit s'en préoccuper fortement. L'auditoire doit



être disposé de cette manière : on réunira les femmes en face de la chaire, dans la partie supérieure de l'église, c'est-à-dire voisine du grand autel ; on aura soin au contraire de rassembler les hommes dans la partie qui avoisine la porte, mais sans les éloigner trop de la chaire ; autrement, s'ils n'apercevaient le prédicateur que de loin, ses paroles leur feraient peu d'impression, parce qu'il aurait l'air de parler pour d'autres que pour eux. Ainsi la chaire doit être placée au milieu ou presque au milieu, entre les hommes et les femmes. Voilà pourquoi, dans nos missions, nous nous servons de chaires portatives qu'on peut placer facilement au milieu de l'église, et dont l'extérieur modeste répond d'ailleurs au style familier des missions. Ce n'est que dans les lieux où la population est nombreuse et où les églises sont grandes, et surtout où elles sont longues, que les chaires portatives sont incommodes à cause de leur peu de hauteur, car ceux qui en sont éloignés aperçoivent et entendent mal le prédicateur, dont la voix se trouve étouffée, en sorte qu'il faut prêcher alors dans la chaire de l'église. Au moyen de tentures ou de bancs, on aura soin de séparer, autant qu'il sera nécessaire, les hommes des femmes, de manière qu'elles ne puissent en être vues. Dans nos missions, on n'expose pas chaque jour le saint-sacrement, mais seulement pour le dernier sermon de la bénédiction. On placera ordinairement auprès de la chaire une grande statue de la Vierge, de telle sorte que les pieds de la statue soient à peu près à la hauteur de la chaire.

#### De l'heure du sermon.

Quelques curés veulent que le sermon finisse avant la

chute du jour, prétendant que, s'il finissait la nuit, il en résulterait des scandales. Mais c'est là un préjugé et une erreur, même en ce qui concerne les missions. Dans les missions, en effet, l'auditoire, spécialement celui des villages, se compose en majeure partie d'ouvriers qui vivent du travail de la journée, et qui sont forcés de travailler tous les jours pour gagner leur vie. Si donc le sermon a lieu de bonne heure, il n'y assistera que des prêtres, quelques habitans aisés et un petit nombre de femmes dévotes qui peuvent quitter leurs occupations ; mais la plus grande partie des femmes et surtout des hommes qui auraient le plus besoin de l'entendre, n'y assisteront point. A peine y viendront-ils les jours de fête, et le dernier soir de la bénédiction, et s'ils y viennent, ce sera avec insensibilité, parce qu'ils n'auront pas entendu les prédications ; ils ne seront donc point absous et resteront dans l'état criminel où ils étaient auparavant ; ainsi la mission sera perdue, comme je sais par expérience que cela est arrivé en certain lieu où les sermons se terminaient avant que les hommes fussent revenus des champs. Cependant le meilleur fruit de la mission est sans contredit la conversion des hommes, car s'ils demeurent dans le péché, les femmes y resteront à leur exemple.

Mais, dira-t-on, en faisant la mission de nuit, il surviendra beaucoup d'inconvéniens ; or, chacun sait que *non sunt faciendâ mala, ut eveniant bona*. A cela je réponds qu'il est dit sans doute *non sunt faciendâ mala*, mais qu'il n'est pas dit *non sunt permittendâ mala, ut eveniant bona*. Quelquefois il est utile de permettre un peu de mal, pour que le bien ne soit pas négligé, surtout si c'est un bien général : autrement, s'il fallait éviter tous les inconvéniens qui peuvent se produire dans les exercices de dé-

votion, autant vaudrait abolir, dans l'Église, toutes les fêtes, toutes les processions, l'exposition du saint-sacrement, les confessions et les communions, parce que dans tous les exercices il survient des inconvéniens ; mais l'Église les permet avec raison, pour ne pas mettre obstacle au bien commun. Je réponds en outre qu'au temps de la mission ces scandales supposés arrivent rarement ; le peuple est alors plus retenu ; les méchans s'abstiennent de commettre le mal, pour ne point passer pour des hommes qui ont perdu la foi ; ils s'en abstiennent du moins, parce qu'ils présument qu'ils ne trouveraient aucune sympathie chez les personnes qu'ils voudraient tenter. Mon Dieu ! les impies et les mal-intentionnés ont tant d'occasions et de moyens de faire le mal, et l'on supposerait qu'ils n'ont pour le faire d'autre temps et d'autres moyens que la mission ! Ajoutons qu'à l'égard des scandales qui compromettent la chasteté, il n'y a moralement aucune chance ; puisqu'en effet l'intérieur de l'église est éclairé par un grand nombre de lumières (il faut veiller à ce qu'elle soit toujours suffisamment éclairée la nuit) et remplie de spectateurs ; quant aux rues, les femmes, en retournant au logis, sont toujours accompagnées d'autres personnes qui ne permettraient pas qu'il se commît alors sous leurs yeux le moindre scandale sans le réprimer. Mais j'accorde qu'il survienne parfois quelques scandales en certains lieux ; quel mal est le plus grand, ou de permettre quelques-uns de ces rares inconvéniens, ou de laisser le pays dans l'état où il se trouve, dans les mêmes péchés, les mêmes pratiques dangereuses, les mêmes vices, les mêmes sacrilèges, les mêmes scandales ? Pour moi, je ne comprends pas quel est le zèle de ceux qui, dans la crainte de quelques inconvéniens rares et qui se réalisent

difficilement, empêchent le profit certain de la mission, en ôtant au peuple la faculté d'entendre le sermon. Au printemps, lorsque les jours sont longs, il peut encore avoir lieu le jour. Mais, en hiver, il est impossible que la mission fructifie, si le sermon finit avant cinq heures. Dans cette saison, il ne doit commencer qu'à quatre heures de l'après-midi, et, s'il y a des annexes éloignées, il faut ne le commencer qu'à cinq heures, et quelquefois plus tard.

---

---

## CHAPITRE VIII.

### DES AUTRES EXERCICES QUI ONT LIEU PENDANT LA MISSION.

---

#### § I<sup>er</sup>.

##### De la méditation du matin.

Le matin, durant la mission, et avant que le jour se lève, on fait une méditation pour la commodité des ouvriers qui se rendent à leur travail. Nous ne parlons pas de la méditation commune et quotidienne qu'on a coutume de faire pour les personnes dévotes ou les communautés, mais de celle qui a lieu dans les missions, et qui se compose en substance des mêmes parties que le sermon. Il y a cette seule différence, que le style en est plus posé, plus animé, qu'elle admet moins de sentences et de preuves et qu'elle est plus courte. Le sermon dure ordinairement cinq quarts d'heure, y compris l'acte de contrition; la méditation ne se prolonge pas au-delà de trois quarts d'heure. Les parties de la méditation sont l'exorde avec la proposition, la préparation et les preuves, suivies des réflexions, de la moralité et des maximes pratiques, et enfin l'acte de contrition avec le ferme propos. Pour toutes ces parties, on observera ce que nous avons déjà dit en parlant du sermon, ch. vii, § 11; pour la préparation, qui a lieu dans la méditation, à la différence du

sermon, nous en avons parlé au § VI, en traitant de l'exercice de l'oraison mentale. On observera que, dans les villes très-peuplées, et les jours où il y a un plus grand concours de fidèles à l'église, outre la méditation, on fait encore dans la matinée un autre sermon, spécialement les jours de fête.

## § II.

### Du discours pour les confrères de la congrégation.

Le moyen le plus utile pour faire toujours marcher les hommes dans la bonne voie, c'est de les engager à fréquenter quelque congrégation où il y ait un père spirituel qui leur fasse un sermon le dimanche et qui entende leurs confessions. Les missionnaires engageront donc les hommes de tout leur pouvoir, à se faire recevoir de la congrégation, et le prédicateur les y exhortera d'une manière spéciale; ainsi, un soir après le sermon, il sera bon d'appeler ceux qui voudront y entrer, et de faire inscrire leurs noms sur le registre par un missionnaire dans l'église même. Ensuite, il est à propos que le même prédicateur ou un autre missionnaire aille, le matin d'une fête, à la chapelle où se tient la congrégation, et y fasse un sermon particulier pour les confrères, après avoir eu soin de les avertir en chaire le soir précédent de se réunir le lendemain matin. La fin de ce sermon sera de faire connaître le grand bien qui résulte de la fréquentation des congrégations, et surtout de celles qui sont dédiées à la mère de Dieu.

## Exemple de ce sermon.

*Venerunt autem omnia bona pariter cum illa.* (Sap. VII. 11.) Au temps de Moïse, le déluge engloutit toutes les nations, à peine huit personnes purent-elles se sauver dans l'arche. De nos jours, un déluge, non point d'eau, mais de péchés, inonde continuellement la terre, et peu de personnes y échappent, je parle surtout des hommes du siècle; à peine en voit-on quelques-uns, pour se sauver, se réfugier dans un arche de salut, c'est-à-dire, dans quelque congrégation de la sainte Vierge. Entre tous les séculiers, quels sont ceux que vous trouverez menant une vie chrétienne? quelques-uns, tout au plus, qui fréquentent la congrégation. Mes frères, vous avez déjà assisté à la mission, et j'espère que Dieu vous aura fait connaître que le seul bien et le seul avantage en cette vie sont de sauver son âme. Le monde appelle heureux l'homme couvert de richesses ou d'honneurs, et malheureux l'homme pauvre et méprisé; mais la vérité est qu'il n'y a d'heureux que celui qui est en état de grâce et qui se sauve; qu'il n'y a de malheureux que celui qui est ennemi de Dieu et qui se damne. Quelques jours encore, la mort viendra, et tout finira pour l'homme. Que lui servira d'avoir gagné tout le monde, si en mourant il perd son âme et va gémir en enfer pour toute l'éternité? Or, je veux vous montrer, mes frères, quelle espérance de salut a celui qui fréquente la congrégation de la sainte Vierge.

Quand un laïque me demande ce qu'il doit faire pour être sauvé, je ne puis lui conseiller un moyen plus utile et plus sûr que d'entrer dans la congrégation. La congrégation est un moyen qui comprend tous les autres, même

les plus infaillibles , pour le salut éternel ; aussi le confrère a-t-il le droit de dire : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa*. Premièrement , c'est un grand moyen de salut pour un laïque que d'entendre souvent la parole de Dieu. Les saints pères , en effet , tiennent pour damné celui qui la méprise , parce que les ouailles de Jésus-Christ écoutent volontiers sa voix , qu'il leur fait entendre par l'organe de ses ministres : *Oves mee vocem meam audiunt*. (Jo. x. 27.) Car comme les séculiers sont appliqués aux affaires du monde , et restent étrangers aux prédications , ils perdent aisément le souvenir des biens et des maux de l'autre vie , se livrent sans réserve aux plaisirs de la terre , vivent et meurent dans le péché. Mais celui qui fréquente la congrégation , entendant parler de la mort , du jugement , de l'enfer , de l'éternité , résiste facilement avec l'aide de Dieu , aux tentations qui viennent l'assaillir. C'est pour cela que l'esprit saint a dit : *Memorare novissima tua , et in æternum non peccabis*. (Eccl. vii. 40.)

Secondement , un laïque ne peut se maintenir en état de grâce , s'il ne fréquente les sacremens , qui sont la nourriture de l'ame et qui lui conservent la vie , surtout la sainte communion , qu'on appelle pain , parce que ce pain céleste conserve la vie de l'ame , comme le pain terrestre conserve la vie du corps. C'est la doctrine du saint concile de Trente , lorsqu'il enseigne que le très-saint sacrement de l'autel nous délivre des péchés véniels et nous préserve des mortels.

Troisièmement , ceux qui fréquentent la congrégation de la sainte Vierge sont enrichis des grâces par cette divine mère , par les mains de laquelle le Seigneur dispense toutes les grâces. *Mecum sunt divitiæ* , dit-elle , *ut ditem diligentes me*. S. Bonaventure a écrit : *Qui acquirit*



*gratiam Mariæ, agnosctur a civibus paradisi, et qui habet characterem ejus, adnotabitur in libro vitæ.* Cela s'entend en particulier des confrères de la congrégation de Marie, car on peut dire que celui qui est inscrit sur le registre de la congrégation est inscrit sur le livre de vie, pourvu qu'on persévère à la fréquenter et à en observer le règlement : en effet, à quoi servirait d'être inscrit sur le registre, si l'on ne venait pas à la congrégation, et si l'on y venait sans s'approcher des sacremens, ce qui est le point principal ? Il en est qui viennent à la congrégation, non pour honorer la sainte Vierge, mais pour dominer, pour administrer, en sorte qu'ils font naître des éclats et des discussions, comme s'ils se trouvaient dans une maison de jeu. Mieux vaudrait que ceux qui s'y conduisent de la sorte, n'y vinssent jamais.

Je recommande donc à chacun de vous, premièrement de fréquenter la congrégation, et de ne pas la négliger avec légèreté, comme font quelques-uns qui, pour jouer, pour aller se promener, ou pour tout autre motif aussi peu sérieux, omettent d'y venir. Si on leur en demande la raison : Mon père, répondent-ils, des affaires m'ont retenu. Mais mon fils, répliquerai-je, sachez qu'en ce monde de toutes vos affaires la plus importante est le salut de votre ame; si vous la perdez, tout est perdu pour vous. Dites-moi, négligeriez-vous de gagner mille ducats pour vous préoccuper du gain de quelques pièces de monnaie ? C'est ainsi, etc. Perdez tout plutôt que votre ame. Quand vient le dimanche, laissez tout, mon frère pour venir à la congrégation. Sachez que la sainte Vierge ne permettra pas que vous en éprouviez du dommage. *Domestici ejus vestiti sunt duplicibus.* (Proverb. xxxi. 21.) Ainsi les serviteurs de Marie ont un double vêtement, ils sont

pourvus de deux trésors, l'un spirituel et l'autre temporel. En outre, je vous recommande, lorsque vous venez à la congrégation, de vous confesser et de communier comme l'indique le règlement ; autrement si vous tombez dans le péché, et que vous ne vous en relevez pas, à quoi servira la congrégation ? En dernier lieu, je vous recommande de venir à la congrégation à la seule fin de faire vos dévotions. Chacun se mettra à sa place, observera l'obéissance, remplira la tâche qui lui est donnée, et n'aura d'autre but, en s'y présentant, que de sauver son âme. Si vous faites ainsi, la mère de Dieu vous protégera quant à l'âme et quant au corps. Mais c'est surtout à l'article si important de la mort que cette divine mère vous assistera. Oh quelle consolation n'est-ce pas à la mort d'avoir servi Marie ! Le P. Binetti rapporte (Perfect. de la S. V. ch. 31.) qu'assistant un mourant qui avait été dévot à la sainte Vierge, celui-ci lui dit avant de mourir : Oh ! mon père, si vous saviez quelle joie j'éprouve d'avoir servi la mère de Dieu ! je ne puis vous expliquer l'allégresse qui me pénètre en ce moment. Et il mourut dans une paix présage du paradis. En mon particulier, j'estime qu'une bonne mort est réservée aux confrères qui auront fréquenté la congrégation de Marie. Le duc de Popoli disait que toutes les grâces qu'il avait reçues de Dieu lui avaient été dispensées par l'entremise de Marie, parce qu'il avait fréquenté la congrégation : à l'article de la mort, il appela son fils, et lui dit : Mon fils, fréquentez la congrégation de la sainte Vierge, c'est le plus bel héritage que je puisse vous laisser et je vous le laisse.

## Acte de remerciement et de promesse à la sainte Vierge,

Voici le moment, mes frères, de vous prosterner tous aux pieds de Marie, et de lui promettre de ne plus négliger la congrégation. Que chacun dise après moi : O ma souveraine et ma mère, je devrais brûler à présent en enfer ; c'est à votre intercession que je dois d'en avoir été préservé jusqu'ici, recevez-en ce matin nos actions de grâces ; je vous demande pardon pour toutes les fois que j'ai négligé, sur de légers motifs, de venir à la congrégation. Que de péchés j'aurais évités si j'y étais venu ! Pardonnez-moi, ô ma mère, et priez votre fils de me pardonner toutes les offenses que je lui ai faites. Oui, mon Sauveur, à cause des mérites infinis du sang que vous avez répandu pour moi et pour l'amour de Marie, pardonnez-moi, car je me repens, etc. Mais faisons la promesse, et que chacun ajoute : Mère de mon Dieu, je vous promets que dorénavant, à moins d'une absolue nécessité, je ne négligerai plus la congrégation ; je vous le promets et je me sou mets à toute espèce de châtimens si je trahis ma parole. Et vous, ô souveraine du monde, secourez-moi dans tous mes besoins, et spécialement dans tous les dangers où je me trouverai d'offenser Dieu. (Mais vous, invoquez-la alors, et certes elle vous secourra.) Surtout, ô ma mère, ne m'abandonnez pas à l'heure de ma mort, assistez-moi en ce moment, et faites que je meure sous votre égide, etc. Allons, mes frères, soyez fidèles à la promesse que vous avez faite ce matin à Marie, et de sa part je vous promets, à mon tour, qu'elle vous aidera pendant votre vie et à votre mort. Venez l'honorer dans cette chapelle, et elle vous portera un jour en paradis

pour y régner avec elle. Je veux en, outre, vous bénir de la part de Marie, pour que vous vous souveniez de la parole que vous lui avez donnée. (Le prédicateur donnera alors la bénédiction avec le crucifix.)

Il sera très-utile encore pour le profit des âmes d'établir en l'honneur de cette divine mère une congrégation secrète des confrères les plus fervens. J'indiquerai en abrégé les exercices qui se pratiquent dans cette secrète association. 1° On fait une demi-heure de lecture. 2° On récite les vêpres et complies du Saint-Esprit; 3° les litanies de la sainte Vierge, pendant lesquelles les confrères se soumettent à quelque mortification, comme de tenir la croix sur les épaules, et autres semblables. 4° On fait un quart-d'heure de méditation sur la passion de Jésus-Christ. 5° Chacun s'accuse des fautes commises contre le règlement, et reçoit une pénitence du recteur. 6° Un confrère donne lecture des bouquets de mortification de la semaine qui vient de finir, et annonce les neuvaines qu'on doit faire, etc. A la fin on prend la discipline l'espace d'un *Miserere* et d'un *Salve*, et chacun baise les pieds du crucifix posé sur les marches de l'autel. Le règlement exige que chaque confrère fasse tous les jours; 1° l'oraison mentale; 2° la visite au saint-sacrement et à la sainte Vierge; 3° l'examen de conscience le soir; 4° la lecture spirituelle; 5° qu'il évite les jeux et les conversations mondaines; 6° qu'il communie fréquemment et fasse quelque mortification avec la chaîne, la discipline, etc; 7° qu'il recommande à Dieu chaque jour les âmes du purgatoire et les pécheurs; 8° qu'il visite les confrères malades.

## § III.

## Discours pour les filles dévotes.

Saint Ignace martyr, écrivant à ses disciples, ne cessait de les exhorter à veiller spécialement à ce que les vierges fussent constantes à tenir la promesse qu'elles avaient faite à Jésus-Christ de leur virginité, qui est un don si précieux devant Dieu. La milice des vierges consacrées à l'amour du divin époux est appelée par S. Cyprien la partie la plus noble de l'Église : *Illustratur portio gregis Christi*. (S. Cypr. de disc. et lab. virg.) Plusieurs pères, comme S. Ephrem, S. Ambroise, S. Chrysostôme, S. Cyprien et autres, ont écrit des ouvrages entiers à la louange de la virginité. Le Seigneur a été jusqu'à faire des miracles pour défendre la pureté des vierges. Ce que j'ai dit a pour but de montrer que ce n'est pas une œuvre inutile, mais au contraire une œuvre agréable à Dieu, que celle des prêtres qui travaillent à exhorter les jeunes filles à consacrer à Dieu leur virginité. Aussi est-ce la coutume dans nos missions, que le matin d'un des derniers jours, dans un lieu retiré, un missionnaire assisté d'un autre prêtre avancé en âge, fasse à toutes les jeunes filles un sermon sur ce point.

## Exemple de ce sermon.

Mes sœurs, je n'ai pas l'intention de vous expliquer en ce moment les avantages et les biens réservés aux filles qui consacrent leur virginité à Jésus-Christ; je veux seulement vous les indiquer : Premièrement, elles deviennent aux yeux de Dieu belles comme les anges du ciel. *Erunt*

*sicut angeli Dei in caelo.* (Matth. xxii. 30.) Deuxièmement, une fille qui quitte le monde et se dévoue à l'amour de Jésus-Christ, devient l'épouse du Sauveur. L'Évangile appelle notre divin Sauveur père, maître, ou pasteur des âmes ; mais quand il s'agit des vierges, il reçoit un nom plus doux, il est appelé époux. *Exierunt obviam sponso.* (Matth. xxv. 1.) Or, avant de s'établir dans le monde, une fille avisée et prudente s'informe d'abord avec soin quel est, de tous ceux qui prétendent à sa main, le plus noble et le plus riche. Informons-nous donc auprès de l'épouse des Cantiques, qui connaît assurément les mérites du céleste époux, de ce qu'il est. Dites-moi, ô divine épouse, quel est-il le bien-aimé qui, de toutes les femmes, vous rend la plus heureuse ? *Dilectus meus*, répond-elle, *candidus, et rubicundus, electus ex millibus.* (Cant. v. 10.) Mon bien-aimé, dit-elle, est éclatant de blancheur par sa pureté, et animé des plus vives couleurs par l'amour dont il brûle ; en un mot, il est si beau, si noble et tellement rempli de douceur qu'il se rend le plus aimable de tous les époux. Elle avait donc raison, l'illustre Vierge sainte Agnès, suivant ce que rapporte S. Ambroise (Lib. de Virg.), de répondre, lorsqu'on lui offrit pour époux le fils du préfet de Rome, qu'elle avait trouvé un parti bien plus avantageux : *Sponsum offertis ? Meliorem reperi.* Sainte Domitille, nièce de l'empereur Aurélien, fit la même réponse à quelques femmes qui voulaient lui persuader qu'elle pouvait bien épouser le comte Aurélien, puisqu'il consentait à ce qu'elle restât chrétienne. Mais, dites-moi, reprit la sainte, si l'on offrait à une fille, d'un côté un monarque, et de l'autre un paysan, quel est celui qu'elle choisirait pour époux ? Renoncer au roi du ciel pour épouser Aurélien serait une folie ; je ne la ferai point. Aussi, pour

demeurer fidèle à Jésus-Christ, à qui elle avait consacré sa virginité, elle se laissa avec joie brûler vive, supplice que lui fit subir un barbare amant. (Croiset, année chrétienne, 12 mai.)

Ces épouses de Jésus-Christ, qui pour son amour quittent le monde et le méprisent, deviennent les bien-aimées du Sauveur ; elles sont appelées les prémices de l'Agneau : *Primitiæ Deo et Agno*. (Apoc. xiv, 4.) Pourquoi ? Parce que, dit le cardinal Hugues, de même que les premiers fruits sont plus agréables que les autres, de même les vierges sont plus chères à Dieu que les autres personnes. L'époux divin se plaît entre les lis : *Qui pascitur inter lilia*. (Cant. i. 16.) Et quels sont les lis, sinon ces saintes filles qui consacrent leur virginité à Jésus-Christ ! Le vénérable Bède dit avec raison que le chant des vierges, c'est-à-dire les louanges qu'elles adressent au Seigneur, conservant intact le lis de leur pureté, est plus agréable à Dieu que le chant de tous les saints. Aussi, l'Esprit-Saint dit-il qu'il n'y a point de prix qui puisse compenser le trésor de la virginité. *Non est digna ponderatio continentis animæ*. (Eccl. vi. 15.) C'est pour cela que le cardinal Hugues fait observer qu'on dispense bien des autres vœux, mais non pas du vœu de virginité, parce que tous les trésors de la terre ne peuvent égaler le prix de la virginité. Aussi les docteurs mêmes disent que la sainte Vierge aurait été disposée à renoncer à la suprême dignité de mère de Dieu, plutôt qu'à perdre le joyau de sa virginité. Personne sur la terre ne peut se faire une idée de la gloire que Dieu prépare aux vierges, ses épouses, dans le paradis. Les docteurs assurent que les vierges auront dans le ciel leur auréole particulière, qui consiste en une couronne ou en une joie spéciale refusée aux saints

qui n'auront pas conservé leur virginité. Mais venons au principal objet de ce discours.

Telle fille nous dira : Mais, si je me marie, ne puis-je pas aussi me sanctifier ? Je ne veux pas répondre moi-même, je laisserai parler S. Paul ; lui-même établira la différence qu'il y a entre une vierge et une femme mariée : *Mulier innupta, et virgo, cogitat quæ Domini sunt ut sit sancta corpore et spiritu. Quæ autem nupta est, cogitat quæ sunt mundi, quomodo placeat viro.* Et l'apôtre ajoute : *Porro hoc ad utilitatem vestram dico... ad id quod honestum est, et quod facultatem præbeat sine impedimento Dominum obsecrandi.* (I. Cor. VII. 54. 55.) Premièrement, je dis que les femmes mariées peuvent bien être pures d'esprit, mais non de corps ; les vierges saintes, au contraire, le sont de corps et d'âme, puisqu'elles ont consacré leur virginité à Jésus-Christ : *Sancta corpore et spiritu.* En outre, notez ces paroles : *Quod facultatem præbeat sine impedimento Dominum obsecrandi.* Oh ! que d'obstacles les femmes mariées trouvent à leur sanctification ! plus elles sont nobles, plus elles en rencontrent. Pour se sanctifier il faut que la femme en prenne les moyens, et spécialement qu'elle se livre à l'oraison mentale, qu'elle fréquente les sacrements, qu'elle pense toujours à Dieu. Mais quel temps peut avoir une femme mariée pour penser aux choses de Dieu ? *Nupta cogitat quæ sunt mundi,* dit S. Paul, *et quomodo placeat viro.* La femme mariée doit songer à pourvoir à la nourriture, aux vêtemens de sa famille, à élever ses enfans, à contenir son mari et les parens de son mari ; en sorte, comme le dit le même apôtre, que son cœur est divisé puisqu'il se trouve partagé entre son mari et ses enfans d'un côté, et Dieu de l'autre. Quel temps a-t-elle pour se livrer à l'oraison, pour communier souvent, si elle a tout juste celui



de veiller aux soins de sa maison ? Le mari veut être servi, les enfans pleurent, crient, ou demandent mille choses. Faites donc oraison au milieu de tant de soucis et de troubles ! à peine lui sera-t-il permis d'aller se recueillir à l'église et de communier le dimanche. Restera sans doute la bonne volonté, mais il lui sera fort difficile de vaquer d'une manière convenable aux choses de Dieu. Cette privation sans doute sera pour elle une occasion de mérite, si elle se soumet à la volonté de Dieu qui, dans cet état, n'exige d'elle que résignation et patience ; mais au lieu de tant de troubles, sans oraison, sans sacremens, il lui sera très-difficile d'avoir cette vertueuse patience et cette résignation.

Plût à Dieu que les femmes mariées ne fussent pas exposées à d'autre mal que celui d'être privées de faire leurs dévotions ; mais le plus grand mal de tous est le danger où ces pauvres femmes sont continuellement de perdre la grâce de Dieu, en se trouvant avec les frères ou les autres parens ou amis de leur mari, soit dans leurs propres maisons, soit au dehors. Les jeunes filles ne le soupçonnent pas, mais les femmes mariées le savent bien, elles qui affrontent tous les jours ces périls, et les prêtres à qui elles se confessent le connaissent aussi. Laissons de côté les misères que subissent toutes les femmes mariées : les mauvais traitemens d'un mari, les peines que causent les enfans, les soins domestiques, l'assujétissement aux belles-mères, aux belles-sœurs, les douleurs de l'enfantement (qui compromettent toujours la vie), les jalousies, les scrupules de conscience touchant l'éducation des enfans ; tout cela excite une continuelle tempête au milieu de laquelle la femme mariée vit en gémissant. Dieu veuille qu'au moins dans cette tempête elle ne perde pas son ame, en sorte

qu'elle ne souffre pas un enfer dans cette vie, et un second dans l'autre ! Telle est la destinée que se préparent les filles qui entrent dans le monde. Comment, dira quelqu'une, parmi toutes les femmes mariées n'y en a-t-il pas une de sainte ? Oui, répondrai-je, il y en a, mais *quelle est-elle ?* c'est celle qui se sanctifie au milieu de ces martyres, en souffrant tout pour Dieu, sans murmure et avec une grande patience. Mais combien y a-t-il de femmes mariées aussi parfaites ? Elles sont rares ; et si vous en trouvez quelqu'une, vous l'entendrez toujours regretter amèrement d'être entrée dans le monde au lieu de se consacrer à Jésus-Christ. De toutes les femmes mariées vraiment pieuses, que j'ai vues, je ne me souviens pas d'une seule qui fût contente de son sort.

Le véritable bonheur est donc réservé aux filles qui se consacrent à Jésus-Christ. Elles ne courent pas les dangers auxquels les femmes mariées sont nécessairement exposées ; elles ne sont liées d'affection ni à des enfans, ni à des hommes mortels, ni à des biens, à des parures, à des galanteries ; tandis qu'une femme mariée est obligée de s'orner et de se vêtir avec soin pour plaire à son mari, la fille qui se donne à Jésus-Christ n'a besoin que d'une méchante robe qui la couvre ; elle scandaliserait même en recourant à la parure. De plus, les vierges n'ont pas le souci du ménage, des enfans, du mari ; toutes leurs pensées, tous leurs soins sont de plaire à Jésus-Christ, à qui elles ont consacré leur ame, leur corps, et tout leur amour. Ce qui fait qu'elles ont l'esprit plus libre pour s'occuper de Dieu, et plus de temps pour se livrer à l'oraison et pour fréquenter la sainte table.

Mais examinons les excuses qu'alléguent les filles qui ne sont pas embrasées de l'amour de Jésus-Christ. Celle-ci

dira : Je renoncerais au monde si je pouvais entrer dans un monastère, ou si du moins il m'était permis d'aller tous les jours à l'église pour y faire mes dévotions ; mais je ne saurais vivre dans une maison où des frères méchans me maltraitent, où de leur côté mes parens m'empêchent d'aller à l'église. Mais je vous demanderai si vous prétendez quitter le monde, pour mener une vie commode ou pour vous sanctifier, pour faire votre volonté ou celle de Jésus-Christ ? Si vous le quittez pour vous sanctifier, et pour plaire à Jésus-Christ, je vous adresserai une autre question : Dites-moi, en quoi consiste la sainteté ? La sainteté ne consiste pas à demeurer dans un monastère, à être toute la journée à l'église mais à faire oraison, à communier quand on le peut, à obéir, à servir dans la maison, à vivre dans la retraite, à supporter les fatigues et les mépris. Et si vous entrez dans un monastère, quelles seront pensez-vous vos occupations ? Croyez-vous que vous serez toujours au chœur ou dans votre cellule, que vous ne quitterez que pour aller au réfectoire ou à la promenade ? Dans un monastère, il y a des heures fixées pour l'oraison, la messe et la communion ; mais le reste du temps est employé par les religieuses au service de la maison, surtout par les converses, qui n'ayant point au chœur, sont destinées au travail, et ont par conséquent moins de loisir pour prier. Toutes s'écrient : un couvent, un couvent ! Oh qu'il est plus facile à une fille chrétienne de prier et de se sanctifier chez ses parens, s'ils sont pauvres, que dans un monastère ! Combien, je le sais par expérience, se sont repenties d'être entrées au couvent, surtout s'il est nombreux, car les pauvres converses y ont alors à peine le temps de réciter le rosaire ! Mon père, dites-vous, les exigences de mon père et de ma mère, les mauvais traitemens de mes frères, ne me permettent pas

de rester à la maison. Eh bien, entrez dans le monde, personne ne vous y maltraitera-t-il ? Une belle-mère, des belles-sœurs, des enfans insolens, un mari ! Mon Dieu ! n'y eût-il que cela, pourriez-vous mes chères filles, supporter les mauvais traitemens d'un mari, qui dans le principe aura fait de grandes promesses, et qui, peu de temps après, ne sera plus un mari, mais un tyran qui vous traitera, non en épouses, mais en esclaves. Interrogez toutes les femmes mariées, et elles vous affirmeront la vérité de mes paroles. Mais, sans le demander, vous-mêmes vous l'avez appris par l'exemple de vos mères. Du moins, quand vous vous serez consacrées à Dieu, si vous souffrez quelque peine à la maison, vous les souffrirez pour l'amour de Jésus-Christ, et Jésus-Christ rendra ces croix douces et légères. Mais quelle peine de souffrir, et de souffrir pour le monde, sans l'avoir mérité ! Courage donc, si Jésus vous appelle à son amour, s'il vous veut pour ses épouses, il saura vous combler de joie et vous consoler au milieu des souffrances.

Mais il ne vous consolera qu'autant que vous l'aimerez et que vous vivrez en épouses fidèles. Écoutez donc quels moyens vous devez prendre pour vivre en véritables épouses de Jésus-Christ, et pour vous sanctifier. Pour qu'une vierge se sanctifie, il ne suffit pas qu'elle conserve sa virginité, et qu'on lui donne le nom d'épouse de Jésus-Christ; il faut qu'elle en pratique les vertus. L'Évangile consacre le ciel aux vierges, mais à quelles vierges ? Ce n'est pas aux vierges folles, mais aux vierges prudentes. Celles-ci furent admises aux noces, celles-là virent la porte se fermer sur elles, et entendirent cette parole terrible de l'époux : *Nescio vos* ; vous êtes vierges, mais je ne vous reconnais pas pour mes épouses. Les véritables épouses de Jésus-Christ suivent leur époux partout où il va. *Sequuntur agnum quo-*

*cumque ierit* (Apoc. XIV, 4.) Qu'est-ce que marcher à la suite de l'époux ? Saint Augustin dit que c'est imiter ses vertus en le suivant d'ame et de corps. Après lui avoir consacré votre corps, il faut que vous lui consacriez tout votre cœur, de façon que votre cœur soit tout appliqué à l'aimer. Il est donc nécessaire que vous preniez les moyens pour être exclusivement à Jésus-Christ.

Le premier moyen est l'oraison mentale à la quelle vous devez souvent vous livrer. Mais ne croyez pas que, pour faire oraison, il soit nécessaire de demeurer dans un monastère ou d'être toute la journée à l'église. Si, dans vos maisons, il y a souvent du bruit et du trouble à cause des personnes qui les fréquentent, néanmoins, quand on a une ferme volonté, on sait bien trouver le lieu et le temps pour prier, par exemple, lorsque la maison est plus tranquille, ou le matin avant que les autres se lèvent, ou le soir quand ils se couchent. La prière n'exige pas non plus qu'on soit toujours à genoux ; on peut prier en travaillant et même en marchant (quand on n'a pas d'heure plus commode). Il suffit pour cela d'élever son esprit à Dieu, de penser à la passion de Jésus-Christ, ou à tout autre sujet de dévotion.

Le second moyen est la fréquente communion des sacremens de pénitence et d'eucharistie. Relativement à la confession, il faut que chacune choisisse un directeur à qui elle obéisse entièrement, autrement elle tomberait dans l'égarement. Le confesseur doit seul décider relativement à la communion, il faut seulement la désirer et la demander. Ce pain céleste exige la faim. Jésus-Christ veut être désiré. La fréquente communion rend ses épouses fidèles, et elle conserve spécialement leur pureté. L'eucharistie maintient dans l'ame toutes les vertus ; mais elle a particulièrement pour

effet de conserver intacte la virginité, suivant le prophète, qui a dit de ce sacrement : *Fruentum electorum et vinum germinans virgines.* (Zach. ix. 17.)

Le troisième moyen est la retraite et la prudence : *Sicut liliū inter spinas, sic anima mea inter filias.* (Cant. xi. 2.) Une fille qui prétend rester fidèle à Jésus-Christ au milieu des conversations, des jeux et des autres distractions du monde, veut l'impossible; elle ne sera fidèle qu'au milieu des épines de l'abstinence, des mortifications, en mettant avec les hommes une réserve et une modestie extrême dans ses regards et ses discours, mais en employant même s'il le faut une grande sévérité et de la rudesse : ce sont là les épines qui conservent les lis, c'est-à-dire les saintes filles, autrement elles se perdent. Le Seigneur dit que les joues de son épouse sont belles comme celles de la tourterelle : *Pulchræ sunt genæ tuæ sicut turturis.* (Cant. i. 6.) Pourquoi? Parce que la tourterelle fuit par instinct la compagnie des autres oiseaux, et se tient toujours seule. Une vierge ne paraîtra donc belle aux yeux de Jésus-Christ qu'autant qu'elle aimera la solitude, et qu'elle cherchera toujours à se dérober aux regards des hommes pour vivre inconnue. S. Jérôme appelle le Seigneur un époux jaloux : *Zelotes est Jesus.* Voilà pourquoi il n'aime pas à voir une vierge, qui s'est vouée à son amour, chercher à paraître et à captiver les hommes. Les vierges saintes demandent plutôt à devenir laides pour ne pas être désirées, et les fastes de l'Église citent de beaux exemples de vierges qui se sont défigurées. Mais s'il n'est pas permis à toutes de se défigurer ainsi, puisque ces vierges ont agi par l'inspiration du Saint-Esprit, toujours est-il que l'amour de Jésus-Christ les portait à ne point se laisser désirer des hommes. Les autres vierges chrétiennes doivent donc au

moins garder la modestie et se montrer le moins possible à leurs regards. S'il arrivait qu'une vierge reçût, par violence et sans qu'il y eût de sa faute quelque affront, elle n'en serait certainement pas moins pure qu'auparavant. C'est là ce que répondit sainte Luce au tyran qui la menaçait de la faire déshonorer : Si vous m'outragez, dit-elle, contre ma volonté, vous ne ferez que me procurer une double couronne. Mais écoutez : Quand une vierge est modeste et réservée, les hommes n'osent pas la tenter.

Le quatrième moyen pour conserver la pureté est la mortification des sens. S. Basile dit : *Nulla in parte mœchari convenit virginem, non lingua, non aure, non oculis, non tactu, multoque minus animo.* (S. Bas. de vera virg.) Une vierge pour se conserver pure, doit être chaste par sa langue, elle doit parler toujours avec modestie; elle ne doit parler aux hommes que par nécessité, et en peu des mots; chaste par ses oreilles, en évitant d'écouter des discours purement mondains; chaste par ses yeux en les tenant ou fermés ou baissés vers la terre en présence des hommes; chaste par le toucher, en se soumettant à cet égard à une stricte réserve, tant avec les autres qu'avec elle-même, et par dessus tout chaste d'esprit, en s'efforçant de résister à toutes les pensées impures, en invoquant aussitôt le secours de Jésus et de Marie. Pour y parvenir, elle mortifiera son corps par les jeûnes, les abstinences, les disciplines, les chaînes; mais elle ne s'y soumettra que de l'avis de son confesseur, autrement ces pratiques nuiraient bientôt à son ame, en lui inspirant de l'orgueil. S'il ne lui est pas permis d'accomplir ces pénitences sans l'avis de son confesseur, du moins elle doit les désirer et les lui demander, sans quoi le directeur ne voyant pas sa pénitente lui en marquer le désir, ne les lui donnera pas. Je-

sus est un époux de sang, il a épousé nos ames sur la croix où il a répandu tout son sang pour elles : *Sponsus sanguinis tu mihi es.* (Exod. iv. 25.) Aussi les épouses qui l'aiment chérissent les souffrances; elles reçoivent les tribulations, les infirmités, les douleurs, les mauvais traitemens, les injures, non-seulement avec patience, mais avec allégresse. C'est ainsi que l'on entend ce passage de l'écriture, que les vierges suivent l'agneau partout où il va : *Sequuntur agnum quocumque ierit.* (Apoc. xiv. 4.) Elles suivent Jésus Christ leur époux et le bénissent avec joie partout où il va, dans les opprobres, dans les tourmens, comme l'ont fait tant de vierges saintes qui ont été à la torture et à la mort avec un saint empressement et une vive allégresse.

Enfin mes sœurs, pour persévérer dans cette sainte vie, il faut vous recommander souvent et avec instance à la reine des vierges, à Marie. C'est par son entremise que se traitent et se concluent ces noces divines; c'est elle qui conduit les vierges à son fils pour qu'il les épouse : *Adducentur virgines post eam.* (Psalm. XLIV. 15.) C'est elle enfin qui rend fidèles ces épouses choisies : sans l'assistance de Marie, elles abandonneraient leur époux.

#### Prière à Jésus-Christ.

Le prédicateur ayant fait mettre toutes les filles à genoux aux pieds du crucifix ou d'une statue de l'enfant Jésus, si elle paraît plus convenable pour ce sermon, continuera ainsi : Courage, vous qui voulez ne plus appartenir au monde, mais à Jésus-Christ (je parle à celles qui se sentent appelées par ce divin époux à quitter le monde



pour son amour); je ne vous demande pas de faire ce matin le vœu de chasteté perpétuelle; vous le ferez plus tard, si Dieu vous l'inspire, et du consentement de votre confesseur; je veux seulement que, par un simple acte, sans caractère obligatoire, vous remerciez Jésus-Christ de la grâce qu'il vous fait de vous appeler à son amour, et que vous vous offriez entièrement à lui en cette vie. Dites donc après moi : Aimable Jésus, mon Dieu, mon rédempteur, qui avez donné votre vie pour votre chétive créature, souffrez que j'ose vous appeler mon époux, puisque je sens que vous m'appellez à cet honneur. Comment pourrais-je vous remercier de cette grâce : je devrais être maintenant en enfer, et vous, au lieu de me châtier, vous m'appellez à devenir votre épouse. Oui, ô mon époux, je quitte le monde, j'abandonne tout pour votre amour, et je me donne à vous entièrement et sans réserve. Le monde! le monde! O Divin Jésus, dorénavant soyez mon seul bien, mon unique amour. Je vois que vous voulez posséder mon cœur tout entier. Oubliez tous les dégoûts que je vous ai causés par le passé; je m'en repens de toute mon ame : que ne suis-je mort plutôt que de vous avoir offensé! Pardonnez-moi, enflammez-moi de votre saint amour, et prêtez-moi votre appui pour que je vous sois fidèle et que je ne vous abandonne plus. Vous, ô mon époux, vous vous êtes donné tout à moi; je me donne tout à vous. Mon aimable souveraine, ma mère ô Marie, liez et enchaînez mon cœur à Jésus-Christ de manière qu'il ne puisse plus s'en séparer, etc. Le prédicateur donnera, en terminant, la bénédiction avec le crucifix, et ajoutera : Je veux maintenant vous bénir, et par cette bénédiction vous unir à Jésus-Christ, afin que désormais vous ne vous en sépariez plus. Et vous, pendant que je

vous bénirai, élevez votre cœur vers Jésus-Christ, en lui disant : Doux Jésus, mon époux, dès aujourd'hui je veux vous aimer seul, et n'aimer rien que vous.

---

## CHAPITRE IX.

### DES EXERCICES DE DÉVOTION QU'ON DOIT RECOMMANDER DE PRATIQUER APRÈS LA MISSION.

---

#### § I<sup>er</sup>.

#### Exercices généraux pour les fidèles.

Il faut recommander au peuple :

I. La méditation en commun dans l'église; on pourra la faire aisément le matin, pendant la première messe, de la manière suivante : Un prêtre, ou simplement un clerc, lira, avant que la messe ne commence, les actes préparatoires indiqués dans le livre, puis un point très-court de méditation : la messe commencera immédiatement, et le peuple méditera le point qu'on aura lu. Après la consécration, on lira un autre point, et à la fin de la messe, on récitera les actes des vertus théologales, également indiqués dans le livre. On recommandera, de plus, au prêtre chargé de la méditation, de ne pas la développer lui-même, mais de la lire. Il est vrai que beaucoup de prêtres auraient le talent de la faire ; mais si un prêtre prenait cette habitude, il en résulterait deux inconvénients. Le premier qu'en développant la méditation, il se laisserait entraîner à parler tout le temps, de sorte que le peuple s'accoutumerait, non à méditer, mais à écouter ; et si quel-

qu'un ne pouvait venir à l'église et n'avait personne pour lui faire la méditation, ne sachant y suppléer de son propre fonds, il cesserait cet exercice. Le second inconvénient, c'est que le prêtre ne pouvant ou ne voulant pas toujours y assister, en son absence cette utile dévotion n'aurait pas lieu. Cela est arrivé en certains endroits, où le prêtre avait commencé chaque jour la méditation au peuple ; puis, soit que le prêtre s'ennuyât d'une telle charge, celui-ci l'avait abandonné, ce qui entraîna la suppression de la méditation en commun. On aura donc soin de lire la méditation à haute voix et lentement, afin que tous l'entendent et la comprennent. On recommandera vivement aussi de ne jamais omettre ce pieux et profitable exercice, encore bien qu'il y assiste peu de monde, comme cela arrive souvent, car il suffit qu'il s'y trouve quelques fidèles persévérans.

II. Il faudra recommander la visite au saint-sacrement ; elle se fera de la sorte : Un prêtre, revêtu du surplis et de l'étole, exposera le saint ciboire, entouré de six cierges allumés, et il lira les actes des vertus théologiques, tels qu'on les voit dans le petit livre composé pour cette visite. On la retardera jusqu'à l'heure où le peuple est de retour des champs. Ensuite on lira les actes de la visite, dans un petit livre fait pour cet objet.

III. On recommandera, comme une utile dévotion, la visite des croix.

IV. La prière pour les agonisans, dont il a été question plus haut ; c'est-à-dire que, lorsque quelqu'un se trouvera à l'agonie, on sonnera cinq coups de la grande cloche, et chacun dira trois *Pater* et *Ave* pour l'heureux passage de cette ame.

V. On recommandera les exercices de dévotion relatifs

aux filles, que l'on fera chaque dimanche, dans quelque église ou chapelle, de la manière suivante : D'abord on récitera le rosaire, qu'on terminera par un pieux cantique; puis le prêtre fera une courte instruction sur les choses que les filles devront pratiquer durant la semaine, d'après les règles exposées plus bas. Il leur apprendra à faire l'oraison mentale, les actes pour la communion, pour la visite au saint-sacrement, pour la messe, même pour le temps du travail, en élevant souvent son cœur à Dieu. Il les instruira encore sur les vertus de la mortification, de l'humilité, de la patience, et surtout de la prière, en leur apprenant à se recommander à Dieu le matin, le soir, dans la journée, particulièrement dans les tentations, en invoquant alors, à plusieurs reprises, les saints noms de Jésus et de Marie, jusqu'à ce que la tentation ait cessé. Après cette instruction, on récitera le chapelet de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. On finira par un petit sermon ou courte méditation, qui ne durera qu'un quart d'heure environ, y compris l'acte de contrition. La matière du sermon ou de la méditation devra être ordinairement le péché, la mort, le jugement, l'enfer, le paradis, l'éternité, la passion de notre Seigneur; le sermon fini, on les enverra toutes ensemble faire la visite au saint-sacrement et à la sainte Vierge, à la suite de laquelle elles rentreront au logis. Tout cet exercice ne durera qu'une heure et demie. Le prédicateur désignera deux filles plus âgées qu'il chargera de précéder les autres, de commencer le rosaire et de noter celles qui manqueraient, pour en avertir leurs mères. Il désignera encore deux zélatrices, qui auront soin de prévenir le prêtre des fautes de celles qui se conduisent mal, pour qu'il puisse les reprendre ou leur faire des reproches.

## Règlement pour les filles de la congrégation.

1° Le matin en se levant, chacune rendra grâces au Seigneur, et lui offrira tout ce qu'elle doit faire ou souffrir dans la journée. Ensuite, elle dira trois *Ave* pour prier la sainte Vierge de lui accorder sa protection pendant ce jour et de la préserver du péché. 2° Elle fera la méditation pendant une demie ou au moins un quart-d'heure sur la passion de Jésus-Christ ou sur quelque vérité éternelle. Elle fera cette méditation à l'heure et dans le lieu le plus convenable pour elle, à l'église ou à la maison. 3° Le soir, elle fera l'examen de conscience, avec les actes de foi, d'espérance, d'amour, de contrition, et avant de se mettre au lit, elle dira trois autres *Ave* pour se placer sous la protection de Marie. 4° Elle communiera chaque dimanche, et plus souvent si elle peut, mais toujours de l'avis de son directeur. 5° Pour honorer Marie, elle récitera chaque jour le chapelet, jeûnera le samedi au pain et à l'eau, ou du mieux qu'elle pourra, et pendant les neuvaines des sept fêtes de la sainte Vierge, comme le prédicateur l'indiquera. 6° Elle se tiendra toujours dans la retraite, évitant d'assister aux festins et aux fêtes, de fréquenter les maisons d'autrui, même celles de ses propres parens. Elle s'abstiendra strictement de plaisanter et de rire avec les hommes, et même de leur parler; quand il le faudra, que ce soit par nécessité, en peu de mots et les yeux baissés. Elle ne se tiendra point à la fenêtre avec affectation, ni assise devant la porte de la maison, et ne chantera aucune chanson profane. 7° Elle gardera le silence à l'église et dans les rues, et fera une heure de silence à la maison. 8° Elle s'habillera avec

modestie d'une robe de couleur obscure, en se couvrant la tête et les yeux, lorsqu'elle sera à l'église ou dans les rues. Elle ne portera ni or, ni bijoux, ni autre objet de vanité. 9° Elle évitera tous péchés véniels faits avec réflexion, spécialement le mensonge, les imprécations, les impatiences; elle supportera en paix les fatigues, les injures, les adversités, en disant alors: Jésus, mon Dieu, ainsi soit-il, pour votre amour; sainte Vierge, donnez-moi la patience, Dieu vous bénisse, etc. 10° Elle obéira à son confesseur pour tout ce qui regarde son ame, et à ses parens pour ce qui regarde le gouvernement de la maison; nous disons le gouvernement, car si les parens voulaient la marier par force, elle ne serait pas tenue de leur obéir. 11° A la mort de chaque fille qui fréquentait les exercices, toutes les autres devront faire pour elle cinq communions, et lui appliquer, pendant une semaine, tout le fruit du rosaire

## § II.

### Exercices relatifs aux prêtres.

1° On recommandera aux prêtres du lieu la fréquentation de leur congrégation, où l'on fera d'abord un quart d'heure de lecture, puis un autre quart d'heure d'oraison; à la fin on discutera un cas de conscience. Il serait encore très-utile de faire, pour l'instruction des jeunes prêtres, un exercice de sermons, d'instructions ou d'entretiens, pendant les fêtes de Noël ou la semaine de la Passion. Du moins, on ne manquera pas de discuter le cas de conscience, et de cette manière: d'abord, le prê-

tre désigné à cet effet, traitera quelques questions, il examinera les raisons pour et contre, et pour conclusion il émettra son avis; les autres donneront ensuite le leur, et proposeront des difficultés. Mais, indépendamment du cas de conscience discutée dans la congrégation, il faudrait, s'il est possible, instituer une conférence de morale, dans laquelle, deux ou trois fois par semaine, chacun discuterait à son tour et successivement, les traités les plus importants, par exemple : *de restitutione*, *de contractibus*, *de pœnitentia*, *de matrimonio*, *de censuris*, *de conscientia*, *de legibus*, *de præceptis decalogi*, etc. Il est certain qu'on s'instruirait bien mieux dans ces conférences que dans les études du cabinet; car la morale est une science si vaste, si compliquée, elle embrasse des choses si disparates, que celui qui se borne à l'étudier sans discuter, lira beaucoup, mais retiendra peu : dans la conférence, non-seulement on entend mieux la doctrine, mais elle s'imprime aussi et se fixe mieux dans la mémoire. Par ce travail, beaucoup de prêtres se rendront capables de secourir les âmes, et éviteront en même temps l'oisiveté, qui est ordinairement la perte des prêtres séculiers.

On recommandera encore aux curés ou autres prêtres intruits de faire tous les samedis soir, en l'honneur de Marie, un petit sermon qui se terminera par le récit de quelque grâce accordée par la sainte Vierge à ses serviteurs; on finira par une prière pour lui demander sa protection. On recommandera aussi de faire tous les ans, pour quelque fête de Marie, une neuvaine solennelle, avec l'exposition du saint sacrement et un sermon pour tous les jours de la neuvaine. Les prêtres doivent avoir toujours devant les yeux les promesses que fait Marie à ceux qui engagent les autres à l'honorer, telles qu'on les lit dans



les leçons de son office : *Qui operantur in me, non peccabunt. Qui elucidant me, vitam æternam habebunt.* (Eccli. xxiv, in festo Concept. B. M. lect. 3 in 1. noct.)

---

## CHAPITRE X.

### AVIS GÉNÉRAUX POUR LA BONNE DIRECTION DES MISSIONS.

1° Dans les lieux, où plusieurs villages sont bâtis, à peu de distance l'un de l'autre, quelques supérieurs ont l'habitude d'établir la mission au point central; s'imaginant qu'on accourra à cette église de tous les alentours, et que la mission servira ainsi à plusieurs villages à la fois. Cette manière de voir et d'agir de ces supérieurs n'est pas aussi utile qu'ils le pensent; car de semblables missions, loin de servir à aucun des villages voisins, servent à peine à celui où la mission est établie; encore cette mission lui profite-t-elle moins à cause de la confusion qu'amène le concours des auditeurs. Il y a sans doute un grand concours à l'église centrale, parce que les fidèles accourant de plusieurs villages, n'en vint-il que la plus faible partie de chaque localité, forment toujours une multitude; mais d'ordinaire le résultat est médiocre. De semblables missions ne servent qu'à faire dire qu'il y a eu une mission dans le pays, mais dans le fait elle n'y a été que de nom. Voici sur quoi je me fonde : le peuple ne tire de fruit de la mission que par son assiduité à entendre les sermons, à les entendre tous, ou presque tous, dans l'ordre où ils sont prononcés.

Les sermons sur les vérités éternelles, c'est-à-dire sur l'importance du salut, la malice du péché, l'impénitence

finale, etc., avec ceux sur les fins dernières de l'homme, excitent une vive émotion dans les âmes qui croupissent dans le vice et les gagnent à Jésus-Christ. Or, lorsque la mission a lieu dans l'église centrale, qu'arrive-t-il? Il arrive que la plus grande partie des fidèles appartenant aux villages voisins n'entendent pas tous les sermons; ils en entendent à peine deux ou trois, car, la mission se donnant hors de leur hameau, il n'y viennent que tour à tour pour ne pas laisser leur maison seule. Puis, pour être plus promptement de retour chez eux, ceux qui sont venus de loin quittent souvent le sermon au point le plus important. D'ailleurs, si de telles missions sont utiles aux âmes pieuses des différents villages, elles ne servent de rien aux autres personnes qui en auraient précisément le plus grand besoin; car, ayant la conscience embarrassée et de la répugnance pour la parole de Dieu, elles se dispensent aisément de s'y rendre, elles allèguent pour excuse, qu'il faut aller trop loin, que le sermon finit la nuit, qu'il fait froid, que l'église est petite, etc. Mais, lorsque la mission se donne dans leur village même, comme tous s'y rendent hommes et femmes, les pécheurs, quoique à regret, mais par respect humain, et pour n'être pas montrés au doigt en se trouvant seuls en arrière pendant que tous s'empressent d'y courir, y vont également, et Dieu leur touche le cœur ainsi que les missions en fournissent de nombreux exemples.

Je conclus d'après ce qui précède qu'il est bien plus avantageux de donner la mission dans chaque village, encore bien qu'on ne puisse le faire dans tous la même année, que de la donner seulement au point central, parce que, dans tous les villages où elle aura lieu, elle produira beaucoup plus de fruits pour tous, et surtout pour

ceux qui en ont le plus besoin ; d'un autre côté, on pourra espérer que les autres villages se la procureront par émulation les années suivantes, et l'on ne dira plus que la mission leur a été donnée à tous, quand il n'en est rien.

Quand la mission a lieu dans quelque ville ou bourg très-peuplé, s'il y a surtout beaucoup d'habitations éloignées de l'église principale, spécialement si l'église ne peut contenir toute la population, il sera à propos et même nécessaire de donner à la fois différentes missions dans diverses églises. Cette méthode que nous avons suivie dans plusieurs villes, à Nole, à Sarno, etc., surtout à Faggia et à Salerne, où, indépendamment de la mission de la cathédrale, nous avons donné cinq autres missions dans cinq autres églises, a produit beaucoup de fruit. Pour procéder avec ordre, voici comment on s'y prend : on commence d'abord la mission dans l'église principale, où elle dure au moins quinze jours. Pendant cette mission, huit ou dix jours après qu'elle a commencé, on choisit un jour de fête pour ouvrir les petites missions qui se prolongent pendant douze autres jours environ. L'expérience a fait voir que ces petites missions sont quelquefois plus utiles que la grande.

XI. Le supérieur doit faire en sorte qu'il y ait dans chaque mission un nombre suffisant de missionnaires pour entendre les confessions, en le calculant d'après la population du pays, et en songeant que le principal fruit des missions, surtout dans les campagnes, où il y a peu de confesseurs et où ils sont de l'endroit même, consiste à réparer beaucoup de confessions sacrilèges ou nulles, à raison de la grande répugnance qu'éprouvent les pénitents à confesser leurs péchés à une personne qu'ils connaissent et avec qui ils entretiennent des relations journalières.

Monseigneur Falcoja , évêque de Castellamare (qui avait été d'abord un des pieux ouvriers et même le premier directeur de notre congrégation et qui passa quarante ans dans les missions), disait que , quand les missionnaires sont en petit nombre , la mission a pour résultat , en certains endroits , de perdre beaucoup d'ames au lieu d'en sauver ; et ce n'est point là un paradoxe , car , les sermons de mission remuant les consciences , ceux qui avant de les entendre étaient tranquilles à cause de leur bonne foi , se trouvent après assaillis par mille doutes . Or , si ces ames ne peuvent pas confier leurs scrupules à des confesseurs étrangers , elles auront pris la répugnance à les dire aux confesseurs du lieu , et comme elles se trouveront dans la mauvaise foi à raison de leurs doutes , elles feront des confessions sacrilèges , et la mission aura été l'occasion de leur perte .

Pour moi dans les missions que j'ai ordonnées lorsque je n'avais pas un nombre de missionnaires proportionné à celui des fidèles de l'endroit , je préférerais n'y pas donner la mission et aller dans un autre où nos missionnaires devaient suffire , car lorsqu'il est nécessaire de se servir des prêtres du lieu pour confesser , on ne remédie à aucun sacrilège , ou du moins à très-peu . Si un grand nombre d'ames ne pouvant surmonter la honte , continuent de se confesser d'une manière sacrilège à nous autres missionnaires qui ne les connaissons pas du tout et qui devons les quitter bientôt , quel espoir aura-t-on qu'elles vaincraient cette honte en s'adressant aux confesseurs du lieu , leurs voisins , et dont elles sont connues ? Qu'on ne dise pas que ces personnes , ayant alors la commodité de se confesser aux étrangers , ne s'adresseront pas à ceux-ci ; car une pénitente , en voyant son ancien directeur dans un

confessionnal, aura de la répugnance à lui laisser voir qu'elle s'approche d'un étranger, et elle continuera ainsi à commettre des sacrilèges. C'est pour cela qu'il convient, dès qu'on donne la mission dans un lieu, que l'évêque retire aux prêtres de l'endroit le pouvoir d'entendre les confessions; et si l'évêque ne le fait pas, le chef de la mission en donnant les exercices aux prêtres, devra prier les confesseurs du lieu de vouloir bien, pendant le temps de la mission, laisser à leurs pénitens la liberté de se confesser aux missionnaires, et même de leur en faire une étroite obligation, car il arrive malheureusement que ce sont les personnes auxquelles on ne pense pas qui en ont un plus grand besoin. Les missionnaires prendront garde enfin que, bien qu'il ne soit pas nécessaire de faire faire à tout le monde une confession générale, spécialement quand on est pressé par le temps et par le grand nombre de personnes qu'on doit entendre néanmoins, lorsqu'un pénitent demande à faire une confession générale, et que la nullité ou le sacrilège des confessions précédentes la fait juger indispensable, on doit y consentir et la recevoir avec autant d'exactitude qu'on peut pour le nombre et l'espèce des péchés. Mais quand la nullité des confessions précédentes ne paraîtra pas certaine, le confesseur laissera dire au pénitent tout ce qu'il voudra, et lui demandera ensuite : Vous accusez-vous de toutes les mauvaises pensées, paroles, actions et omissions de votre vie passée? Il faudra prendre garde de lui laisser tout dire, car autrement le pénitent n'ayant pas la satisfaction qu'il désirait avoir de faire une confession générale, irait (comme on le voit souvent) se confesser à un autre missionnaire, ce qui ferait perdre ainsi beaucoup de temps. Les missionnaires auront encore soin, durant la mission

spécialement quand il y aura foule auprès des confessionnaires, de ne pas trop s'arrêter à examiner et à instruire les âmes dévotes pour les faire avancer dans la perfection; on ne peut se préoccuper d'une telle affaire, tandis que les autres attendent le moment d'être délivrées du misérable état de damnation où elles se trouvent.

III. Pendant le sermon ou l'instruction, il est bon que les confesseurs cessent de confesser, parce que d'abord durant le sermon l'éclat de la voix et le bruit du prédicateur empêchent le confesseur de bien saisir les paroles du pénitent, et le pénitent celles du confesseur, d'où il suit que les confessions prennent le double du temps ordinaire, et se font dans le trouble et l'inquiétude. Il est en outre nécessaire, pour que la mission produise de grands fruits, que tout le monde entende le grand sermon, qui est l'exercice le plus important de la mission, et quand on confesse durant le sermon, qu'arrive-t-il? que ce sermon devient inutile, non-seulement aux personnes qui se confessent, mais aussi à toutes les autres qui entourent le confessionnal, parce que par leur désir de s'accuser au plus tôt de leurs péchés, elles ne sont préoccupées que d'entrer les premières au confessionnal, et ne prêtent dès lors que peu d'attention au sermon; d'ailleurs le bruit qu'elles font pour entrer au confessionnal trouble le prédicateur et l'auditoire.

IV. Avant de commencer la mission, pour qu'elle fructifie, il faut avoir soin d'obtenir de l'ordinaire tous les pouvoirs nécessaires, comme le pouvoir d'absoudre de tous les cas réservés à l'évêque, même avec censure, la communication du chapitre *liccat*, et le pouvoir de dispenser des vœux, des juremens et des empêchemens à l'usage du mariage. De plus, on n'entreprendra la mis-

sion dans un lieu que sur la demande qui en aura été faite, au moins par le curé.

V. La mission dure ordinairement douze jours, dont les huit premiers sont consacrés aux sermons de morale et des fins dernières de l'homme, les trois suivants à l'exercice de l'oraison mentale, et le dernier à la bénédiction. Dans les petites localités, elle dure au moins dix jours, dont sept employés aux sermons de morale et de dogme, deux à l'exercice de l'oraison mentale, le dixième à la bénédiction. Cela ne doit néanmoins s'appliquer qu'aux lieux peu peuplés, car dans ceux qui contiennent quatre mille âmes et au-dessus, la mission dure tout le temps nécessaire. Il nous est arrivé de la continuer pendant dix-huit, vingt-quatre et même trente-six jours, comme à Foggia. En un mot, le supérieur la continuera jusqu'à ce qu'il présume raisonnablement que tout le monde s'est confessé.

VI. On ne doit pas renouveler trop fréquemment les missions dans le même lieu; il convient qu'elles se fassent à trois ou quatre ans au moins d'intervalle. Du reste il ne faut pas s'imaginer que, si dans une seconde mission les esprits ne sont pas aussi remués que pendant la première, elle est moins fructueuse, car lorsqu'une mission se donne dans un lieu où il n'y en a pas eu depuis long-temps, elle produit naturellement une plus vive impression que la seconde, qui se fait trois ou quatre ans après. Mais si les esprits sont moins remués, les fruits sont souvent plus grands, car la seconde mission remédie aux rechutes et raffermi entièrement dans le bien ceux qui y avaient persévéré.

Nous terminerons en appelant l'attention sur plusieurs excellens avis ou maximes que le P. Paul Segneri célèbre



missionnaire d'Italie a tracés pour la bonne direction des missions et des missionnaires : 1° On ne doit confesser les femmes qu'au confessionnal. 2° Il ne faudra permettre aucune confession publique, surtout aux femmes, et aucune réparation envers une personne offensée, sans avoir auparavant disposé les parties à la réconciliation. 3° Les confesseurs ne se chargeront pas sans nécessité de faire par eux-mêmes les restitutions de leurs pénitens, et dans le cas où ceux-ci ne voudraient pas se confier à d'autres, ils auront grand soin de tirer un reçu de celui à qui se fait la restitution. 4° Les missionnaires, excepté dans un cas pressant, éviteront de recueillir les aumônes pour les pauvres, et ne se chargeront pas non plus de leur en distribuer aucune, afin de ne pas donner occasion aux troubles et aux calomnies. J'ajoute qu'ils doivent surtout garder de s'ingérer dans les affaires temporelles, car si leur intervention est utile à quelqu'un, elle peut nuire ou déplaire aux autres, occasionner des bruits fâcheux, et faire perdre à plusieurs le fruit de la mission. 5° Les missionnaires ne se partageront pas entre plusieurs maisons pour y prendre leurs repas ou leur repos. 6° Dès que la mission sera terminée, ils partiront sans délai, refusant d'accepter les invitations qui leur seraient faites de rester pour se reposer. 7° Ils ne se troubleront pas à la vue des difficultés que les méchants susciteront pour mettre obstacle au succès de la mission. Ils ne se décourageront pas si dès le principe on les accueille mal, car ils doivent être assurés qu'ils emporteront à la fin l'affection de tous. 8° Ils doivent s'attendre (qu'on n'oublie pas ceci) en récompense de leurs fatigues et de leurs souffrances, aux mépris, à l'ingratitude des hommes, tel est ordinairement la récompense de ceux qui travaillent pour la seule gloire de Dieu.

---

## CHAPITRE XI.

### DEVOIRS DU SUPÉRIEUR DE LA MISSION.

Avant tout, le supérieur tracera l'horaire ou déterminera les heures pour les exercices de la mission, et les autres devoirs de la manière suivante : Lever à six heures du matin. Méditation à six heures et demie. Rentrée à une heure. Instruction et catéchisme (ces deux exercices se font en même temps) à quatre heures. Sermon à cinq heures. Souper à neuf heures et demie. Examen de conscience et coucher à dix heures et demi. Repos à onze heures.

Cet horaire est adopté ordinairement, surtout en hiver qui est la saison la plus convenable pour les missions. Je dis ordinairement, car lorsque le concours des pénitens est très-grand on reste le matin sept heures de suite au confessionnal, notre usage n'étant pas de confesser l'après-midi, et aucun missionnaire ne peut sortir de l'église sans la permission expresse du supérieur. J'ai ajouté en hiver, parce qu'au printemps on ne prend pas sept heures de sommeil, mais six et demie, à cause d'une heure ou une heure et demie de repos auquel on se livre pendant le jour. On se lève alors à trois heures environ, et on se couche à neuf heures ; demi-heure après le lever, on va à l'église, parce que l'oraison est renvoyée après le repos qu'on prend dans le jour. En hiver, le matin après le lever, et une demi-heure où tous gardent le silence, une autre demi-heure est consacré à

l'oraison que l'on fait en commun, et ensuite on se rend à l'église.

Pendant le repas, où tous doivent être assis à leur rang, on garde le silence et on lit quelque vie de saint. Chacun en lit un fragment, à commencer par le supérieur, et continuant ainsi suivant l'ordre des places. Au repas du soir, un seul père lira, pendant quelque temps, dans un ouvrage relatif à la sainte Vierge. On prendra garde de n'être pas recherché dans la qualité des alimens ; car rien n'édifie autant le peuple que la mortification et la frugalité des repas des missionnaires ; rien au contraire ne le scandalise autant que de savoir qu'ils se livrent à la bonne chère. Quand une mission a lieu, le peuple s'informe avec soin des mets qu'on leur sert. Dans certains lieux où depuis long-temps il n'y avait pas eu de mission, nous avons trouvé des personnes qui s'étaient scandalisées de ce que les derniers missionnaires ne se refusaient ni de la volaille, ni des fruits choisis, ni des vins étrangers, etc. Dans un autre lieu de ce royaume, la mission fut donnée par des pères, excellens prédicateurs et confesseurs ; mais comme les missionnaires avaient une table trop recherchée, on me dit que leurs travaux produisirent peu de fruits. C'est pour cela que dans nos missions il est d'usage qu'on ne mange à dîner, les jours gras, que la soupe et le bouilli, et les autres jours que la soupe et un plat en maigre, et le soir une salade avec quel qu'autre chose, du fromage et des fruits ; seulement, le dernier jour de la bénédiction on sert un plat de plus ; mais jamais de volaille, de gibier, de poissons délicats, de pâtisseries, d'entremets recherchés. A table, chacun servira à son tour, suivant qu'il en sera chargé par le père économe.

Après le dîner et le souper, il y aura une demi-heure de

récréation, à la fin de laquelle les missionnaires cesseront leurs délassemens ou leurs discours récréatifs, et chacun s'occupera alors de l'emploi qui lui est confié, et, s'il n'a rien à faire, il s'occupera à confesser jusqu'à l'heure de l'instruction, ou bien à prier ou à étudier. Pendant l'instruction ou le sermon, ceux qui devront prêcher le lendemain s'y prépareront. Du reste, tous les pères (à moins que le supérieur n'ait expressément permis à l'un d'eux de rester à la maison), et surtout les jeunes missionnaires, s'ils ne sont pas occupés, doivent assister à l'instruction, ou du moins au grand sermon. Après le sermon et la discipline, ils se retireront tous à la maison et entendront les hommes qui voudront se confesser jusqu'à l'heure du souper. Dans toutes ces occasions le supérieur donnera l'exemple, spécialement au lever, dès que le signal en sera donné le matin, au coucher, pour le silence, pour les confessions; car, s'il manquait à la règle, son exemple engagerait les autres à la transgresser eux-mêmes sans scrupule, et, ce qu'il y aurait de pis, manquant lui-même, il n'aurait pas la force de les reprendre.

En second lieu, le supérieur assignera à chaque missionnaire les exercices de la mission qu'ils devront faire. Il désignera un père pour le sermon, un autre pour l'instruction, un autre pour la méditation du matin, un autre pour le catéchisme, qui sera ordinairement fait par le clerc : celui-ci sera chargé, en outre, d'avertir les prêtres de l'heure où ils doivent dire la messe, l'un après l'autre, afin qu'ils ne se trouvent pas réduits à la dire plusieurs ensemble au dernier moment. Le supérieur désignera un autre père pour les exercices des prêtres, et un autre pour les exercices séparés des séminaristes, s'il y a un séminaire dans l'endroit; car les séminaristes ne profiteraient

guère en participant à ceux des prêtres. De plus, il désignera un missionnaire pour les exercices des personnes plus distinguées, lesquels se font à part, le matin, dans quelque congrégation ou chapelle. Ces exercices produiront un grand fruit pour les personnes instruites de l'endroit, parce qu'en certains lieux ces personnes se rendent peu à la mission ; mais, quand il y a pour elles des exercices particuliers, elles ont coutume d'y venir, et comme on leur parle familièrement et qu'on touche leur cœur, plusieurs se donnent à Dieu, et leur bon exemple entraîne ensuite la réforme de tout le pays. Le supérieur désignera aussi un père pour les exercices dans les monastères de religieuses, s'il s'en trouve dans l'endroit, et si elles le demandent ; autrement, il est inutile de s'offrir et de faire aucune démarche dans ce but. Il désignera encore un missionnaire pour les exercices des prisonniers et pour les confesser. Les autres exercices moins importants, savoir : les exhortations, le rosaire, la discipline, etc., seront tour à tour confiés aux missionnaires. Toutefois, le supérieur chargera invariablement un ou deux collaborateurs d'aller confesser les malades qui les feront appeler. Il en désignera aussi un ou deux, surtout au commencement de la mission, pour aller dans les rues inviter le peuple à venir à l'église assister aux instructions. Enfin, au début de la mission, il aura soin de faire visiter les personnes les plus considérables du lieu. Quant à l'évêque, au grand-vicaire, etc., le supérieur leur rendra visite en personne, et s'ils ne se trouvent pas dans l'endroit ou se donnent à la mission, mais dans un lieu voisin, du moins il enverra deux pères pour les visiter et leur demander de bénir les efforts des missionnaires.

En troisième lieu, le supérieur assignera à chacun son

emploi. Il établira un économe qui sera chargé d'administrer la mission, de pourvoir aux provisions du ménage et à toutes les dépenses qui se feront pendant la mission. En outre, il établira un préfet d'église, qui sera chargé de placer la chaire et la statue de la sainte Vierge à côté, de préparer le crucifix, les torches, de procurer les clercs destinés à les porter, de disposer tout pour la communion générale et pour la bénédiction du dernier jour, et de faire faire les croix, ou le Calvaire qui seront plantés. Il établira enfin un préfet des réconciliations, dont le devoir sera de s'informer des inimitiés qui pourraient exister dans l'endroit, pour y faire succéder la paix et le pardon des injures.

---

## CHAPITRE XII.

### VERTUS PARTICULIÈRES QUE LES MISSIONNAIRES DOIVENT PRATIQUER PENDANT LA MISSION.

Ces vertus sont : 1° L'obéissance. Sans une obéissance exacte au supérieur de la mission, tout se fera avec désordre, trouble et confusion, la mission ne produira pas de grands fruits ; car si l'on n'obéit pas exactement aux règles et aux ordres du supérieur, il est hors de doute que les exercices seront entremêlés et manqueront quelquefois. La mésintelligence entre le supérieur et ses subordonnés, et entre les subordonnés eux-mêmes, enfante les concurrences, les jalousies, les murmures, qui produisent à leur tour un grand dégoût et des contre-temps. Comment alors la mission tournerait-elle à la plus grande gloire de Dieu ? Un navire dirigé par plusieurs pilotes fait nécessairement un voyage malheureux. Aussi chaque missionnaire doit-il obéir aveuglément et en tout aux ordres du supérieur. On pourra rappeler au supérieur les choses qu'il ignore ou auxquelles il ne fait pas attention ; mais, après lui avoir fait cette représentation, il faut demeurer tranquille, s'abstenir de répliquer, et tout au moins d'engager une discussion ; autrement, cela causerait du trouble au supérieur, on se troublerait soi-même, et quand une fois l'esprit est troublé, on travaille à contre-cœur ; tandis que, pour marcher dans la bonne voie au milieu des travaux des missions, il faut travailler avec tranquillité. 2° L'humilité. Nul ne doit

être assez téméraire pour prétendre à aucun office relevé, ou à l'emploi de prédicateur. Celui-là causerait un grand scandale qui montrerait, directement ou indirectement, le désir de faire le sermon ou l'instruction, ou tout autre exercice qui ne lui aurait pas été confié. Il mériterait d'être rejeté du nombre des missionnaires, ou d'être toujours mis de côté. Il convient plutôt de témoigner du goût pour les exercices les plus humbles, comme de faire le catéchisme, le rosaire, etc. Il est encore mieux de se montrer toujours prêt à entendre les confessions, surtout celles des hommes. J'avertis, en passant, les confesseurs que s'il leur vient des pénitens bien disposés, ils ne doivent jamais les renvoyer pour faire leur examen de conscience, spécialement lorsque ces pénitens sont peu instruits, comme nous l'avons dit dans l'instruction des confesseurs (cap. ult. III, n. 18) : mais le confesseur doit les examiner lui-même, suivant l'ordre des commandemens. En somme, si le travail d'entendre les confessions, n'est pas, dans les missions, un emploi éclatant, c'est le plus important de tous, celui qui procure le plus de gloire à Dieu. La multitude loue le prédicateur et l'honore, le traite de saint, d'excellent missionnaire, lui baise les mains, la robe, et se recommande à ses prières ; celui, au contraire, qui passe neuf ou dix heures par jour au confessionnal, n'est pas même nommé, ni regardé. Mais peut-être ce confesseur oublié acquerrait-il plus de mérite auprès de Dieu en un seul jour, que le prédicateur avec tout l'éclat de ses sermons et toutes ses fatigues, avec les acclamations et les applaudissemens du peuple. Le père Segneri nous avertit sagement que le missionnaire ne doit attendre en compensation de ses sueurs que la gloire de Dieu et le bien des âmes, et pour lui-même les médisances, les mépris, les dégoûts, en ayant soin de



rapporter toujours à Dieu les honneurs qu'on lui fait ; autrement, s'il se réjouit avec complaisance de ses talens et de ses propres éloges, il perdra plus qu'il ne gagnera de mérite par ses travaux, car il entendra cette terrible parole : *Recepisti mercedem tuam*. Enfin, les missionnaires doivent supporter avec humilité le mauvais accueil, ou les autres mépris qu'ils reçoivent des habitans du lieu, sans même s'en plaindre. Le même père Segneri disait que celui qui n'a pas le courage de souffrir les mépris et les amertumes n'est pas propre à devenir missionnaire.

5° La mortification. Chaque missionnaire devra se contenter de la nourriture et du lit qu'on lui donnera, sans exiger autre chose. Celui qui va en mission, doit y aller avec la pensée et le projet, non point de se promener, mais de souffrir pour gagner des âmes à J.-C. Il s'abstiendra de visiter les choses curieuses du pays, à moins que ce ne soit un objet de dévotion, de sortir de la maison pour se distraire, ou de se tenir aux fenêtres du logis qu'il habite. Le peuple regarde les missionnaires comme des saints, comme des hommes morts à toutes les choses de ce monde, comme n'ayant plus ni chair ni sens ; aussi dès qu'une de leurs actions cesse de paraître sainte, elle cause de l'étonnement et scandalise.

4° La piété, surtout dans la célébration de la messe. Tout prêtre, comme nous l'avons dit plusieurs fois, qui offre le St. Sacrifice trop vite et avec peu de dévotion, scandalise le peuple ; mais il serait bien plus grand le scandale que causerait un missionnaire qui imiterait sa conduite. Qu'on ne dise pas qu'en temps de mission il faut abrégé les dévotions pour consacrer plus de temps aux confessions et aux exercices ; car, si les auditeurs ou

les pénitens ne regardent pas un confesseur ou un prédicateur comme un saint, leurs discours ne feront qu'une impression passagère sur leur esprit. Chacun célébrera donc la messe avec la dévotion convenable, et en temps de mission avec plus de piété que de coutume, afin d'édifier le peuple. Et l'on ne manquera pas de faire l'action de grâces après la messe, au moins pendant un quart d'heure, comme notre constitution le prescrit. Mais, dans les missions, ce serait un défaut de la prolonger au-delà d'un quart d'heure, lorsqu'il y a beaucoup de pénitens qui attendent pour se confesser.

5° La modestie. Les missionnaires doivent être très-modestes dans leurs regards et dans leurs paroles. Ils seront attentifs à mettre une grande réserve dans leurs regards, soit à l'église soit dans les rues, et les maisons où il y a des femmes. Ils ne doivent jamais oublier que le peuple observe surtout avec attention si un missionnaire regarde les femmes en face. En un certain lieu, en parlant d'un missionnaire, homme saint, mais qui négligeait cette réserve des yeux, on disait : Il peut être saint, mais il regarde les femmes. On doit être aussi modeste dans ses paroles, et se taire sur les défauts d'autrui ; mais on doit dire du bien de tout le monde, et surtout parler avec estime des religieux et des prêtres. Si l'on entend médire du prochain il faut garder au moins le silence, lorsqu'il est impossible de l'excuser.

6° Les missionnaires seront remplis de politesse envers tout le monde, saluant tous ceux qu'ils rencontreront sur leur chemin fussent-ils des derniers rangs du peuple. Rien n'affectionne plus la multitude aux missionnaires et ne l'attire davantage à Dieu, que de s'en voir saluée et prévenue. Ces attentions, néanmoins, ne doivent avoir lieu que

pour les hommes, et non pour les femmes. Si les missionnaires en rencontrent, ils passeront auprès d'elles les yeux baissés vers la terre; si ce sont des dames d'un rang plus élevé, ils les salueront en se découvrant, mais les yeux toujours baissés. Ils seront donc avec les habitans du lieu pleins de politesse, au point de n'avoir jamais de discussion avec eux, et de leur céder en tout ce qui ne compromettra pas les intérêts de la mission. Outre cette politesse et cette humilité, les missionnaires auront de la gravité; ainsi ils éviteront l'intimité avec quelque personne que ce soit du pays; par conséquent ils s'abstiendront de causer avec les autres de nouvelles ou de choses étrangères au bien de la mission. A plus forte raison s'abstiendront-ils de faire des visites sans nécessité et sans la permission du supérieur.



## APPENDICE

Dans lequel il est brièvement parlé de cinq objets sur lesquels le prédicateur doit instruire le peuple dans les missions, ainsi que de plusieurs choses nécessaires au salut. — I. De l'amour envers Jésus crucifié. — II. De la dévotion envers sa divine mère. — III. De la nécessité de la prière pour faire son salut. — IV. De la fuite des occasions dangereuses. — V. De la perte des âmes qui, par honte, taisent leurs péchés en confession.

### PREMIER POINT.

#### De l'amour envers Jésus crucifié.

1° Dans les missions, on ne traite ordinairement que des quatre fins dernières de l'homme, et d'autres sujets propres à exciter la terreur; bien peu parlent, si ce n'est en passant, de l'amour que Dieu porte aux hommes et de l'obligation où ils sont de l'aimer. Il est hors de doute que les prédications sur des sujets terribles sont très-utiles, et même nécessaires, pour réveiller les pécheurs endormis dans le vice; mais il faut être bien persuadé que les conversions opérées par la seule crainte des châtimens divins n'ont pas de durée: elles durent seulement l'espace de temps que se conserve la terreur qu'elles ont inspirée; mais, lorsque cette terreur se dissipe, l'âme, restée faible à raison des péchés commis, retombe aisément à la moindre tentation. A moins que le saint amour de Dieu

ne pénétre le cœur, il est difficile de persévérer. Telle était la persuasion de S. Pierre d'Alcantara, qui, dans les sermons, où il parlait ordinairement sur des sujets terribles, comme la mort, le jugement et l'enfer, atterrait ses auditeurs, en leur représentant avec quelle rigueur la justice divine frappe les obstinés; mais, en même temps, il tempérant leur crainte en indiquant les remèdes aux péchés commis, en faisant espérer le pardon par les mérites de Jésus-Christ, suivant les douces promesses qu'il a faites à ceux qui se confient en sa miséricorde; d'autant plus qu'il a voulu tout souffrir et mourir de douleur sur la croix pour obtenir aux pécheurs leur pardon et la grâce de résister à l'avenir aux tentations de la chair et de l'enfer. C'est ainsi que le saint attirait tout le monde à Jésus-Christ, savans et ignorans, et avec un tel concours que là où il prêchait, l'église ne pouvait contenir les auditeurs, et la conversion était générale partout où il se faisait entendre.

Le but principal du prédicateur, dans les missions, doit donc être d'allumer dans tous ses auditeurs le feu de l'amour divin.

2° Mais les sermons spéculatifs, où l'on démontre l'excellence de l'amour divin, n'atteignent point ce but; on n'y parvient qu'en faisant voir l'amour que Jésus-Christ nous a porté pendant sa vie, et spécialement dans sa passion. S. François de Sales dit, à ce sujet, dans son traité de l'amour de Dieu: « L'amour qui ne naît pas de la passion est faible. Un chrétien qui a de la foi, n'entendra pas représenter combien Jésus-Christ a souffert pour le sauver, sans être embrasé de l'amour du Sauveur, et l'on peut, dès-lors, espérer avec raison qu'il persévèrera dans la grâce jusqu'à la mort. »

5° Je citerai à cette occasion ce qu'on m'a raconté d'un célèbre missionnaire. Se trouvant chargé du grand sermon, dans un lieu très-peuplé, il fit, entre autres, un sermon spéculatif sur l'amour de Dieu, et il invita un prêtre très-instruit à venir l'entendre; ce prêtre m'a assuré que c'était un morceau savant, rempli de textes de l'écriture, des saints pères, et de raisons théologiques. Il fut loué du petit nombre d'auditeurs qui le comprirent, mais la majeure partie de l'auditoire n'en retira aucun ou presque aucun fruit, parce qu'elle le comprit mal; certes le résultat eut été beaucoup plus heureux, si le prédicateur se fût borné à exposer familièrement l'amour que nous a témoigné Jésus-Christ en venant au monde souffrir et mourir pour nous.

4° Dans nos missions, et spécialement dans les trois derniers jours, nous ne parlons que de la passion du Sauveur, afin de mettre les âmes en union avec Jésus-Christ. Mais ce n'est pas seulement pendant ces trois derniers jours, c'est chaque jour de la mission, que le prédicateur fera bien d'exciter, de la manière la plus convenable, des sentimens d'amour envers Jésus-Christ. Dans ce dessein, il recommandera à ses auditeurs d'avoir soin chacun de se procurer une image du crucifix, devant laquelle il viendra prier plusieurs fois le jour, et demander les grâces nécessaires, spécialement celle d'aimer Jésus-Christ jusqu'à la mort; c'est par l'intercession de sa divine mère, de l'ange gardien, de tous les saints patrons, qu'ils demanderont cette grâce de l'amour de Dieu, qui comprend toutes les grâces.

5° Il convient aussi que, de temps en temps, le prédicateur enseigne au peuple quelques pieuses maxime qui doivent être gravées dans le cœur de tout bon chré-

lien, pour le conserver dans la grâce de Dieu et dans la soumission à sa sainte volonté, par exemple : « O Dieu ! » plutôt tout perdre, que de vous perdre. Perdre Dieu, » c'est tout perdre. Y a-t-il quelqu'un qui nous ait plus » aimés que Dieu ? Tout ce que Dieu veut est bien ; ainsi » nous devons tout accepter de lui, etc. » Il est encore utile d'insinuer quelques prières jaculatoires, qui raniment dans l'âme l'amour de Dieu, par exemple : « *Deus meus, et* » *omnia*. Mon Dieu, c'est vous seul que je veux, et rien » de plus. Qui aimerai-je, si ce n'est vous, ô Jésus, qui » êtes mort pour moi ? etc. » Ces affections vives aident beaucoup à tenir allumé dans les cœurs le feu sacré du divin amour.

#### DEUXIÈME POINT.

##### De la dévotion envers la mère de Dieu.

1° Durant la mission, il faut également inspirer souvent la dévotion pour la mère de Dieu. Cette dévotion n'est pas une de celles qu'on appelle de simple surrogation, comme disent plusieurs saints et tous les maîtres de la vie spirituelle ; elle est réputée nécessaire pour le salut éternel, non pas de nécessité absolue, mais au moins de nécessité morale ; aussi il est permis de mal augurer de celui qui est habituellement étranger à une telle dévotion. Il doit nous suffire pour en être convaincus de savoir que l'Église nous fait appeler la sainte Vierge notre espérance ; puisqu'elle l'a fait saluer dans le chœur de toutes les églises, soit cathédrales, soit appartenant aux religieux, par ces paroles : *Spes nostra, salve*.



2° C'est à cela que répondent les paroles suivantes de S. Bernard, quand il appelle Marie : *Plenus aquæductus ut accipiant cæteri de ejus plenitudine.* (Serm. de Aquæduct.) Il dit dans un autre endroit que Jésus-Christ : *Redempturus humanum genus, univèrsum pretium contulit in Mariam.* (de Nativ. B. V.) Ailleurs il ajoute : *Si quid spei nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis, ab ea noverimus redundare.* (Serm. de Nativ. B. V. vel de Aquæduct.) Dans un autre endroit : *Nulla gratia venit de cælo ad terram, nisi transeat per manus Mariæ.* (Serm. in Virg. nat.) Dans un autre : *Sic est voluntas ejus, qui totum nos habere voluit per Mariam.* (Serm. de nat. vel de aquæduct.) D'où le P. Noël Alexandre, foudé sur ce célèbre passage de S. Bernard, a dit : *Vult Deus, ut omnia bona ab ipso expectemus, potentissima Virginis matris intercessione impetranda.* (Epist. 76, t. 4, théol. mor. in calce.) La même pensée est reproduite par le P. Contenson, lorsqu'il dit que personne ne participera au sang de Jésus-Christ que par l'intercession de sa divine mère, mettant ces paroles dans la bouche du Sauveur : *Nullus sanguinis mei particeps erit, nisi intercessione matris mee.* (Théo., t. 2, l. 10, d. 4, c. 1.) Mais pourquoi devons-nous espérer tous les biens de Dieu par l'entremise de Marie ? Le même S. Bernard en donne la raison, en disant quelque part que c'est parce que Marie a tout pouvoir auprès de Dieu pour en obtenir les grâces que nous désirons, et la bonne volonté envers nous pour nous sauver : *Nec facultas ei deesse poterit, nec voluntas.* (Serm. 1, in Assumpt.) Ailleurs il déclare que Marie est l'unique fondement de son espérance : *Filioli, hæc maxima mea fiducia, hæc tota ratio spei mee.* (Serm. de Nativ. vel de Aquæduct.) Il nous exhorte, dans un autre lieu, à demander à Dieu au nom de Ma-

rie toutes les grâces que nous désirerons. *Quæramus gratiam, et per Mariam quæramus, quia mater est.* (Ibid.) Enfin S. Bernard par ces belles paroles nous rend certains de la grâce divine et du salut éternel, si nous persévérons dans la dévotion envers Marie : *Ipsam sequens, non devias; ipsam rogans, non desperas; ipsam cogitans, non erras; ipsa tenente, non corrui; ipsu protegente, non metuis; ipsa duce, non fatigaris; ipsa propitia, pervenis.* (Hom. 1, missus.)

3° A ce sentiment de S. Bernard, nous pouvons joindre ce que plusieurs autres saints ont écrit en parlant de Marie. Ainsi S. Ephrem; *Non nobis est alia quam in te fiducia, o Virgo sincerissima.* Saint Bonaventure : *Nullus potest in cælum intrare, nisi per Mariam transeat tanquam per portam.* (Serm. 71, c. 5.) S. Bernardin de Sienne : *Omnia dona et gratiæ, quibus vult, quando vult, et quomodo vult, per ipsius manus dispensatur.* (Serm. 61.) Et ailleurs : *Tu, dispensatrix omnium gratiarum, salus nostra de manu tua est.* (Serm. 1, de Nat. B. V.) S. Pierre Damien : *Nihil tibi impossibile, cui possibile est etiam desperatos in spem salutis relevare.* (Serm. 1, de Nat. B. V.) Il ajoute que le fils honore sa mère en ne lui refusant aucune des choses qu'elle lui demande : *Filius nihil negans honorat.* J'omets mille autres passages de graves auteurs, qui expriment la même pensée, pour ne pas trop étendre cet écrit. Mais de tous ces passages nous sommes en droit de conclure que la dévotion envers la sainte Vierge est non-seulement utile, mais encore moralement nécessaire, comme dit S. Bernard, cité plus haut : *Nulla gratia venit de cælo ad terram, nisi transeat per manus Mariæ,* ce sentiment est aujourd'hui très-commun parmi les catholiques, comme nous l'avons prouvé dans notre livre des Gloires de Marie.

4° Ce sentiment ne plaît pas cependant à Muratori, qui

dit dans son livre de la Dévotion réglée, que la proposition suivante : « que Dieu n'accorde aucune grâce que par l'entremise de Marie, » est une hyperbole et une exagération qui s'est échappée dans un moment de ferveur de la bouche de quelques saints. Mais je ne sais comment ce grand littérateur a pu la traiter d'hyperbole, après que Jésus-Christ a daigné choisir cette créature privilégiée pour sa mère et pour sa coopératrice dans la rédemption du monde; on ne peut certes nier qu'il soit très-convenable que, Marie l'ayant pendant sa vie honoré et aimé plus que tous les hommes et tous les anges, Jésus-Christ l'ait élevée à la prérogative d'être l'intermédiaire de toutes les grâces nécessaires au salut, et qui sont les fruits des mérites du Sauveur, d'être enfin comme le canal de ses grâces, comme s'exprime S. Bernard. On est d'autant plus porté à le croire que l'Église, dans le *Salve Regina*, nous fait appeler cette mère : *Vita, spes nostra, salve*. On doit donc craindre beaucoup pour le salut de celui qui regarde avec indifférence la dévotion envers la sainte Vierge et néglige de lui demander son intercession; car, suivant l'opinion de S. Bernard, il se ferme le canal des grâces nécessaires à son salut. Le prédicateur doit inculquer à son auditoire tout ce que nous venons de dire.

### TROISIÈME POINT.

De la nécessité de la prière pour faire son salut.

1° Sur la nécessité de la prière, il faut observer que, quoique Dieu ait un grand désir de sauver tous les hommes, comme le dit l'apôtre : *Qui omnes homines vult salvos fieri* (1 Tim. II, 4), et que, d'après la remarque de

S. Thomas sur ces paroles, le Seigneur, voulant sauver tout le monde, ne laisse manquer personne de la grâce nécessaire : *Et ideo gratia nulli deest, sed omnibus, quantum in se est, se communicat*, cependant les théologiens enseignent que nul n'est sauvé sans le secours de Dieu qui ne s'obtient que par la prière : *Nullum salutem nisi Deo auxiliante operari ; nullum nisi orantem auxilium promereri*, comme l'a écrit Gennade (de Eccles. dogm. inter. opera. S. Augustini). S. Augustin ajoute qu'excepté les premières grâces, comme la vocation à la foi ou à la pénitence, Dieu n'en accorde qu'autant qu'on les demande, ce qui est vrai surtout de la persévérance finale : *Alia non nisi orantibus præparasse, sicut usque in finem perseverantiam* (L. de P. C. 5 et 16). D'où les théologiens concluent communément, avec S. Basile, S. Chrysostôme et le même S. Augustin, que la prière pour les adultes est nécessaire de nécessité de moyen ; en sorte que, sans la prière, il est impossible, dans l'ordre actuel, d'être sauvé.

2° C'est ce qu'enseigne l'Écriture : *Oportet semper orare* (Luc. XVII, 1.) *Petite et accipietis* (Joan. VI, 24). *Sine intermissione orate* (1 Thess. V. 17). En effet S. Thomas fait observer (3 p. qu. 39, art. 5), que ces mots *oportet, petite, orate* forment un précepte obligatoire sous peine de péché mortel, spécialement dans trois cas : 1° Quand on est en état de péché mortel, 2° quand on est en grand péril de pécher mortellement, 3° quand on est en grand péril de mort. Hors de ces cas, les docteurs disent (V. Lessius des Just. l. 2, C. 57, d. 3, n. 9 et seq.) que celui qui néglige pendant un mois ou deux de se recommander à Dieu, pèche mortellement ; la raison en est que, dans cet intervalle ordinairement, le démon, qui rode sans cesse autour des âmes pour les perdre, ne manque pas d'exciter

quelque grande tentation, et que celui qui, dans les grandes tentations ne prie pas et ne demande pas à Dieu son secours pour ne point tomber, succombera facilement. Or soyons bien persuadés que nous n'avons pas la force sans la grâce de Dieu, de résister aux fortes passions criminelles et aux suggestions violentes de l'ennemi qui nous assaillit, alors même que nous avons fait mille bons propos et mille promesses à Dieu; car, si nous ne nous recommandons pas à Dieu, nous serons certainement vaincus. D'autant plus que le concile de Trente condamne ceux qui prétendent que l'homme, qui est en état de grâce, peut y persévérer sans l'aide spéciale de Dieu: *Si quis dixerit, justificatum vel sine speciali auxilio Dei in accepta justitia perseverare posse vel cum eo non posse anathematisit.* (Sess. 6, 22.) Ainsi, pour persévérer, il ne suffit pas de la grâce ordinaire, mais il faut une grâce extraordinaire, qui ne s'obtient que par le moyen de la prière.

3<sup>o</sup> Rien n'est plus propre à nous encourager à prier que, les innombrables promesses que Dieu a faites, tant dans l'ancien que le nouveau Testament, d'exaucer quiconque le prierait. Ce qui surtout doit nous donner une grande confiance c'est cette considération des deux promesses dans lesquelles Jésus-Christ nous dit de prier avec la certitude d'obtenir les grâces que nous lui demanderons. L'une: *Amen, amen dico vobis: si quid petieritis in nomine meo, dabit vobis* (Joan. XVI, 23); l'autre: *Si quid petieritis me in nomine meo, hoc faciam* (Joan. XIV, 14). Ainsi, quand nous prions Dieu au nom de son fils, ou le fils en son propre nom, nous devons, nous, être certains d'obtenir la grâce demandée, parceque Dieu ne saurait manquer à ses promesses; à la condition cependant que la grâce sollicitée soit un bien spirituel, car les promesses divines n'ont pas pour

objet les biens temporels ; Dieu ne nous les accorde qu'autant qu'ils sont utiles à nos âmes. Mais, quand ce sont des biens spirituels, dit l'apôtre S. Jacques, que chacun les demande avec confiance, parceque Dieu les donne avec abondance : *Postulet à Deo, qui dat omnibus affluentem nec improperat* (Jacob. I, 5). Ces deux dernières paroles sont très-expressives ; elles signifient que, lorsqu'on adresse à Dieu une prière utile à son salut, et qu'on prie avec foi, Dieu l'exauce certainement ; et alors même qu'on lui a été infidèle, il accorde la grâce sans reprocher les infidélités passées. Quand donc nous demandons des grâces spirituelles, nous devons croire fermement que nous les obtiendrons, et dans le fait nous les recevons, comme nous l'assure S. Marc : *Omnia quæcumque orantes petitis, credite quia accipistis, et evenient vobis* (Marc XI, 14). D'après cela, que le prédicateur ne manque pas de recommander à celui qui prie de recourir toujours à l'intercession de Marie, suivant l'avertissement de S. Bernard, cité plus haut : *Queramus gratiam, et per Mariam queramus.*

4<sup>o</sup> Je ne saurais terminer ce point de la nécessité de la prière, sans me plaindre tant des prédicateurs que des auteurs des livres de dévotion, qui en parlent peu ; je me plains beaucoup plus encore des confesseurs, qui prennent peu le soin d'avertir leurs pénitens de cette nécessité de prier dans les tentations. Ils se bornent à leur faire faire le ferme propos et la promesse de ne plus offenser Dieu ; mais ils ne prennent pas la peine de leur faire comprendre que, lorsqu'ils sont tentés de pécher, spécialement par l'impureté, les propos et les promesses servent peu si l'on n'invoque pas Dieu à son secours. Lorsque la tentation est forte, on doit aussitôt se recommander à Dieu avec ferveur ; si la tentation ne cesse point, il ne faut pas cesser

non plus d'implorer le secours de Dieu pour ne pas succomber jusqu'à ce que la tentation ait fini ou du moins soit affaiblie. L'expérience prouve que l'invocation des saints noms de Jésus et de Marie, dans les tentations, est d'un secours merveilleux pour empêcher de consentir. C'est ce qui me fait dire que, si l'on voit tant de rechutes de la part d'ames pénitentes et contrites, la cause en est dans la négligence des confesseurs à leur inculquer que, dans les suggestions du démon, il faut aussitôt demander à Dieu son assistance.

5° On s'étonnera peut-être, en lisant cet appendice, que je recommande aux prédicateurs des missions de s'attacher à inculquer aux auditeurs qu'ils doivent recourir à Dieu, quand ils sont tentés, et (ainsi que nous l'avons dit dans le second point) se recommander souvent à la sainte Vierge, puisque les prédicateurs ne manquent pas ordinairement, surtout dans le dernier sermon, d'appuyer sur ces deux choses, la recommandation à Dieu dans les tentations, et la dévotion envers Marie. Oui, je sais que tel est l'usage; mais je réponds que, pour que les auditeurs se proposent fermement d'exécuter ces deux points si importans pour le salut, il ne suffit pas de les y exhorter une fois, et de leur rappeler ces deux choses dans le dernier sermon; il est nécessaire d'en parler dans tous, afin qu'elles restent imprimées dans leur mémoire, et qu'ils les mettent en pratique à l'avenir.

#### QUATRIÈME POINT.

De la fuite des occasions dangereuses.

1° Il faut insister fréquemment dans les missions sur ce quatrième point, car les ames se perdent en foule pour

n'avoir pas voulu fuir les occasions dangereuses. Oh combien se trouvent maintenant en enfer qui s'écrient en gémissant : malheureux que je suis, si j'avais fui cette occasion, je ne serais pas damné pour l'éternité ! Celui qui aime à s'exposer d'offenser Dieu, y périra, dit l'Esprit-Saint : *Qui amat periculum in illo peribit* (Eccli. III, 27). S. Thomas-d'Aquin en donne la raison ; dans son commentaire sur ce texte, il dit que lorsque nous nous exposons volontairement ou lorsque nous ne nous éloignons pas du péril, Dieu nous y abandonne. *Cùm exponimus nos in periculo, Deus nos dereliquit in eo*. Cela fit dire à S. Bernardin de Sienne que, de tous les conseils donnés par Jésus-Christ, celui de fuir les occasions du péché est le plus important, et qu'il est, pour ainsi dire, le fondement de la religion.

2° Le prédicateur doit donc avertir le peuple que, lorsqu'une tentation s'élève, et surtout lorsque l'occasion est actuelle, celui qui est tenté doit se garder de s'arrêter avec le tentateur. Le démon désire précisément qu'on parle avec lui, parce qu'il lui devient alors facile de remporter la victoire. Il faut s'éloigner sur-le-champ de l'occasion, en invoquant les saints noms de Jésus et de Marie, sans donner audience à l'ennemi qui nous tente.

3° S. Pierre dit que le démon rôde incessamment autour de l'ame pour la dévorer : *Adversarius vester diabolus circuit quærens quem devoret*. (I. Pet. v. 8.) S. Cyprien expliquant ce texte dit que l'ennemi : *Explorat an sit pars cujus aditu penetret*, examine s'il est un endroit par où il puisse pénétrer dans l'ame ; lorsqu'il se présente une occasion dangereuse, voilà la porte, dit alors le démon, qui m'ouvre l'accès de cette ame ; aussitôt il se met à la tenter, et quand on néglige de fuir l'occasion, on succombe presque toujours, surtout s'il s'agit d'un péché d'impureté. Aussi le



démon se met beaucoup moins en peine de nos bons propos et de nos promesses de ne plus offenser Dieu, que de nous voir fuir les occasions, car l'occasion dont on ne s'éloigne pas devient comme un bandeau placé devant les yeux, qui nous fait oublier toutes les vérités éternelles, toutes les lumières reçues, toutes les promesses faites à Dieu. Celui qui est engagé dans les péchés impurs, celui-là doit fuir non-seulement les occasions prochaines, mais encore les occasions éloignées parce que la nature même de ses habitudes rendrait la résistance plus faible. Il ne faut pas objecter que c'est là une occasion nécessaire, qu'on n'est pas tenu de fuir, puisque Jésus-Christ a dit : *Si oculus dexter scandalizat te, erue eum et projice abs te.* (Matth. v. 50.) Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le pour ne pas vous damner, et jetez-le loin de vous : *Projice abs te*, fuyez cette occasion, quoiqu'elle soit éloignée, car votre faiblesse la rend prochaine pour vous.

4 S. François d'Assise, parlant des personnes qui craignent Dieu, donne un autre excellent avis au sujet des occasions éloignées; il dit que dans ces occasions le démon ne tente pas l'ame de celui qui a la crainte de Dieu à commettre des fautes graves, mais qu'il s'efforce de l'enchaîner par des fautes légères de telle sorte qu'avec le temps ces fautes deviennent un lien qui sert au démon à traîner l'ame jusqu'au péché mortel. C'est pourquoi dans nos relations avec les personnes de sexe différent, nous devons être attentifs à briser dès le principe toute espèce d'attachement, quelque faible qu'il soit à éviter aussi les occasions éloignées, comme les regards fixes et directs, les saluts affectueux, les billets, les présents et surtout les paroles tendres.

5° Il faut bien se persuader par dessus tout que nous,

qui sommes de chair, nous n'avons point par nous-mêmes la force de conserver la vertu de chasteté; Dieu seul dans sa bonté peut nous accorder cette force. Il est vrai que le Seigneur exauce quiconque le prie; mais lorsqu'on s'expose à l'occasion, et que, la connaissant, on ne s'en éloigne pas encore bien qu'on prie, Dieu ne nous exauce plus, suivant cet avertissement de l'Esprit-Saint déjà cité : *Qui amat periculum in illo peribit*. Mon Dieu, combien n'avons pas vu de personnes vivant même saintement, qui pour n'avoir pas fui les occasions de cette nature, ont succombé et se sont endurcies dans le péché! *Cum metu et tremore*, nous dit l'apôtre, *vestram salutem operamini*. (Philip. II. 12.) Quiconque ne tremble pas et ne s'arrache pas aux occasions dangereuses, spécialement à celles de l'impureté, se sauvera bien difficilement.

6° Les avis sur la fuite des occasions dangereuses sont trop importans pour qu'il suffise que le prédicateur en parle une fois au peuple, et même qu'il y consacre un sermon entier, usage fort bon d'ailleurs; mais ces mauvaises occasions sont si nombreuses, et les hommes sont si peu attentifs à les fuir, d'où résulte une grande ruine pour les âmes qu'il est absolument nécessaire que dans la mission on revienne plusieurs fois sur la fuite des occasions dangereuses, parce que de là dépend le salut de plusieurs qui, bien que fréquentant la mission, n'auraient peut-être pas assisté à ce sermon.

7° J'ajoute un autre avis qu'il serait bon que le prédicateur donnât à tout le monde, spécialement aux confesseurs présens à ce sermon; lorsqu'un pénitent ne s'est jamais éloigné de l'occasion où il avait coutume de pécher, il est nécessaire qu'il fasse une confession générale, parce qu'on doit présumer alors que toutes celles qu'il a

faites en cet état sont nulles. Il en est de même de ceux qui aussitôt après s'être confessés de leurs péchés, et sans avoir jamais donné aucun signe d'amendement, sont retombés dans leurs anciennes habitudes, il n'y a qu'une confession générale qui puisse les porter à changer de vie.

#### CINQUIÈME POINT.

De la perte des ames qui, par honte, taisent leurs péchés en confession.

1<sup>o</sup> Dans les missions, il faut encore inculquer avec force et à plusieurs reprises la nécessité de vaincre la honte qu'on éprouve à confesser ses péchés. Ceux qui ont l'expérience des missions n'ignorent pas que cette maudite honte peuple l'enfer de damnés. Aussi la réparation de ce malheur est le plus grand fruit des missions, qui, par ce motif, sont non-seulement utiles mais nécessaires dans les campagnes; en effet comme les confesseurs s'y trouvent en petit nombre, et y sont d'ailleurs parens ou amis de leurs pénitens, cette honte y a d'autant plus d'empire pour faire cacher les péchés en confession.

2<sup>o</sup> C'est pitié de voir combien d'ames le démon gagne à lui, surtout en matière de péchés impurs. Satan fait perdre la honte au moment où on les commet, et la fait renaître au moment de s'en accuser. C'est ce qui a fait dire à S. Chrysostôme : *Pudorem dedit Deus peccato, confessioni fiduciam; invertit rem diabolus, peccato fiduciam praebet, confessioni pudorem.*

3<sup>o</sup> Hélas! ame chrétienne, vous avez péché, et si vous ne vous confessez pas, vous serez damnée. Pourquoi donc ne confesseriez-vous pas votre péché? La honte, dites-vous, vous en empêche; mais ignorez-vous que pour n'avoir

pas surmonté cette honte, vous brûlerez pendant l'éternité dans le feu éternel de l'enfer? On doit avoir honte d'offenser un Dieu trois fois saint, qui nous a créés; on ne doit pas avoir honte d'avouer les offenses qu'on a commises envers lui: mais si vous voulez taire vos péchés, du moins ne vous confessez pas; aux péchés commis ajoutez-vous les sacrilèges d'une mauvaise confession? Savez-vous ce que vous faites en commettant un sacrilège? Pour guérir le péché commis qui vous a mérité l'enfer, vous avez un remède dans le sang de Jésus-Christ qui sauvera votre ame, si vous vous en confessez bien; mais taire votre péché, c'est fouler aux pieds le sang même de Jésus-Christ.

4° La mission présente est pour vous une bonne occasion de confesser vos péchés à un prêtre qui ne vous connaît pas, qu'après la mission vous ne reverrez plus, et qui ne vous reverra plus lui-même; ne la négligez pas, car peut-être Dieu ne vous en ménagerait-il plus une pareille à l'avenir, et vous seriez damné. Songez que, si vous ne vous confessez pas à présent, le démon établira son empire absolu dans votre ame; Dieu vous abandonnera peut-être, et il n'y aura plus d'espérance pour vous. Allons! prenez courage, allez vous confesser sur-le-champ; qu'est-ce qui vous retient? Mais voici les prétextes que suggère le démon.

5° Mais que dira mon confesseur en apprenant que j'ai péché? Ce qu'il dira? Que vous avez été faible comme tant d'autres; que vous avez mal fait de pécher, mais que c'est une action glorieuse de vaincre la honte pour vous en confesser! Mais il ne manquera pas de me faire une forte réprimande? Non, et pourquoi la ferait-il? Sachez que les confesseurs ne peuvent avoir une plus grande con-

solation que de rencontrer une ame pénitente qui confesse ses péchés, parce qu'ils peuvent l'absoudre en toute sûreté et la délivrer de l'enfer.

6° Mais, réplique cette ame, je n'ai pas assez de confiance en mon confesseur pour lui découvrir ce péché. Eh bien! adressez-vous à un autre prêtre du lieu, ou à un étranger. Mais si mon confesseur sait que je me suis adressé à un autre, il s'en offensera et ne voudra plus m'entendre à l'avenir. La crainte de blesser votre confesseur vous ferait donc commettre un sacrilège et mériter l'enfer! Une fois dans l'abîme, votre confesseur pourra-t-il vous en retirer?

7° Mais qui sait si ce nouveau confesseur ne déclarera pas aux autres mon péché? Comment êtes-vous assez insensé pour supposer que votre confesseur voudra commettre un crime si énorme, que de rompre le sceau de la confession, et de déclarer vos péchés aux autres? A combien de confesseurs faut-il que vous découvriez vos fautes? Il suffit que vous vous en accusiez une seule fois à un seul prêtre qui, après avoir entendu votre confession en entendra cent autres semblables. Mais comment concevez-vous tant de craintes déraisonnables, et n'avez-vous pas celle d'être damné en taisant votre péché, ce qui vous laissera toujours sans consolation et sans paix; car en ne le confessant pas, il vous restera dans l'ame une vipère qui vous rongera le cœur pendant toute cette vie, et après votre mort pendant toute l'éternité.

8° Courage donc! hâtez-vous de découvrir au confesseur le fond de votre conscience, et aussitôt que vous vous serez confessé, vous retrouverez la paix perdue, et vous remercierez Dieu à jamais de vous avoir donné la force de vaincre le démon. Allons! ôtez vite de votre cœur cette

vipère qui vous tourmente ; confessez-vous, faites la paix avec Dieu. Écoutez , il suffira de dire à votre confesseur : Mon père, il me vient un scrupule sur le passé, mais j'ai honte de le dire. Dites cela, et ce sera ensuite à votre confesseur à vous délivrer de ce serpent qui vous fait éprouver par anticipation le supplice de l'enfer.

9° Tels sont les futiles prétextes dont s'autorisent tant de pauvres âmes pour cacher leurs péchés et se damner. Mais comme cette mauvaise honte n'a que trop d'empire, surtout chez les femmes , il faut avoir soin d'insister auprès d'elles sur les réponses aux faux prétextes qu'insinue le démon pour empêcher qu'on ne s'accuse de ses fautes.

10° Du reste je sais que dans toutes les missions on fait ordinairement un sermon particulier sur ce point ; mais cette matière est si importante qu'un sermon ne suffit pas : 1° Parce qu'il peut arriver que les âmes qui en ont un grand besoin n'y assistent pas ; 2° parce qu'aux personnes qui ont pendant long-temps caché leurs péchés , il ne suffit pas d'indiquer une fois le remède , il faut que le prédicateur traite souvent ce sujet que je regarde comme le plus important de la mission , puisque beaucoup de personnes qui ont assisté à tous les sermons, continuent néanmoins de taire leurs péchés. Il faut y insister surtout en prêchant dans les établissemens où se trouvent réunies et mêlées un grand nombre de filles et de femmes , parce que les occasions , et les fautes plus que les occasions y sont fréquentes ; on insistera d'autant plus qu'il est difficile de se procurer en pareil lieu un confesseur auquel on puisse se confesser avec moins de répugnance : Il faut donc revenir souvent sur la mauvaise honte qui fait garder le silence sur les péchés, et frapper les esprits

en citant des exemples funestes de confessions sacrilèges.

11° Il est d'usage dans toutes les missions de notre congrégation que le catéchiste rapporte chaque jour un de ces exemples. On en trouvera un grand nombre dans les bons auteurs. Il est je crois utile que le prédicateur s'en serve pour fortifier ses discours. Du reste, mes observations ont pour objet, non-seulement les sermons, mais les instructions, la méditation et même les exercices spirituels que les missionnaires donnent aux prêtres, car parmi ces prêtres il se trouve plusieurs curés et prédicateurs d'avent et de carême, et d'autres ecclésiastiques qui aiment à prêcher avec fruit.

---





---

# TABLE.

---

## INSTRUCTION PRATIQUE SUR LES MISSIONS.

Introduction.	Pag.	3
CHAPITRE PREMIER. — Des exhortations.		7
I. De l'exhortation de nuit.		<i>ib.</i>
Exemples de diverses exhortations de nuit.		12
Cantiques pour les exhortations de nuit.		21
II. De l'exhortation simultanée.		23
Exemple d'une exhortation simultanée.		24
III. De l'exhortation de jour.		25
Exemple de l'exhortation de jour.		26
IV. De l'exhortation de discipline.		28
Exemple de l'exhortation de discipline.		29
V. De l'exhortation de réparation des péchés de la langue.		32
Exemple de l'exhortation de réparation des péchés de la langue.		33
VI. De l'exhortation à la paix.		35
Exemple de l'exhortation à la paix.		37
CHAP. II. — Du rosaire de la sainte Vierge.		41
I. De la narration pour le rosaire.		<i>ib.</i>
Exemples de narration.		42
II. Des mystères du rosaire.		44
CHAP. III. — Des actes préparatoires à la confession des enfans.		52
Exemple du petit sermon pour la confession des enfans.		54
CHAP. IV. — Des soliloques pour la communion.		59
Exemple des soliloques,		60
Actes de préparation.		<i>ib.</i>
Exhortation à la paix avant de recevoir la communion.		62
Acte de désir précédant la communion.		64
Acte d'action de grâces après la communion.		65

<b>CHAP. V. — Du petit catéchisme, et de la doctrine chrétienne qu'on doit enseigner aux enfans, et du petit discours qui suit cette doctrine.</b>	<b>Pag. 69</b>
<b>I. Des avis pour le catéchisme.</b>	<i>ib.</i>
<b>II. Des choses qu'il faut expliquer aux enfans dans la mission.</b>	<b>70</b>
<b>Exemple du petit discours.</b>	<b>79</b>
<b>CHAP. VI. — Du grand catéchisme ou de l'instruction au peuple.</b>	<b>82</b>
<b>Exemples funestes de confessions sacrilèges.</b>	<b>90</b>
<b>CHAP. VII. — De la prédication.</b>	<b>100</b>
<b>I. De l'invention et du choix des matériaux.</b>	<i>ib.</i>
<b>1. Des lieux communs intérieurs.</b>	<b>101</b>
<b>2. Des lieux communs extérieurs.</b>	<b>104</b>
<b>3. De la manière de faire le choix des matériaux.</b>	<i>ib.</i>
<b>II. De la disposition des parties du sermon.</b>	<b>105</b>
<b>1. De l'exorde.</b>	<b>106</b>
<b>2. Des preuves.</b>	<b>110</b>
<b>3. De la péroraison.</b>	<b>115</b>
<b>III. De l'élocution.</b>	<b>119</b>
<b>1. Des tropes.</b>	<b>129</b>
<b>2. Des figures.</b>	<b>131</b>
<b>IV. De la mémoire, de la prononciation et du geste.</b>	<b>136</b>
<b>V. Avis particuliers pour les discours de mission.</b>	<b>140</b>
<b>Divers motifs pour l'acte de contrition.</b>	<b>147</b>
<b>Des sermons qu'on a coutume de faire pendant la mission.</b>	<b>150</b>
<b>VI. De l'exercice de l'oraison mentale.</b>	<b>151</b>
<b>VII. Du dernier sermon sur la persévérance, avec la bénédiction papale.</b>	<b>155</b>
<b>1. Du congé.</b>	<b>158</b>
<b>2. De la bénédiction.</b>	<b>161</b>
<b>VIII. Autres observations relatives au sermon de mission.</b>	<b>165</b>
<b>1. Des pratiques que l'on a coutume de faire à la fin du sermon.</b>	<i>ib.</i>
<b>2. De la plantation des croix.</b>	<b>168</b>
<b>Exemple d'exhortation pour la plantation des croix.</b>	<b>169</b>
<b>3. De la situation de l'auditoire et de la chaire.</b>	<b>170</b>

4. De l'heure du grand sermon.	Pag. 171
CHAP. VIII. — Autres exercices que l'on fait dans les missions.	175
I. De la méditation du matin.	<i>ib.</i>
II. Du discours aux frères de la congrégation.	176
Exemple d'un tel discours.	177
III. Du discours aux filles dévotes.	183
Exemple d'un tel discours.	<i>ib.</i>
CHAP. IX. — Des exercices de dévotion qu'on a coutume de pratiquer pendant les missions.	197
I. Des exercices pour le peuple et pour les filles dévotes.	<i>ib.</i>
II. Des exercices des prêtres.	201
CHAP. X. — Avis généraux pour la bonne direction des missions.	204
CHAP. XI. — Devoirs du supérieur de la mission.	212
CHAP. XII. — Vertus particulières que doivent pratiquer les missionnaires pendant le temps de la mission.	217
APPENDICE où l'on traite brièvement de cinq points, etc.	223
I. De l'amour envers Jésus-Christ.	<i>ib.</i>
II. De la dévotion envers la mère de Dieu.	226
III. De la nécessité de la prière pour faire son salut.	229
IV. De la fuite des occasions dangereuses.	233
V. De la perte des âmes qui, par honte, taisent leurs péchés en confession.	237



# NEUF SERMONS

A PRÉCHER

DANS LES TEMPS DE CALAMITÉ.



# NEUF SERMONS

A PRÊCHER

DANS LES TEMPS DE CALAMITÉ.

---

Il est à remarquer, sur ces discours, qu'on ne s'est pas beaucoup étendu, et qu'on n'a fait que noter les passages qui ont rapport à l'objet particulier du sermon ; on s'est aussi contenté d'indiquer les sentimens et les réflexions qui peuvent naître du sujet, afin que les prédicateurs puissent étendre et amplifier à leur gré, en ajoutant les considérations morales qui leur paraîtront les plus convenables contre les vices qu'ils voudront reprendre.

---

## I<sup>er</sup> DISCOURS.

Dieu nous menace du châtement pour que nous puissions l'éviter.

*Heu! consolabor super hostibus meis, et vindicabor de inimicis meis. (Is. 1. 24.)*

Voilà comment Dieu s'exprime lorsqu'il parle de châtimens et de vengeance ; c'est la justice qui l'oblige à se venger de ses ennemis. Mais remarquez bien, pesez attentivement ce mot *heu!* Cette exclamation de douleur par laquelle il nous fait entendre que si Dieu pouvait gémir, il gémirait amèrement, avant de nous punir, de la nécessité d'affliger ses créatures qu'il a tant aimées, aimées au point de donner sa vie pour elles. *Heu*, dit Cornélius à Lapidé. *dolentis est vox, non insultantis : significat se dolentem et*

*invitum punire peccatores.* Non ; ce Dieu, père des miséricordes, si rempli d'amour pour nous, ne se plaît point à nous corriger et à nous punir ; il se plaît à nous donner des consolations et à nous pardonner : *Ego enim scio cogitationes quas ego cogito super vos, ait Dominus, COGITATIONES pacis et non afflictionis.* (Jerem. xxix. 44.) S'il en est ainsi, pourquoi Dieu, dira-t-on peut-être, nous châtie-t-il, ou du moins, pourquoi paraît-il disposé à nous châtier ? Pourquoi ? parce qu'il veut user envers nous de miséricorde. Ce courroux qu'il nous montre n'est que miséricorde et patience. Soyons bien assurés, mes chers auditeurs, que si Dieu se montre irrité, ce n'est point pour nous punir, mais pour que nous nous amendions et qu'il puisse nous pardonner. Dieu nous menace du châtement, afin de nous sauver du châtement : c'est le sujet de ce discours.

Les menaces des hommes sont ordinairement l'effet de leur orgueil et de leur impuissance ; car, lorsqu'ils peuvent se venger, ils ne menacent pas, de peur que leur ennemi ne cherche à se soustraire à leur vengeance ; mais quand le pouvoir de se venger leur manque, ils ont recours aux menaces ; c'ar s'ils remplissent par elles leur ennemi de terreur, ils satisfont au moins en partie leurs ressentimens. Les menaces que Dieu nous fait sont d'une autre nature ; ce n'est point en effet parce qu'il ne peut point nous punir, nous savons bien qu'il peut le faire à tout moment, mais il nous tolère, il nous supporte, pour nous voir un jour repentans, libres des peines qui nous étaient dues : *Dissimulat peccata hominum propter pœnitentiam.* (Sapient. xi. 24.) Ce n'est pas non plus par haine qu'il nous menace, afin de nous tourmenter par la crainte du mal ; il le fait par amour, afin que nous cherchions à nous convertir et que nous évitions ainsi le châtement ; il



nous menace, parce qu'il ne veut pas que nous nous perdions ; il nous menace, parce qu'il nous aime : *Parcis autem omnibus, quoniam tua sunt, Domine, qui amas animas.* (Sap. xi. 27.) Il menace, mais en attendant il nous souffre et il retient le châtement, car il ne veut pas nous voir damnés, mais corrigés : *Patienter agit propter vos, nolens aliquem perire, sed omnes ad pœnitentiam reverti.* (II. Petr. iii. 9.) Ainsi les menaces de Dieu ne sont que des avertissemens doux et bienveillans que sa bonté nous donne, afin que nous puissions nous sauver en évitant les peines que nous avons encourues.

*Adhuc quadraginta dies, s'écrit Jonas, et Ninive subvertetur.* (Jon. iii. 4.) Malheureux Ninivites, dit-il, prenez garde, le moment de la vengeance arrive, je vous l'annonce de la part de Dieu, encore quarante jours, et Ninive sera détruite, et il n'y aura plus de Ninive au monde. Mais comment se fait-il que les Ninivites se repentirent et que leur ville fut épargnée ? *Et misertus est Deus.* (Ibid. 10.) Jonas s'afflige, il se plaint au Seigneur. Je m'étais réfugié à Tarse, dit-il, car je sais que vous êtes compatissant ; vous menacez et ne châtiez pas : *Scio quia tu, Deus, clemens et misericors es, et ignoscens super malitiâ.* (Jon. iv. 2.) Quand le prophète s'enfuit de Ninive, parvenu au milieu de la campagne, et brûlé des rayons du soleil, il se mit à couvert sous un lierre qu'il trouva sur sa route ; mais tout d'un coup le lierre se dessécha, et Jonas en fut si affligé qu'il aurait voulu mourir. Dieu lui dit alors : *Tu doles super hederam in qua non laborasti, neque fecisti ut cresceret... Et ego non parcam Ninivæ?* (Jon. iv. 10.) Tu te lamentes, parce que ce lierre a péri ; mais était-ce toi qui avais fait ce lierre ? Et tu ne veux pas que je pardonne aux hommes que j'ai créés de ma main ? La menace d'une ruine prochaine

quo le Seigneur fit faire à Ninive, dit S. Basile, ne fut point une prophétie, mais une simple menace dont l'effet devait être de convertir les habitans. Souvent, ajoute le saint, Dieu se montre irrité, parce qu'il veut user de miséricorde : *Indignans miseretur et minitans salvare desiderat*. Si quelqu'un vous crie : Prenez garde, dit S. Augustin, c'est une preuve qu'il ne veut point vous faire du mal : *Qui clamat tibi : Observa, non vult ferire*. Et c'est ainsi que Dieu fait avec nous ; il nous menace, dit S. Jérôme, non pour nous châtier, mais pour nous pardonner, si, écoutant ses avertissemens, nous nous amendons : *In hoc clementia Dei ostenditur; qui enim predicat pœnam, non vult punire peccantes*. Quelquefois, Seigneur, s'écrie S. Grégoire, vous paraissez devenir plus sévère et plus rigoureux, mais c'est alors que plus que jamais vous prétendez nous sauver ; vous menacez, mais par ces menaces vous ne voulez que nous appeler à la pénitence : *Sœvis et salvas ; terres et vocas*. Dieu ne pourrait-il pas châtier les pécheurs par des peines subites, leur envoyer la mort sans leur donner le temps de faire un retour en eux-mêmes ? Il le pourrait, mais il ne le fait pas ; il se montre irrité, armé de l'instrument du supplice, mais c'est moins pour nous punir que pour nous forcer au repentir.

Le Seigneur a dit à Jérémie : *Dices ad eos, si forte audiant, et avertatur unusquisque a via sua mala, et pœniteat ne mali quod cogito facere eis*. (Jer. xxvi. 5.) Va, et dis aux pécheurs, s'ils veulent l'entendre, que s'ils cessent de pécher, je retiendrai les châtimens que je leur ai destinés. L'avez-vous entendu, mes frères ? Le Seigneur vous adresse aujourd'hui par ma voix le même langage. Si vous vous amendez, je retracterai la sentence qui va vous frapper : *Neque Deus hominibus*, dit S. Jérôme, *sed vitis irascitur*. Ce

n'est pas l'homme qu'il hait, ce sont ses péchés; il les oublie même, ajoute S. Chrysostôme, si nous nous en souvenons : *Si nos peccatorum meminerimus, Deus obliviscetur.* Mais cela n'a lieu que lorsque humblement repentans nous lui en demandons sincèrement le pardon : dans ce cas, il nous l'a promis : *Humiliati sunt, non disperdam eos.* (II. Par. XII. 7.)

Mais pour que nous puissions nous amender, il faut que nous ayons un châtiment à craindre; autrement nous n'en viendrions jamais à changer de vie. Dieu, il est vrai, protège tous ceux qui dans leurs actions ont recours à ses miséricordes : *Protector est omnium sperantium in se.* (Ps. XVII. 51.) Mais ceux-là seulement qui espèrent en sa justice, et qui en même-temps la craignent; car l'espérance sans la crainte, dégénère en présomption et en témérité : *Qui timent Dominum speraverunt in Domino; adjutor et protector eorum est.* (Psalm. CXIII. 19.) Souvent dans les livres saints le Seigneur parle de la rigueur de ses jugemens, de l'enfer, et du grand nombre de ceux qui y tombent : *Ne terreamini ab his qui occidunt corpus; timete eum qui habet potestatem mittere in gehennam.* (Luc. XII. 4.) *Spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam.* (Math. VII. 13.) Pourquoi ce langage? Afin que la crainte nous détache des vices, des passions, de l'occasion, et que nous puissions ainsi espérer le salut qui est réservé pour les âmes innocentes, ou pour celles qui craignent et qui espèrent. Oh! que la crainte de l'enfer est puissante contre le péché. Dieu nous a créés et nous a rachetés par sa mort; il a voulu nous sauver et il nous a imposé l'espérance pour précepte, car il ne cesse de nous dire, pour nous encourager, que ceux qui espèrent en lui seront sauvés. *Universi qui sustinent te non confundentur.* (Psalm.

xxiv. 2.) Mais il veut aussi, et il nous l'ordonne que nous craignons la damnation éternelle. Certains hérétiques ont prétendu que tous ceux qui ont été justifiés, c'est-à-dire lavés par la pénitence, doivent se regarder comme justes et prédestinés; mais c'est là une erreur que le concile de Trente a condamnée (Sess, 6. can. 14 et 15.); car une telle certitude serait aussi nuisible au salut que la crainte lui est utile: *Ipse terror vester erit vobis in sanctificationem.* (Isa. viii. 14.) La crainte de Dieu sanctifie l'homme. C'était pour cela que David demandait au Seigneur de lui accorder cette crainte salutaire, afin que la crainte détruisît en lui les affections de la chair: *Confige timore tuo carnes meas.* (Psalm. cxviii. 120.)

Mais si nous devons craindre pour nos péchés, il ne faut pas que cette crainte nous abatte; elle doit plutôt nous conduire à nous confier en la miséricorde divine, comme faisait le même prophète, et nous faire dire avec lui au Seigneur: *Propter nomen tuum Domine, propitiaberis peccato meo; multum est enim.* (Psalm. 24. 11.) Comment? nous lui demandons le pardon, parce que nos péchés sont grands? Oui sans doute; car la miséricorde divine se montre avec plus d'éclat, là où la misère humaine est plus grande; le plus grand pécheur est celui qui témoigne le plus de cette miséricorde infinie; il espère en Dieu, parce que Dieu a promis le salut à celui qui espère en lui. *Salvabit eos qui speraverunt in eo;* (Psalm.) 56. 42. C'est pour cela que l'Écclésiaste a dit que la crainte de Dieu ne produit point de peine, mais qu'elle donne la joie et l'allégresse: *Timor Domini delectabit cor, et dabit lætitiā et gaudium.* (Eccl. 1. 21.) Car cette crainte même conduit à une espérance ferme qui rend l'âme heureuse et satisfaite. *Qui timet dominum nihil trepidabit, quoniam ipse est*

*spes ejus. Timeatis Dominum, beata est anima ejus.* (Eccl. 34. 16 et 17.) Oui, heureuse parce que la crainte tient l'ame éloignée du péché. *Timor domini expellit peccatum.* (Eccl. I. 27;) et en même temps elle imprime le désir très-vif d'observer les préceptes. *Beatus vir qui timet Dominum; in mandatis ejus cupit nimis.* (Psalm. III. 1.)

Il est donc nécessaire de se persuader qu'il n'est point dans la nature divine d'aimer à nous punir; car Dieu est la bonté infinie. *Deus cujus natura bonitas*, dit S. Léon, n'a pas d'autre désir que de nous faire du bien et de nous voir heureux. S'il punit, c'est qu'il le doit faire pour donner cours à sa justice, mais ce n'est point parce qu'il y trouve du plaisir. Punir, dit Isaïe, c'est une chose étrangère à son cœur; *Dominus irascetur ut faciat opus ejus.... peregrinum est opus ejus ab eo.* (Isa. 28. 21.) C'est pour cela que le Seigneur ajoute ces mots: *Ego fingo contra vos malum*: Je feins chaque jour de vouloir vous punir; pourquoi le fait-il? le voici: *Revertatur unusquisque a via mala*: (Jer. 18. 14.) Il le fait pour que nous nous amendions et que nous puissions ainsi éviter les peines que nous avons méritées? *Cujus vult misereatur, et quem vult indurat*, dit l'apôtre, (Rom. 9. 12.) et sur ce passage, (Serm. 5. n. 5.) dit que Dieu pour ce qui le concerne veut nous sauver, mais que nous le forçons à nous punir. *Sed quod misereatur, proprium illi est; non quod condemnat, nam eum cogimus.* Il est le père des miséricordes, non celui des vengeances; ainsi c'est en lui-même qu'il prend le motif de sa commisération envers nous; c'est nous qui lui fournissons celui du châtement. Eh! qui pourra jamais comprendre jusqu'où s'étend la miséricorde divine? Au moment même, dit le prophète, où Dieu nous montre le plus de courroux, notre sort le touche et lui fait compassion: *Deus iratus est*

*misertus est nobis.* (Psalm. 69.) O colère miséricordieuse ! s'écrie l'abbé Beroncosius ; *o ira misericors , quæ irascitur ut subveniat , minatur ut parcat.* Elle s'irrite pour nous secourir, elle nous menace pour nous pardonner. *Ostendisti populo tuo dura ,* dit encore le roi prophète ; *potasti nos vino compunctionis.* Dieu se montre la main armée contre nous, mais il ne le fait que pour nous exciter au repentir et à la douleur d'avoir péché contre lui : *Dedisti timentibus te significationem ut fugiant à facie arcus , ut liberentur dilecti tui.* Il se fait voir l'arc déjà tendu , la flèche près de partir ; mais il l'a retient afin que la terreur amène en nous le repentir ; et que le repentir nous conduise au salut ; *ut liberentur dilecti tui.* Je veux les remplir de terreur, dit le Seigneur, afin qu'excités par ce sentiment ils sortent de la fougue de leurs péchés et qu'ils reviennent à moi. *In tribulatione sua mane consurgent ad me.* (Os. 6. 1.) Oui, quoique le Seigneur nous trouve si ingrats, si dignes de châtimens, il désire ardemment que nous nous sauvions, parce qu'il nous aime et qu'il veut notre bonheur. *Da nobis auxilium de tribulatione.* Ainsi priait David et c'est ainsi qu'il faut que nous priions : Seigneur, faites que ce mal qui maintenant cause nos tribulations, nous fasse ouvrir les yeux, pour que nous puissions fuir le péché ; car si nous n'y parvenons pas, le péché nous entraînera vers la damnation éternelle, châtiment qui ne finit jamais. Que faites-vous donc, mes chers auditeurs ? Ne voyez-vous pas que Dieu est irrité ; qu'il ne peut plus vous attendre ni vous supporter ? Ne voyez-vous pas le châtiment s'accroître de jour en jour ? *Crescit malitia , crescit inopia rerum.* Vos péchés s'augmentent, dit S. Jérôme, il est donc juste que le châtiment devienne plus rigoureux. Dieu est irrité, mais malgré son courroux, il nous dit comme autrefois

au prophète Zacharie : *Et dices ad eos ; hæc dicit Dominus : convertimini ad me et convertar ad vos.* (Zach. 1. ex num. 2.) Pécheurs, vous m'avez abandonné, dit le Seigneur, et par là vous m'avez contraint à vous priver de ma grâce, ne m'obligez plus à vous chasser loin de ma présence et à vous infliger les peines de l'enfer, ces peines contre lesquelles il n'est plus d'espérance. Prenez une bonne résolution, abandonnez le péché, convertissez-vous à moi ; et je vous promets le pardon de toutes vos offenses ; je vous embrasserai de nouveau comme mes enfans. *Convertimini ad me, ait Dominus, et convertar ad vos.* Pourquoi voulez-vous donc vous perdre ? répondez-moi. (Voyez avec quelle bonté le Seigneur vous parle). *Et quare moriemini Domus Israel ?* (Ezech. 18. 31.) Pourquoi voulez-vous de vous-mêmes vous précipiter au milieu de ce foyer ardent ? *Revertimini et vivite.* (Eod.) Retournez à moi, me voici les bras ouverts, prêt à vous recevoir et à vous pardonner.

N'en doutez point, ô pécheurs, dit encore le Seigneur : *Discite benefacere et venite, et arguite me ; si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi hic dealbabuntur.* (Isa. 1. 18.) Allons, changez de vie et venez à moi, et si je ne vous pardonne, *arguite me* ; comme s'il disait : Traitez-moi d'infidèle et de menteur ; mais non, je ne vous serai point infidèle, je ferai en sorte que vos consciences souillées deviennent par un effet de ma grâce aussi blanches que la neige. Non, je ne vous châtierai point si vous vous corrigez, car je suis Dieu et non homme : *Non faciam furorem iræ mee, quoniam Deus ego et non homo.* (Ose. II. 9.) Cela signifie que les hommes n'oullient jamais les injures, que Dieu, au contraire, oublie de la part du pécheur repentant toutes celles qu'il a reçues. *Omnium iniquitatum ejus quas operatus est, non recordabor.* (Ezech. xviii. 22.) Re-

tourbons donc à Dieu, mais faisons-le sans délai ; c'est assez que nous l'ayons offensé une fois, ne provoquons pas davantage sa colère. Le voilà, il nous appelle ; il est prêt à nous pardonner : tout ce qu'il nous demande, c'est le repentir de nos fautes et la promesse de changer de vie.

(Ici l'on pourra faire dire au peuple un acte de douleur et de ferme propos. On finira par une prière à la très-sainte Vierge, pour qu'elle nous obtienne le pardon et la persévérance.)

## II<sup>e</sup> DISCOURS.

Les pécheurs ne veulent croire aux menaces de Dieu, que lorsqu'elles sont suivies du châtement.

*Si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis.*

(Luc. XIII. 5.)

Après que le Seigneur eut défendu à nos premiers pères de manger du fruit de l'arbre excepté, Ève, s'étant approchée du fatal pommier, le serpent lui dit : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de vous nourrir de ce beau fruit ? *Cur præcepit vobis Deus ?* Ève répondit : *Præcepit nobis Deus ne comederemus, et ne tangeremus illud, ne forte moriamur.* (Gen. III. 5.) Remarquez la faiblesse d'Ève ; le Seigneur les a menacés d'une mort inévitable, et elle montre quelque doute. *Ne forte moriamur.* Si j'en mangerais, dit-elle, peut-être je mourrais. Le démon voyant alors qu'Ève craignait peu la menace du Seigneur, cherche à l'encourager



contre la défense ; ne craignez rien, rien, lui dit-il : *Nequaquam morte moriemini* ; non, vous ne mourrez pas. Ève, trompée ou séduite, prévariqua et mangea le fruit défendu. C'est ainsi que chaque jour encore le démon trompe tant de pauvres pécheurs. Dieu menace ; pécheurs, ne vous y trompez pas, car si vous ne faites pas pénitence, vous vous damnerez comme tant d'autres se sont damnés. *Si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis*. Mais alors le démon leur dit : *Nequaquam moriemini* : ne craignez rien, continuez à vous donner du plaisir ; Dieu est miséricordieux, il vous pardonnera, et vous vous sauverez. *Deus timorem incutit, dit S. Procope, diabolus adimit*. Dieu ne cherche qu'à nous effrayer par ses menaces, afin que nous nous abstenions de pécher et que nous nous sauvions ; et le démon ne cherche qu'à nous ôter la crainte, afin que nous persévérions dans le péché et que nous nous damnions. Eh ! malheureux que nous sommes, la plupart d'entre nous écoutent le démon, ferment l'oreille à la voix divine, et perdent malheureusement leur ame. Nous voyons maintenant que le Seigneur se montre irrité, il nous menace du châtement ; eh bien ! combien n'y en aura-t-il point parmi nous qui, au lieu de penser à changer de conduite, se flattent que Dieu s'apaisera et qu'il ne frappera pas. Et tel est le sujet de ce discours : les pécheurs ne veulent croire aux menaces de Dieu que lorsqu'elles sont suivies du châtement. Songeons-y, mes frères, si l'amendement ne vient pas, le châtement viendra. Si nous n'abandonnons la voie du péché, Dieu nous abandonnera.

Quand le Seigneur eut dit à Lot qu'il voulait ruiner la ville de Sodome, il se hâta de prévenir ses gendres. *Surgite et egredimini de loco isto, quia delcbit Dominus civitatem hanc*. (Gen. xix. 4.) Mais ils ne voulurent point

le croire; *et visus est eis quasi ludens loqui*; il leur sembla que cette menace terrible n'était qu'un jeu; mais le châtimeut arriva, et les gendres incrédules, dupes de leur sécurité, périrent au milieu des flammes. Mes chers auditeurs, qu'attendons-nous? Dieu nous dit que le châtimeut est imminent: décidons-nous. Attendrons-nous que Dieu se décide? Souvenez-vous, ô pécheur, de ce que vous dit S. Paul. *Vide ergo bonitatem et severitatem Dei; in eos quidem qui ceciderunt, severitatem; in te autem bonitatem Dei, si permanseris in bonitate, alioquin et tu excideris.* (Roman. xi. 22.) Considérez, dit l'apôtre, la justice dont a usé le Seigneur, envers tous ceux qui sont allés déjà recevoir dans l'enfer la peine due à leurs fautes. *Vide in eos qui ceciderunt, severitatem; in te autem bonitatem.* Voyez, au contraire, de quelle miséricorde il s'est montré rempli envers vous. Mais si vous changez de vie, si vous fuyez l'occasion du péché, si vous fréquentez les sacremens, si vous continuez de vivre en chrétien, le Seigneur vous exemptera du châtimeut; *si permanseris in bonitate.* Sans cela, vous vous perdrez encore; *alioquin et tu excideris.* Dieu vous a supporté trop long-temps, il ne peut plus attendre; s'il est miséricordieux, il est juste; il use de miséricorde envers ceux qui le craignent, mais non envers les pécheurs endurcis.

Tel se lamente parce qu'il souffre quelque mal. Pourquoi, s'écrie-t-il, Dieu m'a-t-il enlevé un bien qui m'appartenait? pourquoi m'a-t-il privé de la santé d'un fils, d'un parent? Que dites-vous, pécheur, s'écrie à son tour Jérémie: *Peccata vestra prohibuerunt bonum a vobis.* (Jer. v. 25.) Ce n'était pas la volonté de Dieu que vous perdissez le bien, la santé, le fils, le parent que vous regrettez; il aurait voulu que vous fussiez heureux en tout,

mais vos péchés y ont mis obstacle. Est-ce donc une chose extraordinaire, dit Job, que Dieu console scs créatures. *Num quid grande est ut consolaretur te Deus? sed verba tua prava hoc prohibent.* (Job. xv. 11.) Le Seigneur voulait vous consoler, mais vos blasphèmes sur les choses saintes, vos murmures, la scandaleuse obscurité de vos paroles l'en ont empêché. Ce n'est point Dieu qui vous rend malheureux, c'est le péché, le péché maudit; *miseros facit peccatum.* (Prov. xiv. 54.) C'est à tort, dit Salvien, que nous nous plaignons de Dieu, quand il nous montre de la rigueur. Comment le traitons-nous nous-mêmes, qui ne le payons que d'ingratitude pour toutes les grâces qu'il nous accorde? *Quid querimur, dum dura agit nobiscum Deus! multo nos durius cum Deo agimus.*

Les pécheurs pensent que le péché peut les rendre heureux; mais c'est précisément le péché qui les afflige et les rend misérables. *Eo quod non servieris Deo tuo in gaudio, servies inimico tuo in fame et siti et nuditate, et omni penuria, donec te conterat.* (Deut. xxviii. 48.) Puisque tu n'as point voulu servir ton Dieu dans cette paix qui est le partage de ceux qui le servent, tu serviras ton ennemi, et tu vivras dans l'affliction et la pauvreté, jusqu'à ce qu'il te fasse perdre ton corps et ton ame. David disait que le pécheur creusait par sa faute l'abîme où il se précipite; *incidit in foveam quam fecit.* (Psalm. vii. 19.) Voyez l'enfant prodigue. Pour vivre en liberté et se livrer au plaisir, il abandonne son père; mais pour avoir abandonné son père il se vit réduit à garder les pourceaux, dans une si misérable situation qu'il ne pouvait pas même se rassasier des vils alimens dont se nourrissaient les animaux confiés à ses soins. *Cupiebat implere ventrem suum*

*de siliquis, quas porci manducabant, et nemo illi dabat.* (Luc. 15.) S. Bernardin de Sienne, (Dom. 2, quadr.) raconte qu'un fils impie traînait son père sur la terre; qu'à son tour il subit de son propre fils le même traitement; et qu'arrivés à une certaine place le père s'écria : arrête, mon fils, arrête et ne va pas plus loin; car ce fut ici que dans ma jeunesse je traînai mon père. Baronius dit aussi (Ann. xxxiii, n° 6.) : que la fille d'Hérodiade, celle qui fit décapiter S. Jean-Baptiste, traversant un jour une rivière sur la glace, la glace se rompit sous le poids de son corps. Elle enfonça jusqu'au cou, et la glace s'étant rejointe aussitôt, elle resta prise. Les efforts qu'elle fit pour se délivrer furent si violens que la tête finit par être séparée du corps. Dieu est juste, mes chers auditeurs; quand le moment de la vengeance arrive, il fait en sorte que le pécheur devienne la victime de ses propres manœuvres, qu'il périsse de l'instrument que ses mains ont forgé. *Cognoscetur Dominus judicia faciens : in operibus manuum suarum comprehensus est peccator.* (Psalm. ix. 16.)

Tremblons, mes frères, quand nous voyons tomber sur les autres un châtement que nous méritons nous-mêmes. Lorsque la tour de Siloé ensevelit dix-huit personnes sous ses ruines, le Seigneur dit à ceux qui l'entouraient : *Putatis quia et ipsi debitores fuerint, præter omnes homines habitantes in Jerusalem?* (Luc. xiii. 4.) Pensez-vous que ces malheureux seuls étaient coupables envers Dieu? vous aussi vous êtes ses débiteurs, à moins que vous ne fassiez pénitence; car si vous ne vous repentez point, vous périrez comme eux, *nisi pœnitentiam egeritis*, etc. O combien de malheureux se perdent par la fausse espérance qu'ils obtiendront la miséricorde divine! espérance qui leur permet de se livrer à tous les plaisirs, pourvu

qu'ils puissent dire : Dieu est miséricordieux ; oui , Dieu est miséricordieux , et il protège ceux qui espèrent en lui , *protector est omnium sperantium in se.* (Psalm. xix. 51.) Mais ceux-là seulement qui espèrent avec l'intention de changer de vie ; il abandonne ceux qui prétendent continuer de l'offenser ; Dieu n'accepte point leur espérance coupable , il la repousse loin de lui : *Spes illorum abominatio.* (Job. xi. 20.) Pauvres pécheurs ! la plus grande de leurs misères c'est qu'ils sont perdus et qu'ils ne le connaissent pas. Ils vivent condamnés d'avance aux peines de l'enfer , et ils se jouent de leur situation , ils méprisent les menaces du Seigneur , comme si le Seigneur leur avait garanti l'impunité. *Et unde*, s'écrie S. Bernard , *hæc maledicta securitas ?* D'où vous vient , aveugles que vous êtes , cette sécurité funeste ? funeste sans doute , puisqu'elle vous conduit infailliblement aux enfers. *Veniam ad quiescentes , habitantesque secure.* (Ezech. xxxviii. 11.) Le Seigneur attend , mais lorsque arrivera le jour du châtiement , il condamnera aux peines éternelles ces malheureux qui vivent dans le péché , aussi tranquillement que si pour eux il n'y avait point d'enfer.

Finissons donc , mes frères ; amendons-nous , si nous voulons éviter le mal qui nous menace , sinon le Seigneur sera obligé de nous punir : *Qui malignantur exterminabuntur.* (Psalm. xxxvi. 9.) Les pécheurs endurcis ne seront pas seulement exclus du paradis , mais il seront encore enlevés de la terre , afin que le mauvais exemple ne devienne pas contagieux pour les autres ; et remarquons bien que ces maux temporels ne sont rien en comparaison du châtiement qui ne laisse plus d'espérance. Prenez-y bien garde , mon cher frère : *Jam enim securis ad radicem arboris posita est.* (Luc. iii. 9.) *Non ad ramos posita dicitur*, dit le commenta-

teur, *sed ad radicem, ut irreparabiliter exterminentur*. Quand on ne coupe que les rameaux, l'arbre conserve la vie; mais quand on coupe les racines l'arbre doit mourir, et n'est plus bon qu'à brûler. Le Seigneur tient dans ses mains l'instrument de sa vengeance : Voulez-vous vivre encore dans sa disgrâce? *Securis jam ad radicem positu est*. Tremblez, car déjà la hâche est près de la racine, tremblez de peur qu'il ne vous laisse mourir dans le péché, et qu'il ne vous livre ainsi aux feux éternels.

Mais, direz vous, j'ai tant péché autrefois sans que le Seigneur m'ait châtié, que je puis bien espérer encore qu'il usera de miséricorde envers moi. Ah! cessez de vous faire illusion : *Ne dixeris peccavi, et quid mihi accidit triste? Altissimus enim est patiens redditor*. (Eccl. v. 4.) Dieu supporte, mais il ne supporte pas toujours; au moment fixé il venge à la fois toutes ses injures : *Judicio contendam vobiscum de omnibus misericordiis Domini*, dit Samuel aux Hébreux (I. reg. 12.) La miséricorde dont on a abusé sert à motiver la condamnation des ingrats : *Congrega eos quasi gregem ad victimam et sanctifica eos in die occisionis*. (Jerem. XII. 3.) Le troupeau de ces pécheurs qui ne veulent point s'amender, fournira des victimes à la justice divine et le Seigneur les condamnera à la mort éternelle. A quelle époque? *In die occisionis*, quand le jour de la juste vengeance sera venu; et tant que nous ne sommes pas décidés à fuir le péché, nous devons toujours craindre que ce jour ne soit très-prochain, *Deus non irridetur; quæ enim seminaverit homo, hæc et metet*. (Gal. vi. 8.) Les pécheurs croient pouvoir tromper Dieu, il se confessent à Pâque, peut-être même deux ou trois fois l'an, et aussitôt après ils reprennent leurs habitudes, et puis ils espèrent se sauver! *Irrisor non pœnitens est*, dit S. Isidore, *qui adhuc*

*agit quod pœnitet.* (De summ. bon.) Mais il n'est pas facile de tromper Dieu : *Dcus non irridetur.*

Vous sauver, vous sauver? *Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet.* Qu'avez-vous semé? des blasphêmes, des actes de vengeance, des vols, des impuretés. Que voulez-vous recueillir? Celui qui ne sème que des péchés ne peut recueillir que des châtimens : *Qui seminat in carne sua, ajoute ici l'apôtre, de carne et metet corruptionem.* Vous n'avez qu'à continuer de vivre dans la fange et la souillure de vos impuretés; un jour viendra, dit S. Pierre Damien : *Veniet dies imo nox quando libido tua vertetur in picem, quæ se nutrit perpetuus ignis in tuis visceribus.* (Epist. vi.) Un jour viendra où toutes ces obscénités de votre vie se convertiront dans vos entrailles en une matière inflammable qui fournira un actif aliment au feu dont vous serez consumé.

Quelques-uns, dit S. Jérôme, *fiugunt non videre.* Les châtimens arrivent sous leurs yeux et ils feignent de ne point les voir. D'autres, dit S. Ambroise, ne craignent pas le châtiment, tant qu'ils ne le voient pas : *Nihil timent quia nihil vident.* Mais à tous ceux qui pensent ainsi, il arrivera ce qui est arrivé aux hommes au temps du déluge : Le patriarche Noë leur annonçait l'épouvantable châtiment que Dieu préparait contre les pécheurs; ceux-ci refusèrent de le croire, et bien qu'ils vissent Noë construisant l'arche qui devait le sauver, ils ne changèrent rien à leur genre de vie, jusqu'à ce que les eaux du déluge vinssent les envelopper : *Et non cognoverunt donec venit diluvium et tulit omnes.* (Matth. vi. 59.) La même chose arriva, comme on le voit dans l'Apocalypse à la pécheresse qui disait : *Sedeo regina et luctum non videbo.* Elle continuait de vivre dans la débauche, mais à la fin le châti-

ment arriva, comme cela était prédit : *Idco in una die venient plaga ejus mors et luctus et igne comburetur.* (Apoc. xviii. 7.)

Oh mon frère ! qui sait si cet appel que je vous fais au nom de Dieu n'est pas le dernier que vous recevrez ; S. Luc nous raconte (cap. 15 et v. 7.), que le propriétaire d'un terrain voyant un figuier qui depuis trois ans ne portait pas de fruit, dit : *Ecce anni tres sunt, quærens fructum in ficulnea, hæc et non invenio ; succide ergo illam ut quid etiam terram occupat ?* Voilà trois ans que cet arbre ne donne point de fruit ; allez, coupez-le au pied, et le mettez au feu, à quoi nous servirait de le conserver ? il ne fait qu'occuper du terrain. Celui qui cultivait la vigne lui répondit : *Domine, dimitte illam, et hoc anno, etc.* Épargnez-le, Seigneur, pour cette année et nous verrons s'il donnera du fruit : *Sin autem succides eam.* S'il n'en donne pas, nous l'abattons. Et vous, pécheur ? voilà déjà plusieurs années que Dieu visite votre ame, et jusqu'à présent au lieu de fruit il n'y a trouvé que des ronces et des épines : je veux dire des péchés. Écoutez la justice divine qui crie : *Succide ergo illam, ut quid terram occupat ?* Mais la miséricorde dit : *Dimitte et hoc anno.* Allons, attendons encore cette année, peut-être qu'un dernier appel ramènera cette ame égarée. Mais tremblez, pécheur, car la miséricorde se mettra d'abord avec la justice, et si maintenant vous ne vous amendez, la mort tranchera votre vie et votre ame tombera dans l'enfer. Tremblez, mon cher frère ; ah ! craignez que la bouche de l'abîme où je vous vois plongé, ne se ferme sur vous. C'était là ce que craignait David : *Neque absorbeat me profundum, neque urgeat super me pulcus os suum.* (Psal. lxxviii. 16.) Tel est l'effet du péché : peu à peu l'ouverture de l'abîme se ferme, et cet abîme c'est



l'état de mort ou vit le pécheur, c'est la damnation qu'il a encourue. Mais tant que l'ouverture n'est pas entièrement fermée, on peut espérer qu'on en sortira; mais si enfin elle se ferme, il n'y a plus d'espérance. J'entends que l'abîme se ferme quand le pécheur a perdu la lumière, et qu'il ne tient plus compte de rien; on voit se vérifier alors ce que le sage a prédit: *Impius cum in profundum venerit, contemnet.* (Prov. xviii. 5.) Il méprise la loi de Dieu, les remontrances, les sermons, les anathèmes, les menaces; il méprise l'enfer; tant d'autres s'en tirent, dira-t-il, je ferai comme eux. Celui qui tient un semblable langage, peut-il se sauver? Il le pourrait, mais il sera moralement impossible que cela arrive. O mon cher frère, en seriez-vous déjà venu au point de mépriser les menaces du Seigneur? Et si vous en étiez à ce point, qu'y aurait-il à faire? Faudra-t-il vous livrer au désespoir? Non, vous aurez recours à la sainte Vierge. Fussiez-vous dans l'état le plus désespéré et abandonné de Dieu, dit Blossius, Marie est l'espérance de ceux qui n'espèrent plus, le soutien de ceux que tout abandonne: *Spes desperantium, adjutrix destitutorum.* S. Bernard nous dit la même chose: *In te speret qui desperat;* ô reine du ciel, celui qui n'espère plus trouve encore en vous sa dernière espérance. Mais direz-vous encore, quelle espérance peut-il me rester, si Dieu veut que je sois damné? Mais non, mon fils, vous dit le Seigneur; je ne veux point la damnation: *Nolo mortem impii.* Que voulez-vous donc, Seigneur? Je veux que ce pécheur se convertisse, je veux que ma grâce lui rende la vie: *Sed ut convertatur et vivat.* (Ezech. xxxiii. 51.) Hâtez-vous donc, mon cher frère, jetez-vous aux pieds de Jésus-Christ, le voilà: voyez-le, les bras étendus pour vous embrasser.

### III<sup>e</sup> DISCOURS.

Dieu fait miséricorde jusqu'à un certain point, ensuite il châtie.

*Indulxisti genti Domine, indulxisti genti ; numquid glorificatus es ?* (Jérém. xxvi. 16.)

Seigneur, vous avez bien de fois pardonné à ce peuple; vous l'avez menacé de mort par des tremblemens de terre, par la peste chez les peuples voisins, par les propres maladies que vous lui avez envoyées; mais ensuite vous avez usé envers lui de compassion : *Indulxisti genti, Domine, indulxisti, etc.* Vous avez été miséricordieux, vous avez pardonné, mais que vous a valu votre bonté? Ont-ils évité le péché ces hommes que vous avez épargnés? Ont-ils changé de vie? Non, ils ont fait pire qu'auparavant, une fois le danger passé, ils ont recommencé à vous offenser et à provoquer votre courroux. Mais, ô pécheurs mes frères, à quoi pensez-vous? Croyez-vous donc que Dieu attende et pardonne toujours? que jamais il ne châtie? Vous vous trompez : Dieu use de miséricorde, et c'est le sujet de notre discours d'aujourd'hui, mais seulement jusqu'à un certain point, au-delà duquel il laisse agir sa justice.

Il faut se persuader que Dieu, la sainteté même, ne peut pas ne pas haïr le péché, monstre dont la malice est tout opposée à la rectitude de Dieu. Or, si Dieu hait le péché, il ne peut aimer le pécheur qui, pour ainsi dire, se ligue contre lui avec le péché. *Similiter autem odio sunt Deo impius et impietas ejus.* (Sap. xiv. 9.) O Dieu ! qu'elles sont

touchantes les plaintes que vous faites contre ceux qui vous abandonnent pour s'unir à votre ennemi ! *Audite cæli, auribus percipe, terra, quoniam Dominus locutus est : filios enutrivit et exaltavi, ipsi autem spreverunt me.* (Isa. I. 2.) Ciel, écoutez-moi ; écoutez-moi, terre, dit le Seigneur , voyez l'ingratitude des hommes : je les ai nourris, je les ai traités comme mes fils, et ils me paient par des injures et par le mépris. *Cognovit bos possessorem suum, et asinus præsepe Domini sui, Israël autem me non cognovit ; abalienati sunt retrorsum.* (Isa. I. 3 et 4.) Les bêtes mêmes connaissent leur maître et sont reconnaissantes, et mes enfans ne m'ont point reconnu ; ils m'ont tourné le dos : *Abalienati sunt retrorsum.* Mais comment ? *Beneficia enim feræ sentiunt,* dit Sénèque ; les bêtes ont de la reconnaissance pour ceux qui leur font du bien : voyez, un chien , comme il sert le maître qui le nourrit, comme il lui obéit, comme il lui est fidèle ! les bêtes féroces, les lions et les tigres mêmes, éprouvent de la gratitude ; et Dieu , mon cher frère, qui jusqu'à présent vous a pourvu de tout, vous a vêtu, vous a nourri, vous a laissé la vie au moment même où vous l'offensiez, comment l'avez-vous traité ? que comptez-vous faire à l'avenir ? continuer ce genre de vie ? vous pensez peut-être qu'il n'y aura pour vous ni châtement, ni enfer ? mais sachez bien que de même que le Seigneur ne peut pas ne point haïr le péché parce qu'il est saint, de même il ne peut pas ne point châtier le pécheur obstiné, parce qu'il est juste.

Mais quand Dieu nous punit, ce n'est point pour son plaisir qu'il le fait ; c'est parce que nous le contraignons à le faire. Dieu , dit le sage, n'a point créé l'enfer pour y précipiter les hommes ; il ne se réjouit pas de leur damnation parce qu'il n'aime pas à voir se perdre des êtres

qu'il a créés *Deus mortem non fecit, nec lætatur in perditione virorum; creavit enim ut essent omnia.* (Sap. I. 14.) Un jardinier ne plante pas un arbre pour le couper et le mettre au feu; Dieu ne désire pas nous voir misérables et livrés aux tourmens. C'est pour cela que, suivant S. Chrysostôme, il attend si long-temps le pécheur avant de le punir. *Ad reposcendam de peccantibus ultionem, consuevit Deus moras nectere.* Il attend son repentir, afin de pouvoir user envers lui de miséricorde. *Propterea expectat Dominus, ut misereatur vestri.* (Is. xxx. 17.) Notre Dieu, dit le même S. Chrysostôme, est prompt à sauver, lent à condamner. *Ad salutem velox, tardans ad demolitionem.* Quand il s'agit de pardon, aussitôt que le pécheur est repentant, Dieu l'accorde. A peine David eut-il dit : *Peccavi*, que le prophète lui annonça que Dieu avait pardonné. *Dominus quoque transtulit peccatum tuum.* (II. Reg. xii. 13.) Nous ne désirons pas autant le pardon qu'il désire lui-même que nous l'obtenions. *Non ita tua condonari peccata cupis,* dit le même docteur, *atque tibi remissa esse expetit.* Lorsqu'au contraire il est question de punir, il attend, il avertit, il multiplie les avertissemens. *Non fecit Dominus Deus Verbum, nisi revelaverit secretum suum.* (Amos, III. 7)

Mais lorsque Dieu voit que ni ses bienfaits, ni ses remontrances, ni ses menaces ne nous touchent, et que nous refusons de nous amender, il se sent obligé par nous-mêmes à nous punir, et en nous punissant il nous mettra sous les yeux tous les bienfaits dont il nous aura comblés auparavant. *Existimasti inique, quod ero tui similis? Arguam te et statuam contra faciem tuam.* (Psalm. XLIX 21.) Il dira au pécheur : Tu pensais que je devais, comme tu l'as fait toi-même, oublier les biens que je t'ai donnés et les injures que j'ai reçues? S. Augustin dit que Dieu ne nous hait

point, qu'au contraire il nous aime, mais qu'il abhorre nos péchés. *Odit Deus et amat ; odit tua, amat te.* Ce n'est point contre les hommes qu'il s'irrite, dit S. Jérôme, mais contre leurs péchés. *Neque Deus hominibus sed vitiis irascitur.* Le Seigneur est naturellement porté à nous faire du bien, mais nous l'obligeons à nous punir et à paraître cruel tandis qu'il est tout l'opposé. *Deus qui natura benignus est, vestris peccatis cogitur personam quum non habet, crudelitatis assumere.* C'était ce que David voulait exprimer en disant que lorsque Dieu châtie il est comme un homme ivre, qui frappe en dormant. *Et exercitatus est tanquam potens crapulatus a vino et percussit inimicos suos.* (Psalm. LXXVII. 65.) Théodoret explique ainsi ce passage : il n'est pas plus dans la nature de Dieu de châtier, que dans celle de l'homme de s'enivrer ; c'est nous qui le contraignons à prendre contre nous ce courroux qui ne lui est pas naturel. *Thesauris tibi iram, quam Deus naturaliter non habet.*

Au jugement dernier, dit S. Jean Chrysostôme, Jésus-Christ dira aux réprouvés : *Ite maledicti in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus* (Matth. xxiv. 41.) Allez au feu préparé pour Lucifer et les siens. Qui a préparé ce feu pour les pécheurs, dit S. Chrysostôme ? Est-ce Dieu ! Non ; car Dieu n'a point créé les âmes pour l'enfer, comme l'impie Luther le disait. Ce feu, ce sont les pécheurs eux-mêmes qui l'ont allumé par leurs péchés : *Comparaverunt delictis tuis.* Qui sème des péchés, recueille des châtimens. *Qui seminat iniquitatem, metet malum.* (Prov. xxii. 8.) A l'instant où l'âme consent au péché, elle s'oblige volontairement à en souffrir la peine ; elle se condamne elle-même à l'enfer. *Dixistis enim : percussimus fœdus cum morte, et cum inferno fecimus pactum.* (Isa. xxviii. 15.) D'où S. Ambroise conclut avec raison que Dieu ne

condamne personne, mais que chacun est l'auteur de son propre châtiment. *Nullum prius Dominus condemnat, sed unusquisque sibi auctor est pœnæ.* Et comme le dit le Saint-Esprit: Le pécheur sera consumé par la propre haine qu'il se portera. *Et virga iræ suæ consummabitur.* (PROV. XXII. 8.) Ainsi, dit Salvien, il n'est pas contre le pécheur de plus cruel ennemi que lui-même, car c'est lui qui se donne les tourmens qui le déchirent. *Ipse sibi parat peccator quod patitur; nihil itaque est in nos crudelius nobis.* Dieu ne veut pas nous voir affligés, mais nous courons nous-mêmes au-devant des tourmens, et nos péchés allument les flammes qui nous attendent. *Nos etiam, nolente Deo, nos cruciamus; nam cœlestis iræ accendimus incendia quibus ardeamus.* Encore une fois, Dieu ne nous châtie que parce que nous l'obligeons à nous châtier.

Mais, direz-vous, je sais que la miséricorde de Dieu est grande; et quelque soit le nombre de mes péchés, je m'en repentirai plus tard, je changerai de vie, et Dieu aura pitié de moi. Mais voici ce que Dieu vous répond: *Ne dicas: Misericordia Domini magna est, multitudinis peccatorum meorum miserebitur.* (Eccl. v. 6.) Et pourquoi le Seigneur réproouve-t-il votre langage? le voici: *Misericordia enim et ira ab illo cito sunt.* (Ibid.) Oui, cela est vrai, Dieu est patient, il attend quelques pécheurs, mais il ne les attend pas tous: combien n'en a-t-il pas précipité aux enfers après leur premier péché? ceux mêmes qu'il attend, ce n'est que pour un temps. *Dominus patienter expectat ut cum judicii dies advenerit, in plenitudine peccatorum puniat.* (II. Mach. VI. 14.) Remarquez ces mots: *Cum judicii dies advenerit,* quand vient le jour de la vengeance, *in plenitudine peccatorum,* quand la mesure des péchés est pleine, le Seigneur punit alors sans rémission, sa miséricorde est épuisée. Jé-

richo ne tomba pas au premier tour de l'arche, ni au second, ni au troisième; ses murs ne tombèrent qu'au septième tour. La même chose vous arrivera, dit S. Augustin : *Veniet septimus arce circuitus, et civitas vanitatis corruet*. Dieu vous a pardonné le premier péché, le dixième, le centième, le millième; il vous a constamment appelé, il vous appelle encore; craignez que vous n'arriviez au dernier tour de l'arche, au dernier appel, après lequel tout sera fini pour vous. *Terra enim, dit l'apôtre, sæpe venientem super se bibit imbrem... proferens autem spinas ac tribulos, reprobata est ac maledictio proxima : cujus condemnatio in combustionem.* (Hebr. ix. 7.) Cela signifie que l'âme qui a souvent reçu la lumière et la grâce, et qui au lieu de donner des fruits ne donne que les épines du péché, est bien près d'être maudite, et qu'elle finira par tomber infailliblement dans les feux éternels de l'enfer. En un mot, quand le terme arrive Dieu châtie.

Et quand Dieu veut punir, entendons bien qu'il peut et qu'il sait le faire. *Derelinquetur filia Sion sicut civitas quæ vastatur.* (Is. i. 8.) Combien de cités détruites et renversées à cause des crimes de leurs habitans, que Dieu n'a pu supporter davantage. Jésus-Christ, passant un jour devant la ville de Jérusalem, la regarda, et prévoyant tous les fléaux qui devaient l'accabler, châtement mérité de sa scélératesse, lui, si plein de compassion pour nos misères, ne put retenir ses larmes : *Videns civitatem, flevit super illam.* (Luc. xix. 41.) En disant : *Non relinquent in te lapidem, eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* (Ibid. 4.) Pauvre cité ! il ne restera pas de toi pierre sur pierre, parce que tu as méconnu la grâce que je t'ai faite de venir à toi les mains pleines des biens que je t'apportais en preuve de mon amour; et toi, ville ingrate, tu me mé-

prises et me repousses. *Jerusalem! Jerusalem... quoties volui congregare filios tuos, et noluisti? Ecce relinquetur vobis domus vestra deserta.* (Luc. XIII. 34.) Pécheur, ô mon frère, qui sait si dans ce moment même Dieu ne regarde pas votre ame en pleurant sur elle, parce qu'il voit que vous ne tenez compte ni de sa visite, ni de l'appel qu'il vous fait pour que vous changiez de vie? *Quoties volui, et noluisti?* Combien de fois vous dit-il, n'ai-je point voulu vous attirer à moi par les lumières que je vous ai données, et n'avez-vous pas, vous, refusé de m'entendre; n'avez-vous pas fait le sourd, ne vous êtes-vous pas éloigné de moi? *Ecce relinquetur domus tua deserta.* Eh bien, je vais t'abandonner, mais si je t'abandonne, ta perte sera inévitable et sans remède.

*Curavimus Babylonem, et non est sanata; derelinquamus eam.* (Jer. LI. 9.) Quand le médecin voit que le malade ne veut point prendre des remèdes, qu'il les lui apporte lui-même alors avec intérêt, et que l'obstiné malade jette par la croisée le breuvage qui devait le guérir, il lui tourne le dos et l'abandonne. Comptez, mon cher frère, tous les remèdes que Dieu vous a offerts pour vous sauver de la damnation, toutes ses inspirations, tous ses avertissemens salutaires : Que voulez-vous encore de lui? Si vous vous damnez ensuite, de quoi pourrez-vous vous plaindre? Dieu ne vous a-t-il pas assez souvent appelé? Il vous a appelé par les prédications, il vous a appelé par la voix de votre conscience, par les bienfaits qu'il a répandus sur vous, même par les calamités temporelles qu'il vous a envoyées; car pour certains péchés tels que le scandale qu'on cause, le meilleur remède, dit S. Bernardin de Sienne, ce sont les châtimens terrestres : *Pro talibus admonendis nullum reperitur remedium, nisi Dei flagellum.* Mais quand le Sei-



gneur voit que ses bienfaits ne servent qu'à endurcir les pécheurs; qu'il voit qu'on ne fait aucun cas de ses menaces; qu'il voit qu'on ne veut pas l'entendre, il abandonne le pécheur et le livre à la mort éternelle. *Quia vocavi, et renuistis, et increpationes neglexistis: Ecce in interitu vestro ridebo et subsannabo vos.* (Prov. I. 24.) Vous riez, dit le Seigneur, de mes paroles, de mes menaces, des fléaux que je vous envoie; eh bien! le dernier châtiment arrivera, et alors je rirai de vous: *Virga.... Versa est in colubrum.* (Exod. IV.) *Virga in draconem vertitur*, dit S. Bruno, commentant ces mots de l'exode, *quando emendare se nolunt.* Au fléau terrestre succèdera le fléau éternel.

Dieu sait nous punir de manière que c'est par les choses mêmes qui nous font pécher, que le châtiment nous arrive: *Per quæ quis peccat, per hæc et torquetur.* (Sap. XI. 18.) Les Juifs donnèrent la mort à Jésus-Christ de peur que les Romains ne s'emparassent de leurs biens: *Venient Romani, disaient-ils, et tollent locum nostrum.* (Jo. XI. 49.) Mais malgré cette précaution barbare, les Romains ne les dépouillèrent pas moins. *Timuerunt perdere temporalia*, dit S. Augustin, *et vitam æternam non cogitaverunt; et sic utrumque amiserunt.* (Hom. in ser. VI. pass.) Pour ne point perdre leurs biens ils négligèrent leur ame; mais le châtiment arriva et ils perdirent l'un et l'autre. Et c'est là ce qui arrive à bien des gens. Ils perdent leur ame pour conserver les biens terrestres; et Dieu permet justement, que ces biens leurs manquent pendant cette vie, et qu'ils soient damnés dans l'autre.

O pécheurs, ne provoquez plus le courroux de votre Dieu, sachez que plus il aura usé de miséricorde envers vous, que plus il vous aura attendus, plus votre punition sera prompte et terrible. *Tardam vindictam compensat Dominus*

*gravitate peccatorum*, dit S. Grégoire, *væ tibi Corozaim*, dit le Seigneur à une ame qu'il avait comblée des faveurs, *væ tibi Bethsaida*, *quia si in Tyro et Sidone factæ fuissent virtutes quæ factæ sunt in vobis, olim in cilicio et cinere sedentes poeniterent.* (Luc. x. 13.) Mes frères, si les grâces que vous avez reçues du Seigneur il les avait faites à un Indien ou à un Turc, *si in Tyro et Sidone, etc.* Le Turc et l'Indien seraient peut-être des saints maintenant, du moins ils auraient fait pénitence de leurs péchés, et vous, êtes-vous devenus saints? Avez-vous fait pénitence de tant de péchés mortels, de mauvaises pensées, de paroles obscènes, de scandales causés? Voyez-vous Dieu irrité contre vous? Voyez-vous ses mains armées de fléaux? Voyez-vous la mort qui plane sur vous?

Eh bien ! dites-vous, que faut-il que nous fassions? Nous livrerons-nous au désespoir? Non, Dieu ne veut pas que nous nous désespérions. *Ad eam ergo cum fiducia*, nous dit S. Paul, et c'est là ce qu'il convient de faire, *ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno.* (Hebr. iv. 16.) hâtons-nous d'aller vers le trône de la grâce afin d'y recevoir le pardon de nos péchés, et l'exemption de la peine qui nous menace: *In auxilio opportuno*: Cela signifie que le secours que Dieu voudra vous accorder aujourd'hui, il vous le refusera peut-être demain. Mais où est-il ce trône de grâce? Il est en Jésus-Christ, car *ipse est propitiatio pro peccatis nostris.* (I. Jo. ii. 2.) Jésus est celui qui par les mérites de son sang peut obtenir notre pardon; mais hâtons-nous. Quand le Rédempteur allait prêchant par la Judée, guérissant les malades et répandant d'autres grâces, celui qui était attentif à le prier, obtenait tout de lui; mais celui qui le voyait passer avec indifférence et qui ne lui demandait

rien en restait privé. *Pertransiit beneficiendo.* (Act. x. 38.) Ce qui fait dire à S. Augustin : *Timeo Jesum transeuntem;* c'est-à-dire, quand le Seigneur nous offre ses grâces, nous devons sur le champ correspondre à cette offre et coopérer par notre zèle à les obtenir ; autrement Jésus passera et nous en resterons privés. *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* (Psalm. xciv. 8.) Aujourd'hui Dieu, vous appelle, donnez-vous à lui aujourd'hui ; car si vous attendez à demain , demain peut-être Dieu ne vous appellera plus et vous resterez abandonné. Un autre trône de grâce , comme le dit S. Antonin , c'est la très-sainte Vierge, reine et mère des miséricordes. Si vous voyez que Dieu est irrité contre vous, dit S. Bonaventure : *Si videris Dominum indignatum,* ayez recours à l'espérance des pécheurs , *ad spem peccatorum confugias,* et cette espérance des pécheurs, c'est Marie mère de la sainte espérance , *Mater sanctæ spei.* (Eccli. xxiv. 24.) Observons que la sainte espérance , c'est celle du pécheur qui se repent du mal qu'il a fait et veut changer de vie ; car cette espérance de l'appui de Marie avec l'intention de persévérer dans le péché, ne serait qu'une espérance fausse et téméraire. Repentons-nous donc de nos péchés passés, prenons la ferme résolution de nous amender, et recourons avec confiance à Marie, elle nous aidera et nous sauvera. (L'acte de contrition.)

## IV<sup>e</sup> DISCOURS.

Des quatre principales portes de l'enfer.

*Defixæ sunt in terra portæ ejus.* (Thren. II. 9.)

La voie qui conduit aux enfers est large, et le nombre de ceux qui la suivent est considérable. *Spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi intrant per eam.* (Matth. VII. 13.) Or l'enfer a plusieurs portes, ces portes sont placées sur notre terre : *Defixæ sunt, etc.* Ce sont les vices par lesquels les hommes offensent Dieu et attirent sur eux les châtimens et la mort éternelle. De tous les vices, ceux qui font tomber aux enfers le plus d'ames, sans parler des punitions temporelles qu'ils attirent, sont au nombre de quatre : La haine, le blasphème, le vol et l'impureté. Voilà les quatre principales portes par lesquelles on entre aux enfers ; c'est de ces quatre portes que je veux vous parler aujourd'hui afin que nous nous corrigions promptement. Si nous tardons trop, Dieu y mettra la main, mais ce sera pour notre perte.

La première porte de l'enfer, c'est la haine ; car de même que le paradis est un royaume d'amour, l'enfer est un lieu de colère et de haine. Mon père, dira quelqu'un d'entre vous, je suis sensible et reconnaissant, j'aime beaucoup mes amis, mais je ne puis souffrir qu'on me fasse le moindre tort. Mais, mon cher frère, ce que vous dites là, les barbares de l'Orient le disent aussi. *Nonne ethnici hoc fa-*

*ciunt?* (Matth. v. 47.) Vouloir du bien à qui vous fait du bien, c'est une chose toute naturelle; non-seulement les peuples sauvages le pratiquent ainsi, mais les bêtes féroces elles-mêmes, se montrent sensibles aux bienfaits. *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.* Voyez, dit Jésus-Christ, quelle est la loi que je vous propose de suivre; c'est une loi toute d'amour; je veux que vous aimiez vos ennemis. *Benefacite eis qui oderunt vos;* que vous fassiez du bien à ceux qui vous haïssent. *Et orate pro persecquentibus vos,* que vous priiez pour ceux qui vous poursuivent, si vous ne pouvez faire autre chose; de cette manière vous serez véritablement les fils de Dieu. *Ut sitis filii patris vestri qui in cœlis est.* (Matth. ibid.) S. Augustin a donc raison de dire que l'amour seul fait reconnaître les fils de Dieu et les distingue des fils du démon. *Sola dilectio discernit inter filios Dei et filios diaboli.* Ainsi ont fait les saints, ils ont aimé leurs ennemis. Une femme avait calomnié sur ses mœurs sainte Catherine de Sienne; elle tomba dangereusement malade; la sainte alla remplir auprès d'elle les fonctions de domestique. S. Acaje vendit ses habits pour secourir un homme qui avait voulu lui ravir la réputation. S. Ambroise assigna une pension à un assassin qui avait attenté à sa vie, pour qu'il pût vivre commodément. Voilà ceux qui véritablement pouvaient s'appeler fils de Dieu. C'est une étrange chose, dit S. Thomas de Villeneuve; combien de fois aurons-nous reçu quelque déplaisir de la part d'un homme? un ami s'interpose, et nous pardonnons. Dieu nous ordonne de pardonner, et nous ne voulons pas obéir.

Celui-là peut vraiment espérer le pardon, qui l'accorde lui-même à ses ennemis; il a la promesse formelle de Dieu: *Dimittite et dimittimini.* (Luc. vi. 37.) *Dimittendo aliis, di-*

sait S. Chrysostôme : *Veniam tibi dedisti*. Mais celui qui veut se venger des autres, peut-il prétendre par lui-même au pardon de ses fautes ? il ne peut réciter l'oraison dominicale sans se condamner lui-même : Seigneur, pardonnez-moi comme je pardonne à mes ennemis ; or, il veut se venger de ses ennemis, c'est donc comme s'il disait à Dieu : Seigneur, ne me pardonnez pas, parce que je ne veux point pardonner. *Tu in temetipsum fers sententiam*. Tu prononces toi-même ta sentence, disait S. Jean Chrysostôme, tu peux bien l'attendre à être jugé sans miséricorde, puisque tu ne veux pas en avoir pour ton prochain. *Judicium cum sine misericordia illi qui non fecerit misericordiam*. (Jac. II. 5.) Osera-t-il demander à Dieu le pardon de ses fautes celui qui ne pardonne pas à son ennemi comme Dieu le lui ordonne ? *Quà fronte indulgentiam peccatorum obtinere poterit qui præcipienti dare veniam non acquiescerit?* Ainsi, mon cher frère, si vous prétendez vous venger, vous pouvez d'avance renoncer au paradis. *Foris canes*. (Apoc. XXII. 15.) Les chiens, à cause de leur naturel, sont regardés comme le symbole des vindicatifs ; ces chiens, avides de vengeance, sont repoussés du paradis : ils ont un enfer dans ce monde, ils en trouvent un dans l'autre. L'homme haineux, dit S. Jean Chrysostôme, n'a jamais de paix ; sa vie est un orage. *Qui inimicum habet, nunquam fruitur pace ; perpetuo astat*. (Homil. 22.)

Mais, direz-vous, cet homme m'a ôté l'honneur : *Honorem meum nemini dabo*. Voilà la belle sentence qu'ont toujours à la bouche ces chiens infernaux qui veulent se venger ; il m'a ôté l'honneur, je veux lui ôter la vie. Vous voulez lui ôter la vie ! Êtes-vous donc le maître de la vie d'un homme ? Dieu seul en est le maître : *Tu es Domine, qui vitæ et mortis habes potestatem*. (Sap. XVI. 25.)

La vengeance n'est permise qu'à Dieu : *Mea est ultio, et ego retribuam in tempore.* (Deut. xxxii. 35.) Mais quel autre remède, dites-vous encore, pour mon honneur outragé? Comment? pour réparer votre honneur vous voulez donc fouler aux pieds l'honneur de Dieu? Ne savez-vous pas, dit S. Paul, que lorsque vous agissez contre la loi de Dieu, vous déshonorez Dieu : *Per pravaricationem legis Deum inhonoras.* (Rom. ii. 15.) De quel honneur parlez-vous? Est-ce de l'honneur d'un sauvage, d'un idolâtre? L'honneur d'un chrétien est d'obéir à Dieu et d'observer sa loi. Mais les autres me regardent comme un homme vil; dites-moi, vous dit S. Bernard, si votre maison allait s'écrouler sur vous, manqueriez-vous de fuir parce que les autres vous tiendraient pour poltron? Et pour ne pas encourir le blâme des autres, vous voulez vous-même vous condamner aux peines de l'enfer. Si vous pardonnez, les gens de bien vous loueront. Voulez-vous dignement vous venger, dit S. Chrysostôme, faites du bien à votre ennemi : *Beneficiis eum affice et ultus es.* (IIom. xx. 6.) Car alors c'est de votre ennemi, non de vous qu'on pensera mal. Il n'est point vrai d'ailleurs qu'un homme perde l'honneur, parce qu'après avoir reçu une injure, il dira : Je suis chrétien, je ne puis ni ne dois me venger. Assurément il ne perdra point l'honneur, et il sauvera son ame. Celui qui se venge sera châtié de Dieu non-seulement dans l'autre vie, mais encore dans celle-ci. Qu'il parvienne à se soustraire à la justice des hommes, cela se peut; mais quelle vie que la sienne! toujours obligé de fuir ou de se cacher, poursuivi par la crainte ou par la vengeance même des parens de la victime, et plus encore par les remords, privé de la grâce divine, condamné aux peines de l'enfer, aura-t-il un seul instant de repos et de bonheur? Et

remarquez bien , mes auditeurs , que le désir de la vengeance est un péché aussi grave , que la vengeance même. S'il nous arrive donc de recevoir une injure , qu'avons-nous à faire ? Au moment même où l'injure a le plus excité notre ressentiment , ayons recours à Dieu et à la sainte Vierge , prions-les de nous aider , de nous donner la force de pardonner ; écrivons-nous : Seigneur , je pardonne par l'amour de vous l'offense qui m'a été faite ; daignez me pardonner celles que vous avez reçues de moi.

Passons à la seconde porte de l'enfer , le blasphème. Quelques personnes , dans l'adversité , ne s'en prennent pas aux hommes , mais elles s'attaquent à Dieu même , d'abord en blasphémant contre ses saints , ensuite en le maudissant lui-même. Savez-vous , mes frères , quel énorme péché est le blasphème ? *Omne peccatum comparatum blasphemiae , dit un auteur , levius est. Blasphemia pejus nihil ,* avait dit S. Jean Chrysostôme. (Hom. 1. ad pap. Ant.) Les autres péchés , dit S. Bernard , proviennent de fragilité ; celui-ci est tout entier le fruit de la malice : *Alia peccata videntur procedere ex fragilitate et ignorantia sed blasphemia procedit ex propria malitia.* (Serm. 53.) C'est donc avec raison que S. Bernardin de Sienne appelle le blasphème péché diabolique , car , semblable au démon , le blasphémateur insulte face à face le Dieu qu'il connaît. Il est pire que les chiens , car les chiens ne mordent pas le maître qui les nourrit , mais le blasphémateur outrage Dieu son bienfaiteur. Quel supplice sera donc suffisant , dit S. Augustin , pour punir un crime aussi horrible ? *Quae supplicia sufficiunt cum Deo fit tam nefaria injuria !* (De Civ. Dei. cap. ix.) Nous ne devons pas nous étonner , dit le pape Jules III dans sa bulle xxiii , que les calamités qui nous affligent ne cessent



pas quand nous voyons au milieu de nous un tel péché : *Minime mirandum si flagella non amoveantur*. Lorinus (in cap. 24. Levit.) dit que dans le préambule de la Pragmatic-Sanction en France on lit que le roi Robert priant pour la paix du royaume, le crucifix lui répondit qu'il n'aurait jamais de paix dans son royaume, tant que la race des blasphémateurs n'en aurait pas été complètement extirpée. Le Seigneur menace de destruction le royaume où règne ce vice maudit : *Blasphemaverunt sanctum Israel, .. terra vestra deserta desolabitur*. (Is. I. ex v. 4.)

Oh ! que ne se trouve-t-il des hommes capables de faire ce que dit S. Jean Chrysostôme : *Contere os ejus, percussione manum tuam sanctifica*. Il faudrait briser la bouche de ces maudits blasphémateurs et ensuite les lapider, comme l'ordonnait l'ancienne loi : *Qui blasphemaverit nomen Domini, lapidibus obruet eum omnis multitudo*. (Lcv. xxiv. 16.) Mais il vaudrait mieux leur faire le traitement qu'ils recevaient en France au temps de S. Louis, leur percer les lèvres d'un feu brûlant. Il arriva qu'un noble ayant blasphémé, un grand nombre de personnes allèrent intercéder pour lui auprès du roi, le conjurant de lui épargner le supplice auquel on l'avait condamné ; mais le roi demeura inflexible, et il voulut que la sentence fût ponctuellement exécutée, et comme quelques personnes l'accusaient de cruauté, il répondit qu'il aurait mieux aimé subir le supplice lui-même que de souffrir que Dieu fût outragé dans son royaume.

Dites-moi, blasphémateur, de quel pays êtes-vous ? Je répondrai pour vous ; vous êtes de l'enfer. S. Pierre dans la maison de Caïphe, fut reconnu pour Galiléen à son langage : *Vere et tu ex illis es, nam et loquela tua manifestum te facit*. (Matth. xxvi. 73.) Quel est le langage des damnés ? Le

blasphème : *Et blasphemaverunt Deum cœli præ doloribus et vulneribus suis.* (Apoc. xvi. 11.) Quel fruit retirez-vous de vos blasphèmes ? Vous n'en retirez pas de l'honneur, car les blasphémateurs sont en horreur même à leurs compagnons. Vous n'en retirez aucun profit temporel ; ne voyez-vous pas au contraire que ce sont vos blasphèmes qui vous tiennent dans l'indigence ? *Miseros facit peccatum.* (Prov. xiv. 34.) Vous n'en retirez pas du plaisir ; car quel plaisir sauriez-vous prendre à blasphémer les saints. Plaisir de réprouvé ; le premier moment de fureur passé, quelle peine, quelle amertume je vois au fond de votre cœur ! Les saints vous font-ils quelque reproche ? De quoi vous plaignez-vous contre eux ? Il vous assistent, ils prient pour vous, et vous les maudissez ? Ah ! mon frère, prenez la ferme résolution de vous corriger promptement de ce vice. Prenez-y garde, si vous ne vous corrigez pas de bonne heure, vous le trainerez jusqu'à votre dernière heure, et vous ferez comme beaucoup d'autres qui sont morts le blasphème à la bouche. Mais que puis-je faire, me dites-vous, lorsque j'entre dans un accès de fureur ? Eh quoi ! ne trouvez-vous donc des expressions que pour blasphémer ; dites plutôt : Maudit soit mon péché ; dites : Vierge sainte, donnez-moi de la patience ! Cette fureur, cette effervescence de la passion se calmera et vous trouverez la grâce de Dieu, et si vous dédaignez ce conseil, qu'aurez-vous ? Plus de tourmens, et puis l'enfer.

Voyons maintenant une autre grande porte de l'enfer, par laquelle entrent un grand nombre d'hommes : je veux dire le vol. Il y en a qui font leur dieu de l'argent, et qui regardent l'argent comme le but unique de toutes leurs actions : *Simulacra gentium argentum et aurum.* (Psalm. cxiii. 14.) Mais l'apôtre condamne ces hommes avides :

*Neque furcs, neque rapaces regnum Dei possidebunt.* (I. Cor. vi. 9.) Le vol, dit S. Augustin, n'est pas le plus grand péché mais c'est le plus dangereux pour le salut : *Nullum, peccatum periculosius furto.* En voici la raison ; c'est que pour obtenir le pardon des autres péchés, il suffit d'en avoir un véritable repentir ; mais le repentir ne suffit pas dans le cas de vol ; il faut encore la restitution des objets volés, et cette restitution est difficile à faire. Un certain ermite eut une vision. Il vit Lucifer sur son trône demandant à un démon pourquoi il était resté si long-temps absent, celui-ci répondit qu'il s'était arrêté à tenter un voleur pour l'empêcher de restituer. Alors Lucifer ordonna qu'on châtiât sévèrement ce démon maladroit. A quoi bon lui dit-il, perdre ainsi le temps ; ne sais-tu pas que celui qui s'est emparé du bien d'autrui, ne le restitue pas ? Et en vérité la chose n'est que trop réelle. On s'attache au bien dérobé comme à son propre sang, et il en coûte un peu trop de se priver de son sang pour les autres. L'expérience de chaque jour le démontre. Il se commet d'innombrables vols : combien voit-on de restitutions ?

Gardez-vous, mon cher frère de prendre ou de retenir le bien d'autrui, si vous avez sur ce point quelque reproche à vous faire, apportez au mal un prompt remède. Si vous ne pouvez à la fois restituer en entier, faites-le peu-à-peu, sachez que le bien d'autrui ne prospère pas dans les mains du ravisseur. Vous avez dépouillé les autres, les autres vous dépouilleront, dit le prophète : *Quia tu spoliasti gentes multas, spoliabunt te omnes.* (Habac. ii. 9.) Le bien d'autrui porte malheur : *Hæc est maledictio, quæ egreditur super faciem omnis terræ.... et veniet ad domum furis.* (Zach. v. 3.) Cela signifie, dit S. Grégoire de Na-

ziance , que celui qui retient le bien d'autrui , perdra tôt ou tard ce bien et le sien propre : *Qui opes inique possidet, etiam suas amittit.* Les biens d'autrui sont comme le feu et la flamme; ils détruisent tout ce qu'ils touchent.

Mères, épouses, soyez attentives, quand vos fils ou vos maris apportent chez vous des objets dérobés, n'applaudissez point, ne gardez point un coupable silence; reprochez leur amèrement leur faute. Tobie entendit un agneau bêler dans sa maison; allez voir, dit-il, allez voir à qui appartient cet agneau, et qu'on le rende à son maître: *Videte ne forte furtivus sit; reddite eum.* (Tob. II. 21.) S. Augustin dit que Tobie, parce qu'il aimait Dieu, *no-lebat sonum furti audire in domo.* Certaines gens en s'appropriant le bien d'autrui, font quelques aumônes pour tranquilliser leurs consciences; mais *non vult Christus rapina: nutrirî,* dit S. Jean Chrysostôme; le Seigneur ne veut pas qu'on le revête de parures empruntées. Au reste, les vols des nobles et des grands personnages, sont les injustices, le dommage causé aux autres, le tort qu'on fait aux pauvres en les privant de ce qui leur est dû. Ce sont là de véritables vols qui obligent à l'entière réparation du préjudice; mais la restitution est ici très-difficile à faire, et faute de la faire beaucoup de gens se damnent.

Nous arrivons enfin à la quatrième porte de l'enfer, celle par laquelle entrent le plus grand nombre des damnés: l'impureté. L'impureté, dit-on, n'est pas un péché bien grave. Comment? il n'est pas bien grave! N'est-ce donc pas un péché mortel? Ce péché est si révoltant, dit S. Antonin, que les démons eux-mêmes ne peuvent le supporter. Il y a même des docteurs qui soutiennent que certains démons qui ont été d'un rang supérieur aux au-

tres, se rappelant leur ancienne noblesse, dédaignaient de tenter l'homme pour ce péché; figurez-vous donc combien d'horreur et de dégoût devra inspirer au Seigneur celui qui tel qu'un chien effronté, ou tel qu'un animal immonde se vautrera dans la fange de ce vice détestable : *Canis reversus ad suum vomitum, et sus lota in volutabro luti.* (II. Petr. II. 22.) Mais les impudiques prétendent que Dieu aura compassion de ceux qui se livrent à ce péché, parce qu'ils sont de chair et par conséquent fragiles. Quel langage est-celà? Ignorez-vous que les plus terribles châtimens que Dieu a infligés aux hommes ont toujours été la peine de ce péché? C'est l'écriture sainte qui nous le dit, si Dieu a quelquefois montré du repentir d'avoir créé l'homme, dit S. Jérôme, c'est parce que l'homme s'est rendu coupable de ce péché hideux : *Pœnituit cum quod hominem fecisset... omnis quippe caro corruperat viam suam.* (Gen. vi.) Et c'est pour cela, dit Eusèbe, que les châtimens ont été si rigoureux : *Pro nullo peccato tam manifestam justitiam exercuit Deus, quam pro isto.* (Euseb. epist. ad Dama.) Le feu du ciel tombé sur cinq villes, engloutit dans un gouffre de feu tous leurs habitans coupables d'impureté. Ce fut pour la même cause que Dieu envoya le déluge universel qui fit périr tout le genre humain, une famille exceptée. Ce péché Dieu ne le punit pas seulement dans l'autre vie, il le punit encore dans celle-ci. Il suffit pour s'en convaincre d'entrer dans un hospice. Combien de jeunes hommes auparavant forts et robustes, aujourd'hui pâles, blêmes, exténués, pleins de douleurs, mutilés en expiation de ce péché maudit : *Oblita es mei, et projecisti me post corpus tuum; tu quoque porta scelus tuum et fornicationes tuas.* (Ezech. xxiii. 25.) Puisque tu m'as oublié, dit le Seigneur, et que pour le misérable plaisir

de ton corps tu t'es éloigné de moi, je veux qu'à compter de cette vie même tu portes le prix de ta scélératesse.

Dieu a compassion de ce péché ? et c'est celui qui traîne le plus d'âmes aux enfers. La plus grande partie des damnés, dit S. Rémi, ne le sont que pour leur impureté. Le P. Segneri dit que l'impureté remplit le monde de pécheurs et l'enfer d'âmes. *Hoc peccatum*, dit S. Bernard, *quasi totum mundum trahit ad supplicium*. (Tom. iv. serm. 21.) S. Isidore avait dit avant S. Bernard : *Magis per luxuriam humanum genus subditur diabolo, quam per cætera vitia*. (Lib. II. sen. cap. 3.) La raison en est simple, c'est que notre inclination naturelle nous porte à ce vice. Aussi le docteur angélique dit-il que le démon se complaît infiniment à voir l'homme livré à ce péché, parce que ce péché attache, et qu'une fois plongé dans le vice, il est presque impossible d'en sortir. *Nullus in peccato tenacior*, dit S. Thomas de Villeneuve, *quam luxuriosus*. (Cap. I. de S. Ildeph.) Il y a plus, ce vice nous ôte la lumière céleste au point que l'impudique oublie Dieu tout-à-fait. *Voluptates impudicæ*, dit S. Laurent Justinien, *oblivionem dei inducunt*. (De lib. vitæ.) Cela se rapporte à ces paroles du prophète Osée. *Non dabunt cogitationes suas, ut revertantur ad Deum suum, quia spiritus fornicationum in medio eorum et Dominum non cognoverunt*. (Os. v. 4.) L'impudique méconnaît Dieu ; il n'obéit plus ni à Dieu ni à la raison, comme le dit S. Jérôme. Il n'obéit qu'à l'effervescence des sens, qui le rendent semblable aux bêtes. *Nec paret rationi qui impetu ducitur*. (S. Hier. in ep.)

Comme ce péché flatte les sens, il fait de suite contracter des habitudes funestes qui durent jusqu'à la mort. Vous verrez souvent des hommes mariés et même des

vieillards décrépits livrés à de mauvaises pensées et à tous les péchés de leur jeunesse. Ce péché d'ailleurs est si aisé à commettre que les fautes se multiplient au delà de tout nombre. Demandez à un de ces pécheurs combien de fois il s'est abandonné à ses mauvaises pensées, il vous dira qu'il ne s'en souvient pas. Mais, mon cher frère, si vous ne connaissez plus le nombre de vos péchés, Dieu s'en souviendra; et vous savez bien qu'un seul de ces péchés suffit pour vous précipiter dans l'enfer. Combien de paroles obscènes que vous avez proférées complaisamment, au grand scandale des autres! Or, des pensées et des paroles on arrive aux faits et l'on finit par se plonger dans les voluptés les plus immondes, *sus in volutabro luti*, sans se rassasier jamais, et voilà pourquoi ce péché se renouvelle chaque jour, et à chaque instant. Mais quel parti prendre, dites-vous, contre tant de tentations dont je suis assailli? Je suis fragile, je suis de chair. Eh bien! puisque vous êtes fragile, que ne vous recommandez-vous à Dieu et à la Vierge Marie, source de toute pureté? Puisque vous êtes de chair, pourquoi ne fuyez-vous pas l'occasion? pourquoi ne mortifiez-vous pas vos regards? S. Louis de Gonzague ne levait jamais les yeux sur une femme, même sur sa mère. Observez encore que le péché d'impureté est souvent cause de beaucoup d'autres péchés; qu'il fait naître des haines violentes, qu'il provoque au vol, et surtout qu'il entraîne au sacrilège dans la confession et dans la communion, parce qu'on rougit d'avouer toutes ses faiblesses. Remarquons de plus en passant que c'est à la suite des sacrilèges que viennent les maladies et la mort. *Qui enim manducat et bibit indigne, dit l'apôtre, judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini..... Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi.*

(I Cor. XI, 19.) S. Chrysostôme, en expliquant ce texte, dit que S. Paul parle de ceux qui sont punis par des maladies mortelles pour avoir reçu les sacremens en état d'indignité. *Quando quidem peccabant quod participes fierent mysterium, non expurgata conscientia.* (Chrys. in cap. 5. Isa.)

Toutefois, mon cher frère, je ne veux point que vous vous livriez au désespoir, s'il vous arrive de vous trouver plongé dans des habitudes vicieuses; mais levez-vous et sortez promptement de cette porte d'enfer, promptement, et tandis que Dieu vous éclaire et qu'il vous tend la main pour vous soutenir. La première chose à faire, c'est d'éviter les occasions; car autrement tout sera inutile : sermons, bons propos, larmes, confessions; fuyez les occasions et puis recommandez-vous sans cesse à Dieu et à la Vierge Marie, mère de la chasteté. Quand vous éprouverez quelque tentation, ne vous arrêtez pas à discuter avec elle, mais invoquez soudain les noms de Jésus et de Marie. Ces noms sacrés mettent le démon en fuite, et ils éteignent l'ardeur infernale qui vous brûle; si le démon continue à vous tenter, continuez à invoquer Jésus et Marie, et certainement vous ne tomberez pas. Pour déraciner ensuite les mauvaises habitudes, tâchez de faire quelque dévotion particulière à la sainte Vierge: commencez le samedi à jeûner en son honneur; allez chaque jour visiter quelqu'une de ses images; priez-la de vous délivrer du vice qui vous afflige. Ne manquez pas le matin, aussitôt à votre lever et le soir avant de vous coucher, de dire trois *Ave Maria* en l'honneur de sa pureté, et surtout, comme je l'ai dit, dès que la tentation se montre, invoquez Jésus et Marie. Prenez-y bien garde, mon cher frère, car si vous ne vous amendez maintenant,



vous ne trouverez peut-être plus l'occasion ou la volonté de le faire. (L'acte de contrition.)

---

## V<sup>o</sup> DISCOURS.

Les pratiques extérieures de dévotion sont inutiles, si nous ne cherchons à déraciner le péché de notre ame.

*Et nunc, nolite illudere, ne forte constringantur vincula vestra. (Is. xxviii. 22.)*

Dieu ordonne à Jonas d'aller prêcher à Ninive. Jonas, au lieu d'obéir à Dieu, s'embarque pour aller à Tarse. Mais voilà que soudain une forte tempête met le vaisseau en péril évident de naufrage. Jonas ne doute point que la tempête ne soit le châtement de sa désobéissance ; il dit aux gens du vaisseau : *Tollite me et mittite in mare, et cessabit mare a vobis; scio enim quoniam propter me tempestas hæc venit. (Jon. i. 22.)* Jonas fut jeté à la mer et aussitôt la tempête s'apaisa ; *et stetit mare a fervore suo.* Si Jonas n'eût pas été jeté à la mer, la tempête n'aurait donc point fini. Voici, mes chers auditeurs, la leçon qu'on peut retirer de ce fait : si nous n'attachons pas le péché de notre ame, la tempête, c'est-à-dire le fléau imminent dont Dieu nous menace ne cessera pas. Car nos péchés sont les vents contraires qui excitent la tempête et nous poussent au naufrage. *Iniquitates nostræ quasi ventus abstulerunt nos. (Isa. lxiv. 6.)* Il se fait maintenant des pénitences, des neuvaines, des processions ; le saint Sacrement est exposé : mais de quoi tout cela sert-il si

nous ne nous amendons pas? si nous n'arrachons pas le péché de notre cœur? c'est là le sujet de ce discours : nos pratiques de dévotion auront peu d'effet si nous ne chassons le péché; car sans cela, elles ne sauraient calmer le courroux céleste.

On dit communément qu'on ne guérit point la douleur tant qu'on laisse l'épine dans la blessure. Dieu ne s'irrite point, dit S. Jérôme, parce que la colère est une passion et que Dieu est incapable de passion; il est toujours calme et tranquille; il ne s'altère pas lors même qu'il nous châtie. *Tu autem dominator virtutis in tranquillitate judicas.* (Sap. XII. 18.) Mais le péché mortel a tant de malice par lui-même que si Dieu était capable de colère, il exciterait en Dieu ce sentiment qui l'affligerait. C'est là ce que cherchent à faire les pécheurs, comme le dit Isaïe, (CXIII. 10.) *Ipsi autem ad iracundiam provocaverunt, et afflixerunt spiritum sanctum ejus.* Quand Dieu ordonna le déluge, dit Moïse, il se déclara si affligé des péchés des hommes, qu'il se voyait par cela même forcé de détruire et d'exterminer leur race. *Tactus dolore cordis intrinsecus, delebo, inquit, hominem a facie terræ* (Gen. XVI. 6.) Le péché, dit S. Jérôme, est la seule cause de tous les fléaux. *Ubi est fons peccati, illic est plaga supplicii.* (In psalm. 5.) Sur ces paroles de la Genèse, que Dieu prononce après le déluge, *arcum meum ponam in nubibus,* (Gen. IX. 15.) S. Ambroise remarque, (lib. de Noë. Cap. 47.) que l'Écriture ne dit pas *sagittam ponam*, mais *arcum*, pour nous donner à entendre que le pécheur est celui qui par ses péchés met les flèches à l'arc du Seigneur et provoque le châtement.

Si nous voulons apaiser le Seigneur, il faut que nous détruisions la cause de son courroux, c'est-à-dire le pé-

ché. Le paralytique demandait à Jésus-Christ la santé du corps, mais Jésus, avant de guérir son corps, voulut guérir son ame en lui donnant la douleur de ses péchés et en lui disant : *Confide, fili remittantur tibi peccata tua.* (Matth. 9.) S. Thomas dit que Jésus ôta d'abord au paralytique la cause de l'infirmité même. *Iste petebat sanitatem corporis, et Dominus dat anime, quia tanquam bonus medicus, auferre voluit mali radicem.* (In Matth. Loc. cit.) La racine du mal, ce sont les péchés. *Causa infirmitatis sæpius sunt peccata,* dit S. Bernardin de Sienne. Aussi le Seigneur, après avoir guéri le paralytique, l'avertit en disant : *Vade, et noli amplius peccare, ne deterius tibi aliquid contingat.* L'Ecclésiaste avait donné le même avertissement aux pécheurs : *Fili, in tua infirmitate... ab omni delicto munda cor tuum,* etc., *et da locum medico.* (Eccli. 59. ex. V. 9.) Il faut d'abord recourir au médecin de l'ame afin qu'il vous délivre de vos péchés, ensuite au médecin du corps afin qu'il vous guérisse de la maladie. En un mot, c'est le péché qui attire sur nous tous les châtimens; c'est aussi notre obstination plus encore que le péché, comme nous l'apprend S. Basile : *Nostris causa hæc invehuntur, qui retinemus cor impænitens.* (In cap. 9. Isa.) Nous avons offensé Dieu et nous ne voulons pas même nous en repentir. Quand Dieu nous avertit par la voix des calamités, il veut que nous l'entendions, autrement il sera forcé par nous-mêmes de nous maudire. *Si audire nolueris vocem Domini, venient super te omnes maledictiones istæ : maledictus eris in civitate, maledictus in agro,* etc. (Deut. xxviii. 45.) Quand nous offensons Dieu nous invitons toutes les créatures à nous punir. Quand un esclave se révolte contre son maître, dit S. Ambroise, il n'excite pas seulement contre lui le courroux de son maître, mais

encore il appelle celui de toute la famille. Ainsi quand nous offensons Dieu , nous provoquons toutes les créatures à venger sur nous l'offense. *Non solum iram Dei promerimus, sed totam creaturam contra nos excitamus.* (S. Ans. de Similit. cap. 101.) Nous provoquons particulièrement, ajoute S. Grégoire, ces mêmes créatures dont nous nous sommes servis pour commettre le péché. *Cuncta quæ ad usum pravitatis infleximus, ad usum nobis vertuntur ultionis.* (Hom. 55, in evang.) Dieu par, sa miséricorde, retient ces créatures pour qu'elles ne nous soient point nuisibles, mais quand il voit que nous ne tenons nul compte de ses menaces et que nous ne sortons pas de la mauvaise voie, il permet que ces créatures viennent aider à sa vengeance. *Armabit creaturam contra insensatos.* (Sap. v. 17.) *Et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* (Ibid. 27.) *Non est ulla creatura, dit S. Chrysostôme (Hom. in Absal.), quæ mota non fuerit, cum ipsum Dominum senserit moveri.*

Ainsi, mes chers auditeurs, si nous n'apaisons d'abord Dieu en nous amendant, nous ne serons jamais à l'abri de la punition. Quelle plus grande folie, dit S. Grégoire, que de penser que Dieu retiendra le châtement, lorsque nous continuons de l'offenser? *Est primum genus dementiae nolle a malis quiescere, et Deum velle a sua ultione cessare.* (Mor. lib. 8. epist. 41.) Combien de gens qui viennent maintenant à l'église et entendent le sermon; mais ils ne se confessent pas; ils ne veulent pas changer de vie. Si nous ne faisons disparaître la cause du fléau, comment nous délivrerons-nous du fléau lui-même? *Nec amputamus causas morbi, dit S. Jérôme, ut morbus auferatur.* Nous continuons à offenser Dieu et à l'irriter, et nous nous étonnons qu'il continue à nous punir? *Miramur, dit Sal-*

vien, *si miseri sumus, qui tales impuri sumus*. Nous pensons peut-être que Dieu s'apaisera, parce que nous suivrons les processions, que nous irons à l'église, et cela sans nous repentir de nos péchés, sans restituer les biens d'autrui, sans rétablir les réputations que nous avons attaquées, sans nous éloigner des occasions qui nous séparent de Dieu? Oh! n'espérons pas ainsi tromper le Seigneur: *Et nunc nolite illudere*, etc. Ne comptez pas pouvoir tromper Dieu, dit le prophète, car vous ne ferez que resserrer les liens qui vous enchainent et vous tiennent destinés pour l'enfer. Cornelius à Lapidé dit sur ce passage d'Isaïe que lorsque le renard est tombé dans le piège, plus il cherche à se débarrasser des filets qui le retiennent, plus il en serre les noeuds: *Impii illusores, irridendo Dei minas et pœnas, magis iisdem se adstringunt*. O pécheurs, croyez-moi; n'irritons pas Dieu davantage, car la vengeance nous menace. *Consummationem enim*, dit le même prophète, *et abbreviationem audivi a Domino super universam terram!* Je ne suis point le prophète Isaïe, mais je puis bien dire que j'aperçois déjà le fléau qui va nous frapper, si nous ne nous convertissons.

Écoutez le Seigneur: *Quis quæsit hæc de manibus vestris?* (Isa. 12.) Qui vous demande ces processions et ces pénitences? Ce que je vous demande, c'est de chasser le péché: *Ne offeratis ultra sacrificium frustra*. (Ibid. 13.) Que me font toutes vos dévotions, si vous ne changez de vie? *Solemmitates vestras odit anima mea*. (xvi. 14.) Sachez, dit le Seigneur, que je hais tous ces hommages, toutes ces pratiques extérieures avec lesquelles vous croyez vous soustraire au châtement, sans effacer d'abord les offenses que vous m'avez faites. *Holocaustis non delectaberis, sacrificium Deo spiritus contribulatus*. (Psa!m. l. 18.) Tou-

tes les dévotions, toutes les aumônes, toutes les pénitences d'un pécheur qui n'a pas de repentir ne plaisent pas à Dieu; il ne les accepte que de la part de ceux qui s'affligent du mal qu'ils ont commis et sont déterminés à changer de vie.

On ne trompe pas Dieu : *Deus non irridetur*; je ne vous ai point demandé, vous dit-il, toutes ces pratiques extérieures : *Non sum locutus cum patribus vestris de verbo victimæ*, etc. *Sed hæc præcepi eis : Audite vocem meam, et ero vobis Deus.* (Jer. VII. 22.) Ce que je veux de vous, c'est que vous entendiez ma voix, que vous changiez de vie, que vous fassiez une bonne confession avec une douleur sincère, parce que les confessions passées, après tant de rechutes postérieures, ne peuvent plus vous servir; je veux que vous vous efforciez à rompre cet attachement, à fuir cette compagnie; je veux que vous tâchiez de faire cette restitution, de réparer ce dommage : *Audite vocem meam*, faites ce que je vous dis, *et ero vobis Deus*, et je serai pour vous un Dieu de miséricorde, tel que vous désirez que je le sois. *Qui habet aures audiendi audiat*, a dit S. Matthieu (XI. 15.) Le cardinal Hugues ajoute : *Alii habent aures, sed non habent aures audiendi*; quelques-uns ont des oreilles, mais ils n'ont pas le don ou la volonté d'entendre. Combien en est-il qui viennent écouter le sermon, qui entendent les avertissemens des confesseurs, qui comprennent très-bien ce qu'ils auraient à faire pour apaiser Dieu; mais ils sortent de l'église et sont pire qu'auparavant, et comment Dieu s'apaisera-t-il? Comment peuvent-ils espérer que le fléau ne les touche pas? *Sacrificate sacrificium justitiæ, et sperate in Domino*, dit David. (Psalm. IV.) Honorez Dieu, non en apparence, mais par vos actions; c'est là ce que signifient les mots *Sacrificium justitiæ*. Honorez-le en regrettant d'a-

voir péché, en fréquentant les sacremens, en changeant de conduite, et puis espérez. Espérer en continuant de vivre dans le péché, ce n'est pas de l'espérance, c'est de la témérité, c'est une illusion inspirée par le démon, et qui vous rend plus odieux et plus digne de châtement.

Voyez, mes frères, le Seigneur irrité et le bras levé pour nous frapper du fléau dont il nous menace. Que ferez-vous pour vous mettre à l'abri ? *Quis demonstravit vobis fugere a ventura ira? Facite ergo fructum dignam pœnitentiæ.* (Matth. v. 5.) Il faut faire pénitence, mais une pénitence qui soit digne de pardon, c'est-à-dire ferme et sincère. Il faut changer la colère en douceur en pardonnant à ceux qui nous offensent ; changer l'intempérance en abstinence, en observant au moins les jeûnes ordonnés par l'Église, et en se privant de ces boissons qui transforment les hommes en brutes ; changer l'impureté en chasteté, en se gardant de retourner aux habitudes licencieuses, en résistant aux mauvaises pensées, en évitant les paroles obscènes, les conversations dangereuses et les mauvaises compagnies : *Fructum dignum pœnitentiæ.* Pour donner des fruits dignes de pardon, il faut encore que nous nous appliquions à servir Dieu avec autant de zèle que nous avons mis d'ardeur à l'offenser : *Sicut exhibuistis, dit l'apôtre, membra vestra servire immunditiæ, ita exhibete servire justitiæ.* (Rom. vi. 19.) Ainsi ont fait sainte Marie Madeleine, S. Augustin, sainte Marie Égyptienne, sainte Marguerite de Cortone, que leurs œuvres de pénitence ont rendus plus chers à Dieu que ne l'ont été d'autres moindres pécheurs. *Plerumque, dit S. Grégoire, gratior est Deo fervens post culpam vita, quam torpens innocentia* ; le pénitent rempli de ferveur est plus agréable à Dieu qu'un homme exempt de fautes, mais d'une dévotion tiède. C'est ainsi que le saint docteur ex-

plique le texte de S. Luc, 157 : *Gaudium erit in caelo super uno peccatore poenitentium agente, quam super nonaginta novem justis.* Cela ne doit s'entendre pourtant que de ce pécheur qui, après le péché, s'est mis à aimer et servir Dieu avec plus de ferveur encore que n'en ont les justes.

Voilà ce qu'on appelle donner des fruits dignes de pardon. Il ne s'agit pas, comme vous le voyez, d'écouter le sermon, de visiter la Vierge, de suivre les processions, sans se sévrer du péché et de l'occasion du péché. Car c'est là vouloir tromper Dieu, comme je l'ai dit, ce qui ne fait que le provoquer à la rigueur : *Et ne velitis dicere inter vos : Patrem habemus Abraham ;* (Matth. VIII. 9.) il ne suffit pas de dire : Nous avons pour appui la sainte Vierge ; nous avons notre saint patron qui nous délivrera ; car les saints ne peuvent nous aider, si nous ne bannissons le péché de notre cœur. Les saints sont les aimés de Dieu ; ils craindraient de se déclarer protecteurs des pécheurs obstinés. Tremblons, car le Seigneur a déjà prononcé la sentence : qu'on jette au feu, a-t-il dit, les arbres qui ne donnent pas de fruit : *Omnis ergo arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur.* (Matth. VIII. 18.) Chrétien, dites-moi, depuis combien d'années vous êtes au monde ? Quels sont jusqu'à présent les fruits de vos œuvres ? Quel honneur votre vie a-t-elle fait à Dieu ? Les péchés, l'injure, le mépris, voilà les fruits et l'hommage que vous avez offerts à Dieu. Mais Dieu par sa miséricorde veut bien vous donner le temps de vous amender, de déplorer les offenses que vous lui avez faites, de l'aimer pendant le temps qui vous reste encore. Que voulez-vous faire ? que déterminez-vous ? Oh ! hâtez-vous de vous donner à Dieu ! Qu'attendez-vous encore ? Attendez-vous que l'arbre soit coupé au pied et jeté au feu de l'enfer ?



Terminons ce discours. Le Seigneur m'a envoyé aujourd'hui pour prêcher devant vous ; il vous a donné le désir de venir m'entendre. C'est qu'il veut vous tirer du péril qui vous menace pourvu que vous vous convertissiez réellement. *Noli substrahere verbum si forte audiant et convertantur, et pœniteat me mali quod cogito facere iis.* (Jerem. xxvi. 3.) Le Seigneur m'ordonne de vous dire en son nom qu'il est disposé à se repentir du mal qu'il veut vous faire, c'est-à-dire à retenir les fléaux dont il allait vous frapper, *et pœniteat me*, etc. Si vous revenez sincèrement à lui, *si audiant et convertantur*. Autrement l'exécution suivra la menace. Tremblez donc, si vous n'êtes pas encore déterminés à changer de conduite ; réjouissez-vous, au contraire, si vous vous amendez : *lætetur cor quærentium Dominum.* (Ps. civ. 5.) Que celui qui cherche Dieu livre son cœur à la joie, car Dieu aime ceux qui le cherchent : *Bonus est Dominus animæ quærenti illum.* (Chren. iii. 25.) Le Seigneur ne repousse pas le cœur qui s'humilie et se repent de ses fautes : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despiciet.* (Psal. l.) Soyons donc joyeux si nous avons réellement l'intention de changer de vie ; et si nous craignons que la divine justice ne veuille nous punir en voyant tous nos péchés, adressons-nous à la mère des miséricordes, Marie ; Marie défend et protège tous ceux qui se couvrent de son manteau. *Ego civitas refugii omnium ad me confugentium* ; comme lui fait dire saint Jean de Damas. (L'acte de contrition.)

## VI<sup>e</sup> DISCOURS.

Dieu nous envoie les calamités dans cette vie, non pour notre ruine, mais pour notre bien.

*Non enim delectaris in perditionibus nostris.* (Tob. III. 22.)

Soyons bien persuadés, ô chrétiens, que personne ne nous aime plus que Dieu. Il nous aime, disait sainte Thérèse, plus que nous nous aimons nous-mêmes; il nous a aimés de toute éternité : *In caritate perpetua dilexi te* : (Jer. xxxi. 3.) C'est pour l'amour qu'il nous portait qu'il nous a tirés du néant pour nous donner l'existence. *Ideo attraxi te miserans tui.* (Ibid.) Ainsi quand Dieu châtie sur cette terre, ce n'est point parce qu'il nous hait, c'est au contraire parce qu'il nous aime et veut notre bien. *Hoc autem per certo habet qui te colit, quod vita ejus, si in probatione fuerit, coronabitur; si in tribulatione, liberabitur.* (Tob. III. 21.) Seigneur, disait le saint homme Tobie, celui qui te sert peut être assuré qu'après le temps des épreuves il sera couronné, et qu'après une vie de souffrance il sera exempté des peines qu'il méritait. *Non enim delectaris, etc.* Car tu ne prends point plaisir à voir notre ruine. *Quia post tempestatem tranquillum facis, et post fletum exultationem infundis.* (Ibid. 22.) Après les orages vous nous donnez le calme, après les larmes l'allégresse et la paix. Ainsi, mes chers frères, retenez (ce que je vais tâcher aujourd'hui de vous démontrer), que si Dieu nous envoie les calamités dans cette vie, c'est pour notre bien, afin que nous nous délivrions des liens du péché et

que, rentrant dans sa grâce, nous évitions les peines éternelles.

*Dabo timorem meum in corde eorum ut non recedant a me.* (Jer. xxxii. 40.) Le Seigneur dit qu'il imprimera la crainte dans nos cœurs pour que nous ne nous laissions pas dominer par nos affections mondaines, et que nous ne l'abandonnions pas pour les vaines délices de la terre. Comment amène-t-il à résipiscence les pécheurs qui se sont éloignés de lui? en se montrant irrité contre eux, en les châtiant dans cette vie même; *in ira populos confringes.* (Psal. lv. 8.) Ou suivant la version citée par S. Augustin : *Populos deduces.* Que signifient ces mots, se demande le S. docteur? que Dieu envoie aux hommes des tribulations pour que, se voyant ainsi tourmentés, ils quittent le péché et recourent à lui? *Imple tribulationibus omnia, ut in tribulationibus positi ad te recurrant.* Que fait la mère lorsqu'elle veut sevrer son enfant? elle s'oingt de fiel. Ainsi agit le Seigneur pour gagner les âmes et les détacher des plaisirs de la terre, qui leur font oublier le salut éternel : il remplit tout d'amertume autour d'eux, afin que ne trouvant ni plaisir ni repos dans tous les biens qu'ils possèdent, ils aient recours à lui qui seul peut satisfaire leurs besoins : *In tribulatione sua mane consurgent ad me.* (Osée. vi. 1.) Si je laisse ces pécheurs se livrer sans obstacle à leurs divertissemens, a dit le Seigneur, assurément ils s'endormiront dans le péché; il est donc nécessaire que je les frappe de mes fléaux, afin qu'ils sortent de leur léthargie et qu'ils s'adressent à moi. Quand ils seront malheureux ils diront : *Venite, et revertamur ad Dominum, quia cepit et sanabit nos, percutiet et curabit nos.* (Ibid.) Que faire, disent les pécheurs en rentrant en eux mêmes, si nous ne sortons de cette vie cou-

pable, Dieu loin de s'apaiser continuera de nous punir ; retournons à ses pieds , parce qu'il nous guérira de notre infirmité ; et s'il nous a affligés de plusieurs fléaux, il nous consolera lui-même par sa miséricorde.

*In die tribulationis meae Deum exquisivi et non sum deceptus.* (Psalm. LXX. 5.) Au temps de mes souffrances, dit le prophète, j'ai cherché le Seigneur, et mes espérances n'ont pas été trompées ; le Seigneur m'a soutenu. David remerciait ensuite le Seigneur des humiliations qu'il avait subies après son péché, parce qu'il avait appris ainsi à observer la loi divine. *Bonum mihi, quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas* (Ps. cxviii. 71.) Les tribulations sont pour un pécheur une peine et en même temps une grâce. *Pœna est, et gratia est*, dit S. Augustin ; peine relativement à ses péchés, grâce, et bien grande grâce, en ce qu'il est ainsi délivré des peines éternelles ; car Dieu use toujours de miséricorde envers le pécheur qui, rentrant dans la bonne voie, accepte avec reconnaissance les souffrances qui lui ouvrent les yeux sur le misérable état où il se trouvait, et le ramènent vers Dieu. Amendons-nous, mes chers frères, et Dieu nous délivrera aussi des calamités qui nous affligent. *Quid servat post pœnam*, dit le même docteur, *qui per gratiam exhibet pœnam?* Celui qui s'amende et retourne à Dieu, n'a plus rien à craindre du fléau ; car Dieu ne nous frappe que pour nous faire retourner à lui.

Il est impossible, dit S. Bernard, de passer des plaisirs de la terre aux plaisirs du paradis. *Difficile, imo impossibile est, ut presentibus quis fruatur bonis et futuris; ut de deliciis transeat ad delicias.* (De Int. Dom. c. 45.) Aussi le Seigneur dit : *Noli æmulari in eo qui prosperatur in via sua, in homine faciente injustitias.* (Ps. xxxvi. 7.) Ne portez pas envie, mon fils, vous dit le Seigneur, au pécheur qui

prospère sur la mauvaise route qu'il suit. *Prosperatur?* dit S. Augustin, *sed in via sua. Laboras? sed in via Dei.* Il prospère malgré ses iniquités; et toi, qui suis la voie étroite du salut, tu es malheureux et tu souffres? Eh bien! *Illi prosperitas in via est, in perventione infelicitas; tibi labor in via, in perventione felicitas.* Il sera heureux dans cette vie : le malheur éternel l'attend dans l'autre. Dans cette vie au contraire tu seras tourmenté, mais tu goûteras dans l'autre les célestes félicités. Ainsi réjouis-toi, pécheur, et rends grâce à Dieu, si tu vois qu'il te châtie dans cette vie et qu'il venge ses injures, parce que c'est un signe qu'il veut user de miséricorde envers toi. *Deus, tu propitius fuisti eis, ulciscens in omnes adinventiones eorum.* (Psal. xcvi. 8.). Quand le Seigneur inflige sur cette terre des châtimens corporels, c'est moins pour nous châtier que pour nous forcer à nous corriger. Il dit à Nabuchodonosor : *l'ænum ut bos comedes; septem quoque tempora mutabuntur super te, donec scias quod dominetur excelsus super regnum hominum.* (Dan. iv. 22.) Pendant sept ans, tu te nourriras de foin comme les bêtes, afin que tu comprennes bien que je suis le souverain qui donne et qui ôte les royaumes, et que ton orgueil s'humilie devant ma puissance. Ce roi superbe rentra en lui-même et s'amenda; alors il s'écria : *Nunc laudo et glorifico regem cæli;* et Dieu lui restitua son royaume. *Libenter commutavit sententiam,* dit S. Jérôme, *quia vidit opera commutata.*

Malheur à nous, dit le même saint, lorsque Dieu ne nous punit pas de nos péchés sur cette terre, car c'est un signe qu'il nous garde les peines éternelles : *Magna est ira Dei, quando non nobis irascitur; reservat nos sicut vitulum in occisione.* (Hier. in cit. Psalm. xcvi.) Quand le médecin voit les chairs d'un malade gangrenées et qu'il n'en fait

pas l'amputation, c'est qu'il juge son état désespéré et qu'il l'abandonne à la mort. Dieu, dit S. Grégoire, épargne le pécheur dans ce monde, pour le condamner dans l'éternité : *Parcit ut in perpetuum feriat.* (Mor. lib. viii. cap. 4.) Malheur à ces pécheurs à qui Dieu ne dit rien et ne montre aucun courroux : *Et quiescam nec irascar amplius.* (Ez. xvi. 42.) Mais le Seigneur continue : *Et provocasti me in omnibus his et scies quia ego Dominus, ut recorderis et confundaris.* (Ex. xvi. 63.) Ingrat que tu es, dit le Seigneur, un jour viendra que tu sauras qui je suis ; alors tu te rappelleras toutes les grâces que je t'ai accordées et tu demeureras confus de ton ingratitude. Malheur donc encore une fois au pécheur qui poursuit sa carrière avec bonheur, et à qui Dieu permet, pour le punir, que tout réussisse, selon ce qu'il a dit par la bouche du psalmiste : *Israel non intendit mihi et dimisi eos secundum desideria cordis eorum.* (Psalm. lxxx. 12.) C'est une marque que le Seigneur veut le récompenser dans cette vie de quelque bien qu'il a fait, mais qu'il se réserve en même-temps de le punir de ses péchés par les peines éternelles. En parlant de lui pour cette vie, le Seigneur dit encore : *Misereamur impio et non discet justitiam; non videbit gloriam Domini.* (Is. xxxvi. 10.) Remarquez maintenant la fatale illusion de ce pécheur qui voyant prospérer ses affaires, se flatte que Dieu, qui use envers lui de miséricorde au moment même où il l'offense, n'en manquera pas dans la suite, et lui pardonnera plus tard ; ce qui est cause qu'il continue de vivre dans son péché. Mais cette miséricorde le Seigneur l'aura-t-il toujours ? Non ; le jour viendra où au lieu du paradis, ce misérable pécheur ne verra que l'enfer s'ouvrir devant lui : *Et non videbit gloriam Domini.* Sur ces mots : *Misereamur impio*, S. Jérôme s'écrie : *Longe a me misericordia*

*tam rigerosa.* Éloignez de moi, Seigneur, cette compassion terrible ; si je vous ai offensé, punissez-moi dans cette vie afin que vous ne deviez pas me châtier dans l'autre. S. Augustin adressait à Dieu la même prière : *Domine, hic secca, hic non parcas, ut in æternum parcas.* Châtiez-moi ici-bas, ô mon Dieu, ne me pardonnez pas, afin que vous puissiez m'épargner les supplices éternels. Quand le médecin ampute les chairs corrompues, c'est une preuve qu'il veut guérir le malade : *Magnæ misericordiæ est,* dit ailleurs le même saint docteur, *nequitiam non relinquere.* (Serm. xxxvii.) Le Seigneur use d'une bien grande miséricorde envers le pécheur, lorsque pour le faire rentrer dans la bonne voie, il le châtie sur la terre ; c'était pour cela que Job priait ardemment le Seigneur de ne point l'épargner dans cette vie : *Hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore non parcas.* (Job. vi. 10.)

Jonas dormait sur le vaisseau qui l'emportait loin du lieu où le Seigneur lui avait ordonné de se rendre ; mais le Seigneur voyant que la mort temporelle allait être pour lui le commencement de la mort éternelle, le fit réveiller par le pilote qui lui dit : *Quid tu sopore deprimeris? Surge et invoca Deum tuum.* (Jona. i. 6.) Dieu fait aujourd'hui de même envers vous, mon cher frère. Vous viviez dans le péché, privé de la grâce divine, condamné aux peines de l'enfer. Les calamités sont venues ; ces calamités sont la voix de Dieu qui vous dit : *Quid tu sopore deprimeris? etc.* Réveille-toi, pécheur, ne t'obstine pas à suivre un genre de vie qui te fait oublier ton Dieu et les intérêts de ton âme. Ouvre les yeux, vois l'enfer près de toi, cet enfer où gemissent déjà tant de pécheurs pour des péchés moindres que les tiens, et tu dors ? Tu ne songes pas à te confesser, à te délivrer de la mort

éternelle? *Surge, invoca Deum tuum.* Lève-toi, sois vite de cet abîme infernal où tu es tombé, prie Dieu qu'il te pardonne, prie-le, si tu n'es pas encore déterminé à changer de vie, qu'il t'éclaire de sa lumière et qu'il te fasse connaître la malheureuse situation où tu te trouves. Mets à profit l'avertissement que le seigneur t'envoie. Jérémie vit d'abord une verge : *Virgam vigilantem ego video* ; il vit ensuite une chaudière bouillante : *Ollam succensam ego video.* (Jer. xl. 15.) Cela signifie, dit S. Ambroise, que celui qui ne s'amendera pas quand il sera frappé par le fléau temporel, ira brûler ensuite dans les feux éternels de l'enfer : *Qui virga non corrigitur, in ollam mittitur ut ardeat.* (In psalm. xxxviii.) Observez bien, pécheur, que Dieu par ce fléau parle à votre cœur, et vous appelle à la pénitence. Que lui répondez-vous? L'enfant prodigue après s'être séparé de son père, ne pensa plus à lui tant qu'il vécut dans les délices ; mais quand il se vit réduit à la plus grande misère, pauvre, abandonné, manquant de tout, disputant aux animaux qu'il gardait leur vile nourriture, il se ressouvint de son père, et rentré en lui-même il s'écria : *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus! ego autem hic fame pereo.* (Luc. xv.) Combien de serviteurs de mon père vivent dans l'abondance auprès de lui, et moi dans ce lieu obscur je meurs de faim : *Surgam et ibo ad patrem meum.* Il suivit ce mouvement, et son père le reçut avec tendresse. C'est là, mon frère, ce qu'il faut que vous fassiez. Songez à la vie malheureuse que vous menez et que vous avez menée jusqu'à présent, éloigné de Dieu, vie pleine de traverses et d'amertume. Cela d'ailleurs ne pouvait être autrement, puisque vous viviez sans Dieu, et que Dieu seul peut nous rendre heureux. Voyez les serviteurs qui l'aiment; ils mènent tous une vie tran-



quille et calme; c'est la paix de Dieu qui, selon l'apôtre, vaut mieux que tous les plaisirs des sens; *pax Dei quæ exsuperat omnem sensum*. (Phil. iv. 7.) Eh bien, que faites-vous? Ne sentez-vous pas que vous souffrez, et que vous aurez deux enfers à subir, le premier sur la terre, le second dans l'autre vie? Courage, dites avec l'enfant prodigue : *Surgam et ibo ad patrem meum*. Je veux sortir de ce sommeil de mort où je languis, et retourner à Dieu; je l'ai grièvement offensé, je le sais, en m'éloignant de lui malgré lui; mais il n'en est pas moins mon père : *Ibo ad patrem meum*. Et quand vous serez devant lui, que lui direz-vous? Ce que dit l'enfant prodigue : *Pater, peccavi in coelum et coram te : non sum dignus vocari filius tuus*. O mon père, je confesse mon erreur, j'ai mal fait de m'éloigner de vous qui m'avez tant aimé, je vois que je ne suis plus digne d'être appelé votre fils; pardonnez-moi, et recevez-moi au nombre de vos esclaves; rendez-moi votre grâce, et châtiez-moi comme vous le voudrez.

O que vous serez heureux si vous faites ce que vous dites; car il vous arrivera ce qui est arrivé à l'enfant prodigue : quand le père le vit prosterné à ses pieds, et reconnaissant son erreur, non-seulement il ne le repoussa pas, non-seulement il le reçut dans sa maison, mais encore il lui ouvrit ses bras, et le traita comme son fils : *Accurrens cecidit super collum ejus et osculatus est eum*. Il le fit ensuite revêtir de vêtemens précieux : les vêtemens de la grâce : *Profer te cito stolam primam, et induite illum*. Il ordonna de plus qu'on fit chez lui une grande fête pour célébrer le retour de ce fils qu'il regardait comme mort ou perdu pour lui : *Epulemur, quia hic filius meus mortuus erat et revixit, perierat et inventus est*. Réjouissons-nous donc, mes chers auditeurs, Dieu, il est vrai, se montre souvent irrité, mais

il n'en est pas moins père ; retournons à ses pieds, repentans, et soudain il s'apaisera, et nous fera grâce du châ-timent. Voyez aussi Marie, notre mère, elle le prie pour nous, elle nous dit : *In me omnis spes vitæ et virtutis.... transite ad me omnes.* (Eccl. xxiv. 26.) Mes enfans, nous dit cette mère de miséricorde, mes chers enfans, ayez recours à moi dans vos tribulations et vous trouverez en moi des motifs d'espérance. Mon fils ne me refuse rien : *Qui invenerit me, inveniet vitam.* Vous étiez frappés de mort à cause de vos péchés : venez à moi, nous chercherons ensemble et vous retrouverez la vie, c'est-à-dire la grâce divine que je vous ferai recouvrer par mon intercession. (L'acte de douleur.)

---

## VII<sup>e</sup> DISCOURS.

Dieu nous punit dans cette vie pour user de miséricorde dans l'autre.

*Ego quos amo corrigo et castigo.* (Apoc. xiii. 9.)

Quand le Seigneur envoya cette grande tempête où manqua de périr le bâtiment qui portait Jonas, en punition de la faute qu'il avait commise en violant le précepte divin d'aller prêcher à Ninive, tous les matelots étaient dans la crainte et chacun priait son dieu ; Jonas seul dormait, couché dans le vaisseau : *Dormiebat sopore gravi.* (Jon. i. 5.) Mais lorsqu'on eut appris qu'il était seul cause de cette tempête, on le jeta à la mer, où il fut avalé par un gros poisson. Quand Jonas se vit dans le corps de ce poisson, dans un

danger si imminent de mort, il se mit à prier Dieu, et Dieu le rendit à la lumière et à la vie : *Clamavi de tribulatione mea ad Dominum et exaudivit me.* (Ibid. II. 3.) Ainsi, dit S. Zenon : *Vigilat in lecto qui stetebat in mari.* Jonas dans le vaisseau dormait profondément malgré son péché, mais quand il se sentit frappé par la vengeance céleste, il ouvrit les yeux, se souvint du Dieu qu'il avait offensé et eut recours à sa miséricorde. Le poisson le rejeta sain et sauf sur le rivage. Beaucoup d'individus s'endorment sur leurs péchés et dans un oubli complet de Dieu, tant qu'ils ne voient pas arriver le châtement. Le Seigneur qui ne veut pas qu'ils perdent leur ame, leur envoie les fléaux et les calamités pour qu'ils se réveillent de leur léthargie mortelle et qu'ils recourent à lui, qui seul peut les délivrer de la mort éternelle. Voilà le sujet du présent discours : Dieu nous punit dans cette vie pour pouvoir user envers nous de miséricorde dans l'autre.

Nous ne sommes point créés pour cette terre, digne demeure des bêtes; nous sommes créés pour le royaume des cieux. C'est pour cela, dit S. Augustin, que le Seigneur a mêlé tant d'amertume aux délices du monde, afin que nous nous souvenions de lui comme de la vie éternelle : *Si cessaret Deus et non misceret amaritudines felicitatibus sæculi oblivisceremur ejus.* Si malgré toutes les traverses de la vie, tous les désagrémens qu'elle nous offre nous y sommes si attachés et que nous désirions si peu le paradis, combien moins encore nous le désirerions si Dieu ne répandait l'amertume sur les plaisirs terrestres. Mais si nous avons offensé Dieu, nous devons être châtiés dans ce monde ou dans l'autre. Au reste, dit S. Ambroise (Lib. VI. in Luc.), que Dieu nous frappe ou qu'il retienne ses coups, il est toujours miséricordieux : *Quam pius, quam*

*clemens Deus in utroque, cum miseretur aut vindicat.* Les châtimens de Dieu sont des effets de son amour. Ce sont pourtant des peines, mais elles nous délivrent des peines éternelles et nous conduisent à la félicité suprême : *Dum judicamur, dit l'apôtre, a Domino corripimur ut non cum hoc mundo damnemur.* (I. Cor. xi. 32.) Judith faisait la même observation aux Hébreux lorsqu'ils se voyaient frappés par quelque calamité : *Flagella Domini quibus corripimur, ad emendationem non ad perditionem nostram evenisse credimus.* (Jud. viii. 27.) Tobie s'exprimait de la même manière : *Omnia qui te colit si in correptione fuerit, ad misericordiam tuam venire licebit; non enim delectaris in perditionibus nostris.* (Tob. iii. 24.) Châtiez-nous, Seigneur, disait-il, afin que vous puissiez user envers nous de miséricorde dans l'autre vie, puisque vous ne voulez pas que nous périssions.

Dieu lui-même a soin de nous dire qu'il châtie dans cette vie tous ceux qu'il aime; afin qu'ils se corrigent: *Ego quos amo arguo et castigo.* (Apoc. iii. 19.) *Ubi amor est, dit S. Basile de Seleucie, severitas solet esse pignus gratiarum.* Celui qui traite avec rigueur une personne qu'il aime, prouve par là même qu'il veut lui être utile. Malheureux les pécheurs qui voient leurs affaires prospérer sur la terre, tandis qu'ils vivent dans le péché! C'est une preuve que le Seigneur se réserve de les punir dans l'éternité : *Exacerbavit Dominum peccator, secundum multitudinem iræ suæ non quæret.* (Psaln. x. 4.) Voilà le plus grand châtiment, dit S. Augustin : *Non quæret; multum irascitur dum non requirit.* Quand il ne demande pas compte des péchés, et qu'il ne punit pas, c'est une marque infailible de courroux. Je t'appelle, et tu es sourd à ma voix? Mon fils, dit le Seigneur, amende-toi, autrement je laisserai mon cour-

roux s'appesantir sur toi; ton salut me deviendra indifférent et je te laisserai vivre dans le péché sans te punir dans ce monde, mais je te punirai dans l'autre : *Et requiescet indignatio mea in te et auferetur zelus meus a te; et quiescam, nec irascar amplius.* (Ez. xvi. 42.) Ne fermez donc plus l'oreille, dit l'apôtre, à la voix de Dieu, mon cher frère, autrement pour prix de votre obstination vous recevrez au jour du jugement un châtement terrible, éternel, qui n'aura point de fin : *Secundum autem duritiam tuam et impenitens cor thesaurizas tibi iram in die iræ et revelationis justi judicii Dei, qui reddet unicuique secundum opera ejus.* (Rom. ii. 4.)

Non, dit à son tour S. Jérôme, il n'est pas pour un pécheur de plus grand châtement que de n'en point recevoir dans cette vie lorsqu'il pèche. *Magna ira, quando peccantibus non irascitur Deus.* S. Isidore de Peluse ajoute qu'il ne faut point plaindre les pécheurs qui sont punis, mais ceux qui meurent sans l'avoir été. *Delinquentes et in hac vita castigati deplorandi non sunt, sed qui impuniti abeunt.* (Lib. v. epist. 269.) Ce n'est pas un aussi grand mal, continue-t-il, d'avoir une infirmité, que de n'avoir pas de remède qui puisse guérir cette infirmité; *non tam molestum ægrotare, quam morbo medelam non afferri.* Quand Dieu ne châtie pas le pécheur dans cette vie, dit S. Augustin, il le châtie ensuite avec plus de rigueur; d'où il conclut, comme S. Jérôme, qu'il n'y a pas de plus grand malheur pour un pécheur que d'être toujours heureux. *Si impunita dimittit (Deus), tunc punit infestius; quoniam nihil est infelicius felicitate peccantium.* (Epist. 5. ad Marcell.) Quand l'Angleterre se sépara de l'église romaine, elle ne fut point affligée de fléaux temporels; peut-être même acquit-elle en ce temps plus de

richesses qu'elle n'en possédait auparavant ; mais ce fut là pour cette contrée le plus grand malheur ; car *nulla pœna*, dit toujours le même docteur, *magna pœna*. (Serm. xxxvii. de Verb. Domin.) Si en effet c'est un malheur bien grand que de ne recevoir aucun châtement dans cette vie, c'en est un bien plus grand encore que d'avoir du bonheur quand on pèche.

*Quare ergo impii vivunt*, s'écrie (Job. xxi. 7.), *sublevati sunt confortatique divitiis*. Comment se fait-il, Seigneur, qu'au lieu d'être humiliés, méprisés, tourmentés, ruinés, repoussés de la société, les pécheurs ont de la santé, des honneurs, des richesses ? *Ducunt in bonis Dies suos*, répond le même Job, *et in puncto ad inferna descendunt*. (Ibid. xiii.) Les malheureux jouissent pendant quelques jours, et quand celui du châtement arrive, au moment où ils y pensent le moins, ils sont précipités dans les flammes éternelles. Jérémie fait la même demande (II. Ex. vers. 1.) : *Quare via impiorum prosperatur* ? Mais ensuite il ajoute ; *Congrega eos quasi gregem ad victimam*. Les animaux destinés aux sacrifices étaient dispensés de tout travail, et avant de les immoler, on les engraisait avec beaucoup de soin. C'est à peu près ainsi que Dieu en agit avec les obstinés. Il les abandonne, il permet qu'ils se gorgent à satiété des plaisirs de la terre ; ce sont par la suite autant de victimes sacrifiées à la justice : *Illi enim ut victima ad supplicium saginantur*, dit Minutius Félix. Ils ne seront pas tourmentés dans cette vie, mais leurs jouissances seront de courte durée, et le réveil sera douloureux : *Cum hominibus non flagellabuntur* ? ... *Verumtamen quomodo subiti defecerunt velut somnium surgentium*. (Ps. lxxii. 2.) Quelle ne sera point la douleur d'un pauvre malade qui rêve qu'il est riche et puissant, et qui à son réveil

se trouve infirme et malheureux comme auparavant : *Quemadmodum fumus deficient.* (Psalm. xxxvi. 20.) La félicité des pécheurs s'évanouit comme la fumée poussée par le vent : *Vidi impium superexaltatum et transivi, et ecce non erat.* (Psalm. xxxvi. 35.) *Miseri*, dit Minutius Félix sur ce passage, *altius tolluntur ut profundius decidant.* Le Seigneur permet quelquefois qu'un pécheur s'élève davantage pour que son châtiment soit plus sensible, car plus il tombe de haut, plus la chute est grave : *Dejecisti eos dum alleverentur.* (Ps. lxxii. 18.) Si par ordre du médecin, dit S. Jérôme, le malade souffre de la faim ou de la soif, n'est-ce pas un signe qu'il y a espoir de guérison? Si au contraire le médecin permet au malade de suivre tous ses goûts, tous ses appétits, n'est-ce pas une preuve qu'il n'y a plus aucune chance de salut? De même, dit S. Grégoire, quand Dieu permet que le pécheur réussisse dans ses entreprises et qu'il exécute tous ses mauvais désirs, il y a une marque certaine qu'il est au nombre des réprouvés : *Manifestum perditionis indicium quando nulla contrarietas impedit quod mens perversa concepit*, et le sage ajoute : *Prosperitas stultorum perdet illos.* (Prov. i. 52.) De même que l'éclair est le précurseur de la foudre, dit S. Bernard (Serm. in fer. v. dom. 2. quadrag.), de même la prospérité du pécheur est un signe de damnation éternelle : *Sicut fulgur tonitrum portat, ita prosperitas supplicia sempiterna.* Le châtiment est surtout terrible lorsque Dieu permet que le pécheur s'endorme au sein du péché sans chercher à sortir de ce sommeil de mort où il se plonge : *Inebriabo ut sopiantur et dormiant somnium sempiternum, non consurgant, dicit Dominus.* (Jerem. xxi. 39.) Caïn après son crime, craignait d'être tué par quiconque le rencontrerait : *Omnia qui invenerit me occidet me.* (Gen. iv. 14.) Mais le Sei-

gneur lui promet qu'il vivrait, et que nul ne lui ôterait la vie. S. Ambroise prétend que cette longue vie promise à Caïn fut précisément son plus grand supplice : *Longæva vita vindicta est; favor enim impiorum est si subito moriantur.* (Lib. 2. de Abel. c. 9.) Dieu, selon ce saint, use de miséricorde envers le pécheur obstiné, en lui envoyant une prompte mort, parce qu'il le délivre ainsi d'autant d'enfer qu'il en aurait mérité en continuant de pécher.

Que les pécheurs vivent donc à leur gré; qu'ils jouissent donc en paix de leurs plaisirs; la mort à la fin viendra, et ils seront surpris au milieu de leurs péchés, comme le poisson reste pris à l'hameçon : *Sicut pisces capiuntur hamo, sic homines in tempore malo.* (Eccl. ix. 12.) Sur quoi S. Augustin s'exprimait ainsi : *Noli gaudere ad piscem qui adhuc in esca exultat, nondum traxit hamum piscator.* Si vous voyiez, mes chers frères, un criminel se délecter à table, bien qu'il fût déjà condamné à mort, et qu'il eût déjà la corde au cou, attendant d'instant en instant qu'on vint l'appeler pour exécuter sur lui la sentence, que diriez-vous? lui porteriez-vous envie ou compassion? N'enviez donc pas, dit le saint, le sort de ce malheureux qui se complaît dans ses criminelles jouissances : *Nondum traxit hamum piscator.* Il est déjà pris à l'hameçon, ce pécheur aveugle, déjà les chaînes de l'enfer l'enveloppent; il ne connaîtra le danger que lorsqu'il ne sera plus possible de l'éviter, il pleurera sa ruine, et sa ruine sera inévitable.

Mais lorsqu'un pécheur se voit tourmenté et châtié dans cette vie c'est une marque certaine que Dieu lui veut encore du bien et qu'il est dans l'intention de lui faire subir des punitions temporelles pour le soustraire au supplice éternel. Quand Dieu nous châtie sur cette terre, dit S. Jean Chrysostôme, il ne le fait point pour nous détruire,



mais pour nous attirer à lui : *Cum irascitur, non odio hoc facit, sed ut ad se attrahat quos non vult perire.* Il nous châtie pour peu de temps afin de nous tenir près de lui dans l'éternité : *Adversatur ad tempus ut te secum habeat in æternum.* (Chrysost. in Matth. c. iv. hom. 14.) Quand le médecin blesse le malade, dit S. Augustin, il semble cruel, mais le médecin ne blesse que pour guérir : *Medici percutiunt et sanant.* Dieu fait de même envers nous : *Sævire videtur Deus; ne metuas, pater est, nunquam enim sævit ut perdat.* Mais écoutons les paroles du Seigneur : *Ego quos amo arguo et castigo; æmulare ergo et penitentiam age.* (Apoc. III. 19.) Je t'aime et je te châtie : *Æmulare.* J'ai de la bonté pour toi, tâche de ton côté d'améliorer ta conduite : fais pénitence de tes péchés, si tu veux que je te pardonne, et que je t'exempte de la peine qui t'est due, accepte avec résignation les tribulations que je t'envoie, cette croix qui maintenant t'afflige, c'est ma voix qui t'appelle afin que tu te tournes vers moi et que tu évites l'enfer qui est près de toi : *Sto ad ostium et pulso.* Je frappe à la porte de ton cœur, ouvre-moi et apprends que lorsque le pécheur qui m'a repoussé loin de lui, m'appelle et m'ouvre son cœur, j'y entre et j'y reste pour ne plus me séparer de lui : *Si quis aperuerit mihi januam, intrabo ad illum et cœnabo cum illo, et ipse mecum.* (Ap. III. 20.) Je serai toujours uni à lui sur la terre, et s'il m'est fidèle, je le ferai asseoir avec moi dans mon royaume éternel : *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo.* (Ibid. XXI.)

Eh quoi ! Dieu est-il par hasard un tyran cruel qui se complaît dans nos souffrances ? Oui, il s'y complaît, mais c'est comme un père qui, en punissant son fils, se réjouit, non de la peine que son fils souffre, mais de l'amendement qu'il espère pour lui de ce châtiment. *Disci-*

*plina Domini, fili mi, ne abjicias, nec deficias, cum ab eo corripieris.* (Prov. III. 11.) Mon fils, dit le prophète, ne repousse point la correction, et ne te décourage point parce que le Seigneur te châtie; *quem enim diligit Dominus corripit, et quasi pater in filio complacet sibi.* (Prov. III. 12.) Apprends qu'il ne te corrige que parce qu'il t'aime. Il ne veut point te voir affligé mais corrigé, et s'il se complait dans ta peine, c'est comme un père, qui, lorsqu'il châtie son fils, espère que la correction le sauvera de sa ruine. *Pœne nos ad Dominum perducunt,* dit S. Chrysostôme; les calamités temporelles nous font retourner à Dieu, et c'est pour cela que Dieu nous les envoie, pour nous contraindre à nous rapprocher de lui.

Pourquoi donc, mon frère, quand vous êtes malheureux, vous plaignez-vous de Dieu? vous devriez le remercier la face contre terre. Si un coupable avait été condamné à mourir, et que le prince eût commué cette peine en une heure de prison, que diriez-vous si vous entendiez cet homme se plaindre de cette heure de prison? ne trouveriez-vous pas le prince fondé à changer de nouveau la sentence et à l'envoyer au supplice? Vous avez mérité depuis si long-temps et si souvent l'enfer pour prix de vos péchés : l'enfer! savez-vous ce que ce mot signifie? Apprenez qu'il est plus affreux de souffrir un instant dans l'enfer, qu'il ne le serait de souffrir pendant cent mille ans tous les tourmens réunis qu'ont subis les martyrs sur la terre; et cet enfer sera éternel! et vous osez vous plaindre quand Dieu vous envoie un chagrin, une maladie, une contrariété? Rendez plutôt grâce à Dieu et lui dites : Seigneur, c'est peu pour mes péchés; je devrais être dans l'enfer livré au feu, au désespoir, et à l'abandon; je vous rends grâce parce que vous daignez m'appeler à

vous par cette calamité que vous m'avez envoyée. Les peines temporelles sont autant d'avertissements que Dieu donne aux pécheurs ; *pœna est modus loquendi Dei quo culpam ostendit*. Par les peines de ce monde, Dieu nous fait voir la peine immense que nos péchés méritaient ; et s'il nous frappe de maux temporels, c'est pour que nous évitions les peines éternelles.

Nous disons donc encore : malheur au pécheur qui ne se voit point châtié dans cette vie ; malheur à lui, surtout si, quand le Seigneur le punit, il refuse de s'amender. *Non est grave, dit S. Basile, plaga affici, sed plaga non meliorem effici*. Ce n'est pas un bien grand malheur que d'être puni en ce monde pour les péchés qu'on a commis ; le malheur, c'est de ne point s'amender après le châtiment, et de se rendre semblable à ceux dont parle David, qui, bien que frappés, persévèrent dans le péché : *Ab increpatione tua dormitaverunt*. (Psalm. LXXIV. 6.) Comme si le bruit des tempêtes que Dieu fait gronder sur leurs têtes, au lieu de les tirer de leur funeste léthargie, ne servait qu'à rendre leur sommeil plus intense. *Percussi vos, et non rediistis ad me*. (Amos. III. 7.) Je vous ai envoyé des fléaux, dit le Seigneur, pour vous forcer à revenir à moi, et vous êtes restés sourds à ma voix ! Oh ! qu'il est à plaindre le pécheur qui ressemble à celui dont parle Job : *Mittat contra eum fulmina ; cor ejus indurabitur tanquam lapis, et stringetur quasi malleatoris incus*. (Job. 41. cx v. 14.) Dieu lui envoie les fléaux, et au lieu de s'amollir et de se repentir, il s'endurcit davantage *stringetur quasi malleatoris incus*, comme l'enclume se durcit sous les coups du marteau ; et il devient semblable à l'impie Achaz de qui l'Écriture dit : *Tempore angustiae suae, auxit contemptum in Domino*. (In Paralip.

xxviii. 22.) Au lieu de s'humilier, il sentit son orgueil s'accroître avec le mépris de Dieu.

Savez-vous ce qui arrive à ces téméraires? ils commencent dès cette vie à souffrir les tourmens de l'enfer. *Pluct super peccatores laqueus, et ignis, et sulphur, et spiritus procellarum, pars calicis eorum.* (Psalm. x. 7.) Le Seigneur fera tomber sur eux les infirmités, les misères, les douleurs, l'amertume; mais ce ne sera point là seulement tout ce qu'ils auront à souffrir; car il n'y aura dans ces châtimens qu'une partie de leur calice d'amertume. *Partem calicis dixit*, dit S. Grégoire sur ce passage du psalmiste, *quia eorum passio hic incipit, sed æterna ultione consummatur.* Ce châtimement, dit le saint, s'appelle portion du calice parce que la peine commence dans cette vie pour s'accomplir par la vengeance éternelle. C'est là ce que mérite celui qui, frappé par la main de Dieu afin qu'il s'amende, continue à se conduire de manière à mériter les châtimens et à irriter le courroux céleste: *In flagellis positum*, dit S. Augustin, *flagellis digna committere, est sævientem acrius ad iracundiam concitare.* Que puis-je faire de plus, dira le Seigneur aux pécheurs, pour vous obliger à vous amender? Je vous ai appelés par des prédications, par des inspirations intérieures, et vous avez tout dédaigné. Je vous ai appelés par des bienfaits, et vous êtes devenus plus arrogans. Je vous ai appelés par des châtimens, et vous continuez de m'offenser: *Super quo percutiam vos ultra, addentes prævaricationem? Et derelinquetur filia Sion, sicut civitas quæ vastatur.* (Is. 1. 5 et 8.) Vous ne voulez donc pas vous amender malgré les châtimens que je vous inflige? Vous aimez mieux que je vous abandonne? A la fin, vous me forcerez à le faire.

Mes chers auditeurs, cessons d'abuser de la miséri-

corde dont le Seigneur nous donne tant de marques. Ne faisons pas comme les crapauds qui, plus on les touche, plus ils s'irritent. Dieu nous afflige, c'est parce qu'il nous aime et qu'il voudrait nous voir repentans. *Optima consideratio*, dit l'Oléaster, *cum senseris pœnam, culpæ meminisse.* (In Gen. 42.) Quand nous nous sentons frappés, rappelons-nous nos péchés, et disons comme les frères de Joseph : *Merito hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum.* (Gen. xxxii. 21.) C'est avec raison, Seigneur, que vous nous châtiez, parce que nous vous avons offensé, vous notre père et notre Dieu. *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* (Psalm. cxviii. 137.) *Omnia ergo quæ fecisti nobis vero judicio fecisti.* (Dan. iii. 30.) Vous êtes juste Seigneur, et vous nous punissez justement. Nous acceptons l'affliction que vous nous envoyez; donnez-nous seulement la force de souffrir avec patience. C'est ici le cas de rappeler ce que le Seigneur dit un jour à une religieuse : Tu as péché, tu dois faire pénitence, tu dois prier. (Dising. de Teres. Parola. iii. § 6.) Il y a des pécheurs qui se tranquillisent en se recommandant aux serviteurs de Dieu; cela ne suffit pas, il faut qu'ils prient, qu'ils fassent pénitence. Faisons ainsi, mes frères; car lorsque Dieu verra notre résignation, il nous remettra non-seulement nos péchés, mais encore la peine que nous avons encourue. Si Dieu continue de nous éprouver, ayons recours à celle que l'on appelle la consolation des affligés. Les saints ont sans doute compassion de nous, mais parmi tous les saints il n'en est pas un seul, dit S. Antonin, qui compatisse à nos misères autant que notre divine mère Marie. *Non reperitur aliquis sanctorum ita compati in infirmitatibus, sicut mulier hæc beati Virgo Mariæ.* Richard de S. Laurent ajoute que cette

mère de miséricorde ne peut voir souffrir des malheureux et ne point les secourir : *Non potest miserum scire et non subvenire.* (L'acte de contrition.)

## VIII<sup>e</sup> DISCOURS.

Les prières plaisent à Dieu, et nous évitons les châtimens que nous avons mérités pourvu que nous veuillions nous amender.

*Petite et accipietis : querite et invenietis.* (Joan. xvi. 24.)

Celui qui a un bon cœur ne peut retenir sa compassion pour les affligés ; tous ses désirs sont de les voir rendus au bonheur. Mais qui peut avoir un meilleur cœur que Dieu ? Nous savons qu'il est par sa nature la bonté infinie ; nous savons que par sa propre inclination il a un désir extrême de nous garantir de tous les maux , de nous rendre heureux , de nous admettre même à prendre part à sa propre félicité. Toutefois il veut , pour notre plus grand bien , que nous lui demandions les grâces dont nous avons besoin afin d'éviter le châtiment qui nous était dû et d'arriver ensuite au bonheur éternel. Aussi a-t-il promis d'exaucer celui qui le prie et qui espère en sa bonté , *petite et accipietis*. Venons au sujet de ce discours : les prières plaisent à Dieu , etc. Pour nous délivrer donc du fléau qui nous afflige et surtout du fléau de la damnation éternelle , prions et espérons : ce sera notre premier point ; mais ce n'est pas assez de prier et d'espérer ; il faut prier et espérer comme cela doit se faire : ce sera notre second point.

Dieu veut nous sauver tous : *Omnes homines vult salvos*

*fieri*, comme nous l'assure l'apôtre. (I. Tim. II. 4.) Et quoiqu'il voie tant de pécheurs dignes de l'enfer, il ne voudrait pas qu'aucun d'eux périt; il voudrait au contraire que tous rentrassent en grâce par la pénitence, afin qu'ils pussent se sauver : *Nolens aliquos perire, sed omnes ad pœnitentiam reverti.* (II. Petr. III. 9.) Mais pour nous délivrer du châtement, et nous rendre sa grâce, il veut être prié : *Per orationem*, dit S. Laurent Justinien, *ira Dei suspenditur, vindicta differtur, venia procuratur.* La prière fait suspendre la punition et elle obtient le pardon. Dieu a fait de grandes promesses à ceux qui le prient : *Invoca me..... erum te.* (Psalm. XLIX. 15.) Aie recours à moi, dit le Seigneur, et je te délivrerai de tout mal : *Clama ad me, et exaudium te.* (Job. XXXIII. 5.) Invoque-moi, et je t'exaucerai : *Quod volueritis petetis et fiet vobis.* (Jo. xv. 7.) Demandez tout ce que vous voudrez, et vous l'obtiendrez. La prière est une, disait Théodoret, et elle peut obtenir toutes les grâces : *Oratio cum sit una omnia potest.* Et sachez bien, mes frères, que tout ce que, par vos prières, vous demandez d'utile au salut éternel, vos péchés même ne peuvent vous empêcher de l'obtenir : *Omnis qui petit, accipit.* (Matth. VII. 9.) Quiconque demande, a dit Jésus-Christ, juste ou pécheur est accueilli : tous obtiennent. David connaissait aussi l'efficacité de la prière ; Seigneur, s'écriait-il, vous êtes tout douceur et miséricorde envers ceux qui vous invoquent : *Tu, Domine, suavis et mitis, et multæ misericordiæ invocantibus te.* (Ps. LXXXIII.) L'apôtre S. Jacques pour nous exciter à la prière nous exhorte en ces termes : *Si quis vestrum indiget sapientia, postulet a Deo qui dat omnibus affluentem, nec improperat.* (Jac. I. 5.) Quand Dieu est prié, il ne donne pas seulement ce qu'on lui demande, *dat omnibus affluentem.* Remarquez bien ces mots, *nec impro-*

*perat*. Si un homme après avoir donné à un autre des sujets de plainte, demande à ce dernier une faveur, il doit d'abord s'attendre à se voir reprocher les anciens procédés. Dieu n'agit pas ainsi avec nous, *nec improperat* quand nous lui demandons quelque grâce pour le bien de notre ame. Il ne nous reproche pas les offenses que nous lui avons faites, mais, comme si nous l'avions toujours fidèlement servi, il nous exauce et nous console : *Usquemodo non petistis quidquam in nomine meo*, dit un jour le Seigneur à ses disciples ; et il nous tient aujourd'hui le même langage : *Petite et accipietis ut gaudium vestrum sit plenum*. (Joan. xiv. 24.) Pourquoi vous plaignez-vous de moi ; plaignez-vous plutôt de vous-mêmes qui ne m'avez rien demandé, à qui par conséquent je n'ai pu rien accorder. Mais dorénavant demandez-moi ce que vous voudrez, et vous serez pleinement satisfaits. Et si vous n'avez point de mérite pour obtenir par vous-mêmes, demandez-le en mon nom à mon père, et je vous promets que vous obtiendrez tout de lui : *Amen, amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis*. (Jo. xvi. 25.) S. Jean Chrysostôme dit : *Aures principis paucis patent, Dei vero omnibus volentibus*. Les princes de la terre n'ouvrent l'oreille qu'à peu de personnes ; mais Dieu donne toujours audience, il la donne à quiconque la demande, et il exauce tout le monde.

Mettons donc notre confiance dans ces grandes promesses du Seigneur souvent répétées dans l'Écriture et soyons attentifs à lui demander toujours les grâces qui nous sont nécessaires pour nous sauver : le pardon des péchés, la persévérance dans sa grâce, son saint amour, la résignation à sa sainte volonté, une bonne mort, et le paradis. En priant nous obtiendrons tout ; sans prier, nous n'ob-



tiendrons rien. Aussi les saints pères et les théologiens s'accordent-ils à dire que la prière est nécessaire aux adultes comme moyen de salut, c'est-à-dire qu'il est impossible que sans la prière aucun adulte se sauve. Lessius dit sagement que la prière est nécessaire pour acquérir le salut éternel, et qu'on doit le croire comme un article de foi : *Vide tenendum est orationem adultis ad salutem esse necessariam*; cela se déduit clairement des textes de l'Écriture qui vous disent : *Petite et accipietis*. Celui qui demande obtient ; aussi sainte Thérèse dit-elle : Celui qui ne demande pas, n'obtient pas : *Orate ut non intretis in tentationem*. (Jo. iv. 2.) *Oportet semper orare*. (Luc. xviii. 1.) Ces mots, *petite*, *orate*, *oportet*, disent la plupart des théologiens avec S. Thomas, renferment un précepte important. Prions donc, et prions avec confiance. Mais cette confiance qui nous la donnera ? Ce seront ces promesses souvent réitérées du Seigneur, promesses, dit S. Augustin, pour lesquelles Dieu s'est constitué notre débiteur : *Promittendo, debitorem se fecit*. Il a promis, il ne peut pas nous manquer ; cherchons, demandons, espérons, et certainement nous nous sauverons : *Nullus speravit in Domino et confusus est*. (Eccli. ii. 44.) Jamais on n'a vu, jamais on ne verra, nous dit le prophète, d'homme qui ait espéré dans le Seigneur, et dont l'espérance ait été, ou puisse être trompée. Le Seigneur a déclaré qu'il voulait protéger tous ceux qui se confieraient en lui : *Protector est omnium sperantium in se*. (Ps. xvii. 31.) Mais comment se fait-il que quelques-uns demandent la grâce et ne l'obtiennent pas ? Cela vient, dit S. Jacques, de ce qu'ils demandent mal : *Petitis et non accipitis eo quod male petatis*. (Jac. iv. 3.) Il ne suffit donc pas de demander et d'espérer, il faut encore

demander et espérer convenablement ; et c'est là notre second point.

Dieu ne désire rien tant que de nous faire part de ses biens, comme je l'ai dit en commençant ; mais il veut être prié avec ferveur pour qu'il nous exauce. Comment exaucera-t-il ce pécheur qui le prie de détourner de lui le fléau qui le menace ou l'afflige, et ne veut pas lui-même arracher de son ame le péché qui est cause du fléau ? Quand l'impie Jéroboam étendit la main contre le prophète qui lui reprochait ses scélératesses, il vit sa main se dessécher, de manière qu'il ne put plus la ramener à lui : *Et exaruit manus ejus quam extenderat contra eum, ne valeat retrahere eam ad se.* (III. reg. XIII. 4.) Alors le prince se tourna vers l'homme de Dieu et le conjura de demander à Dieu qui lui rendit l'usage de sa main : *Valde stultus supplex,* dit là-dessus Théodorel, *rogavit prophetam ut sibi peteret non sceleris remissionem sed manus curationem.* O insensé Jéroboam ! tu pries le prophète d'obtenir pour toi la guérison de ta main, et tu ne le pries pas d'obtenir plutôt le pardon de ton péché ? Ainsi font beaucoup d'hommes ; ils prient Dieu de les délivrer du mal, ils prient le serviteur de Dieu de prier pour que le châtiment les épargne, et ils ne prient pas pour obtenir la grâce de laisser le péché et de changer de vie ! Ah ! qu'ils cessent de prétendre que le mal et le châtiment les épargnent, tant qu'ils ne détruiront pas la cause du mal, et le péché qui attire le châtiment ! Qui a placé la foudre aux mains du Seigneur pour frapper et pour punir ? c'est le péché maudit : *Census peccati pœna,* a dit Tertullien. Les fléaux de Dieu sont de notre part une dette que nous contractons en péchant. Le péché, dit dans le même sens S. Basile, est une véritable obligation par laquelle nous nous soumettons de nous-

mêmes au châtement: *Est chyrographum quoddam contra nos.* Ce n'est donc point Dieu qui nous rend malheureux, c'est le péché: *Miscros facit populos peccatum* (Prov. xiv. 54.); et c'est le péché qui oblige le Seigneur à créer des fléaux: *Fames, et contritio, et flagella, super iniquos creata sunt hæc omnia.* (Eccl. iv. 10.)

Épée du Seigneur, s'écrie Jérémie (iv. 7. 6.), jusques à quand frapperas-tu les hommes? rentre dans ton fourreau, apaise-toi, et ne te montre plus: *O mucro Domini, usquequo non quiesces? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare et sile.* Mais ensuite le prophète ajoute: Et comment s'apaisera-t-elle, si les pécheurs refusent de s'amender, et si le Seigneur a commandé aux fléaux d'exécuter ses vengeances, tant que les pécheurs continueront de mériter le châtement? *Quomodo quiescet, cum Dominus præceperit ei adversus Ascalonem?* (Ibid. vii.) Mais, ne faisons-nous pas des neuvaines, des aumônes, des jeûnes? Ne prions-nous pas Dieu pour qu'il nous exauce? Mais, répond le Seigneur: *Cum jejunaverint, non exaudiam preces eorum; et si obtulerint victimas, non suscipiam; gladio consumam eos.* (Jér. xiv. 12.) Je n'exaucerai point ceux qui me prient de les exempter du châtement, et qui ne me demandent pas le pardon de leurs péchés parce qu'ils ne veulent pas s'amender. De quoi servent leurs jeûnes, leurs victimes, leurs aumônes, s'ils ne veulent pas changer de vie, *gladio consumam eos*; malgré leurs prières, leurs pénitences et leurs pratiques de dévotion, ma justice m'oblige à les punir et à les détruire.

Ainsi, mes frères, ne nous fions pas trop à nos prières ni à nos actes de dévotion, si nous ne prenons pas la ferme résolution d'éviter le péché. Vous priez, vous vous frappez la poitrine, vous demandez miséricorde:

ce n'est pas assez. L'inique Antiochus priait aussi; mais ses prières, dit l'Écriture, ne pouvaient obtenir pour lui la miséricorde divine. *Orabat autem hic scelestus dominum à quo non esset misericordiam consecuturus.* (II. Machab. ix. 15.) Le malheureux dévoré vivant par les vers, et s'avançant vers la mort, priait le seigneur de le délivrer de ce fléau; mais il n'avait aucune douleur de ses péchés, et il n'obtint point miséricorde. Ne nous reposons pas trop non plus sur nos saints protecteurs, si nous ne voulons pas nous amender. Nous avons, disent les uns, S. Janvier ou tel autre saint pour nous défendre; nous avons notre bonne mère, disent les autres. Mais, dit S. Matthieu, (iii. 9.) : *Quis demonstravit vobis fugere a ventura ira? Et ne velitis dicere intra vos : patrem habemus Abraham.* Vous voulez éviter le châtement sans laisser le péché? Vous voulez que les saints vous protègent, quand vous continuez d'offenser le Seigneur? *Quid profuit Jeremias Judeis?* dit S. Chrysostôme. Bien que Jérémie priât pour les juifs, les prières du saint prophète ne purent pourtant les soustraire au châtement, parce qu'ils péchaient toujours. On ne saurait douter, dit le saint docteur que les prières des saints ne soient d'un grand secours pour obtenir la miséricorde divine. *Possunt plurimum.* Mais à quelle condition? *Quando nos quoque aliquid agimus;* quand nous nous aidons nous-mêmes, et que nous nous forçons de déraciner le vice, de fuir les occasions du péché et de nous réconcilier avec Dieu. L'empereur Phocas élevait des remparts contre ses ennemis, il multipliait les défenses; mais une voix du ciel lui dit : *Erijis muros, intus cum sit malum; urbs captu facilis est.* De quoi te serviront, Phocas, tant de retranchemens extérieurs? L'ennemi est dans tes murs, la ville sera bientôt prise. Il est

donc nécessaire que nous cherchions à chasser de notre ame l'ennemi, c'est-à-dire le péché ; sans cela Dieu ne peut nous exempter du châtement ; car Dieu est juste et il ne peut pas laisser le péché impuni. Les habitans d'Antioche priaient une fois Marie de les délivrer d'un grand fléau qui les menaçait ; pendant qu'ils priaient , S. Bertholde entendit la mère de Dieu répondre du ciel : *Abusum projicite et ero vobis propitia* ; chassez le péché et je vous délivrerai du châtement.

Prions donc le Seigneur d'user envers nous de pitié , mais prions-le comme faisait David : *Deus in adjutorium meum intende* ; Seigneur aidez-moi. Dieu veut nous aider, mais il exige que nous nous aidions aussi , en faisant de notre côté tout ce qu'il nous sera possible de faire. *Qui se juvari efflagitat, etiam quod in se est facit*, dit S. Hilaire. Celui qui demande qu'on l'aide a besoin aussi des'aider. Dieu veut nous sauver , mais nous ne devons pas prétendre que Dieu fasse tout. *Qui creavit te sine te*, dit S. Augustin, *non salvabit te sine te*. Que prétendez-vous, pécheur, que Dieu vous conduise au paradis chargé de tous vos péchés ? Vous appelez sur vous les châtimens divins , et vous voulez en être exempt ? Vous voulez vous perdre, et vous voulez que Dieu vous sauve ?

Mais si nous avons bonne intention de nous convertir à Dieu , prions-le, et prions le cœur joyeux. Quand nous aurions commis les plus grands péchés, rappelons-nous ce que nous avons dit en commençant. Celui qui prie avec la volonté de s'amender obtient miséricorde. *Omnis qui petit, accipit*. Prions le Seigneur au nom de Jésus-Christ, car Jésus-Christ nous a dit que le Père éternel accorderait tout ce qui lui serait demandé au nom et par les mérites de son fils. *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis*.

Prions , et ne nous lassons jamais de prier ; c'est le moyen d'obtenir toutes les grâces et de nous sauver. S. Bernard nous exhorte à recourir à Dieu par l'intermédiaire de Marie. *Quæramus gratiam et per Mariam quæramus , quia qui quærit invenit , et frustrari non potest.* (De Aquæd.) Quand nous prions Marie , elle prie aussitôt son fils pour nous ; et quand Marie prie elle obtient ce qu'elle demande ; son fils qui l'aime tant ne peut pas ne pas l'exaucer. (L'acte de contrition.)

## IX<sup>e</sup> DISCOURS.

Marie médiatrice entre Dieu et les pécheurs.

*Ego murus et ubera mea sicut turris ; ex quo factus sum coram eo quasi pacem reperiens.* (Cant. viii. 10.)

La grâce divine est un trésor infini qui nous rend amis de Dieu. *Infinitus est thesaurus , quo qui usi sunt , participes facti sunt amicitiæ Dei.* (Sap. vii. 14.) Ainsi tout comme nous ne pouvons avoir aucun bien plus grand que la grâce de Dieu , de même uotre plus grand malheur c'est de tomber , par le péché , dans sa disgrâce ; car le péché nous rend ennemi de Dieu. *Odio sunt Deo impius et impietas ejus.* (Sap. xiv. 9.) Mais , ô chrétiens , s'il vous arrive de perdre l'amitié de Dieu , en péchant , ne vous désolerez point et prenez quelque espérance , car Dieu vous a donné son propre fils qui peut , s'il le veut , vous faire rendre la grâce que vous avez perdue et obtenir le pardon de vos péchés. *Ipse est propitiatio pro peccatis nostris.* (1. Joan. 22.) Que craignez-vous , dit S. Bernard , si vous avez recours

à ce grand médiateur ? Ne peut-il pas tout auprès de son père ? *Jesum tibi dedit mediatorem; quid apud patrem talis filius non obtineat?* (Serm. de Aquæd.) O pécheurs, continue le saint abbé, Jésus a satisfait pour vous la divine justice; il a attaché à sa croix tous vos péchés dont il a purifié vos âmes. *Quid timetis modicæ fidei? Peccata affixit cruci suis manibus.* Mais si pourtant, ajoute-t-il, vous craignez de recourir à Jésus-Christ parce que sa majesté vous impose, Dieu vous a donné un avocat auprès de son fils, et cet avocat c'est Marie. *Sed forsitan et in ipso majestatem vereare divinam; advocatum habere vis apud ipsum? Recurre ad Mariam.*

Marie a donc été donnée au monde en qualité de médiatrice pour réconcilier les pécheurs avec Dieu. Voici comment la fait parler le S. Esprit dans les cantiques sacrés : *Ego mare et ubera*, etc. Je suis, dit notre sainte mère, le refuge de ceux qui se recommandent à moi. Ma miséricorde est comme une tour d'asile pour tous ceux qui recourent à moi. Si quelqu'un se croit ennemi de Dieu, mon Seigneur, qu'il sache que je suis placée dans le monde comme un instrument de paix entre les pécheurs et Dieu. *Ipsa reperit pacem inimicis, vitam perditis, salutem desperatis*, dit le cardinal Hugues. Ce fut pour cela que Marie fut appelée belle comme les tentes de Salomon; *formosa sicut pelles Salomonis.* (Cant. 1. 4.) Dans les tentes de David, il n'était question que de guerre, dans celles de Salomon, il ne s'agissait que de paix. Cela doit nous faire entendre que Marie dans le ciel ne s'occupe que de paix et de pardon pour nous, pauvres pécheurs que nous sommes. Aussi S. André d'Avellin la nommait l'intendante, la Dame du paradis. Mais quelles sont les occupations de Marie? Elle n'en a pas d'autres que de prier toujours pour

nous. *Stat Maria*, dit le vénérable Bède, *in conspectu filii sui non cessans peccatoribus exorare.* (In. cap. I. Luc.) *Adstat beatissima virgo*, dit le bienheureux Amédée, *vultui conditoris prece potentissima, semper interpellans pro nobis.* Ainsi Marie ne cesse pas d'intercéder pour nous auprès de Dieu par ses prières toutes-puissantes, afin de nous faire accorder la grâce, si toutefois nous ne la refusons point. Comment? Il se trouvera donc des hommes capables de refuser les faveurs qu'obtient pour eux cette divine mère? Oui certes, il s'en trouve : tous ceux qui ne veulent pas rompre avec le péché, avec un ami dangereux, qui ne veulent pas fuir l'occasion, restituer les biens d'autrui, tous ceux-là refusent les bienfaits de Marie, car ce que Marie peut obtenir pour eux, c'est justement ce qu'ils ne veulent pas faire. Du reste, elle voit du haut des cieux nos misères et les dangers qui nous entourent. Eh! combien elle s'appitoie sur notre sort! Combien, avec son affection de mère, cherche-t-elle à nous secourir! *Videtenim nostra discrimina*, ajoute le B. Amédée, *nostrique clemens Domina materno affectu miseretur.*

Un jour sainte Brigitte entendit Jésus-Christ dire à Marie : *Pete, mater, quid vis a me?* Demande, ma mère; que veux-tu de moi? Marie lui répondit : *Misericordiam peto pro miseris* (Rev. lib. 1. cap. 46.); comme si elle eût dit : Mon fils, puisque vous m'avez faite mère de miséricorde, et avocate des malheureux, que puis-je vous demander autre chose si ce n'est compassion pour les misérables pécheurs. En un mot, il n'est personne au ciel parmi les saints qui désire aussi ardemment notre salut, ni qui prie pour nous autant que Marie : *Unam ac te solam pro nobis in cælo fatemur esse sollicitam.* (S. Aug. ap. S. Bon. inspec. lect. vi.)

Isaïe se lamentait de son temps en disant : *Eccc tu iratus*



*es et peccavimus... Non est qui consurgat et teneat te.* (Isa. LXIV. 7.) Seigneur, disait le prophète, c'est justement que vous êtes irrité contre nous à cause de nos péchés; et personne parmi nous n'est capable de vous apaiser et d'empêcher que nous soyons châtiés. Le prophète, dit S. Bonaventure, avait alors raison de s'exprimer ainsi, car Marie n'existait pas encore : *Ante Mariam non fuit qui sic Deum detinere auderet.* (In spec. c. XII.) Aujourd'hui si Jésus-Christ veut châtier un pécheur, et que celui-ci se recommande à Marie, Marie arrête la vengeance de son fils et suspend le châtiment : *Detinet filium ne percutiat.* Personne, continue le saint, n'est plus propre que Marie à opposer ses mains à l'épée de la justice divine, pour délivrer un malheureux : *Nemo tam idoneus qui gladio Domini manus objiciat.* S. André, par cette raison, appelait Marie paix de Dieu avec les hommes : *Salve, divina cum hominibus reconciliatio.* (Orat. II. de Assumpt.) Et S. Justin la nommait *sequestra*, en disant : *Verbum usum est Virgine sequestra.* On entend ici par ce mot un arbitre entre les mains duquel deux parties remettent leurs droits et leurs intérêts pour qu'il les concilie; de sorte que S. Justin veut donner à entendre que Jésus-Christ remet aux mains de sa mère les griefs qu'il a comme juge contre un pécheur; que celui-ci de son côté s'en rapporte à elle, et que Marie fait que le pécheur se repente et que son fils pardonne. Ainsi la paix est conclue, et tel est l'office de piété que Marie ne cesse de remplir.

Quand Noé vit que le déluge avait cessé, il envoya la colombe hors de l'arche, et celle-ci revint portant dans son bec un petit rameau d'olivier, signe de la paix que Dieu accordait au monde. Cette colombe était la figure de Marie : *Tu es illa fidelissima columba Noe*, dit S. Bona-

venture. *quæ inter Deum et mundum diluvio spirituali submersum mediatrix fidelissima existitisti.* Vous êtes la colombe, ô Marie, colombe fidèle à celui qui vous invoque; en intercédant pour nous auprès de Dieu, vous avez obtenu pour nous la paix et le salut: *Per te pax cœlestis donata est,* disait S. Épiphane. Julien Pomere se demande pourquoi dans l'ancienne loi le Seigneur châtiât toujours d'une manière si rigoureuse: des déluges, des pluies de feu, des serpens venimeux, etc.; et pourquoi maintenant il est si miséricordieux envers nous qui sommes de plus grands pécheurs: *Quare parcit nunc mundo Deus, qui olim multo his minora peccata gravius punivit?* Il répond: *Totum hoc facit propter beatam Virginem.* (Appr. il p. Pepe, Grandezze, etc.) Il fait tout pour l'amour de Marie qui intercède pour nous. Oh! que la terre serait depuis long-temps détruite, dit S. Fulgence, si Marie n'avait interposé ses prières! *Cœlum et terra jamdudum ruissent, si Maria suis precibus non sustentasset.* C'est pour cela que l'Église veut que nous appelions cette sainte mère *spes nostra*, notre espérance. L'impie Luther ne pouvait le souffrir, il disait que Dieu seul pouvait être notre espérance, non la créature; il prétendait que Dieu a maudit quiconque se confie en la créature: *Maledictus homo qui confidit in homine.* (Jerem. xvii. 5.) Cela est vrai, mais ne doit s'entendre que du cas où l'on met son espérance en la créature sans l'empire de Dieu ou pour l'offenser impunément; mais nous n'espérons en Marie que comme médiatrice auprès du Seigneur. De même que Jésus-Christ est médiateur de justice entre le Père éternel et nous, puisque par sa passion il a obtenu comme un droit le pardon des pécheurs repentans; de même Marie est médiatrice de grâce entre nous et son fils, et sa médiation est telle que ses prières obtiennent de celui-ci

tout ce qu'elle demande. Jésus-Christ même veut que toutes ses grâces passent par les mains de sa mère : *Totius boni plenitudinem*, dit S. Bernard, *posuit in Maria, ut si quid spei in nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis, ab ea noverimus redundare.* (Serm. de Aquæd.) Le Seigneur a déposé aux mains de Marie le trésor de toutes les miséricordes dont il veut user envers nous, parce qu'il entend que nous tenions d'elle tout le bien qu'il nous fait. Aussi S. Bernard disait-il de Marie qu'elle était toute sa confiance, toute la raison de son espérance : *Hæc maxima mea fiducia, hæc tota ratio spei meæ.* Il exhortait fortement les fidèles à ne demander les grâces que par le moyen de Marie : *Quæramus gratiam, et per Mariam quæramus.* L'Église, en dépit de Luther, continue d'appeler Marie notre espérance : *Spes nostra salve.*

Les saints par la même raison l'appelaient échelle, lune et cité de refuge : *Hæc scala peccatorum*, dit S. Bernard. Le péché nous tient éloignés du Seigneur : *Peccata vestra dividerunt inter vos et Deum vestrum.* (Isa. LIX. 2.) Un âme en état de grâce est unie à Dieu, et Dieu s'unit à cette âme : *Qui manet in caritate, in Deo manet, et Deus in eo.* (I. Jo. IV. 16.) Mais quand l'âme se sépare de Dieu en péchant mortellement, elle tombe dans un abîme de misères, où elle reste éloignée de Dieu autant que Dieu lui-même est éloigné du péché. Mais où trouver un chemin, une échelle par où cette âme puisse monter pour s'unir à Dieu de nouveau? Cette échelle est Marie; et quand un pécheur a recours à elle, quelque misérable, quelque souillé qu'il soit par le péché, Marie ne dédaigne pas de lui tendre la main et de l'aider à sortir de l'abîme de perdition : *Tu peccatorem quantumcumque fætidum non horres; si ad te suspiraverit, tu illum a desperationis barathro pia manu retrahis.* (Or. pan. ad b. Virg.) *Pulchra ut luna,*

lit-on dans le Cantique. (vi. 9.) De même que la lune est entre la terre et le soleil, dit S. Bonaventure, de même Marie se met sans cesse entre Dieu et les pécheurs pour leur obtenir la grâce divine : *Sicut luna est media, inter solem et terram, sic et Virgo regia inter nos et Deum est media, et gratiam nobis refundit.* (Serm. xiv. de Nat. Domini.) S. Jean Damascène l'appelle cité de refuge : *Ego civitas omnium ad me confugientium.* Il y avait dans l'ancienne loi cinq villes de refuge ou d'asile. Tout criminel qui pouvait s'y rendre, se trouvait placé hors d'atteinte de la justice. Il n'y en a qu'une aujourd'hui, c'est Marie, et celui qui peut s'y réfugier y trouve un abri contre la justice divine. Dans les villes d'asile tous les criminels n'étaient pas toujours exempts de châtement et pour certains crimes elles n'offraient pas de sauvegarde ; Mais Marie est un lieu d'asile où tous les pécheurs sont reçus et sauvés : *Nullus est ita abjectus a Deo,* dit-elle à sainte Brigitte, *qui, si me invocaverit, non revertatur ad Deum, et habiturus sit misericordiam.* (Rev. lib. 1. cap. 6.)

Loin de dédaigner les pécheurs, Marie se plaît à les aider, ainsi qu'elle l'a dit elle-même à la vénérable sœur Marie Villani. Après l'honneur que j'ai d'être mère de Dieu, je me glorifie d'être la patronne des pécheurs. Marie n'a été choisie pour être la mère de Dieu, dit Idiota d'après S. Jean Chrysostôme, qu'afin que ceux qui ne pouvaient se soustraire à cause de leurs péchés à la justice divine, pussent être sauvés par sa miséricorde, son intercession et ses prières : *Ideo mater Dei preelecta es ab eterno, ut quos justitia filii salvare non potest, tu per tuam salves pietatem.* Telle fut la charge que Dieu lui destinait en la faisant naître : *Pasce hædos tuos* (Cant. 1. 7.), fais paître tes chevreaux, lui dit-il, c'est-à-dire les pécheurs.

Ces chevreaux sont confiés aux soins de Marie afin que ceux qui au jour du jugement auraient dû passer à la gauche, puissent par ses prières être admis à passer à la droite : *Pasce hædos tuos*, dit le commentateur Guillaume de Paris, *quos convertis in oves et qui a sinistris in judicio erant collocandi, tua intercessione collocentur a dextris*. Il est bon de noter ici l'observation de Guillaume Angelico. Dieu recommande à Marie ses chevreaux : *Pasce hædos tuos*. Mais ces chevreaux, qui sont-ils ? Ce ne sont point, dit cet auteur, ces pécheurs endurcis qui ne lui demandent rien, ne lui rendent aucun hommage, ne la prient pas d'obtenir pour eux qu'ils s'amendent ; car ceux-là se perdront : *Qui nec beatam Virginem obsequio prosequuntur, nec preces fundunt ut aliquando resipiscant, hædi non sunt Mariæ sed ad sinistram sistendi*. Sainte Brigitte entendit un jour Jésus-Christ dire à sa mère : *Conanti surgere ad Deum tribuis auxilium*. Marie aide celui qui s'efforce de sortir de la mauvaise voie pour revenir à Dieu, ou qui du moins la prie d'obtenir pour lui la force nécessaire ; mais s'il n'a pas la volonté réelle de quitter le péché, Marie ne pourra l'assister en aucune manière. Marie ne vient donc au secours que de ces pécheurs qui lui rendent un culte particulier, et qui, s'ils ont encouru la disgrâce de Dieu, ont recours à elle pour qu'elle leur procure le pardon et qu'elle les tire du malheureux état où ils se trouvent, s'ils sont de ce nombre, ils seront accueillis ; car, ainsi que nous l'avons déjà dit, Marie n'a été mise au monde que pour attirer les pécheurs à Dieu. Le Seigneur l'a révélé ainsi à sainte Catherine de Sienne : *Hæc est a me electa, tamquam esca dulcissima ad capiendos homines, potissimum peccatores*. (Ap. Blos. mon. spir.) Et Marie elle-même a dit à sainte Brigitte que tout comme l'aimant attire le fer, de même

elle attire les cœurs endurcis pour les ramener à Dieu : *Sicut magnes attrahit ferrum, sic ego attraho dura corda.* (Rev. lib. III. cap. 52.) Il faut toujours sous-entendre la condition que ces cœurs endurcis désirent sortir de l'état où ils sont. Oh ! si tous les pécheurs recouraient à Marie avec ce désir, tous se sauveraient. Quelle crainte peut conserver, dit l'abbé Adam, le pécheur qui se recommande à Marie, quand Marie offre de lui servir de mère et d'appui : Est-ce que vous, ô mère de miséricorde, continue le même auteur, vous ne prierez pas le Rédempteur pour une âme qu'il a achetée lui-même au prix de son sang ? *Tu misericordiae mater non rogabis pro redempto Redemptorem ?* Ah ! vous le ferez, car vous n'ignorez pas que Dieu vous a choisie pour médiatrice entre le juge et le coupable : *Rogabis plane, quia qui filium tuum inter Deum et hominem posuit mediatorem, te quoque inter reum et judicem posuit mediatricem.*

Ainsi, pécheur, vous dit S. Bernard : *Age gratias ei qui talem tibi mediatricem providit.* (Serm. in sign. mag.) Rendez grâce à votre Dieu qui voulant user envers vous de miséricorde, ne s'est pas contenté de vous donner pour médiateur son propre fils, mais qui encore, pour vous donner plus de confiance et de courage, a placé auprès de son fils un agent de paix, Marie, que S. Augustin appelle *spes unica peccatorum*, de qui S. Bonaventure a dit : *Si propter nequitias Dominum videris indignatum, ad spem peccatorum confugas.* Si vous craignez qu'irrité de vos péchés Dieu ne vous repousse, recourez à Marie, espérance des pécheurs. Assurément elle ne vous repoussera point, car ses fonctions consistent à aider les misérables, et vous êtes un de ces misérables : *Sibi pro miseris satisfacere et*

*officio commissum est.* C'est ce que dit aussi Guillaume de Paris (Cap. xviii. de Reth. lib.) : *Officium tuum est te mediam interponere inter Deum et homines.* Ainsi, lorsque nous nous adressons à Marie que chacun de nous lui dise avec S. Thomas de Villeneuve : *Eja ergo advocata nostra, officium tuum imple.* O mère de Dieu, puisque vous êtes la patronne des malheureux, remplissez vos fonctions, aidez-moi, car je suis malheureux ; si vous ne m'aidez, je suis perdu. Continuons avec S. Augustin : *Memorare piissima Maria, non esse auditum a saeculo quemquam ad tua praesidia confugientem esse derelictum.* Rappelez-vous, ô très-pieuse reine, qu'on n'a jamais ouï dire depuis que vous êtes venue au monde, que personne ait été abandonné par vous, après s'être recommandé à votre intercession. Je ne serai pas sans doute le premier assez malheureux pour que vous m'abandonniez sans secours. (L'acte de contrition.)

On ajoute ici quelques textes de l'Écriture et des saints pères, relatifs à quelques fléaux particuliers.

#### Du tremblement de terre.

*Commota est, etc. — Movebitur, etc. — Qui respicit, etc. Agitatione agitabitur terra, sicut ebrius. (Is. xxiv. 20.)* Sur ce texte le cardinal Hugues écrit ces mots : *Evomet enim terra peccatores ;* la terre en s'agitant rejettera les pécheurs de son sein.

*Causa enim, etc.*

## Sur le fléau de la sécheresse.

*Si in præceptis, etc.*

Salomon priaît ainsi en faisant la dédicace du temple :

*Si clausum fuerit cælum, etc.*

Le Seigneur a dit : *Nubibus mandabo, etc.*

## Sur le fléau de la disette et la stérilité.

*Terram fructiferam, etc.*

Que fait le péché, dit le cardinal Hugues : *Terram fertilem, etc.*

*Ego dedi frumentum, etc.* (Os. cap. II. 4.) Quelques-uns font des idoles, c'est-à-dire des objets ou des causes de péché des biens que Dieu leur a donnés.

Sur le fléau de la grêle, des animaux malfaisans, du tonnerre, de la peste, des maladies et autres calamités semblables.

*Grando, fames, etc. — Et immittat in vos, etc.*

S. Jérôme ajoute sur ce passage : *Famen, etc.*

*Vidi eos qui operantur, etc.* (Job. 4.) Celui qui sème des péchés recueille des peines et de la douleur.

Que Jésus notre amour et Marie notre espérance soient à jamais l'objet de nos louanges et de notre amour !

---



---

# TABLE.

---

<b>I<sup>er</sup> DISCOURS.</b> — Dieu nous menace du châtimeut pour que nous puissions l'éviter.	Pag. 249
<b>II<sup>e</sup> DISCOURS.</b> — Les pécheurs ne veulent croire aux menaces de Dieu que lorsqu'elles sont suivies du châtimeut.	258
<b>III<sup>e</sup> DISCOURS.</b> — Dieu fait miséricorde jusqu'à un certain point, ensuite il châtie.	268
<b>IV<sup>e</sup> DISCOURS.</b> — Des quatre principales portes de l'enfer.	278
<b>V<sup>e</sup> DISCOURS.</b> — Les pratiques extérieures de dévotion sont inutiles, si nous ne cherchons à déraciner le péché de notre ame.	291
<b>VI<sup>e</sup> DISCOURS.</b> — Dieu nous envoie les calamités dans cette vie, non pour notre ruine, mais pour notre bien.	300
<b>VII<sup>e</sup> DISCOURS.</b> — Dieu nous punit dans cette vie pour user de miséricorde dans l'autre.	308
<b>VIII<sup>e</sup> DISCOURS.</b> — Les prières plaisent à Dieu, et nous évitons les châtimeuts que nous avons mérités pourvu que nous veillons nous amender.	320
<b>IX<sup>e</sup> DISCOURS.</b> — Marie médiatrice entre Dieu et les pécheurs.	328

---



# **ONZE DISCOURS**

**POUR**

**LA NEUVAINNE DE LA NOEL.**



# ONZE DISCOURS

POUR

## LA NEUVAINNE DE LA NOËL.

---

### I<sup>er</sup> DISCOURS.

Le Verbe s'est fait homme.

*Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur?*

(Luc. XII. 49.)

Les hébreux solennisaient un jour qu'ils appelaient *dies ignis*, le jour du feu, en commémoration du feu avec lequel Noémie consuma la victime, à son retour de la captivité de Babylone avec ses compatriotes; c'est de ce nom, et avec plus de raison encore, qu'il faudrait appeler le jour de Noël, jour de feu, dans lequel Dieu, sous la forme d'un enfant, vint allumer les feux de l'amour dans le cœur des hommes. *Ignem veni mittere in terram*, dit Jésus-Christ, et en vérité il en fut ainsi. Avant la venue du messie, qui, sur la terre, aimait Dieu? A peine était-il connu dans une petite contrée du monde, c'est-à-dire dans la Judée; là même combien était petit le nombre de ceux qui l'aimaient véritablement. Sur tout le reste de la terre les uns adoraient le soleil, les autres les bêtes, les pierres ou des créatures encore plus viles. Mais depuis la venue de Jésus-Christ, le nom de Dieu a été connu partout, et beaucoup d'hommes l'ont aimé. Dieu fut plus

aimé depuis cette époque, et dans un petit nombre d'années, qu'il ne l'avait été durant quatre mille ans qui s'étaient écoulés depuis la création; c'est que les hommes commencèrent alors à sentir leurs cœurs embrasés de ces saintes flammes.

Beaucoup de chrétiens, long-temps avant le jour de la fête, sont dans l'usage de préparer dans leurs maisons une crèche, pour représenter la naissance de Jésus-Christ; mais bien peu parmi eux songent à préparer leur cœur et en faire un berceau où puisse naître et se reposer Jésus enfant. Soyons au nombre de ces derniers, allumons dans notre sein ces heureuses ardeurs qui rendent l'âme satisfaite dans cette terre, et lui procurent ensuite les célestes béatitudes. Considérons dans ce premier jour que le Verbe éternel s'est fait homme exprès pour nous enflammer de son divin amour; demandons des lumières à Jésus-Christ et à sa très-sainte mère, et commençons.

Adam notre premier père a péché; oubliant tous les biens qu'il a reçus, il s'est révolté contre le Seigneur; il a mangé du fruit défendu. Dieu s'est vu alors obligé à le chasser du paradis terrestre, et à le priver, lui et ses descendants, du paradis céleste et éternel qu'il leur avait préparé pour qu'ils en jouissent après cette vie temporelle. Voilà donc tous les hommes condamnés à une vie de souffrances et de misères, et exilés à jamais du séjour divin. Mais voilà aussi que Dieu paraît s'affliger et se plaindre. *Et nunc quid mihi est hic, dicit Dominus, quoniam ablati sunt populus meus gratis?* (Isa. cap. 52.) Et maintenant que m'est-il resté des délices du paradis, maintenant que j'ai perdu les hommes que j'aimais tant? *Deliciae mee esse cum filiis hominum.* (Prov. VIII. 51.) Mais, Seigneur, vous avez dans le ciel tant de séraphins, d'anges et d'in-

telligences , et vous ressentez si vivement la perte des hommes ! Mais avez-vous besoin des hommes ou des anges pour compléter votre béatitude ? Vous fûtes toujours et vous êtes en vous-mêmes très-heureux ; qu'est-ce qui peut manquer à votre bonheur qui est infini ? Tout cela est vrai , dit Dieu , (c'est le cardinal Hugues qui lui prête ce langage) mais en perdant l'homme , *non reputo aliquid me habere* ; il me semble que j'ai tout perdu , qu'il ne me reste rien . Je faisais mes délices d'habiter parmi eux , et maintenant les voilà condamnés à vivre toujours loin de moi . Mais comment le Seigneur peut-il dire que les hommes sont ses délices ? Oui , dit S. Thomas ; car Dieu aime l'homme , comme si l'homme était son Dieu , et que sans l'homme il ne pût être heureux . *Quasi homo dei Deus esset , et si in ipso beatus esse non posset* . (Opus . LXIII . cap . 7 .) S. Grégoire de Naziance ajoute que Dieu , par l'amour qu'il a pour les hommes , paraît pour ainsi dire être hors de lui . *Audemus dicere quod Deus pro magnitudine amoris extra se sit* . (Epist . I . 8 .) Suivant le proverbe que l'amour met hors de lui celui qui aime : *Amor extra se rapit* .

Mais non , dit ensuite le Seigneur , je ne veux point perdre l'homme ; qu'il se trouve pour lui un rédempteur qui satisfasse ma justice , et le rachète ainsi des mains de ses ennemis et de la mort éternelle qui lui est due . Ici S. Bernard croit voir un débat s'élever entre la justice divine et la miséricorde ; je suis perdue , dit la justice , si Adam n'est point puni ; *perii , si Adam non moriatur* . Je suis perdue , dit à son tour la miséricorde , si l'homme n'obtient son pardon ; *perii nisi misericordiam consequatur* . Pour terminer la contestation , le Seigneur décide que , pour sauver l'homme de la mort qu'il mérite , un innocent perdra

la vie : *Moriatur qui nihil debebat morti*. Il n'y avait pas d'être innocent sur la terre. Puisque parmi les hommes, dit alors le Père éternel, il ne s'en trouve aucun qui puisse satisfaire ma justice, voyons est-il quelqu'un qui veuille aller racheter l'homme? Les anges, les chevaliers, les séraphins se taisent, aucun ne répond; le Verbe éternel s'avance. *Ecce ego*, dit-il, *mitte me*. O mon père, s'écrie le fils unique, votre majesté qui est infinie ayant été offensée par l'homme, ne peut recevoir une entière satisfaction de la part d'un ange qui n'est qu'une créature; et quoique vous vous contentiez de la satisfaction que donnerait un ange, songez que, malgré tant de bien que nous avons fait à l'homme, tant de promesses, tant de miracles, nous n'avons pu encore obtenir son amour parce qu'il n'a pas encore connu celui que nous aurons pour lui; que si nous voulons l'obliger à nous aimer, nous ne trouverons jamais d'occasion plus favorable à l'accomplissement de ce désir. Il faut donc que votre fils aille sur la terre pour le racheter; que là il prenne chair humaine et que, payant par sa mort la dette de l'homme, il satisfasse pleinement votre justice, et que l'homme de son côté soit bien convaincu de notre amour.

Mais, répond le père, pense, ô mon fils, qu'en te chargeant de payer pour l'homme, tu seras obligé de mener une vie pleine de fatigue et de douleur.—N'importe, dit le fils, *ecce ego*, *mitte me*.—Pense que tu seras obligé de naître dans une étable au milieu des bêtes; que tu seras, encore enfant, obligé de fuir en Égypte pour éviter de tomber aux mains de ces hommes que tu veux sauver, et qui, dès tes plus tendres années, chercheront à l'arracher la vie. — N'importe mon père, *ecce ego*, *mitte me*. — Songe que, de retour dans la Palestine, tu vivras dans



l'indigence et le mépris, simple ouvrier d'un pauvre artisan. — N'importe, *ecce ego, mitte me.* — Que, lorsque tu sortiras pour prêcher et manifester qui tu es, tu n'auras que très-peu de disciples qui s'attachent à toi; que tous les autres te dénigreront et te calomnieront, te traitant d'imposteur, de magicien, d'insensé, de samaritain, et que finalement ils te poursuivront jusqu'à te faire mourir honteusement sur un douloureux gibet. — N'importe, *ecce ego, mitte me.*

Dès qu'il fut arrêté que le fils de Dieu se ferait homme pour devenir le rédempteur des hommes, l'archange Gabriel fut envoyé à Marie; celle-ci accepta Jésus pour fils : *Et Verbum caro factum est.* Bientôt Jésus, du sein de sa mère, entra dans le monde; il dit alors à son père d'un ton humble et soucieux : O mon père, puisque les hommes ne peuvent apaiser votre justice par leurs œuvres ni par leurs sacrifices, me voici, moi, votre fils, déjà revêtu de chair humaine, disposé à expier les fautes des hommes par mes souffrances et par ma mort : *Ideo ingrediens mundum, dicit: Hostiam et oblationem noluisti; corpus enim aptasti mihi: tunc dixi: Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* (Hebr. v.)

C'est donc pour nous, vers de terre que nous sommes, et pour acquérir notre amour, qu'un Dieu a voulu se faire homme? Oui; cela est de foi, comme nous l'enseigne la sainte Église : *Propter homines et propter nostram salutem descendit de caelo et homo factus est.* Oui, voilà ce qu'a fait un Dieu pour se faire aimer de nous. Après avoir vaincu Darius et subjugué la Perse, Alexandre-le-Grand chercha à gagner l'affection du peuple vaincu; il prit le costume perse. Notre Dieu a fait à peu près la même chose; pour conquérir l'affection des hommes, il s'est tout revêtu des

formes et des habitudes humaines ; il s'est fait homme : *Habitu inventus ut homo.* (Philip. II. 7.) Il voulut montrer ainsi jusqu'où arrivait l'amour qu'il portait aux hommes : *Apparuit gratia Salvatoris nostri omnibus hominibus.* (Ad Tit. 2. 11.) L'homme ne m'aime pas, dit sans doute le Seigneur, parce qu'il ne me voit pas ; je veux qu'il me voie, qu'il converse avec moi et qu'il m'aime : *In terris visus est et cum hominibus conversatus est.* (Baruch. III. 38.) L'amour de Dieu pour l'homme est immense ; il avait toujours été tel : *In caritate perpetua dilexi te ; ideo attraxi te miserans tui.* (Jer. xxxi. 5.) Mais on ignorait encore combien cet amour était grand, incompréhensible ; on put l'apprécier, quand on vit le fils de Dieu sous la forme d'un enfant, couché sur la paille dans une étable : *Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei.* (Tit. 3. 4.) On lit dans le texte grec : *Singularis Dei erga homines apparuit amor.* La puissance de Dieu, dit S. Bernard, s'était d'abord montrée au monde dans l'œuvre de la création, sa sagesse parut dans le gouvernement du monde ; mais par son incarnation il n'a fait voir que la grandeur de sa miséricorde : *Apparerat ante potentia in rerum creatione, apparebat sapientia in eorum gubernatione, sed benignitas misericordiae maxime apparuit in humanitate.* (Serm. de Nativ.) Avant que Dieu apparût sur la terre sous la figure humaine, on pouvait comprendre toute la portée de la bonté divine ; il s'incarna pour que cette bonté se manifestât dans toute son étendue : *Priusquam appareret humanitas, latebat benignitas. Sed unde tanta agnosci poterat? Venit in carne ut, apparente humanitate, agnosceretur benignitas.* (S. Bern. Serm. in Epiph.) Eh ! de quelle manière le Seigneur aurait-il pu montrer plus clairement à l'homme ingrat sa bonté et son amour ? L'homme, dit S. Fulgence, méprisant Dieu, s'é-

tait séparé de lui pour toujours ; et comme il ne pouvait plus retourner à Dieu, Dieu est venu retrouver l'homme : *Homo Deum contemnens a Deo discessit. Deus, hominem diligens, ad homines venit.* (Serm. sup. Nat. Christ.) S. Augustin avait déjà dit : *Quia ad mediatorem venire non poteramus, ipse ad nos venire dignatus est. In funiculis Adam traham eos, in vinculis caritatis.* (Osæ. xi. 4.) L'homme se laisse gagner par l'amour ; les marques d'affection qu'on lui donne sont des chaînes qui le lient et qui l'obligent d'aimer celui qui l'aime. Ce fut pour s'attirer l'amour des hommes que le Verbe éternel voulut devenir homme : c'était la plus grande preuve d'amour qu'il leur pût donner : *Deus factus est homo, ut familiarius ab homine diligeretur Deus.* (Hug. de S. Vict. in lib. Sent.) C'était là probablement ce que notre Sauveur voulut donner à entendre à un dévot religieux franciscain, appelé père François de Saint-Jacques, comme on le voit dans le journal franciscain du 15 décembre. Jésus se fit voir à lui plusieurs fois sous la forme d'un bel enfant ; et comme le religieux cherchait toujours à le retenir, l'enfant s'échappait et fuyait. Le religieux se plaignait tendrement de ce que l'enfant ne se laissait point saisir. Un jour, ce même enfant lui apparut, tenant à la main des chaînes, pour lui donner à entendre qu'il était venu l'attacher, s'attacher lui-même et ne plus se séparer de lui. Le religieux enhardi prit les chaînes, les attachâ par un bout aux pieds de l'enfant, par l'autre à son cœur ; et depuis ce jour, en effet, il lui sembla toujours qu'il voyait l'aimable enfant prisonnier dans son cœur. Or, ce que Jésus fit cette fois avec son serviteur François de Saint-Jacques, il l'a fait avec tous les hommes, lorsqu'il s'est incarné. Par ce prodige d'amour il a voulu s'enchaîner à nous et en même temps enchaîner nos cœurs

en nous obligeant à l'aimer, suivant cette prophétie d'Osée : *In funiculis Adam*, etc.

Dieu avait déjà, dit S. Léon, montré sa bienfaisance à l'homme de plusieurs manières ; mais jamais encore il n'avait aussi bien manifesté l'excès de sa bonté qu'en leur envoyant le Rédempteur, pour leur montrer les voies du salut et leur procurer la vie de la grâce : *Diversis modis humano generi bonitas divina munera impertiit, sed abundantiam solite benignitatis exceptit, quando in Christo ipsa ad peccatores misericordia, ad errantes veritas, ad mortuos vita, descendit.* (Serm. 4 de Nativ.) S. Thomas demande pourquoi l'on dit que l'incarnation du Verbe est l'œuvre du Saint-Esprit : *Et incarnatus est de Spiritu Sancto?* Il est certain que toutes les œuvres de Dieu, que les théologiens appellent *opera ad extra*, appartiennent aux trois personnes réunies ; pourquoi donc l'incarnation est-elle attribuée au seul Esprit-Saint ? La principale raison du docteur angélique, c'est que toutes les œuvres de l'amour divin sont attribuées à la personne du Saint-Esprit, qui est l'amour substantiel du Père et du Fils ; et l'incarnation fut sans contredit l'ouvrage tout entier de l'amour immense de Dieu pour les hommes : *Hoc autem ex maximo Dei amore provenit ut filius Dei carnem assumeret in utero Virginis.* (S. Thom. 3. p. p. 31. an. 1.) Et voilà ce que voulait exprimer le prophète en disant : *Deus ab austro veniet.* (Habac. III.) *A magna caritate Dei nos effulsit*, dit l'abbé Robert en commentant ce passage. S. Augustin (cap. 4. de Catech.) dit que le Verbe éternel est venu sur la terre pour faire connaître à l'homme tout son amour : *Maxime propterea Christus advenit, ut cognosceret quantum diligit Deus.* S. Justinien ajoute : *In nullo sic amabilem suam hominibus*

*patefecit caritatem, sicut cum Deus homo factus est.* (De Cast. Conn. cap. 25.)

Mais ce qui fait mieux connaître encore l'amour de Dieu pour l'homme, c'est que le fils de Dieu est venu chercher l'homme qui le fuyait, comme l'indique l'apôtre par ces mots : *Nusquam angelos, sed semen Abrahamæ apprehendit.* (Hebr. II.) S. Chrysostôme commente ainsi ce texte : *Non dixit suscepit, sed apprehendit, ex metaphora insequentium eos qui aversi sunt, ut fugientes apprehendere valcant.* (Hom. 5. in epist. ad Hebr.) Dieu descend du ciel comme pour arrêter l'homme ingrat qui fuyait : Pourquoi t'éloignes-tu, lui dit-il; ne vois-tu pas que pour l'amour de toi seul je suis venu sur terre? Arrête; aime-moi, n'évite pas celui qui te recherche et qui t'aime. Ainsi Dieu est venu chercher l'homme qui s'était perdu, et afin que l'homme pût mieux connaître combien il était aimé, et rendre à son tour affection pour affection, il voulut d'abord se montrer sous la forme d'un tendre enfant, couché sur la paille. O heureuse paille, s'écrie S. Pierre Chrysologue, plus belle que les roses et les lys, quelle terre fortunée t'a produite? Quel bonheur est le tien d'avoir servi de couche au roi du ciel! O que tu es froide pour Jésus, puisque tu ne sais point le réchauffer dans cette humide étable où il est tout tremblant de froid; mais tu es pour nous de feu et de flamme, car tu allumes en nous un incendie d'amour tel que ne pourrait l'éteindre toute l'eau des fleuves : *O felices paleas, rosis et lileis pulchriores, quæ vos genuit tellus? Non palearum momentaneum, sed perpetuum vos suppeditatis incendium, quod nulla flumina extinguunt.* (S. Petr. Chrys. serm. 58.)

Il ne suffit pas, dit S. Augustin, à l'amour divin, d'avoir fait l'homme à son image, lorsqu'il créa notre pre-

mier père, il voulut se faire lui-même ensuite à notre image pour nous racheter : *In homine fecit nos Deus ad imaginem suam; in hac die factus est ad imaginem nostram.* Adam mangea du fruit défendu, trompé par le serpent qui avait dit à Ève que quiconque goûterait de ce fruit deviendrait semblable à Dieu et acquerrait la science du bien et du mal. Ce fut alors que le Seigneur dit par ironie : *Ecce Adam factus est quasi unus ex nobis.* (Gen. III.) Et nous, depuis l'incarnation, ne pouvons-nous pas dire avec vérité? Voilà Dieu qui est devenu l'un de nous : *Nunc vere dicimus, ecce Deus factus est unus ex nobis.* (Riccard. de S. Vict.) Prends-y bien garde, ô mortel, dit S. Augustin : *Deus tuus factus est frater tuus.* Ton Dieu est devenu tel que toi, fils d'Adam comme toi, revêtu comme toi de chair périssable, comme toi sujet aux souffrances et à la mort. Il pouvait prendre la nature d'ange; mais il voulut prendre la tienne, afin de satisfaire la justice divine avec la même chair que celle d'Adam pécheur. Il s'en glorifiait lui-même, car il aimait à se dire fils de l'homme; nous pouvons bien donc l'appeler notre frère. Un Dieu se faire homme! il y a là plus d'abaissement que si tous les princes de la terre, tous les anges, tous les saints du ciel, en y comprenant même la mère de Dieu, s'étaient abaissés à devenir un brin d'herbe ou une poignée de fumée; oui, certes, car l'herbe, le fumier, les princes, les anges, les saints sont des créatures, et entre les créatures et Dieu la distance est infinie.

Ah! plus un Dieu s'est humilié pour l'amour de nous, en se faisant homme, plus il nous a fait connaître sa bonté, comme le dit S. Bernard : *Quanto minorem se fecit in humilitate, tanto majorem se fecit in bonitate.* L'amour qu'a pour nous Jésus-Christ, dit l'apôtre, nous oblige,

nous force à l'aimer : *Caritas Christi urget nos.* (II. Cor. III. 14.) O Dieu ! si la foi ne nous en rendait certains, qui croirait jamais qu'un Dieu, par amour pour une vile créature telle que l'homme, ait pris la vile nature de l'homme. S'il vous arrivait par aventure, dit un dévot auteur, en cheminant par une rue, d'écraser avec votre pied un ver de terre et de le tuer, et que quelqu'un voyant que vous en avez compassion, vous dît : Si vous voulez rendre l'existence à ce ver de terre, il faut d'abord que vous deveniez ver comme lui, et qu'ensuite vous perdiez la vie, afin que le ver puisse reprendre la sienne, en se baignant dans votre sang, que répondriez-vous ? Et que m'importe, diriez-vous sans doute, que le ver ressuscite ou qu'il reste mort ? Moi lui rendre la vie aux dépens de la mienne ? Vous vous exprimeriez ainsi, surtout si ce ver misseau, au lieu d'être un animal innocent, n'était qu'un serpent ingrat qui, après avoir reçu de vous des bienfaits, aurait cherché à vous infecter de ses venins ! Mais enfin, si votre amour pour ce méchant reptile allait jusqu'au point que, pour le rappeler à la vie, vous voulussiez souffrir la mort, que diraient les hommes ? Ce serpent lui-même, que vous auriez sauvé en mourant, que ne dirait-il pas lui-même, s'il était capable de raison. Voilà pourtant ce qu'a fait pour vous Jésus-Christ, pour vous, la plus vile des créatures ; et vous ingrat, si Jésus avait pu mourir une seconde fois, vous lui auriez déjà ôté la vie par vos péchés. Combien n'êtes-vous pas plus vil à l'égard de Dieu que le ver de terre ne l'est à votre égard ? Que faisait à Dieu que vous fussiez mort à jamais et damné pour vos péchés, comme vous le méritiez ? Et pourtant il a eu pour vous tant d'amour que, pour vous délivrer de la mort éternelle, il est d'abord devenu ver comme vous, et qu'ensuite il a répandu

pour vous tout son sang et souffert la mort que vous seul aviez méritée.

Oui, tout ici est de foi : *Et Verbum caro factum est.* (Luc. I.) *Dilexit nos et lavit nos in sanguine suo.* (Apoc. I. 5.) La sainte Église, en considérant l'œuvre de la rédemption, déclare qu'elle est frappée de terreur : *Consideravi opera tua et expavi.* (Resp. 5. in 2. noct. circumc.) Le prophète l'avait déjà dit : *Consideravi opera tua et expavi. Egressus es in salutem populi tui, in salutem cum Christo tuo.* (Habac. III.) Aussi c'est avec raison que S. Thomas appelle l'incarnation, *miraculum miraculorum* ; miracle incompréhensible où Dieu a montré la puissance de son amour envers les hommes, amour qui de Dieu le rendait homme et de créateur créature : *Creator oritur ex creatura*, dit S. Pierre Damien (Serm. 1. de Nat.) ; de seigneur le rendait esclave, d'être impassible sujet aux douleurs et à la mort : *Fecit potentiam in brachio suo.* (Luc. II.) S. Pierre d'Alcantara, entendant chanter un jour l'évangile de la troisième messe de Noël, *In principio erat Verbum*, etc., se sentit, par ce mystère, si enflammé d'amour pour Dieu, que, tombant en extase, il se sentit transporté en l'air jusqu'au pied du saint-sacrement. (In vita, lib. 5. cap. 1.) S. Augustin ne pouvait se lasser, disait-il, de considérer la grandeur de la bonté divine dans l'œuvre de la rédemption : *Non satiabor considerare altitudinem consilii tui super salutem generis humani.* (Confess. cap. 6.) Ce fut pour cela que le Seigneur envoya ce saint, à cause de la grande dévotion qu'il avait eue pour ce mystère, écrire sur le cœur de Sainte Marie Madeleine de Pazzi ces paroles : *Et Verbum caro factum est.*

Celui qui aime, n'aime que pour être aimé ; Dieu qui nous a tant aimés, dit S. Bernard, ne veut de nous que



notre amour : *Cum amat Deus non aliud vult quam amari.* (Serm. 85. in Cant.) S'adressant ensuite à nous, il ajoute : *Notam fecit dilectionem suam, ut experiatur et tuam.* Homme, qui que tu sois, tu as vu l'amour que Dieu t'a montré, en se faisant homme, en souffrant, en mourant pour toi ; quand est-ce que Dieu verra par expérience et par tes actions ton amour pour lui ? En voyant un Dieu revêtu de chair, qui s'est condamné à une vie aussi pénible et à une mort aussi cruelle, comment se fait-il que l'homme ne brûle pas constamment d'amour, comme il devrait le faire, pour un Dieu si aimant ? *Utinam dirumperes caelos et descenderes, a facie tua montes defluerent, aquæ arderent igni.* (Is. LXIV. 1.) O mon Dieu, disait le prophète (avant la venue du Verbe divin), si vous daigniez quitter les cieux et descendre au milieu de nous ! Alors, en vous voyant homme comme eux, les hommes sentiraient s'aplanir tous les obstacles qu'ils rencontrent maintenant dans l'accomplissement de votre loi et de vos préceptes : *Montes defluerent.* Cette flamme que vous allumeriez dans les cœurs humains, ah ! comme elle embraserait de votre amour les âmes les plus froides : *Aquæ arderent igni.* En fait, depuis l'incarnation du fils de Dieu, quel incendie d'amour divin parmi tant d'âmes aimantes ! Il est certain que dans un siècle seul, depuis la venue de Jésus-Christ parmi nous, Dieu a été plus aimé par les hommes qu'il ne l'avait été dans les quarante siècles qui avaient précédé son apparition. Combien de jeunes gens, de nobles, de princes même qui ont quitté les richesses, les honneurs, jusqu'au pouvoir suprême, pour s'enfermer dans un désert ou dans un cloître, pauvres et méprisés, satisfaits de pouvoir plus librement aimer leur Sauveur ! Combien de martyrs sont allés joyeusement aux tourmens et à la mort !

Combien de vierges qui ont refusé de riches mariages, et sont allées mourir pour Jésus-Christ, donnant ainsi leur amour en échange de tout celui que Dieu a montré en s'incarnant et en mourant pour elles.

Oui, tout cela est vrai; mais, et c'est ici le cas de gémir, la même chose est-elle arrivée pour tous les hommes? Tous ont-ils cherché à répondre à ce grand amour de Jésus-Christ? Hélas! la plus grande partie des hommes ne l'ont-ils point payé, ne le paient-ils pas d'ingratitude! Et vous, mon frère, comment avez-vous témoigné votre reconnaissance envers Dieu? L'avez-vous toujours remercié? Avez-vous réfléchi à ce que veut dire un Dieu qui s'incarne et qui meurt pour vous? Un homme assistait à la messe sans dévotion, comme tant d'hommes font chaque jour; il ne donna aucune attention, ne fit aucun signe de respect à ces paroles qui se disent à la fin : *Et Verbum caro factum est*; alors un démon lui donna un grand soufflet, en lui disant : Ingrat, tu entends que Dieu s'est fait homme pour toi, et tu ne daignes pas seulement t'incliner! Oh! si Dieu en avait fait autant pour moi, j'aurais employé l'éternité entière à lui rendre grâce. — Dites-moi, chrétien, Jésus-Christ pouvait-il faire d'avantage pour se faire aimer de vous? S'il avait dû se dévouer à la mort pour sauver son propre père, qu'aurait-il fait de plus que de s'abaisser à prendre chair humaine, et de s'abandonner à la mort? Je dirai plus : Si Jésus-Christ avait été simplement un homme et non une personne divine, et qu'il eût voulu par quelque preuve d'affection acquérir l'amour de son Dieu, qu'aurait-il fait de plus que ce qu'il a fait pour acquérir le vôtre? Si votre esclave avait donné pour vous son sang et sa vie, n'aurait-il pas enchaîné votre cœur? Ne vous croiriez-vous pas obligé

à l'aimer, au moins par reconnaissance? Et pourquoi Jésus-Christ, qui a donné pour vous son sang et sa vie, n'a-t-il pu obtenir ce que vous n'auriez pas refusé à votre esclave?

Hélas ! les hommes ne méprisent l'amour divin que parce qu'ils ne savent pas , ou que, pour mieux dire, ils ne veulent pas savoir quelle jouissance on trouve à posséder la grâce divine qui, suivant l'expression du sage, est un trésor infini : *infinitus est thesaurus, quo qui usi sunt, participes facti sunt amicitiae Dei.* (Sap. vii. 14.) On estime, on recherche la faveur d'un prince, d'un prélat, d'un noble, d'un savant, même d'une femme du monde; et il y a des hommes qui la prisent moins que rien, puisqu'ils y renoncent pour un peu de fumée, pour un goût dépravé, un caprice, un peu de terre. Eh ! bien, mon cher frère, voulez-vous encore qu'on vous compte parmi ces ingrats ? Si vous ne voulez point de Dieu, dit S. Augustin, voyez si vous trouverez ailleurs quelque chose qui vaille mieux : *aliud desidera si melius invenire potes.* Allez, cherchez un prince plus courtois, un patron, un frère, un ami plus aimable et plus aimant. Cherchez qui mieux que Dieu puisse vous rendre heureux dans cette vie et dans l'autre. Celui qui aime Dieu n'a rien à craindre de fâcheux, car Dieu ne peut s'empêcher d'aimer ceux qui l'aiment. *Ego diligentes me diligo.* (Prov. viii. 17.) Celui que Dieu aime, que pourrait-il craindre ? *Dominus illuminatio mea et salus mea, quem timebo ?* (Ps. I. ii. 26.) Ainsi s'exprimait David ; ainsi disaient les sœurs de Lazare au Seigneur : *quem amas infirmatur.* (Jo. xi. 5.) Il leur suffisait de savoir que Jésus aimait leur frère, pour être persuadées qu'il l'aiderait à guérir. Mais Dieu peut-il aimer ceux qui ne l'aiment point ? Ah ! prenons une fois la ferme résolution de rendre

à Dieu amour pour amour ! Prions-le sans cesse de nous accorder la faculté de l'aimer. Cette faveur, disait S. François de Sales, est celle que nous devons désirer et demander par dessus tout, parce que l'amour divin apporte aux âmes toutes sortes de biens. *Venerunt omnia bona pariter cum illa.* (Sap. vii. 11.) Aussi S. Augustin disait-il : *ama et fac quod vis.* Celui qui aime une personne fuit tout ce qui peut lui déplaire et cherche, au contraire, tout ce qui lui plaît. Ainsi, celui qui aime Dieu véritablement ne peut, de propos délibéré, rien faire qui l'afflige; il s'applique au contraire à faire tout ce qui peut lui être agréable.

Pour obtenir plus promptement et plus sûrement ce don de l'amour de Dieu, recourons d'abord à celle qui l'aime, au-dessus de tout, c'est-à-dire à Marie, sa mère, en qui cet amour fut si ardent que les démons, dit S. Bonaventure, n'osaient point essayer de la tenter. *A sua inflammata caritate pellebantur, ut non ausi sint illi appropinquare.* Les séraphins eux-mêmes, dit Richard, pouvaient descendre du ciel pour apprendre, en voyant le cœur de Marie, la manière d'aimer Dieu. *Seraphim e caelo descendere poterant ut amorem discerent in corde Virginis.* Et comme le cœur de Marie est tout embrasé d'amour de Dieu, ajoute S. Bonaventure, tous ceux qui aiment cette sainte mère de Dieu, et s'approchent d'elle, sentent que ce même amour s'allume en eux et les rend semblables à elle : *Quia tota ardens fuit, omnes se amantes eamque tangentes accendit, et sibi assimilat.*

(Si quelqu'un voulait citer dans ces discours quelques traits de Jésus enfant, il pourrait faire usage de ceux qui sont rapportés à la fin, après les méditations.)

## COLLOQUE.

Disons avec S. Augustin : *O ignis qui semper ardes, accende me.* Verbe incarné, vous vous êtes fait homme pour allumer dans nos cœurs l'amour divin, comment avez-vous pu y trouver tant d'ingratitude ? Pour vous faire aimer d'eux vous n'avez rien épargné ; vous êtes allé jusqu'au point de répandre votre sang et de perdre la vie ; et vous n'avez fait que des ingrats ! Peut-être ignorent-ils ce que vous avez fait pour eux. Non, ils ne l'ignorent pas ; ils croient que vous êtes venu prendre pour l'amour d'eux la forme humaine et vous charger de leurs misères ; ils savent que vous avez embrassé une vie de peine et de douleur, qu'a terminée une mort ignominieuse, et ils vivent sans se souvenir de vous. Ils aiment leurs parens ; ils aiment leurs amis ; ils aiment jusqu'aux bêtes ; s'ils reçoivent d'elles quelque marque d'affection, ils tâchent de les en récompenser ; ce n'est donc qu'envers vous qu'ils se montrent indifférens ou ingrats ! Mais hélas ! en les accusant, je m'accuse moi-même, car je vous ai encore plus maltraité qu'ils ne l'ont fait. Néanmoins votre bonté m'encourage ; elle m'a souffert si long-temps pour pouvoir me pardonner et m'enflammer de votre amour, pourvu que je me repente et que je vous aime. Oui, mon Dieu, je me repens de toute mon ame de vous avoir offensé, et je veux vous aimer de tout mon cœur. Je vois, ô mon Rédempteur, que mon cœur ne serait plus digne de vous, puisqu'il vous a quitté pour les créatures ; je crois pourtant que vous le voulez encore ; et moi je vous le donne de toutes les forces de ma volonté. Embrasez-le donc tout entier de votre saint amour ; faites que je n'aime

désormais que vous, bonté infinie, mon Jésus, mon souverain bien, objet de toutes les affections de mon ame ! O Marie, ma mère, mère du bel amour, *mater pulchræ dilectionis*, demandez pour moi la grâce d'aimer mon Dieu : je l'espère de vous.

---

## II<sup>e</sup> DISCOURS.

Le verbe éternel de grand s'est fait petit.

*Parvulus natus est nobis, Filius datus est nobis.* (Is. xi. 6.)

L'amour, disait Platon, est l'aimant de l'amour. De là est sorti le proverbe rapporté par S. Jean Chrysostôme : *Si vis amari, ama*. Le meilleur moyen, en effet, d'obtenir l'affection d'une personne c'est de l'aimer et de lui faire connaître qu'elle est aimée. Mais cette règle, ô mon Jésus, commune à tous, ne paraît pas être faite pour vous, car les hommes sont reconnaissans envers tous excepté envers vous. Il n'est pas possible que vous fassiez plus que vous n'avez fait pour prouver votre amour aux hommes et vous en faire aimer. Et pourtant, combien peu vous aiment ! O mon Dieu le plus grand nombre, disons mieux presque tous, vous négligent, vous oublient, vous offensent, vous dédaignent. Faut-il que nous aussi, nous soyons au nombre de ces ingrats ? Oh ! non, il ne le mérite point ce Dieu si bon, si aimant, qui de grand et d'infini qu'il était, a voulu se faire petit pour que nous l'aimassions. Demandons à Jésus et à Marie qu'ils nous éclairent.

Pour bien entendre combien il a fallu d'étendue, dans

l'amour divin, pour se faire homme et prendre la forme d'un petit enfant, il faudrait connaître aussi toute la grandeur de Dieu. Mais quel homme, quel ange même pourrait concevoir la grandeur de Dieu qui est infinie. Dire de Dieu qu'il est plus grand que les cieux, que les rois, que les saints, que les anges, ce serait, dit S. Ambroise, faire injure à Dieu, comme se serait offenser un prince puissant que de lui dire qu'il est plus grand qu'un brin d'herbe ou qu'un moucheron. Dieu est la grandeur même, et toutes les grandeurs de l'univers ne sont qu'une infiniment petite parcelle de la grandeur de Dieu. David réfléchissant à la grandeur divine, et ne pouvant parvenir à la concevoir, ne pouvait que s'écrier : *Domine quis similis tibi!* (Psal. xxxiv. 10.) Quelle grandeur, ô mon Dieu, est comparable à la vôtre. Mais comment David, dont l'intelligence était finie, aurait-il pu comprendre une qualité infinie ? *Magnus dominus et laudabilis nimis; et magnitudinis ejus non est finis.* (Psalm. cxxxiv. 3.) *Cælum et terram ego impleo.* (Jerem. xxiii. 24.) Ainsi nous tous, nous ne sommes que des êtres pleins de misère qui, semblables à d'imperceptibles mollusques, vivons dans cet immense océan de l'essence de Dieu. *In ipso vivimus, movemur et sumus.* (Act. xvii. 28.)

Que sommes-nous donc respectivement à Dieu ? Que sont tous les hommes, tous les monarques de la terre, tous les saints, tous les anges du ciel, en comparaison de l'infinie grandeur de Dieu ? Tous ensemble, nous sommes mille fois moins que n'est un grain de sable comparé à tout l'univers : *Ecce gentes quasi stilla situlæ; quasi pulvis exiguus.* (Isa. xl. 15.) *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo.* (Ibid. xvii.)

Or, ce Dieu si grand s'est fait petit enfant; et pour qui ?

*Parvulus natus est nobis* ; pour nous donc. Pourquoi ? *Ille parvulus*, répond S. Ambroise, *ut vir possis esse perfectus ; ille involutus pannis, ut tu a mortis laqueis absolutus sis, ille in terris ut tu in caelis.* (In Lucam, lib. 2. cap. 2.) Il s'est fait petit pour nous faire grands ; il a voulu être enveloppé de langes, pour nous délivrer des chaînes de la mort ; il est descendu sur la terre, pour que nous puissions monter au ciel. Voilà donc l'être immense devenu faible enfant, celui que les cieux ne peuvent contenir, le voilà couvert de lambeaux, dans une crèche où mangeaient la veille de vils animaux, sur un peu de paille qui lui sert de lit et d'oreiller : *Videas potentiam regi, dit S. Bernard, sapientiam instrui, virtutem sustentari, Deum lactantem et vagientem, sed miseros consolantem.* Regardez un Dieu qui peut tout, pressé dans des langes qui ne lui permettent pas de se mouvoir ; un Dieu qui sait tout et qui ne peut parler ; un Dieu qui gouverne le ciel et la terre, qu'on doit porter dans ses bras ; un Dieu qui pourvoit tous les hommes et tous les animaux, qui a besoin d'un peu de lait pour se nourrir ; un Dieu qui console les affligés et qui est la joie du paradis, pleurant, gémissant, cherchant qui le console lui-même.

En un mot, dit S. Paul, en descendant sur la terre, le fils de Dieu s'est en quelque sorte anéanti : *Semetipsum exinanivit.* (Philip. II. 5.) Et pourquoi ? pour être aimé de l'homme et le sauver : *Ubi te exinanivisti, dit S. Bernard, ibi pietas, ibi caritas magis effulsit.* Oui, mon Rédempteur chéri, plus vous vous abaissâtes en devenant homme et enfant, plus vous nous prouvâtes la grandeur de votre miséricorde et de votre amour qui voulait nous sauver. Les Hébreux avaient la connaissance du vrai Dieu qui s'était manifesté à eux par plusieurs signes ; ce n'était pas assez



pour eux : ils voulaient voir Dieu face à face. Dieu trouva le moyen de satisfaire ce désir. Il se fit homme pour se rendre visible : *Sciens Deus visendi se desiderio cruciari mortales, unde se visibilem faceret, hoc elegit.* (S. Petr. Chrysol. serm. 47.) Pour se rendre plus cher aux hommes, il voulut qu'on le vît sous la forme d'un enfant ; l'aspect d'un enfant est toujours agréable : *Se parvulum exhibuit, ut seipsum faceret gratum.* (Id.) Il s'humilia au point de paraître sous la forme d'un enfant pour mieux obtenir notre affection : *Exinanitio facta ad usum nostrum.* (S. Cyr. Alex.) Le prophète Ezechiel eut donc raison de dire : O Verbe incarné, que le temps de votre venue sur la terre serait le temps de l'amour : *Ecce tempus tuum, tempus amantium.* (Ezech. xvi. 8.) N'est-ce pas en effet pour être aimé de nous que Dieu nous a donné tant de marques d'amour : *Ad nihil amat Deus nisi ut ametur,* dit S. Bernard. Dieu lui-même l'avait dit dès les premiers temps : *Et nunc, Israël, quid Dominus Deus tuus petit a te, nisi ut timeas... et diligas eum.* (Deuter. x. 12.)

Pour nous contraindre à l'aimer, Dieu n'a pas voulu s'en rapporter à d'autres que lui ; il est venu lui-même se faire homme pour nous racheter. S. Jean Chrysostôme fait une belle réflexion sur ces paroles de l'apôtre : *Non enim angelos apprehendit, sed semen Abrahamæ. Quare, demande-t-il, non dixit : Suscepit, sed apprehendit.* Pourquoi S. Paul n'a-t-il pas dit simplement que Dieu prit chair humaine, au lieu d'employer le mot *apprehendit* qui semble signifier qu'il la prit en quelque sorte par force ? S. Chrysostôme répond que ce mot a été employé *ex metaphora insequentium eos qui versi sunt,* pour faire entendre que Dieu désirait être aimé des hommes qui lui tournaient le dos et ne lui tenaient aucun compte de son amour ; ce qui fut

cause que Dieu descendit du ciel et s'incarna pour se faire aimer comme par force par l'homme ingrat qui le fuyait.

Nous avons vu pourquoi le Verbe se fit homme et enfant ; il aurait pu venir sur la terre, homme parfait, comme le premier homme Adam ; mais la forme gracieuse de l'enfance lui parut plus propre à exciter l'amour. Les enfans par eux-mêmes se font aimer et s'attirent la bienveillance de ceux qui les regardent, c'est ce que dit S. François de Sales : Le Verbe se fait voir sous la forme d'un enfant pour exciter plus d'intérêt chez les hommes : *Et qualiter venire debuit*, dit S. Chrysostôme, *qui voluit pellere timorem, quæcere caritatem. Infantia hæc, quam barbariem non vincit, quam duritiem non solvit, quid non amoris expostulat? Sic ergo nasci voluit, qui amari voluit, non timeri.* (Serm. 158.) Si notre Seigneur, veut dire le saint, avait prétendu en venant sur la terre se faire craindre et respecter, il se serait plutôt présenté sous la forme d'un homme accompli, entouré de la dignité royale ; mais comme il ne cherchait qu'à gagner les cœurs, il se montra comme un pauvre enfant, né dans une caverne entre deux animaux, placé dans une crèche, étendu sur la paille, sans langes et sans feu : *Sic nasci voluit, qui amari voluit, non timeri.* Oh ! Seigneur qui peut donc vous avoir porté à descendre du trône du ciel pour venir naître dans une étable ? L'amour que vous avez pour les hommes, qui de la droite du Père où vous êtes assis, vous a placé dans une crèche ? qui, de votre royaume placé au-dessus des étoiles, vous a étendu sur cette paille ? qui, du milieu des anges, vous a conduit entre deux animaux ? c'est l'amour. Vous embrasez les chérubins, et vous tremblez de froid ! vous soutenez les cieux, et il faut qu'on vous porte ! vous nourrissez les hommes et les bêtes, et un peu de lait vous est nécessaire ! Vous don-

nez le bonheur aux autres, et vous poussez des cris, vous pleurez ! Qui vous a donc réduit à tant de misère ? l'amour. *Sic nasci voluit*, etc.

Aimez donc, aimez, ames chrétiennes, s'écrie S. Bernard, aimez cet enfant si aimable : *Magnus Dominus et laudabilis nimis. Parvulus Dominus et amabilis nimis.* (Serm. 47. in Cant.) Oui ! continue le saint, ce Dieu était de toute éternité, comme il l'est aujourd'hui, digne de louange et de respect pour sa grandeur, comme le disait le roi David : *Magnus et laudabilis.* Maintenant que nous le voyons tout enfant, ayant besoin de lait, ne pouvant bouger, tremblant de froid, criant, pleurant, cherchant des bras pour le recevoir, quelqu'un qui le réchauffe et l'apaise, oh ! qu'il est devenu aimable et cher à nos cœurs ! *Parvulus et amabilis nimis.* Nous devons l'adorer comme Dieu, mais l'amour en nous doit égaler le respect : *Puer cum pueris*, nous dit S. Bonaventure, *cum floribus, cum brachiis libenter esse solet.* Si nous voulons plaire à cet enfant, veut dire le saint, il faut avant tout que nous devenions enfans avec lui, c'est-à-dire, simples et humbles ; que nous lui portions ensuite des fleurs de vertu, de douceur, de pénitence, de charité, que nous le recevions avec amour dans nos bras. Que te faut-il encore, ô homme ! ajoute S. Bernard ; vois les fatigues, les peines que son ardent amour lui a fait supporter depuis qu'il est venu du ciel sur la terre pour te chercher : *Oh! quanto labore et quam ferventi amore quæsitivam tuam amorosus Jesus!* L'entends-tu, né à peine, t'appeller à lui par ses cris, comme s'il te disait : Mon ame, je te cherche ; c'est pour toi, pour te gagner à moi que je suis venu du ciel sur la terre : *Virginis uterum vix egressus dilectam animam tuam more infantium vocat, a, a, anima*

*mea, anima mea, te quero, pro te hanc peregrinationem assumo.*

O Dieu, jusqu'aux bêtes, si nous leurs faisons du bien, si nous leurs donnons quelque chose, elle nous montrent leur reconnaissance; elles s'approchent de nous, elles nous obéissent à leur manière, elles montrent du plaisir en nous voyant. Et nous, comment sommes-nous si ingrats encore, Dieu qui s'est donné lui-même à nous, est venu du ciel, s'est fait enfant pour nous sauver et obtenir notre amour. Allons donc, aimons l'enfant de Bethléem : *Amemus puerum de Bethlehem*, s'écriait amourcusement S. François, aimons Jésus-Christ qui avec tant de peines et de souffrances a cherché à gagner nos cœurs.

Par amour pour Jésus-Christ nous devons aimer notre prochain, ceux mêmes qui nous ont offensés. Isaïe appelait le Messie *Pater futuri sæculi*; mais pour être enfant de ce père nous devons aimer nos ennemis; c'est Jésus-Christ lui-même qui nous le dit : *Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos, ut sitis filii patris vestri.* (Matth. v. 43.) Il nous a donné aussi l'exemple sur la croix, priant le Père éternel de pardonner à ceux qui le crucifiaient. Celui qui pardonne à son ennemi, dit S. Jean Chrysostôme, obtient de Dieu son pardon pour lui-même : *Non est possibile quod homo qui dimiserit proximo, non recipiat remissionem a Domino.* Nous en avons d'ailleurs la promesse émanée de Dieu lui-même : *Dimittite et dimittimini.* (Luc. vi. 47.) Pardonnez et l'on vous pardonnera. Un religieux, qui n'avait pas mené toujours une vie exemplaire, parvenu à sa dernière heure, déplorait ses péchés, toutefois il montrait une grande confiance en disant : *Numquam injurias vindicavi.* Voulant dire par-là : Il est vrai que j'ai offensé le Seigneur, mais il a promis le pardon à

qui pardonnait à ses ennemis : j'ai pardonné à ceux qui m'ont offensé : je puis donc espérer que Dieu aussi me pardonnera.

Mais parlant en général pour tous les pécheurs, peuvent-ils craindre que le pardon leur soit refusé s'ils pensent à Jésus-Christ ? C'est précisément pour obtenir de Dieu ce pardon que le Verbe éternel s'est abaissé à s'incarner : *Non veni vocare justos sed peccatores.* (Matth. ix.) Nous pouvons répliquer avec S. Bernard : *Ubi te exinanivisti, etc.* S. Thomas de Villeneuve nous encourage en nous disant : *Quid times peccator? Quomodo damnabit pœnitentes qui moritur ne damneris? Quomodo objiciet redcuntem qui de cœlo venit quærens te?* Que craignez-vous, pécheur ? Si vous avez le repentir de vos fautes, serez-vous condamné par celui qui meurt pour vous soustraire à la condamnation ? Si vous retournez sincèrement à lui, vous repoussera-t-il, lui qui n'est venu du ciel que pour vous chercher ?

Que le pécheur cesse donc de craindre, s'il veut s'arrêter et aimer Jésus-Christ, qu'il ne s'épouvante pas, mais qu'il espère ; s'il déteste le péché et qu'il cherche Dieu, qu'il cesse de s'affliger et que plutôt il se livre à la joie : *Lætetur cor quærentium Dominum.* (Psalm. ciii. 15.) Le Seigneur nous a promis formellement qu'il oublierait les injures reçues en faveur du repentir : *Si impius egerit pœnitentiam, omnium iniquitatum ejus non recordabor.* (Ez. xviii. 21.) Afin de nous inspirer plus de confiance, notre Seigneur s'est fait enfant : *Ad parvulum quis accedere formidat?* Dit S. Thomas de Villeneuve ; qui craignit jamais de s'approcher d'un enfant ? Les enfans n'inspirent ni la terreur ni le mépris, mais la bienveillance et l'amour. *Puer nescit irasci, et si irascitur, facile placatur,* dit S. Pierre Chysologue. Les enfans ne savent point se mettre en cour-

roux, et si quelquefois ils s'emportent, ils s'apaisent bien aisément; il suffit de leur donner un fruit, une fleur, de leur faire une caresse, de leur dire un mot affectueux, aussitôt ils oublient ou pardonnent. Une larme de douleur, un sentiment de repentir suffisent pour calmer Jésus enfant : *Parvulorum mores agnoscitis*, dit encore S. Thomas de Villeneuve, *una lacrymula placatur offensus, injuriam non recordatur. Accedite, ergo ad eum dum parvulus est, dum majestatis videtur oblitus*. Il a déposé sa majesté divine, et se montre enfant pour nous enhardir et nous conduire à ses pieds : *Nascitur parvulus ut non formides potentiam, non justitiam*, dit S. Bonaventure. Il se présente comme un enfant, tout plein de douceur et de miséricorde pour nous délivrer de la crainte que pourrait nous causer l'idée de sa puissance et de sa justice : *Celavit Deus*, dit Gerson, *sapientiam in infantuli ætate, ne accuset*. Dieu de miséricorde, vous avez caché votre divine sagesse sous les formes d'un jeune enfant, afin qu'elle ne nous accusât pas de nos péchés : *Justitiam in humilitate, ne condemnet*; la justice sous les apparences de l'abaissement pour qu'elle ne nous condamnât pas; *potentiam in infirmitate ne cruciet*, la puissance sous le voile de la faiblesse, pour qu'elle ne nous châtie point. Lorsque Adam, après son péché, entendit la voix de Dieu qui l'appelait : *Adam, ubi es?* Il se remplit d'épouvante : *Vocem tuam audivi et timui*. Mais le Verbe incarné, dit le même saint, *homo natus terrorem deposuit*, en comparaisant sous la forme humaine, a déposé tout ce qui lui pouvait donner l'aspect effrayant : *Noli timere; non puniendum sed salvandum requirit*. Bannissez toute crainte; votre Dieu ne vient point pour punir, il vient pour sauver : *Ecce infans est sine voce. Nam infantis vox mugis est miseranda quam timenda, tenera membra Virgo mater pannis*

*alligat , et adhuc trepidas?* (Serm. 1. in Nat.) Ce Dieu qui devait vous punir s'est fait enfant ; sa voix n'a plus rien qui vous effraie ; car la voix d'un enfant , voix de douleur et de souffrance , est plus digne de pitié qu'elle n'est capable d'inspirer de la crainte. Ne craignez pas que Jésus étende la main pour vous punir , tandis que sa mère enchaîne ses mains sous les langes pour qu'il ne vous punisse pas. Réjouissez-vous donc , ô pécheurs , dit S. Léon , le jour de Noël est un jour de paix . La naissance de Jésus est marquée d'allégresse , Isaïe appela le Messie *Princeps pacis*. En effet Jésus-Christ est prince , non de vengeance contre les pécheurs , mais de miséricorde et de paix , en se constituant médiateur entre Dieu et les pécheurs : *Si peccata nostra superant nos* , dit S. Augustin , *sanguinem suum non contemnit Deus*. Si nous pouvons satisfaire la dette que nous avons contractée envers la justice suprême , le Père éternel ne dédaigne pas le sang de Jésus-Christ qui paie pour nous. Un gentilhomme , appelé don Alphonse Albuquerque , ayant fait naufrage dans un voyage sur mer , croyait déjà toucher à sa dernière heure , lorsque apercevant près de lui un enfant qui pleurait , il le prit dans ses bras , et l'élevant vers le ciel : Seigneur , s'écria-t-il , je ne mérite point que vous m'exauciez , mais que les pleurs de cette innocente créature vous apaisent , et sauvez-nous. La tempête s'étant calmée presque aussitôt , ce gentilhomme se sauva. Faisons de même , nous pécheurs , nous avons offensé Dieu , nous sommes condamnés à la mort éternelle ; la justice divine demande avec raison à être satisfaite ! Offrons à Dieu ce tendre enfant , et disons-lui avec confiance : Seigneur , si nous ne pouvons expier nos offenses , entendez cet enfant qui gémit , qui se plaint , qui tremble de froid dans cette grotte ; cet enfant paie

pour nous notre dette, il vous demande grâce. Si nous ne méritons pas le pardon, vous l'accorderez aux larmes de votre fils innocent; voilà ce que nous conseille S. Anselme; il dit d'abord que Jésus-Christ qui désire ardemment que nous puissions nous sauver, encourage ceux d'entre nous qui se trouvent coupables envers Dieu; pécheurs, leur dit-il, ne perdez point toute confiance. Si vos péchés vous ont rendus esclaves du démon, si vous ne trouvez aucun moyen de vous soustraire à cette servitude, faites ainsi : prenez-moi dans vos bras, offrez-moi à mon père et vous échapperez à la mort éternelle. *Qui misericordias intelligi valet, quod filius dicat: tolle me, et redime te.* La divine mère a donné le même conseil à sœur Françoise Farnèse; elle plaça dans ses bras Jésus enfant : Voilà mon fils, lui dit-elle ensuite, sachez-vous en servir utilement en l'offrant souvent à Dieu.

Si nous voulons nous assurer encore mieux du pardon, réclamons l'intercession de cette sainte mère elle-même, car elle est toute-puissante auprès de son fils pour obtenir le pardon des pécheurs, comme le dit S. Jean Damascène; et ses prières ont la force d'un ordre, dit à son tour S. Antonin sur l'esprit de Jésus qui l'aime si tendrement et qui veut la voir honorée. *Oratio Deiparæ habet rationem imperii.* Cela fait dire à S. Pierre Damien que lorsque Marie va implorer Jésus-Christ en faveur de quelqu'un de ses serviteurs en quelque sorte, *accedit imperans, non rogans; domina, non ancilla; nam filius nihil negans honorat.* (Serm. 1. de nat. B. V.) S. Germain ajoute que la très-sainte Vierge, par l'autorité qu'elle a comme mère, ou plutôt qu'elle eut pendant quelque temps sur son fils, peut demander le pardon en faveur du pécheur le plus désespéré. *Tu autem materna auctoritate pollens, etiam iis qui enormiter peccant,*



*excimiam remissionis gratiam concilias.* (In encom. B. V.)

## COLLOQUE.

O doux , aimable et saint enfant , vous avez tout fait pour vous faire aimer des hommes ; il suffit de dire que de fils de Dieu vous vous êtes fait fils d'Adam, et que vous êtes né sur la terre comme tous les enfans , mais plus pauvre et plus avili que les autres , puisque vous avez choisi pour maison une étable , pour berceau une crèche, pour lit un peu de paille. Vous avez voulu vous montrer d'abord sous cette forme de pauvre petit enfant , pour commencer à gagner nos cœurs dès l'instant même de votre naissance ; vous avez ensuite continué durant tout le cours de votre vie de nous donner les plus grandes preuves d'amour , jusqu'à vouloir mourir ignominieusement sur un infâme gibet. Comment donc se fait-il que vous ayez trouvé tant d'ingratitude chez la plupart des hommes , puisque je vois que peu vous connaissent et que ceux qui vous aiment sont moins nombreux encore. O mon Jésus , je veux être au moins compté au nombre de ces derniers. Autrefois je vous ai méconnu , et, oubliant votre amour , je n'ai cherché qu'à me satisfaire , sans me mettre en peine de vous ni de votre amitié. Je connais maintenant le mal que j'ai fait ; je m'en repens de tout mon cœur. O enfant chéri , ô mon Dieu ! pardonnez-moi par les mérites de votre sainte enfance. Je vous aime , ô mon Jésus , et je vous aime tant que , si je savais que tous les hommes doivent renoncer à vous et à votre loi , je vous serais fidèle , dussé-je mille fois perdre la vie. Je sais que ces lumières et cette volonté que j'ai maintenant c'est vous qui me les avez données , je vous en remercie , objet divin de mon amour , et je

vous prie de me les conserver de même que votre grâce. Mais vous connaissez ma faiblesse, vous savez que plus d'une fois je vous ai trahi; ne m'abandonnez point par pitié, autrement je retomberai dans mes erreurs, et je serai pire encore peut-être. Acceptez mon cœur qui vous aime, bien qu'il vous ait autrefois dédaigné; mais, ô divin enfant, il est épris aujourd'hui de votre bonté; ô Marie, glorieuse mère du Verbe incarné, ne m'abandonnez pas non plus, vous qui êtes mère de la persévérance et dispensatrice des grâces divines. Aidez-moi toujours, avec votre secours, ô mon espérance, je serai fidèle à Dieu jusqu'à ma mort.

---

### III<sup>e</sup> DISCOURS.

Le Verbe éternel de Seigneur s'est fait esclave.

*Humiliavit semetipsum formam servi accipiens.* (Phil. II. 8.)

En considérant la miséricorde infinie de Dieu dans l'œuvre de la rédemption, S. Zacharie s'écrie avec raison : *Benedictus Dominus Deus Israel, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ.* (Luc. I. 68.) Bénissons à jamais le nom de Dieu qui a daigné descendre sur la terre et se faire homme pour racheter les hommes. *Ut sine timore, de manu inimicorum nostrorum liberati, serviamus illi.* Afin que dégagés des chaînes du péché et de la mort, et libres de l'esclavage où nous tenaient nos ennemis, nous puissions d'abord, sans crainte et en qualité d'enfans de Dieu, servir et aimer notre père dans cette vie, et ensuite le

posséder et jouir face à face de sa présence dans le royaume des bienheureux, qui, d'abord fermé pour nous, nous a été ouvert par notre Sauveur. Nous étions tous esclaves de l'enfer ; mais qu'a fait le Verbe éternel, notre Seigneur suprême, pour nous délivrer de cet esclavage ? De Seigneur il s'est fait esclave lui-même. Considérons dans cet acte l'esprit de miséricorde et le sentiment d'amour infini qui l'ont produit. Prions d'abord Jésus et Marie de nous éclairer.

Dieu est Seigneur de tout ce qui est, de tout ce qui peut être dans le monde. *In ditione tua cuncta sunt posita; tu enim creasti omnia.* Qui peut contester à Dieu le domaine suprême, universel, puisqu'il est le créateur et le conservateur de tout ? *Et in vestimento et in femore suo scriptum : rex regum et Dominus dominantium.* (Apoc. xix. 16.) Maldonat expliquant ces mots *in femore* donne à entendre que la grandeur et la majesté viennent au roi de la terre des objets extérieurs, par faveur ou concession du roi suprême qui est Dieu ; mais que ces qualités sont inhérentes à la nature même de Dieu qui, étant Dieu, ne peut pas ne pas être Seigneur du monde entier. Ce roi suprême dominait au ciel sur les anges, et ici-bas sur toutes les créatures, excepté sur le cœur des hommes qui malheureusement vivaient sous l'esclavage du démon. Oui, le démon, avant l'avènement de Jésus-Christ, était le Seigneur ou le tyran des hommes, et il se faisait adorer par eux comme Dieu ; on l'encensait, on lui offrait des sacrifices, non-seulement de victimes choisies parmi les animaux, mais encore de victimes humaines ; les pères immolaient leurs enfans, des insensés s'immolaient eux-mêmes. Et le tyran infernal, que rendait-il aux hommes qui le servaient pour prix de leurs sacrifices ? Il tourmen-

tait leurs corps , aveuglait leur esprit , et par un chemin de douleur il les conduisait misérablement à la mort éternelle. Ce fut pour abattre sa tyrannie que le Verbe éternel s'incarna. Ainsi le Verbe est venu pour tirer les hommes de l'horrible servitude où ils étaient plongés , leur faire éviter les ténèbres de la mort , briser à jamais leurs ignominieuses chaînes et leur montrer la véritable voie de salut , afin qu'ils pussent servir exclusivement leur maître légitime qui les aimait comme un père. En un mot , il a voulu d'esclaves de Lucifer faire de tous les hommes des enfans de Dieu , *ut sine timore*, etc. Le prophète Isaïe avait déjà prédit que notre Rédempteur devait détruire l'empire du démon sur les hommes : *Sceptrum exactoris ejus superasti*. (Isa. ix. 4.) Pourquoi Isaïe appelle-t-il le démon *exactor*? Parce que ce tyran , répond S. Cyrille , exige des pauvres pécheurs sur lesquels il domine un tribut considérable de passions , de ressentimens et d'inclinations perverses , avec lesquelles il les attache à lui de plus en plus en même temps qu'il les tourmente. Mais comment le Seigneur est-il venu pour nous délivrer de la servitude de cet ennemi? comment a-t-il opéré notre délivrance. *Cum in forma Dei esset*, dit l'apôtre (ad Philip. II. 5.), *non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo ; sed semetipsum exinanivit , formam servi accipiens , in similitudinem hominum factus*. Il était déjà fils unique de Dieu , égal à son père , éternel comme son père , sage , tout-puissant , immense , heureux , Seigneur suprême du ciel et de la terre , des anges et des hommes , de même que son père ; mais pour l'amour des hommes il s'est abaissé jusqu'à prendre la forme d'un esclave en se revêtant de chair humaine , et en se faisant semblable aux hommes ; et comme ceux-ci , par suite de leurs péchés ,

étaient devenus esclaves du démon, il a fallu qu'il prît leurs formes afin de les racheter au prix de son sang et de sa vie, et satisfaire la justice divine en souffrant lui-même la peine qui leur était due. O si la sainte foi ne nous assurait tous ces prodiges, qui pourrait y croire? qui aurait pu les espérer? Mais la foi nous enseigne et nous rend certains que ce Seigneur suprême de tout *exinanivit semetipsum, formam servi accipiens.*

Depuis sa plus tendre enfance, le Rédempteur voulut, en se faisant esclave, commencer à dépouiller le démon de l'empire qu'il avait sur l'homme comme Isaïe l'avait prédit : *Voca nomen ejus, accelera, spolia, detrahare festina, prædare.* (Is. VIII. 5.) Ce que S. Jérôme explique par ces termes : *Hoc est; ne ultra patiatur regnare diabolum.* A peine Jésus est-il né, dit Bède, que pour obtenir notre délivrance de l'esclavage du démon, il commence à prendre la forme et les fonctions d'esclave, en se faisant inscrire au nombre des sujets de César pour le paiement du cens : *Mox natus censu Cæsaris adscribitur et ob nostri liberationem ipso servitio adscribitur.* (Beda in Luc. 2.) Pour commencer à payer notre dette au moyen de ses souffrances et pour montrer en même temps par quelque signe qu'il s'est soumis aux charges de la servitude où il vient d'entrer, il se laisse emprisonner dans son maillet, symbole des liens dont les bourreaux devaient un jour l'entourer pour le conduire à la mort. *Patitur Deus,* dit un auteur, *se pannis alligari, eo quod venerat mundi debita soluturus.* Il se soumet ensuite et pour tout le temps de sa vie à l'obéissance envers un homme et une Vierge : *Erat subditus illis.* (Luc. 2.) Le voilà plus tard comme ouvrier dans cette pauvre maison de Nazareth, employé par Joseph et par Marie, tantôt à dégrossir le bois que Joseph

devait travailler, tantôt à recueillir les fragmens qui ne pouvaient servir que pour le feu , ou à balayer la maison , à puiser de l'eau , à ouvrir et à fermer la boutique. Comme Marie et Joseph étaient pauvres, dit S. Basile , et qu'ils étaient obligés de vivre de leur travail, Jésus, pour s'exercer à l'obéissance, et leur montrer en même temps le respect qu'il avait pour eux , cherchait à faire, autant qu'il le pouvait, tout ce qu'il y avait de pénible dans la maison : *In prima ætate, subditus parentibus omnem laborem corporalem obedienter sustinuit. Cum enim illi essent pauperes, merito laboribus dediti erant. Jesus autem, his subditus, omnium etiam simul perferendo labores, obedientiam declarabat.* (Instit. monach. cap. 4.) Un Dieu qui sert, qui balaie la maison , qui se livre à des travaux pénibles ! Oh ! qu'une seule de ces pensées devrait nous embraser d'amour !

Lorsqu'ensuite le Sauveur commença de prêcher il devint serviteur de tout le monde, déclarant lui-même qu'il n'était pas venu pour être servi, mais pour servir les autres : *Filius hominis non venit ministrari sed ministrare.* (Matth. xx. 28.) Comme s'il eût dit, suivant le commentaire de Cornelius à Lapidé : *Ita me gessi et gero ut velim omnibus ministrare quasi omnium servus.* Même Jésus-Christ à la fin de sa vie ne se contenta pas, dit S. Bernard, d'avoir la forme d'un serviteur, il voulut même ressembler à un méchant serviteur afin d'être plus rigoureusement châtié, et de souffrir ainsi la peine qui nous était due comme esclaves que nous étions de l'enfer en punition de nos péchés. *Non solum formam servi accipiens, ut subesset, sed etiam mali servi, ut vapularet, et servi peccati poenam solveret.* Voici enfin que le Seigneur, dit Grégoire de Nisse, serviteur obéissant de tous, se soumet à la sentence de

Pilate tout injuste qu'elle est, et se livre aux bourreaux qui le tourmentent et le crucifient. *Omniurn Dominus judicis sententia subicitur, omnium rex carnicum manum experiri non gravatur.* (Tom. II. cap. 7.) S. Pierre avait dit: *Tradebat autem judicanti se injuste.* (I. Petr. II. 23.) Tel qu'un serviteur qui se soumet sans murmure au châtement qu'il mérite, *cum malediceretur, non maledicebat; cum pateretur, non comminabatur.* Ainsi ce Dieu nous a tant aimés que jusqu'à sa mort il a voulu obéir comme serviteur, et mourir ensuite douloureusement par un supplice ignominieux, tel que celui de la croix, qui n'était infligé qu'aux esclaves. *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* (Philip. XI. 8.) Il obéit non comme Dieu, mais comme homme, comme esclave, *formam servi accipiens, etc.* Quand S. Paulin se dévoua à la servitude pour racheter le fils d'une pauvre veuve, il fit admirer cet acte généreux de charité. Mais qu'est-ce que cette charité au prix de celle de notre Rédempteur qui, étant Dieu, et voulant nous racheter de l'esclavage du démon et de la mort qui nous était due, se fait esclave lui-même, se laisse garrotter avec des cordes et attacher sur une croix où il perd la vie au milieu d'un océan de douleur et d'ignominie. Afin que le serviteur devint maître, dit S. Augustin, Dieu voulut se faire serviteur: *Ut servus in Dominum verteretur, formam servi Dominus accepit.*

*O mira circa nos tuæ pietatis dignatio! O inestimabilis dilectio caritatis!* s'écrie la sainte Église (In sab. S. Exult.) ô œuvre admirable de miséricorde! O complaisance inappréciable de l'amour divin! *Ut servum redimeres, filium tradidisti.* O Dieu de majesté infinie, vous avez eu tant d'amour pour les hommes, que pour racheter ses serviteurs ingrats, vous avez livré à la mort votre propre fils!

Mais s'écrie Job à son tour : *Quid est homo quia magnificas eum? aut quid apponis erga eum cor tuum?* (Job. vii. 1.) Qu'est-ce que l'homme, vile créature ingrate, que vous veuilliez le rendre si considérable en l'honorant et en l'aimant autant que vous le faites? Que vous importe le salut de l'homme ou sa perte? Pourquoi votre cœur semble-t-il n'avoir de sentiment que pour aimer l'homme et le rendre heureux?

Réjouissez-vous donc, ames dévotes qui aimez Dieu et qui espérez en lui, rejouissez-vous. Si le péché d'Adam et vos propres péchés surtout vous ont fait un grand tort, considérez le bien immense de la rédemption, bien mille fois plus grand que ce que vous avez perdu. *Ubi abundavit delictum superabundavit gratia.* (Rom. v. 20.) Le bien que nous avons acquis, dit S. Léon, par la grâce du Rédempteur est bien plus grand que ce que nous a fait perdre la malice du démon : *Ampliora adepti sumus, per Christi gratiam, quam per diaboli amiscramus invidiam.* (Ser. i. de Ascens.) Isaïe avait déjà prédit que par le moyen de Jésus-Christ l'homme recevrait de Dieu de plus grandes grâces que n'étaient graves les peines qu'il aurait encourues par ses péchés. *Suscepit de manu Domini duplicia pro omnibus peccatis suis.* (Isa. xl. 2.) L'interprète Adam dans Cornelius à Lapide, explique ainsi ce texte : *Deus, ita dimisit Ecclesie iniquitates per Christum, ut duplicia (id est multiplicia bona) susceperit pro pœnis peccatorum quas merebatur.* Le Seigneur a dit : *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant.* (Jo. x. 10.) Je suis venu donner la vie à l'homme et une vie plus abondante que celle qu'il avait perdue par le péché : *Non sicut delictum ita et donum.* (Roman. v. 15.) Le péché de l'homme a été grand, mais le bienfait de la rédemption, dit l'apôtre, a été plus grand



encore ; car elle n'a pas seulement apporté au mal un remède suffisant, mais elle a fourni au pécheur une grâce surabondante. *Et copiosa apud eum redemptio.* (Psal. cxvix.) Le sacrifice de la vie de Jésus-Christ, dit S. Anselme, a excédé de beaucoup la dette des pécheurs. *Vita hominis illius superat omne debitum quod debent peccatores* (De red. hom. c. v.) De là cette expression de l'Église qui appelle heureuse la faute d'Adam : *O felix culpa quæ tantum meruit habere Redemptorem.* Le péché, il est vrai, a obscurci pour nous la connaissance des vérités éternelles, et il a introduit dans notre ame l'appétit et le désir des biens sensibles, défendus par la loi divine ; oui, mais combien de secours, combien de moyens Jésus-Christ ne nous a-t-il point procurés par ses mérites pour acquérir les lumières nécessaires pour nous conduire et la force de vaincre tous nos ennemis et de nous avancer dans les voies de la vertu. Les sacrements, le sacrifice de la messe, la prière à Dieu par l'intermédiaire de Jésus-Christ, oh ! que ce sont là des armes puissantes pour obtenir la victoire sur les tentations et en même temps pour parcourir sans obstacle la carrière de la perfection. Il est certain que c'est avec ces mêmes moyens qui nous sont donnés que tous les saints de la loi nouvelle ont acquis le rang qu'ils occupent. C'est donc notre faute, si nous ne voulons pas nous en servir.

Oh ! combien nous devons rendre grâce à Dieu qui nous a fait naître depuis la venue du Messie ! Que de plus grands biens nous avons reçus depuis notre rédemption ! Combien Abraham, les prophètes et les patriarches de l'ancienne loi ne désiraient-ils pas la naissance du Rédempteur ! mais ils ne la virent pas ; ils importunèrent presque le ciel par leurs soupirs et par leurs prières : *Rorate cæli*

*desuper*, s'écriaient-ils, *et nubes pluant justum*. (Isa. XLV. 8.) Ouvrez votre sein, ô cieux, et envoyez-nous le juste, afin qu'il puisse apaiser le courroux de Dieu, puisque nous ne pouvons, nous misérables pécheurs, obtenir notre pardon. *Emitte agnum dominatorem terræ*. (Isa. XVI. 1.) Envoyez, Seigneur, l'agneau sans tache, qui s'immolant lui-même, satisfera pour nous votre justice, et régnera ainsi sur le cœur des hommes qui maintenant vivent misérablement sous les chaînes du démon. *Ostende nobis misericordiam tuam et salutem tuam da nobis*. (Psalm. VIII. 8.) De toutes vos miséricordes, Seigneur, montrez-nous celle que nous désirons avec le plus d'ardeur, celle que vous nous avez promise : montrez-nous notre Rédempteur. Ils priaient, ils soupiraient, mais c'était en vain. Quatre mille ans devaient s'écouler depuis la création du monde avant l'apparition du Messie. Ce bonheur nous était réservé : mais hélas ! que faisons-nous ? quel parti savons-nous tirer de ce grand événement. Ah ! aimons bien cet aimable Rédempteur qui est déjà venu, qui nous a rachetés des mains de nos ennemis, qui en mourant lui-même nous a délivrés de la mort éternelle que nous avions méritée, nous a ouvert le paradis, nous a donné tant de sacremens, nous laisse tant de secours, tant de moyens de le servir et de l'aimer en paix dans cette vie, pour aller ensuite dans l'autre le chercher et le posséder ! *Fuit ille*, dit S. Ambroise, *pannis involutus, ut tu laqueis absolutus sis ; illius paupertas mecum patrimonium est ; infirmitas Domini mea est virtus ; lacrymæ illæ meæ delicta lavarunt*. Tu serais trop ingrate envers Dieu, ô mon ame, si tu ne l'aimais point après tout ce qu'il a fait, il a voulu être enveloppé dans ses langes pour te délivrer des laes de l'enfer ; il s'est fait pauvre pour que tu pusses

prendre part à ses richesses ; il s'est montré faible pour te donner de la force contre tes ennemis ; il a souffert ; il a versé des larmes, pour que ces larmes lavassent tous tes péchés.

Mais ô mon Dieu, qu'il est borné le nombre de ceux qui ont été reconnaissans envers vous, et que vous avez trouvés fidèles à votre amour. Hélas ! la plus grande partie des hommes, après un tel bienfait, un tel acte de miséricorde et d'amour, disent à Dieu : Non, Seigneur, nous ne voulons point vous servir ; nous aimons mieux être les esclaves du démon, dévoués aux peines de l'enfer, que d'être vos serviteurs. Mais le Seigneur à son tour répond à ces ingrats : *Rupisti vincula mea ; dixisti : non serviam.* (Jer. II. 20.) Que dites-vous ? Mon frère, avez-vous été un de ces malheureux ? Eh ! bien, dites-moi : qu'avez-vous gagné à vivre éloigné de Dieu, et dans l'esclavage du démon ? Votre cœur a-t-il goûté la paix ? Ah prenez-y garde : la parole divine ne manque pas : *Eo quod non servieris Domino Deo tuo in gaudio, servies inimico tuo in fame et siti et nuditate, et omni penuria.* (Deuter. XXVIII 47.) Puisque tu n'as point voulu servir ton Dieu, tu serviras ton tyran ; mais jette les yeux sur toi-même : vois comme il t'a traité. Il t'a fait gémir comme un esclave sous le poids des chaînes, pauvre, affligé, privé de toute consolation intérieure. Mais relève-toi, Dieu te parle, tu peux encore te dégager de ces chaînes de mort qui t'oppressent : *Solve vincula colli tui, captiva filia Sion.* (Is. LII. 2.) Hâte-toi, maintenant qu'il en est temps encore, romps les liens, pauvre ame captive, qui t'es volontairement rendue l'esclave de l'enfer ; brise ces nœuds qui te retiennent et te poussent vers l'enfer. Viens, dit le Seigneur, et désormais ne porte que mes chaînes ; chaînes d'or, chaînes d'amour,

chaînes de paix, chaînes de salut. *Vincula ejus alligatura salutaris.* (Eccl. vi. 31 )

Mais de quelle manière les ames s'unissent-elles à Dieu ? Par l'amour : *Caritatem habete quod est vinculum perfectionis.* (Coloss. iii. 14.) Quand une ame n'a pas d'autre aiguillon que la crainte du châtement, et que cette crainte seule l'empêche de pécher, elle est toujours en grand péril de rechute. Mais celui qui s'attache à Dieu par amour peut être assuré qu'il ne le perdra jamais tant qu'il l'aimera ; et pour cela il est nécessaire que nous demandions toujours à Dieu le don de son saint amour, en le priant toujours, et en lui disant : Seigneur, retenez-moi toujours, ne souffrez pas que je me sépare de vous et de votre amour. La seule crainte que nous pouvons désirer et demander à Dieu c'est celle de déplaire à ce bon père. Ayons aussi recours à notre Mère, prions la très-sainte Vierge Marie d'obtenir pour nous la grâce de n'aimer que Dieu seul, et de nous unir si bien à son fils par l'amour, que le péché ne puisse plus nous diviser.

#### COLLOQUE.

O mon Jésus, pour l'amour de moi, et pour me délivrer des chaînes de l'enfer, vous avez voulu vous faire esclave, non-seulement de votre père, mais encore des hommes et des bourreaux jusqu'à perdre la vie ; et moi, pour de vils plaisirs, je me suis dégagé de votre service, et je suis devenu esclave du démon. Je maudis mille fois ces momens, où usant si mal de ma liberté, j'ai méprisé votre grâce, ô majesté infinie ! Ah ! pardonnez-moi, et attachez-moi à vous avec cette aimable chaîne d'amour que vous employez pour réunir vos ames bien-aimées. Je vous aime,

ô Verbe incarné, mon souverain bien ! Je ne désire aujourd'hui que vous aimer, je ne crains que d'être privé de votre amour. O mon Jésus ! par toutes les peines de votre vie et de votre mort, ne souffrez pas que je vous quitte jamais : *Ne permittas me separari a te.* Ah ! mon Dieu, si après tant de grâces que vous m'avez faites, tant de fois que vous m'avez pardonné, que vous m'avez envoyé la lumière, que vous m'avez invité si affectueusement à vous aimer, si je vous tournais encore une fois le dos, malheureux que je suis, quel pardon pourrais-je encore espérer de vous ! comment n'aurais-je pas à craindre d'être précipité par vous aux enfers ? Ah ! je le répète, *Ne permittas me separari a te.* O Marie, mon refuge, vous avez été jusqu'à présent l'heureuse médiatrice qui a obtenu pour moi miséricorde ; aidez-moi maintenant, et demandez pour moi mille morts avant que j'aie le malheur de perdre de nouveau la grâce de Dieu.

---

#### IV<sup>e</sup> DISCOURS.

Le Verbe éternel d'innocent s'est fait coupable.

*Consolamini, consolamini, popule meus, dicit Deus vester.*

(Isa. xl. 1.)

Avant l'avènement du Rédempteur, tous les hommes étaient réduits à gémir sans consolation sur la terre ; car tous étaient nés sous le poids de la colère divine, et Dieu, justement irrité par leurs péchés, ne pouvait s'apaiser.

*Ecce tu iratus es, et peccavimus*, s'écriait le prophète Isaïe, (64), *non est qui consurgat et teneat te*. C'est que Dieu étant l'offensé, et l'homme n'étant qu'une misérable créature, il n'était pas possible que l'homme expiât suffisamment, quelque peine qu'il pût souffrir, l'offense faite à la majesté infinie ; pour satisfaire la justice divine il fallait que l'expiation vînt d'un autre Dieu. Mais cet autre Dieu n'était pas ; il ne pouvait y avoir qu'un seul Dieu ; et Dieu qui était l'offensé, ne pouvait pas se satisfaire lui-même ; ainsi nul espoir ne s'offrait à nous. Mais consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, dit le Seigneur : *Consolamini, consolamini, popule mi, dicit Deus vester, quoniam completa est malitia*. (Isa. XL. 1.) Dieu a trouvé le moyen de sauver l'homme en satisfaisant à la fois sa justice et sa miséricorde : *Justitia et pax osculatæ sunt*. (Psalm. LXXIV. 11.) Et comment cela s'est-il fait ? Le fils de Dieu lui-même s'est fait homme ; il a pris la forme de pécheur, et s'étant chargé de la dette des hommes, il a satisfait par sa mort la justice divine, en même temps qu'il a exercé sa miséricorde. Ainsi, pour délivrer les hommes de la mort éternelle, Jésus-Christ, d'innocent s'est fait coupable, c'est-à-dire qu'il a paru sur la terre comme un pécheur. Oui, c'est à ce point que l'a réduit son amour pour les hommes ; c'est sous ce point de vue que nous allons le considérer ; mais auparavant, demandons les lumières à Jésus et à Marie, afin de pouvoir le faire avec avantage.

Qu'était Jésus-Christ ? Il était, répond S. Paul : *Sanctus, innocens, impollutus*. Saint, innocent, sans tache. Disons mieux : c'était la sainteté, l'innocence, la pureté même, puisqu'il était fils de Dieu, Dieu comme son père, objet de toutes les complaisances de l'Éternel ; et quand ce fils bien-aimé voulut délivrer les hommes du péché et de la mort

qui en est la suite, que fit-il? *Apparuit ut peccata nostra tolleret.* (I. Jo. III. 5.) Il se présenta devant son père, offrant de satisfaire pour les hommes, et le père alors, ainsi que le dit l'apôtre, l'envoya sur la terre pour se revêtir de la chair humaine, prendre la ressemblance d'un pécheur et se rendre tout-à-fait semblable aux hommes souillés de péchés. *Deus filium suum mittens in similitudinem carnis peccati.* (Rom. VIII. 3.) *Et de peccato,* ajoute S. Paul, *damnavit peccatum in carne.* Ce qui signifie, selon l'explication de S. Jean Chrysostôme et de Théodoret, que le père condamna le péché à perdre l'empire qu'il avait sur les hommes, en condamnant à la mort son divin fils qui, bien qu'il fût couvert d'une chair infectée de péchés, n'en était pas moins saint et innocent.

Ainsi, Dieu pour sauver les hommes, et en même temps satisfaire sa justice, a condamné son propre fils à une vie pénible terminée par une mort douloureuse. Mais cela est-il vrai? C'est là un article de foi, nous dit S. Paul : *Proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum.* (Rom. VIII. 32.) C'est ce que Jésus lui-même assure en ces termes : *Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret.* (Jo. III. 16.) Célius de Rhodes raconte que Déjotarus, père de plusieurs enfans, aimant l'un d'eux au-dessus de tous les autres, fit périr ces derniers pour laisser à son bien-aimé sa succession tout entière. Dieu a fait tout le contraire; c'est son bien-aimé qu'il a fait périr pour sauver les hommes, créatures ingrates, viles et méprisables : *Sic Deus dilexit mundum, etc.* Quoi ! Dieu daigne aimer ces mêmes hommes au point de sacrifier son propre fils, son fils unique, qu'il aime autant que lui-même : *Ut filium suum unigenitum daret ! Non servum, non angelum,* s'écrie S. Jean Chrysostôme, *non archange-*

*lum dedit, sed filium suum.* (Hom. vi. in Joa.) Encore, comment nous l'a-t-il donné? Il l'a donné humble, pauvre, méprisé; il l'a livré à des esclaves qui l'ont traité comme un malfaiteur, et l'ont fait mourir sur un gibet, tout abreuvé d'opprobre. O grâce! ô véhémence de l'amour divin! dit S. Bernard: *Oh gratium! oh amoris vim!* (Serm. lxxiv. in Cant.) Si on nous disait qu'un grand prince a livré à la mort son fils unique, son fils chéri, pour sauver du supplice un vil esclave, qui ne s'attendrait? dit S. Jean Chrysostôme; et si Dieu lui-même ne l'avait fait, qui aurait pu jamais croire que cela fût possible? *Quæ nunquam humanus animus hæud cogitare, hæud sperare potuit, hæc nobis largitus est.*

Mais, Seigneur, n'est-ce pas une injustice que de condamner à la mort le fils innocent qui vous aime, pour sauver l'esclave coupable qui vous offense? Selon la raison humaine, dit Salvien, il y aurait là sans doute une grande injustice: *Quantum ad rationem humanam injustam rem quilibet homo faceret si pro pessimis servis filium bonum occidisset.* (De prov. lib. iv.) Mais il n'y a pas eu d'injustice de la part de Dieu, puisque le fils lui-même a déclaré à son père qu'il voulait payer la dette des hommes: *Oblatus est quia ipse voluit.* (Is. xxxv. 7.) Voilà donc Jésus qui s'immole volontairement comme victime d'amour; le voilà, l'agneau qui, sans résistance, vient se placer sous les ciseaux du tondeur, qui, malgré son innocence, vient souffrir de la part des hommes, l'injure, l'affront et la douleur sans pousser aucune plainte: *At quasi agnus coram torquente se obmutescet, nec aperiet os suum.* (LIII. 7.) Voilà enfin notre Rédempteur qui, pour nous sauver, veut souffrir la mort et tous les châtimens que nous méritons. *Vere languores nostros ipse tulit et dolores nostros ipse portavit.* (Isa.



III. 7.) S. Grégoire de Naziance ajoute : *Tamquam impius pati non recusabat modo homines salutem consequerentur.* (Orat. pro Apolog.)

Qui a produit tous ces prodiges ? demande S. Bernard, un Dieu mourir pour ses créatures ! *Quis fecit ? Fecit caritas.* C'est l'amour que Dieu a pour les hommes, le saint docteur considère notre Sauveur bien-aimé au moment où il fut pris dans le jardin de Gethsemani, *et ligaverunt eum.* (Jo. XVIII. 12.) Et il fait cette question : *Quid tibi et vinculis ?* Seigneur, lui dit-il, je vous vois lié comme un criminel par ces misérables qui veulent vous conduire injustement à la mort. Eh ! qui a-t-il de commun entre vous et ces indignes chaînes ? C'est aux malfaiteurs que la justice les destine, non à vous qui êtes innocent, vous fils de Dieu, la sainteté même. Ce ne sont pas, dit S. Laurent Justinien, les liens dont les soldats le chargèrent, qui traînèrent Jésus à la mort : ce fut son amour pour les hommes : *O caritas, s'écrie-t-il, quam magnum est vinculum tuum, quo Deus ligari potuit !* Le même S. Bernard examine ensuite l'injuste sentence de Pilate qui condamne Jésus à la mort, après avoir lui-même déclaré qu'il le trouvait innocent ; puis se tournant vers Jésus, il gémit et s'écrie : *Quid fecisti, o innocentissime salvator, quod sic judicareris ?* Ah ! Seigneur, j'entends ce juge inique qui vous condamne à mourir sur la croix ; eh ! quel mal avez-vous donc fait, quel délit pour mériter cette mort infâme, cette mort des plus affreux scélérats ? Ah ! je vous entends, mon Jésus, le crime que vous avez commis, c'est d'avoir eu trop d'amour pour les hommes : *amor tuus peccatum tuum.* Oui, c'est cet amour, plutôt que Pilate, qui vous condamne à mourir, car votre mort était le prix de la rançon des hommes. Quand le temps de

la passion s'approchait, notre Rédempteur priait son père de le glorifier un peu plus tôt en recevant le sacrifice de sa vie. *Clarifica me tu, pater.* (Jo. xvii.) S. Jean Chrysostôme s'écrie frappé de stupeur : *Quid dicis? Hæc gloriari appellas?* Une longue passion, une mort accompagnée de tant de douleurs, voilà ce que vous appelez votre gloire? Et comme si Jésus lui-même répondait, le saint ajoute : *Ita, pro dilectis hæc gloriam existimo.* Oui, l'amour que j'ai pour les hommes est tel, que je mets ma gloire à souffrir et à mourir pour eux.

*Dicite pusillanimis : Confortamini et nolite timere : ecce Deus vester ultionem adducet retributionis, Deus ipse venit et salvabit vos.* (Isa. xxxv.) Ne craignez plus, pauvres pécheurs, dit le prophète; pourquoi désespérer d'obtenir le pardon, quand le fils de Dieu vient pour vous sauver, lorsque, pour vous soustraire à la juste punition qui vous était due, il offre sa propre vie? Si vos œuvres sont insuffisantes pour calmer le courroux céleste, voici qui le calmera : cet enfant que vous voyez gisant sur la paille, pleurant, tremblant de froid; ce sont ses larmes qui apaiseront Dieu offensé. N'ayez plus de tristesse, dit S. Léon; la sentence de mort prononcée contre vous ne peut plus vous atteindre, depuis qu'est né celui qui vous apporte la vie. *Neque fas est locum esse tristitiæ ubi natalis est vitæ.* *Dulcis Dies pœnitentibus,* dit S. Augustin; *hodie peccatum tollitur, et peccator desperat?* Si vous ne pouvez rendre à Dieu la satisfaction que vous lui devez, voici Jésus qui l'offre à votre place. Il a commencé à faire pénitence dans cette étable, il la fera toute sa vie et l'accomplira sur la croix, où il attachera, dit S. Paul, le décret de votre condamnation afin de l'effacer avec son sang. *Dolens quod adversus nos erat chirographum decreti quod erat contra-*

*rium nobis et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci.* (Coloss. III.) Il dit ailleurs que Jésus-Christ en mourant pour nous est devenu notre justice : *Factus est nobis sapientia justitia sanctificatio et redemptio.* (I. Cor. I.) *Justitia*, dit S. Bernard, *in ablutione peccatorum.* Cela est vrai, car Dieu ayant accepté pour notre rachat les souffrances et la mort de Jésus-Christ, il est obligé comme par un pacte exprès, de nous pardonner. *Qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit, ut nos efficeremur justitia Dei in ipso.* (II. Cor. V.) L'innocent est devenu la victime de nos péchés, afin que le pardon nous appartînt ensuite de droit en vertu de ses mérites. C'est pour cela que David demandait à Dieu de le sauver non-seulement par sa miséricorde, mais encore par sa justice : *in justitia tua libera me.* (Psalm. xxx.)

Dieu a toujours ardemment désiré le salut des pécheurs; ce désir l'excitait à les suivre en leur criant sans cesse : *Redite prævaricatores ad cor.* (Is. xvii. 8.) Pécheurs rentrez dans vos cœurs, songez à l'amour que je vous ai montré et ne m'offensez plus. *Convertimini ad me et ego convertar ad vos.* (Zac. I. 3.) Tournez-vous vers moi et je vous embrasserai. *Quare moriemini, domus Israël? Revertimini et vivite.* (Ezech. xxi. 51.) Pourquoi, mes enfans, voulez-vous vous perdre et vous condamner vous-mêmes à la mort éternelle; revenez à moi et vivez. En un mot, sa miséricorde infinie l'a fait descendre du ciel sur la terre pour venir vous soustraire à la mort. *Per viscera misericordie Dei nostri in quibus visitavit nos oriens ex alto.* (Luc. I. 78.) Il importe ici de réfléchir à ce que dit S. Paul : Avant que Dieu se fit homme, il conservait pour nous la miséricorde, mais il ne pouvait compatir à nos peines, parce que la compassion cause une souffrance morale, et que Dieu est incapable de souffrance. Ce fut

pour pouvoir se livrer à la compassion que le Verbe se fit homme , capable de souffrir et de prendre ainsi part à nos peines. *Non enim habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris, tentatum autem per omnia pro similitudine, absque peccato.* (Hébr. 45.) Il dit ailleurs : *Debit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret.* (Hébr. II. 17.)

Qu'elle est grande, en effet , la compassion de Jésus-Christ pour les pécheurs ! C'est cette compassion qui lui a fait dire qu'il était le pasteur qui cherche sa brebis égarée et qui en la retrouvant se réjouit en disant : *Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat* (Luc. xv.) Qui la met sur ses épaules et l'attache à lui, de peur de la perdre une seconde fois , *et imponit in humeros suos gaudens.* (Ibid.) C'est elle qui lui a fait dire qu'il est ce tendre père qui , lorsque l'enfant prodigue qui l'a quitté retourne à ses pieds , ne le repousse pas , mais l'embrasse , le carresse , et sent expirer toute sa colère en le voyant repentant. *Accurrens cecidit super collum ejus et osculatus est eum.* (Ibid.) C'est elle qui lui fait dire : *Sto ad ostium et pulso;* (Ap. in. 20.) c'est-à-dire que , bien que chassé de l'ame par le péché , il ne s'éloigne pas , mais qu'il reste en dehors de la porte du cœur , à laquelle il frappe sans cesse pour y rentrer. C'est elle qui lui fait dire à ses disciples qui , dans leur zèle indiscret , voulaient tirer vengeance de ceux qui les avaient repoussés : *Nescitis cujus spiritus estis.* (Luc. vi. 35.) Vous me voyez plein de compassion pour le pécheur , et vous prétendez vous venger : allez , allez , vous n'avez point mon esprit ; c'est elle enfin qui lui a fait dire : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* (Matth. xi.) Venez à moi , vous tous qui êtes affligés et tourmentés du poids de vos péchés et je vous soulagerai. Avec quelle

bienvveillance, en effet, ne pardonne-t-il pas à Madeleine, aussitôt qu'elle reconnaît ses fautes, au paralytique auquel il rend à la fois la grâce et la santé, à la femme adultère que lui amènent les prêtres pour qu'il la condamne. *Nemo te condemnavit*, lui dit-il, *nec ego te condemnabo*. (Jo. viii.) Aucun de ceux qui l'ont conduite à moi ne l'a condamné. Comment te condamnerais-je, moi qui ne suis venu que pour sauver les pécheurs : va en paix et ne pèche plus. *Vade et jam amplius noli peccare*.

Ah ! ne craignons rien de Jésus-Christ, craignons seulement de nous-mêmes et de notre obstination si, après que nous l'avons offensé, nous refusons d'obéir à sa voix qui nous appelle à recevoir le pardon. *Quis est qui condemnet?* dit l'apôtre; *Christus, Jesus qui mortuus est, qui etiam interpellat pro nobis?* (Rom. viii.) Si nous perséverons dans l'obstination, Jésus sera obligé de nous condamner ; mais si nous avons le repentir du mal que nous avons fait, qu'avons-nous à craindre de Jésus-Christ ? Qui nous condamnera ? dit S. Paul ; n'est-ce pas notre Rédempteur lui-même, celui qui est mort exprès pour ne point nous condamner ? Celui qui pour pouvoir nous pardonner n'a point voulu de pardon pour lui-même ? *Ut servum redimeret, sibi ipsi non percipit?* S. Bernard.

Allez donc, pécheur, à l'étable de Bethléem et rendez grâce à Jésus enfant qui, pour vous, est tout tremblant de froid, gémissant et pleurant sur un peu de paille. Rendez grâce à votre Rédempteur. Si vous désirez le pardon, il vous attend dans cette crèche pour vous l'accorder ; allez, hâtez-vous de le demander, et n'oubliez jamais que Jésus-Christ a payé pour vous. *Gratiam fidejussoris ne obliviscaris*. (Eccl. xxix. 20.) N'oubliez pas, dit le prophète, le bienfait immense que vous avez reçu quand

Jésus est devenu caution de votre dette envers Dieu, et qu'il s'est chargé de la peine que vous méritiez. Ne l'oubliez pas, et surtout aimez votre Rédempteur; car si vous l'aimez, vos péchés même ne nous empêcheront pas de recevoir de Dieu toutes les grâces qu'il accorde aux âmes qu'il chérit. *Omnia cooperantur in bonum.* (Rom. viii.) *Etiam peccata*, ajoute la glose. Le souvenir des péchés commis est utile au pécheur qui en gémit et qui les déteste; car il le rendra plus humble et sans doute aussi plus reconnaissant envers Dieu qui l'a accueilli avec tant d'amour. *Gaudium erit in caelo super uno peccatore poenitentium agente*, etc. (Luc. xv. 7.) Mais de quel pécheur pourra-t-on dire que son retour cause au ciel plus de joie que la bonne conduite de beaucoup de justes? Cela s'entend de ce pécheur qui, reconnaissant de la bonté divine, se consacre avec ferveur à l'amour divin comme l'ont fait S. Paul, sainte Madeleine, sainte Marie Égyptienne, S. Augustin, sainte Marguerite de Cortone, et cette sainte surtout qui, après avoir vécu dans le péché pendant plusieurs années, vit un jour dans le ciel la place que Dieu lui avait destinée au milieu des Séraphins et qui, se voyant ainsi favorisée par le Seigneur, lui dit : Pourquoi tant de grâces à moi, Seigneur? Avez-vous oublié toutes mes offenses? Le Seigneur, lui répondit : Quand une âme est repentante de ses fautes, j'oublie toutes les injures que j'en ai reçues. *Si impius egerit penitentiam, omnium iniquitatum ejus non recordabor.* (Ezech. xviii. 21.)

Concluons, les péchés qu'on a faits n'empêchent pas qu'on ne puisse devenir saint. Dieu, quand nous le désirons, nous offre promptement tous les secours nécessaires. Qu'avons-nous donc à faire? à nous donner à Dieu tout entiers, à lui consacrer tous les jours de vie qui nous

restent, bâtons-nous donc, point de retard ; car si la chose manque, ce sera par notre faute : Dieu n'y est pour rien. Ne faisons point, par notre négligence, que ces appels miséricordieux que nous fait le Seigneur ne soient pour nous que des sujets de remords et de désespoir à nos derniers momens, car alors la nuit viendra : *Venit nox, in qua nemo potest operari.* (Jo. ix. 4.) Recommandons-nous à la très-sainte Vierge qui, ainsi que le dit S. Germain, se glorifie de ramener et de sanctifier les pécheurs les plus endurcis, en obtenant pour eux tous les trésors de la grâce ; et certes elle peut le faire parce que c'est en qualité de mère qu'elle adresse à Jésus-Christ ses demandes. *Tu autem materna in Deum autoritate pollens, etiam iis qui enormiter peccant, eximiam remissionis gratiam concilias.* (S. Germ. in encom. Deip.) Elle-même nous y encourage, comme l'Église nous l'enseigne en lui faisant dire : *Mecum sunt divitiæ...., ut ditem diligentes me.* (Prov. viii.)—*In me gratia omnis viæ et veritatis ; in me omnis spes vitæ et virtutis.* (Eccl. xxiv.) Venez tous à moi, dit-elle, car en moi vous trouverez toute espérance de vous sauver et de vous sanctifier.

#### SENTIMENT D'AFFECTION ET PRIÈRES.

Que suis-je donc, ô mon divin Rédempteur, pour que vous m'ayez tant aimé, et que vous l'ayez fait avec tant de persévérance ? Qu'avez-vous reçu de moi qui ait excité en vous cet amour, si ce n'est du dégoût et du mécontentement qui auraient dû plutôt vous obliger à m'abandonner et à me chasser de votre présence ? J'accepterais, Seigneur, toute sorte de châtement, mais non celui-là ; si vous m'abandonniez, je ne pourrais plus vous aimer, et c'est à vous aimer que je mets tout mon bonheur. Je

veux vous aimer autant que peut le faire un malheureux pécheur, qui oubliant les faveurs et les preuves d'amour qu'il a reçues de vous, s'est éloigné de vous et a renoncé volontairement à votre grâce pour de vains plaisirs d'un moment. Pardonnez-moi, mon Jésus chéri, tandis que je me repens sincèrement de tous les déplaisirs que je vous ai donnés. Mais vous savez que je ne me contente pas seulement du pardon ; je veux, autant que je le puis, compenser par l'amour l'ingratitude que j'ai montrée jusqu'à présent. Une ame innocente vous rend grâce de de l'avoir préservée du péché ; je dois vous aimer, moi, comme un pécheur rebelle, condamné aux peines de l'enfer pour ses péchés, et toujours racheté par vous, et ramené aux voies du salut, riche de lumières, de secours et de saintes inspirations. O Rédempteur des hommes, qui l'avez été si souvent de mon ame, vous m'avez enfin montré tant d'amour, que, vaincu par les preuves que vous m'en avez données, je n'ai pu m'empêcher de vous aimer aussi et de placer en vous tout mon amour. Je vous aime donc, ô bonté infinie, ô Dieu infiniment aimable ; mais augmentez encore ces saintes flammes qui me consomment, percez mon cœur des flèches de votre amour ; pour votre propre gloire faites-vous aimer de celui qui vous a le plus offensé. Marie, ô ma mère, vous êtes l'espérance et le refuge des pécheurs, secourez donc un pécheur qui veut se rendre agréable à Dieu et n'aimer que lui.



## V<sup>e</sup> DISCOURS.

Le Verbe éternel de fort s'est rendu faible.

*Dicite pusillanimis : confortamini et nolite timere ! Deus ipse veniet et salvabit vos. (Is. xxxv.)*

Le prophète en parlant de l'avènement du Rédempteur, s'exprime en ces termes : *Lætabitur deserta et iniri, et exultabit solitudo, et florebit quasi lilium. (Is. xxxii. 16.)* Isaïe parlait des païens (au nombre desquels étaient nos pères), qui vivaient dans une terre déserte, abandonnée des hommes qui avaient connu et adoré le vrai Dieu, et seulement habitée par les esclaves du démon ; terre déserte et sans issue, car ces malheureux ignoraient le chemin du salut. Eh bien ! cette terre si misérable devait, à l'avènement du Messie, se réjouir, se voir couverte de serviteurs du vrai Dieu, qui se fortifieraient par la grâce divine contre toutes les attaques de leurs ennemis, fleurir comme un beau lis par la pureté des mœurs et le parfum de toutes les vertus. C'est pour cela qu'Isaïe ajoute : *Dicite pusillanimis : confortamini, etc.* Cette prédication s'est accomplie : écrivons-nous donc dans les transports de notre allégresse ; réjouissons-nous, ô fils d'Adam, réjouissons-nous, chassez toute crainte. Si vous êtes nés faibles et incapables de résister à tant d'ennemis : *Nolite timere, Deus ipse veniet et salvabit vos.* Ce Dieu est venu sur la terre, et en vous donnant des forces suffisantes pour combattre et pour vaincre, il vous a sauvés. Comment le Rédempteur vous a-t-il

donné ces forces? C'est en devenant faible lui-même de fort et de tout puissant qu'il était; il s'est revêtu de notre faiblesse et il nous a communiqué sa force. C'est ce que nous allons examiner après avoir demandé des lumières à Jésus et à Marie.

Dieu est le seul être qu'on puisse appeler fort, puisqu'il est la force même de laquelle émane toute celle que les forts peuvent avoir : *Mea est fortitudo: per me reges regnant.* (Prov. viii. 14.) Dieu est ce grand être puissant qui peut tout ce qu'il veut, et n'a besoin pour opérer que de sa volonté. *Ecce tu fecisti cœlum et terram in fortitudine tua et non erit difficile omne verbum.* (Jer. xxxii. 17.) A un simple signe il a créé de rien le ciel et la terre : *Ipsè dixit, et facta sunt.* (Psalm. cxlviii. 5.) S'il le voulait d'un autre signe il pourrait détruire cette grande machine de l'univers : *Potest universum mundum uno nutu delere.* (II. Machab. viii. 18.) Nous savons qu'il n'eut qu'à vouloir, et qu'en un instant cinq villes furent consumées par le feu du ciel. Nous savons qu'antérieurement un déluge, inondant la terre, fit périr tous les hommes à l'exception de huit personnes. O Seigneur, s'écrie le prophète, qui peut résister à la force de votre bras? *Virtuti brachii tui quis resistet?* (Is. xl. 10.)

Tout ceci nous montre combien est grande la témérité du pécheur qui a l'audace de résister à Dieu et d'opposer sa faible main à celle du Tout-Puissant. *Tetendit adversus Dominum manum suam, contra Omnipotentem roboratus est.* (Job. xv. 21.) Si nous voyions une fourmi attaquer un soldat, ne trouverions-nous pas qu'il y aurait témérité bien grande? Combien n'est-il pas plus téméraire l'homme qui ose s'en prendre à Dieu et qui, méprisant sa grâce et ses préceptes, se déclare son ennemi!

Ce sont ces ennemis ingrats et téméraires que le fils de Dieu est venu sauver en se faisant homme, en se chargeant des peines qu'ils avaient méritées, en obtenant pour eux le pardon : et comme l'homme était resté faible et sans force par l'effet du péché, que fit le Rédempteur ? De fort et de tout-puissant qu'il était, il se fit faible. Ce fut en prenant sur lui-même la force corporelle de l'homme, qu'il obtint pour l'homme par ses propres mérites la force d'esprit nécessaire pour surmonter les attaques de la chair et du démon ; et le voilà aussitôt devenu faible enfant, ayant besoin de lait pour se soutenir, si faible que de lui-même il ne peut se mouvoir ni se soutenir.

En venant sur la terre, le Verbe éternel voulut cacher sa force : *Deus ab austro veniet ; ibi abscondita est fortitudo ejus.* (Habac. c. III.) Jésus, dit S. Augustin, fort et infirme, fort puisqu'il a créé le monde, infirme puisqu'il est devenu semblable à nous. *Invenimus Jesum fortem, per quem sine labore facta sunt omnia ; infirmum vis nosse ? Verbum caro factum est.* (Tract. xv. in Jo.) Or, continue le saint docteur, le fort a voulu guérir notre faiblesse, en la prenant pour lui. *Condidit nos fortitudine sua, quæsit nos infirmitate sua.* C'est pour cela, ajoute-t-il, qu'il s'est comparé lui-même à la poule, en s'adressant à Jérusalem : *Quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti ?* (Matth. xxiii. 37.) La poule, dit S. Augustin, se rend malade pour élever ses poussins ; c'est à ce signe qu'on reconnaît qu'elle est mère. Ainsi agit notre Rédempteur ; c'est à son propre mal qu'on reconnaît qu'il est le père de tous ces malades qu'on appelle les hommes.

Voici le Roi du ciel, dit S. Cyrille, enveloppé dans des langes qui ne lui permettent pas même de se mouvoir :

*Qui cœlum regit, fascis involvitur.* Voyez-le dans le voyage qu'il doit faire en Égypte par ordre du Père éternel. Il veut obéir, mais il ne peut marcher; il faut que Joseph et Marie le portent tour à tour dans leurs bras. Au retour, il faut qu'ils s'arrêtent souvent en chemin pour se reposer, car l'enfant a tellement grandi qu'on ne peut plus le porter, et d'un autre côté, il est encore si jeune et si faible qu'il ne peut faire beaucoup de chemin. *Sic magnus, ut portari non valeat, et sic parvus, quod per se ire non possit.*

Voyez-le déjà un peu grand, dans la boutique de Nazareth, aidant péniblement Joseph dans son métier de menuisier. Oh! qui pourrait contempler attentivement Jésus, ce bel adolescent, travaillant une pièce de bois grossier, et lui dire : Aimable enfant, n'êtes-vous pas ce Dieu qui dans un instant à tiré le monde du néant? Eh! comment aujourd'hui prenez-vous tant de peine pour dégrossir ce bois, sans avoir pu finir encore votre ouvrage? Qui vous a rendu si faible? O sainte foi! ô amour divin! ô Dieu! Comme une de ces pensées, si nous nous en pénétrions bien, devrait nous enflammer, nous consumer d'amour! A quel point un Dieu est-il descendu pour se faire aimer des hommes! mais voyez-le au terme de sa vie, chargé de liens dans le jardin, attaché à la colonne du prétoire pour être flagellé; voyez-le la croix sur l'épaule, ayant à peine la force de la soutenir, et tombant plusieurs fois par le chemin; voyez-le attaché à la croix avec des clous dont il ne peut s'arracher; voyez-le enfin tombant en faiblesse, agonisant et bientôt rendant l'esprit.

Pourquoi Jésus-Christ s'est-il rendu si faible? afin de nous communiquer sa force, afin que nous pussions com-

battre et vaincre les démons : *Vicit Leo de tribu Juda*. (Ap. v. 5.) La volonté de sauver les hommes, dit David, est inhérente à la nature divine : *Deus noster, Deus salvos faciendi; et Domini, Domini exitus mortis*. (Ps. LXVII. 22.) Voici ce que dit Bellarmin sur ce texte : *Hoc est illi proprium, hæc est ejus natura : Deus noster est Deus salvans et Dei nostri sunt exitus mortis, id est liberatio a morte*. Si nous sommes faibles, confions-nous en Jésus-Christ et nous pourrons tout : *Omnia possum in eo qui me confortat*, disait l'apôtre. (Phil. iv. 13.) Je puis tout, non avec mes propres forces, mais avec celles qui me viennent du Rédempteur par ses mérites. *Confidite filii, ego vici mundum*. (Jo. xvi. 53.) Prenez courage, mes enfans, dit Jésus-Christ, si vous ne pouvez résister à vos ennemis : *Ego vici mundum*, j'ai vaincu pour vous, ma victoire est pour votre bien : Servez-vous maintenant des armes que je laisse en vos mains pour vous défendre, et vous vaincrez. Quelles sont donc les armes que Jésus-Christ a laissées en nos mains ? L'usage des sacremens et la prière. Vous savez que par le moyen des sacremens, surtout de la pénitence et de l'eucharistie, nous recevons les grâces que le Sauveur a obtenues pour nous, et l'expérience journalière peut vous apprendre que celui qui fréquente les sacremens se maintient dans la grâce de Dieu ; avec quelle force surtout ne résiste-t-il pas aux tentations ! On appelle l'eucharistie pain céleste afin que nous sachions bien que de même que le pain de la terre conserve la vie du corps, de même la communion conserve la vie de l'ame, c'est-à-dire la grâce divine. Le concile de Trente définit la communion un remède qui nous guérit des péchés véniels et nous préserve des péchés graves : *Antidotum quo liberemur a culpis quotidianis, et a peccatis mortalibus preservemur*. (Sess. XIII.

cap. 2.) S. Thomas dit en parlant de l'eucharistie, que la plaie que nous fait le péché serait incurable, si nous n'avions ce remède divin : *Esset incurabilis, nisi subveniret medicina Dei.* (Op. de sacr.) Innocent III (de myst. missæ) dit que la passion de Jésus-Christ nous délivre de la chaîne du péché, et la communion de la volonté de pécher : *Mysterium crucis eripit nos a potestate peccati, mysterium eucharistiae eripit nos a voluntate peccandi.*

Le second moyen que nous avons de vaincre les tentations, c'est d'adresser nos prières à Dieu par les mérites de Jésus-Christ. *Amen, amen dico vobis, si quid petieritis patrem in nomine meo, dabit vobis.* (Jo. xiv. 14.) Ainsi tout ce que nous demanderons à Dieu au nom de Jésus-Christ, c'est-à-dire par ses mérites, nous l'obtiendrons. Ce qu'on voit arriver continuellement, c'est que ceux qui sont tentés et qui ont recours à Dieu par l'intermédiaire de Jésus-Christ obtiennent toujours la victoire; qu'au contraire ceux qui ne se recommandent pas à Dieu succombent misérablement et se perdent. Ils disent pour s'excuser qu'ils sont de chair et faibles. Mais de quel avantage sera pour eux cette excuse, puisqu'ils ne veulent pas se fortifier en recourant à Jésus-Christ, chose pour laquelle ils n'ont besoin que d'invoquer son saint nom avec confiance. Quelle excuse aurait celui qui se plaindrait de ce que son ennemi l'a vaincu, si quand on lui présente une arme pour se défendre il ne voulait ni s'en servir ni la recevoir? S'il alléguait sa faiblesse, qui ne le condamnerait en lui disant : Puisque tu te sentais faible, pourquoi n'as-tu point accepté les armes qu'on t'offrait? Le démon, dit S. Augustin, a été enchaîné par Jésus-Christ; il peut aboyer mais non mordre; il ne pourra mordre que celui qui voudra être mordu. Quand

un chien est à la chaîne, n'y a-t-il pas de la folie à aller se faire mordre par lui? *Venit Christus et alligavit diabolum. Alligatus est tanquam innexus canis catenis. Stultus est homo quem canis in catena positus mordet. Ille latrare potest, sollicitare potest, mordere non potest nisi volentem. Non enim extorquet à nobis consensum, sed petit.* (Serm. 197.) Il dit ailleurs que le Rédempteur nous a donné tout ce qu'il nous faut pour guérir. Celui qui ne veut pas observer la loi ne meurt que parce qu'il veut lui-même être son meurtrier. *Quantum in medico est, sanare venit ægrotum. Ipse se interimit qui præcepta observare non vult.*

Celui qui se prévaut de Jésus-Christ, se rend fort de toute la force de Jésus-Christ qui, dit S. Augustin, ne nous exhorte pas seulement à combattre, mais nous soutient et nous rend vainqueurs. *Mortatur ut pugnes et adjuvat ut vincas, et deficientem sublevat et vincentem coronat.* (In. Psalm. xxxii.) *Tunc saliet*, dit Isaïe, chap. 52, *sicut cervus claudus*; c'est-à-dire que par les mérites de Jésus-Christ, celui qui pouvait à peine se mouvoir, acquerra l'agilité d'un cerf. *Et quæ erat arida, erit in stagnum et sitiens in fontem aquarum.* Le sol le plus aride deviendra fécond en vertus; *in cubilibus in quibus prius dracones habitabant orietur vigor calami et junci.* Dans les âmes qui servaient d'abord d'habitation au démon, naîtra la vigueur du roseau et du jonc. Du roseau, c'est-à-dire de l'humilité, *quia humilis est vacuus in oculis suis*, dit Cornelius à Lapidé; et du jonc, c'est-à-dire de la charité, parce que dans certains lieux, dit le même auteur, on s'en sert en guise de mèches pour les lampes. En un mot, nous trouverons en Jésus-Christ toute la grâce, toute la force, tout l'appui nécessaire, quand nous aurons recours à lui. *In om-*

*nibus divites facti estis, ita ut nihil vobis desit in illa gratia.* (I. Cor. I.) C'est pour cela qu'il s'est fait homme, et qu'en quelque sorte il s'est anéanti : *Exinanivit semetipsum.* (Phil. II. 7.) *Quare ad nihilum se redegit; se evacuavit majestatem, gloria et robore,* dit un commentateur. Il s'est réduit presque à rien; il s'est dépouillé de sa majesté, de sa gloire, de sa force, et il s'est chargé de toutes nos faiblesses, afin de nous communiquer les vertus et de devenir notre lumière, notre justice, notre sanctification et notre rançon. *Factus est nobis sapientia a Deo justitia, sanctificatio et redemptio.* (I. Cor. I.) Toujours prêt à donner de la force et des secours à ceux qui en demandent.

*Vidi præcinctum ad mamillas zona aurca.* (Apoc. I. 15.) S. Jean voit le Seigneur le sein plein de lait, c'est-à-dire de grâce, et entouré d'une ceinture d'or. Cela signifie que Jésus-Christ est comme pressé et contraint par l'amour qu'il a pour les hommes. De même qu'une femme qui a le sein plein de lait cherche et désire trouver des enfans qui la déchargent de ce poids, de même il désire que nous lui demandions des grâces et des secours pour vaincre nos ennemis qui arrêtent les effets de sa bienveillance et mettent notre salut en danger. Oh ! qu'il est bon et libéral, notre Dieu, envers une ame qui véritablement le cherche : *Bonus est Dominus animæ querenti illum.* (Thren. III. 25.) Si donc nous ne devenons point saints, c'est notre faute, c'est que nous ne nous en tenons pas seulement à Dieu seul. *Vult et non vult piger.* (Prov. XIII.) Les chrétiens de foi tiède veulent et ne veulent pas, et s'ils finissent par être vaincus, c'est qu'ils n'ont pas la volonté ferme de plaire à Dieu. Une volonté ferme vient à bout de tout, parce que l'ame qui veut réellement se donner à Dieu trouve en Dieu de l'appui; Dieu lui tend



la main pour l'aider à vaincre tous les obstacles qui peuvent l'arrêter dans la voie de la perfection. Tel était le sens de ces paroles d'Israïe. *Utinam dirumperes cœlos et descenderes a facie tua montes defluerent (LXIXV. 1.) Erunt prava indirecta et aspera in vias planas. (XL. 1.)* A la venue du Rédempteur, avec la force qu'il donnera aux âmes ferventes, disparaîtront tous les appétits de la chair; les routes âpres et tortueuses deviendront, pour elle, droites et unies, c'est-à-dire que ce que les hommes trouvaient d'abord difficile, rude et pénible est devenu aisé, agréable et doux par le moyen de la grâce donnée par Jésus-Christ et de l'amour qu'il allume dans les cœurs. Ainsi S. Jean de Dieu se réjouissait d'être fustigé dans un hospice comme un insensé; ainsi sainte Lidovino jouissait de se voir couverte de plaies, sur un lit qu'elle ne pouvait quitter; ainsi S. Laurent bravait le tyran qui le faisait brûler sur un gril et il donnait avec joie sa vie pour Jésus-Christ. Ainsi encore tant d'âmes aimantes trouvent la paix et le contentement, non dans les plaisirs et les honneurs du monde, mais dans les douleurs et dans l'ignominie.

Ah! prions Jésus-Christ de nous donner ce feu qu'il est venu allumer sur la terre, et nous trouverons encore qu'il est moins difficile de mépriser les biens périssables de la terre, et d'entreprendre les grandes choses pour la gloire de Dieu. *Qui amat non laborat*, dit S. Augustin. Pour une âme qui aime Dieu, il n'y a ni fatigue ni peine à souffrir, à prier, à se mortifier, à s'humilier, à se détacher des délices du monde. Plus elle fait ou plus elle souffre, plus elle veut faire et souffrir. *Dura sicut infernus amulatio : Lampades ejus lampades ignis atque flammarum.* (Cant. VIII. 6.) Les flammes de l'amour divin sont

comme celles de l'enfer ; elles ne disent jamais c'est assez. Peu ne suffit pas à l'ame qui aime Dieu.

« De même que dans l'enfer aucun feu n'est jamais trop ardent , de même un amant ne trouve jamais sa flamme trop vive. »

Prions la très-sainte Vierge , qui (comme cela fut révélé à sainte Marie Madeleine de Pazzi) distribue aux ames l'amour divin , d'obtenir pour nous ce don précieux. Elle est le trésor de Dieu et la trésorière de toutes ses grâces, *thesaurus et thesauraria gratiarum.*

#### COLLOQUE.

Mon Dieu et mon Rédempteur, j'étais perdu ; c'est vous qui au prix de votre sang m'avez racheté de l'enfer , et quoique plusieurs fois je sois retombé dans le péché , vous ne vous êtes point lassé de me secourir. *Tuus sum ego , salvum me fac.* Puisque je suis à vous , comme je l'espère , ne permettez pas qu'il m'arrive encore de me révolter contre vous et de vous perdre. Pour moi , plutôt que de me voir de nouveau l'esclave du démon , je suis résolu à souffrir la mort mille fois ; mais vous connaissez ma faiblesse , donnez-moi la force de repousser les attaques du démon. Je sais que j'obtiendrai de vous du secours contre les tentations si je vous le demande , car vous me l'avez promis : *Petite et accipietis ; omnis qui petit , accipit.* Mais ma seule crainte , c'est de négliger dans l'occasion d'avoir recours à vous , et par conséquent de succomber. Donnez-moi donc, Seigneur, les lumières et la force de recourir toujours à vous , et de vous invoquer toutes les fois que j'éprouverai des tentations ; c'est là, Seigneur , ce que je vous demande avec le plus d'instance ;

accordez-le moi par les mérites de votre sang : Et vous , Marie , obtenez-le pour moi au nom de l'amour que vous avez pour Jésus-Christ.

---

## VI<sup>e</sup> DISCOURS.

Le Verbe éternel de sien s'est fait nôtre.

*Parvulus natus est nobis, filius datus est nobis. (Isa. ix. 6.)*

Dis-moi , cruel Hérode , pourquoi , dans ton ambition de régner , fais-tu périr tant d'enfans innocens. Qu'est-ce qui te trouble ? qu'elle crainte t'agite ? Tu crains sans doute que le messie déjà né ne doive te dépouiller de ta royauté ? *Quid est , dit S. Fulgence , quod sic turbaris , Herodes ? Rex iste qui natus est , non venit reges pugnando superare , sed moriendo subjugare. (Serm. 5 , de Epiph.)* Ce roi que tu redoutes n'est point venu vaincre les puissans de la terre par la force des armes ; il est venu régner sur les cœurs des hommes en souffrant et en mourant pour eux. *Venit ergo , dit le même saint , non ut pugnet vivus , sed ut triumphet occisus.* Notre aimable Rédempteur n'est pas venu faire la guerre pendant sa vie ; il est venu pour triompher de l'amour des hommes en laissant sa vie sur une croix , comme il le dit lui-même : *Cum exaltatus fuero , omnia traham ad me ipsum. (Jo. xii. 52.)* Mais laissons là Hérode , aïnes dévotes , et venons à nous. Pourquoi le fils de Dieu est-il venu sur la terre ? pour se donner à nous ? Oni , nous dit Isaïe : *Parvulus natus est nobis , filius datus*

*est nobis*. C'est là que le Seigneur s'est laissé conduire par son amour pour nous et le désir qu'il a d'obtenir les nôtres. De *sien* il s'est fait nôtre. Avant de voir comment cela s'est opéré, demandons des lumières au très-saint sacrement et à la divine Marie.

Le plus grand privilège de Dieu, pour mieux dire le grand attribut de sa divinité, c'est d'être sien, d'exister par lui-même, de ne dépendre de personne. Toutes les créatures, quelques grandes qu'elles soient, ne sont rien en effet, puisque tout ce qu'elles ont elles le tiennent de Dieu qui les a créés et qui les conserve, de telle manière que si Dieu cessait un moment de les conserver, elles perdraient sur le champ leur être et retourneraient au néant. Dieu au contraire ne peut pas cesser d'être parce qu'il est par lui-même, et qu'il n'y a par conséquent aucun être qui puisse le détruire ou diminuer sa grandeur, sa puissance et sa félicité. Mais le Père éternel, dit S. Paul, a donné son fils pour nous, *pro nobis omnibus tradidit illum*. (Rom. viii. 32.) Le fils lui-même a voulu se donner; *dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis*. (Ephes. v. 2.) Dieu en se donnant pour nous, s'est donc fait nôtre? oui, dit S. Bernard: *Natus est nobis qui sibi erat*. Celui qui était tout entier à lui-même, a voulu naître pour nous. *Triumphat de Deo amor*. Ce Dieu que personne n'a pu dominer, l'amour l'a vaincu; il en a si bien triomphé que de sien il l'a rendu nôtre; *sic Deus dilexit mundum*, etc. (Jo. iii. 16.) Dieu, dit Jésus-Christ, a aimé les hommes au point de leur donner son fils, et celui-ci s'est donné lui-même pour être aimé d'eux.

Dieu avait essayé de plusieurs manières de s'attacher les cœurs des hommes; il avait employé tour à tour les bienfaits, les menaces et les promesses, et toujours en

vain. Son amour infini, dit S. Augustin, trouva pourtant le moyen d'y réussir; ce fut l'incarnation du Verbe. Par là il se donne tout à nous pour nous obliger à l'aimer de tout notre cœur. *Modum tunc, ut se proderet, invenit amor.* (Serm. 206, de Temp.) Dieu pouvait envoyer un ange, un séraphin pour racheter l'homme, mais alors l'homme aurait dû partager son cœur et son amour entre son Créateur et son Rédempteur. Dieu qui voulait tout l'amour et tout le cœur de l'homme, *voluit esse nobis Creator et Redemptor*, dit un pieux écrivain; il était notre Créateur, il voulut aussi être notre Rédempteur.

Et le voilà déjà venu du ciel sous la forme d'un enfant, né pour nous, et tout entier à nous. *Parvulus natus est nobis, filius datus est nobis.* Et c'est là justement ce que l'ange voulut dire aux bergers quand il leur adressa ces mots : *Natus est vobis hodie Salvator.* (Luc. II. 11.) Comme s'il eût dit : Pasteurs, allez à la grotte de Bethléem; là vous adorerez un enfant que vous y trouverez, étendu sur la paille, dans une crèche, tremblant de froid et pleurant; apprenez que cet enfant est votre Dieu, qui n'a voulu envoyer personne pour vous sauver, et qui vient lui-même pour mieux obtenir votre amour. Qu'un roi dise à un de ses serviteurs quelques mots confidentiels, qu'il lui sourie, qu'il lui donne une fleur, combien ce serviteur s'estimera heureux et honoré! combien croirait-il l'être davantage, si ce roi le choisissait pour ami, l'admettait à sa table, le logeait dans son palais, le tenait sans cesse auprès de lui. Oh! mon souverain, mon Jésus, avant la rédemption, vous ne pouviez faire entrer l'homme dans le ciel parce que le péché lui en fermait l'accès; vous êtes venu sur la terre pour converser avec lui comme un frère; et pour vous donner à lui tout entier. *Deus piissi-*

mas, dit S. Augustin, *præ amore hominis, non solum sua, verum se ipsum impendit.*

Son affection pour les hommes est si vive que non-seulement il est né et mort pour nous, mais encore qu'avec son sang il nous a préparé un bain de salut pour nous laver de tous nos péchés : *Et lavit nos in sanguine suo.* (Apoc. 1. 5.) Mais Seigneur, dit l'abbé Guerri, pour ce désir que vous montrez d'être aimé de l'homme ne vous prodiguez-vous pas excessivement ? *Oh, Deum ! si fas est dicere, prodigum suū præ desiderio hominis !* Et ! comment ne l'appellerions-nous point prodigue, continue-t-il, *an non prodigum suū, qui non solum sui sed se ipsum impendit, ut hominem recuperaret.*

Pour acquérir l'amour des hommes, dit S. Augustin, Dieu a lancé plusieurs flèches d'amour à leurs cœurs : *Novit Deus sagittare ad amorem ; sagittat ut faciat amantem.* (In Psalm. 119.) Quelles sont ces flèches ? ce sont toutes les créatures que nous apercevons, car Dieu a tout créé pour l'homme, afin que l'homme l'aimât. *Cælum et terra omnia mihi dicunt ut amem te.* Il semblait au saint docteur que le soleil, la lune, les étoiles, les montagnes, la plaine, les fleuves lui parlaient et lui disaient : Augustin, aime Dieu, parce que Dieu nous a créés pour toi afin que tu l'aimasses. Sainte Marie Madeleine de Pazzi, quand elle tenait en main un beau fruit ou une belle fleur, disait que ce fruit, que cette fleur étaient pour son cœur autant de traits qui le blessaient et l'enflammaient d'amour pour Dieu ; elle pensait alors que Dieu de toute éternité avait créé cette fleur ou ce fruit, afin qu'elle pût deviner son amour et lui donner à son tour tout le sien. Toutes ces belles créatures que nous voyons, disait sainte Thérèse, les mers, les ruisseaux, les fleuves, les fruits,

les oiseaux, tout nous reproche notre ingratitude envers Dieu, puisque ce sont là des marques d'amour qui nous trouvent indifférens. On rapporte d'un dévôt solitaire qu'allant un jour par la campagne, il lui sembla que chaque fleur, que chaque brin d'herbe lui reprochait de manquer de reconnaissance, et que les frappant doucement de son bâton, il leur disait : Taisez-vous, taisez-vous; c'est assez, c'est assez, je vous entends! vous me dites que je suis un ingrat, que c'est pour moi que Dieu vous a créées si belles, afin que je l'aimasse, ce que je ne fais pas; allons, je vous ai entendues, taisez-vous maintenant. C'était ainsi qu'il excitait tous les sentimens d'affection qu'il sentait dans son cœur.

Toutes ces créatures étaient donc autant de flèches d'amour dirigées au cœur de l'homme; mais ce ne fut pas assez pour Dieu, car cela ne suffisait pas pour obtenir l'amour des hommes : *Posuit me sicut sagittam electam; in pluretra sua abscondit me.* (Isa. XLIX.) Le cardinal Hugues dit sur ce passage que, de même qu'un chasseur garde sa meilleure flèche pour porter le dernier coup à la bête qu'il veut abattre, de même Dieu, parmi tous les dons qu'il nous destinait avait réservé Jésus pour nous l'envoyer, quand les temps marqués pour sa venue seraient accomplis, afin de porter le dernier coup au cœur des hommes : *Sagitta electa reservatur; ita Christus reservatus est in sinu patris donec veniret plenitudo temporis, et tunc missus est ad vulneranda corda fidelium.* Jésus fut donc la flèche choisie et réservée; le coup qu'elle portera, dit David, renversera vingt peuples entiers : *Sagittæ tuæ acutæ populi sub te cadent.* (Psalm. XLIV.) Oh combien je vois de cœurs blessés d'amour devant la crèche de Bethléem! Com-

bien j'en vois au pied de la croix! combien j'en vois prosternés devant le saint sacrement.

Selon S. Pierre Chrysologue, le Rédempteur pour se faire aimer, voulut prendre plusieurs formes : *Propter nos alias monstratur in formas, qui manet unica suæ majestatis in forma.* (Serm. xxiii.) Ce Dieu qui est immuable, s'est fait voir tantôt comme un enfant dans une étable, tantôt en adolescent dans un atelier, comme un criminel sur un gibet, ou sous la forme de pain sur l'autel. Jésus a voulu apparaître sous toutes ces figures, mais en chacune d'elles il montre son amour. Ah! Seigneur, que pouviez-vous de plus pour vous faire aimer? *Natas facite*, s'écriait Isaïe, *ad inventiones ejus.* (xii. 4.) Ames qu'il a rachetées, disait le prophète, allez publiant partout les inventions bienveillantes de ce Dieu aimant pour conquérir l'amour des hommes jusqu'à se donner lui-même à eux, après les avoir déjà comblés de bienfaits. *Si vulneris curam desideras*, dit S. Ambroise (Lib. 3. de virg.), *medicus est.* Si vous êtes malade et que vous veuillez guérir, voici Jésus qui vous guérira avec son sang. *Si febribus æstuaris, fons est.* Si les flammes impures des affections terrestres vous tourmentent, voilà l'intarissable source des consolations. *Si mortem times, vita est; si cælum desideras, via est.* Si vous craignez la mort, vous trouverez en lui la vie; si vous cherchez le ciel, il vous montrera le chemin.

Jésus-Christ ne s'est pas donné seulement à tous les hommes en général, il s'est donné à chacun en particulier. C'était là ce qui faisait dire à S. Paul. *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* (Gal. ii. 20.) S. Jean Chrysostôme dit que Dieu aime chacun de nous comme il aime tous les hommes : *Adeo singulum quemquam hominem diligit, quo diligit orbem universum.* (Hom. xxiv. in epist. ad



Galat.) Ainsi, mon cher frère, s'il n'avait eu que vous seul dans le monde, le Rédempteur serait venu de même, il eût donné pour vous son sang et sa vie. Il n'est pas possible d'expliquer, ni même de comprendre, dit S. Laurent Justinien, l'amour de ce Dieu pour chacun de nous. *Neque valet explicari quo circa unumquemque Deus moveatur affectu.* Et S. Bernard ajoute en parlant de Jésus-Christ : *Totus mihi datus, totus in usus meos expensus.* S. Jean Chrysostôme dit à son tour : *Totum nobis dedit, nihil sibi reliquit.* Il nous a donné sa vie et son sang ; il s'est donné lui-même dans le saint sacrement ; il ne lui reste rien à donner. En effet après qu'il s'est donné lui-même, qu'aurait-il pu donner encore ? *Deus ultra quo se extenderet, non habet.* (S. Thom. op. lxxiii. c. 2.) Après la rédemption, il ne reste plus rien à faire pour l'homme.

Chacun de nous devrait donc dire avec S. Bernard : *Me pro me debeo ; quid retribuam Domino pro se ?* J'appartiens à Dieu et je me dois à lui puisqu'il m'a donné l'être ; mais que donnerai-je à Dieu pour le don qu'il m'a fait de lui-même ? Mais ne nous tourmentons pas sur ce point ; il suffit que nous donnions à Dieu notre cœur ; il n'en demande pas davantage. Les rois de la terre veulent des royaumes et des richesses, Jésus-Christ ne veut régner que dans nos cœurs ; nos cœurs, voilà son domaine, et ce domaine il veut l'obtenir en mourant sur la croix. *Et factus est principatus super humerum ejus.* (Is. ix. 6.) Plusieurs interprètes et avec eux, S. Basile, S. Cyrille. S. Augustin et d'autres, entendent par ce mot la croix que Jésus-Christ porta sur ses épaules. Ce roi du ciel, dit Cornelius à Lapidé, est un Seigneur bien différent du démon ! Celui-ci met tout le poids sur les épaules de ses esclaves ; Jésus-Christ au contraire en charge les siennes, il em-

brasse la croix sur laquelle il veut mourir pour gagner l'empire de nos cœurs. *Diabolus onera imponit humeris subditorum; Christus suis humeris sustinebit onus sui principatus, quia Christus sceptrum imperii sui, puto, crucem humeris suis bujulabit et regnabit a ligno.* (A Lap. in loc. cit. Isa.) Les rois de la terre ont le sceptre et la couronne pour insignes de leur dignité, dit Tertullicien; Jésus n'a que sa croix; c'est là le trône du haut duquel il veut régner sur notre amour. *Qui regum insigne potestatis suce humero præfert, et in capite diadema aut in manu sceptrum? Solus rex Christus Jesus potestatem suam in humero extulit crucem scilicet, ut exinde regnaret.*

Puisque Jésus-Christ s'est donné tout entier à chaque homme, dit Origène, quel mérite aura l'homme à se donner tout entier à Jésus-Christ. *Christus semetipsum dedit; quid ergo magnum faciet homo, si semetipsum offerat Deo, cui ipse se prius obtulit Deus.* (Orig. hom. xxiv. in Nat.) Donnons donc de bon gré notre cœur et notre amour à ce Dieu qui pour les obtenir a immolé sa vie et s'est donné lui-même, *Oh! si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi · Mulier, da mihi bibere?* (Jo. iv. 7.) Oh si tu savais, dit Jésus à la Samaritaine, la grâce que tu reçois de Dieu et si tu connaissais celui qui te demande à boire! Oh si l'âme comprenait quelle faveur elle reçoit quand Dieu lui dit: *Aime-moi, Diliges Dominum Deum tuum!* Si un prince disait à son esclave de l'aimer, cette invitation ne serait-elle pas toute puissante? Et quand Dieu vous demande votre cœur, vous le retiendrez. *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.* (Prov. xxiii. 26.)

Mais ce cœur, il ne le veut point partagé, il le demande tout entier. *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.* Ne nous a-t-il pas donné tout son sang, toute sa vie, tout

lui-même? Il est juste que nous nous donnions sans réserve. Nous donnerons tout notre cœur, si nous donnons notre volonté toute entière, si nous ne voulons désormais que ce que Dieu veut, Dieu qui certainement ne veut que notre bien et notre bonheur. *In hoc Christus mortuus est, et resurrexit ut mortuorum et vivorum dominetur. Sive ergo morimur, sive vivimus, Domini sumus.* (Rom. xvi. 8.) Jésus est mort pour nous; publions donc à compter de ce jour, en face du ciel et de la terre que nous ne nous appartenons plus, que nous sommes tout entiers à notre Dieu.

Oh! combien Dieu aime à voir un cœur qui est tout à lui, que d'affection, que de biens, de délices, de gloire, ne lui prépare-t-il point dans le paradis? Le vénérable P. Jean Léonard de Lettera, dominicain, vit un jour Jésus-Christ, qui sous la forme d'un chasseur, un dard à la main, parcourait la forêt. Le serviteur de Dieu lui demanda ce qu'il faisait. Jésus lui répondit qu'il allait à la chasse des cœurs. Qui sait, me suis-je dit, si pendant cette neuvaine le divin chasseur, le Rédempteur enfant ne réussira pas à blesser et à prendre quelque cœur qu'il aura vainement poursuivi jusqu'à présent? Ames dévotes, si Jésus réussit à nous prendre, nous posséderons aussi Jésus-Christ. L'échange me semble assez avantageux pour nous. Thérèse, dit un jour le Seigneur à cette sainte, jusqu'à ce moment tu n'as pas été à moi toute entière; et je veux que tu m'appartiennes sans réserve, car je suis tout à toi. S. Augustin appelle l'amour : *Vitam copulantem amantem cum amato*. Dieu ne demande qu'à s'unir à nous, mais il est nécessaire que de notre côté nous tachions de nous unir à Dieu. Si nous voulons que Dieu soit tout à nous, soyons tout à lui.

## SENTIMENS D'AFFECTION ET PRIÈRE.

Que je serais heureux, si d'aujourd'hui en avant je pouvais toujours dire avec l'épouse des Cantiques : *Dilectus meus mihi et ego illi.* (Cant. II. 16.) Mon Dieu bien-aimé s'est donné à moi, il est bien juste que je me donne à lui et que toujours je dise : *Quid mihi est in caelo et a te quid volui super terram? Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum.* (Psalm. LXXII. 2.) O précieux enfant, mon Rédempteur, puisque vous êtes descendu du ciel pour vous donner à moi, qu'irai-je chercher sur la terre ni dans le ciel même, excepté vous qui êtes le bien suprême, et le paradis des âmes. Que mon cœur n'obéisse donc qu'à vous, ne cherche qu'à vous plaire, car vous seul aimez mon âme. Que d'autres cherchent les biens de ce monde; qu'ils en jouissent s'il y a aucune jouissance hors de vous. Soyez vous seul ma richesse, mon bien, ma paix, mon espérance dans cette vie et dans l'autre. Voilà mon cœur, je vous le donne; qu'il soit à vous, non à moi. De même qu'en entrant dans le monde, vous vous offrites au Père éternel : *In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam; Deus meus volui.* (Psalm. xxxix.) De même, ô mon Sauveur, je vous abandonne toute ma volonté. C'est par elle que je vous ai offensé, car elle fut rebelle autrefois; mais je me repens amèrement de tout ce qui m'avait fait perdre votre amitié et ma volonté vous sera désormais consacrée. *Domine, quid me vis facere?* Que voulez-vous de moi? Seigneur, je suis prêt à tout faire. Disposez de moi comme il vous plaira, j'accepte tout, je me résigne à tout. Je sais que vous ne voulez que ce qui me convient le mieux. je remets donc mon âme en vos mains. *In manus tuas*

*commendo spiritum meum.* Aidez-la, par pitié, conservez-la pour vous, et puisque vous l'avez achetée au prix de votre sang, faites qu'elle soit tout à vous, rien qu'à vous, toujours à vous. *Redemisti me, Domine, Deus veritatis.*

Oh bienheureuse Marie ! très-sainte Vierge, vous fûtes toujours à Dieu, toute belle, toute pure et sans tache. *Tota pulchra es et macula non est in te.* Vous fûtes celle qui seule parut digne d'être appelée par votre époux ma colombe parfaite : *Una est columba mea, perfecta mea.* Vous êtes le jardin enclos, exempt de tout défaut, et tout rempli de fleurs et de fruits de vertu. O ma mère, vous si belle aux yeux de votre Dieu, ayez pitié de mon ame, que mes péchés ont rendu difforme. Mais si autrefois je n'appartenais pas à Dieu, maintenant je ne veux être qu'à lui ; j'emploierai tout le reste de ma vie à aimer mon Rédempteur. Vous, mon espérance, donnez-moi la force d'être reconnaissant et fidèle jusqu'à la mort. Je l'espère ; ainsi soit-il.

---

## VII. DISCOURS.

D'heureux, le Verbe éternel s'est fait malheureux.

*Et crunt oculi tui videntes præceptorem tuum.* (Isa. xxx. 20.)

*Omne quod in mundo est, dit S. Jean, concupiscentia carnis est; concupiscentia oculorum et superbia vitæ.* (I. Jo. II. 16.) Voilà les trois mauvais amours qui dominent l'homme depuis le péché d'Adam : amour des plaisirs,

amour des richesses , amour des honneurs qui engendre l'orgueil. Pour nous apprendre par son exemple à mortifier nos sens, et à vaincre l'amour des plaisirs, le Verbe divin s'est fait d'heureux malheureux et affligé ; pour nous apprendre à nous détacher des biens de la terre , il s'est fait de riche pauvre ; enfin, pour nous enseigner l'humilité qui triomphe de l'amour des honneurs, de grand il s'est fait humble. Nous traiterons ces trois points dans ces trois derniers jours de la semaine ; nous nous bornerons aujourd'hui au premier. Notre Rédempteur est venu nous apprendre par l'exemple de sa vie plus encore que par les doctrines qu'il a prêchées , à mortifier nos sens ; c'est pour cela que d'heureux qu'il était dans l'éternité, il s'est rendu malheureux sur la terre, ainsi que nous l'allons voir : Invoquons d'abord le saint nom de Jésus et de Marie.

En parlant de la béatitude divine, l'apôtre donne à Dieu seul le titre d'heureux et puissant : *Beatus et solus potens*. (Tim. vi. 15.) Et c'est avec raison , car toute la félicité dont nous pouvons jouir nous, ses créatures, n'est qu'une parcelle infiniment petite de l'immense félicité de Dieu. C'est dans la faculté d'être admis à goûter à ce bonheur suprême que les habitans du ciel mettent tout leur bonheur. *Intra in gaudium Domini tui*. (Matth. xxv. 21.) C'est le paradis que le Seigneur donne aux âmes qui entrent en possession du royaume éternel.

Dieu en créant l'homme ne l'avait point mis d'abord sur la terre pour y souffrir : il l'avait placé dans un paradis de volupté. *Posuit in paradiso voluptatis*. (Gen. ii. 15.) afin que de là il passât au ciel pour jouir de la gloire éternelle des bienheureux. Mais l'homme en péchant se rendit indigne du paradis terrestre , et il se ferma la porte

du séjour céleste , se condamnant ainsi volontairement à la mort et aux misères éternelles. Qu'a fait le fils de Dieu pour délivrer l'homme de ces misères? De très-heureux qu'il était , il s'est soumis à tous les tourmens , toutes les afflictions. Sans doute, le Rédempteur pouvait, sans souffrir, nous tirer des mains de nos ennemis. Il pouvait venir sur la terre y jouir de sa félicité et y obtenir les honneurs qui lui étaient dus comme Seigneur de tout. Une seule goutte de son sang , une seule larme offerte à Dieu par lui aurait suffi pour racheter le monde et mille mondes. *Quælibet passio Christi*, dit le docteur Angélique, *suffecisset ad redemptionem propter infinitam dignitatem personæ.* (Quodlib. 2, act. 2.) Mais non. *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem.* (Hebr. XII. 2.) Il renonça aux honneurs et aux plaisirs, et il choisit une vie toute pleine de fatigue, de peines et d'ignominie.

Il suffisait, dit S. Jean Chrysostôme, pour la rédemption, d'une oeuvre quelconque du Verbe incarné; mais cela n'aurait pas suffi pour l'amour qu'il portait à l'homme. *Quod sufficiebat redemptioni, non sufficiebat amori.* Et comme celui qui aime veut être aimé, Jésus-Christ voulut souffrir pour que l'homme l'aimât. Le Seigneur a révélé à sainte Marguerite de Cortone qu'il n'avait jamais eu dans sa vie la plus légère consolation : *Magna velut marc contritio tua.* (Thren. II. 13.) La vie de Jésus-Christ a été amère comme la mer, qui n'a pas une goutte d'eau douce. Aussi Isaïe a-t-il appelé Jésus *Virum dolorum.* (C. 53.) Comme si dans cette vie il n'avait pu avoir que douleurs et peines. Ce ne furent point des douleurs communes que celles du Sauveur, dit S. Thomas, *assumpsit dolorem in summo*, c'est-à-dire qu'il voulut être l'homme qui eût le plus souffert sur la terre.

En effet , il naquit pour souffrir , et son corps fut le plus propre à éprouver les souffrances. Dès son entrée dans le sein de Marie , il dit à son père : *Hostiam et oblationem noluisti , corpus autem aptasti mihi.* (Hebr. x. 5.) Vous avez refusé , ô mon père , les sacrifices des hommes , parce qu'ils ne suffisaient pas à votre justice que leurs péchés avaient blessé ; et vous m'avez donné un corps , tel que je vous l'ai demandé , délicat , sensible , tout propre à sentir la douleur. Ce corps je l'accepte volontiers , et je vous l'offre , afin que , souffrant sur lui toutes les douleurs qui doivent accompagner ma vie et finir par me donner la mort sur la croix , je puisse vous apaiser en faveur du genre humain , et m'attirer ainsi l'amour des hommes.

Le voilà , à peine est-il entré dans la monde que le sacrifice commence ; il souffre , mais ce n'est point comme les autres hommes. Les enfans , tant qu'ils sont dans le sein de leur mère ne souffrent pas , ou du moins s'ils souffrent , ils ne sentent point parce qu'ils sont privés d'entendement. Mais Jésus emprisonné pendant neuf mois sent bien ce qu'il souffre de cette contrainte. *Fœmina circumdabit virum* , dit Jérémie (xxxj. 12.) Il prédit qu'une femme telle fut Marie , tiendra renfermé dans ses entrailles non un enfant , mais un homme ; enfant sans doute si l'on ne considère que l'âge , mais homme parfait en ce qui concerne l'usage de la raison ; car dès le premier moment de sa vie Jésus fut plein de toute la sagesse : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ abscondisti.* (Colos. ij. 3.) *Vir erat Jesus* , dit S. Bernard , *necdum etiam natus , sed sapientia non aetate* ; et S. Augustin (Serm. xxvii. de temp.) ajoute : *Erat ineffabiliter sapiens , sapienter infans.*

Il sort de sa prison : est-ce pour jouir ? Non , c'est pour souffrir , car il naît au milieu de l'hiver et de la nuit



dans une étable et dans un tel état de pauvreté qu'il n'a point de feu pour se réchauffer, ni de langes pour se couvrir : *Magna cathedra præsepium illud*, dit S. Thomas de Villeneuve. Comme Jésus-Christ dans la grotte de Bethléem nous enseigne à souffrir sans murmure? *In præsepe*, ajoute le P. Salmeron, *omnia sunt vilia visui, ingrata auditui, olfactui molesta, tactui dura et aspera*. Là tout est peine : peine pour les yeux qui n'aperçoivent que des pierres noires et grossières; peine pour les oreilles qui n'entendent que les mugissemens des bêtes; peine pour l'odorat que blesse la puanteur du fumier; peine pour le tact qui ne touche qu'une crèche et un peu de paille. Voyez ensuite le divin enfant pressé dans son maillot de manière à ne pouvoir bouger. *Patitur Deus*, dit S. Zénon, *pannis alligari, quod mundi venerat debita soluturus*. — *O felices panni*, ajoute S. Augustin, *quibus peccatorum sordes extersimus*. (Serm. ix. de temp.) Il frissonne, il pleure, il souffre, il présente à son Père ces premières larmes pour nous délivrer des larmes éternelles qui eussent été notre partage. *Felices lacrymæ, quibus nostræ obliterantur impietates!* dit S. Thomas de Villeneuve; larmes précieuses qui obtiennent le pardon de nos péchés.

La vie de Jésus continua d'être affligée et tourmentée. Peu de temps après sa naissance il est contraint de fuir en Égypte, errant et vagabond pour se soustraire aux cruautés d'Hérode. Là, dans ce pays barbare il passe plusieurs années de son enfance, inconnu et pauvre; à son retour d'Égypte, il habite Nazareth dans les privations comme auparavant, jusqu'à ce qu'il reçoive la mort sur une croix dans un océan de douleurs et d'opprobres. Il faut d'ailleurs entendre que les douleurs que Jésus-Christ souffrit dans sa passion, la flagellation, le couronnement d'épines,

le crucifiement, l'agonie, la mort, les injures et les outrages, il les avait souffertes depuis le commencement de sa vie, parce que depuis le premier jour il eut sous les yeux le tableau funeste de tous les tourmens qu'il devait subir à sa mort, conformément à ces paroles prophétiques de David : *Dolor meus in conspectu meo semper.* (Psalm. xxxvii. 18.) On a soin de cacher au malade le fer ou le feu qu'on doit employer pour sa guérison ; mais Jésus ne voulut pas que les instrumens de sa passion future lui fussent cachés ; il voulut au contraire les avoir toujours présens sous ses yeux jusqu'au moment où il expirerait épuisé de douleur et privé de toute sorte de soulagement. La sainte Madelaine Orsini souffrait depuis long-temps d'une maladie grave ; Jésus-Christ lui apparut un jour crucifié pour la fortifier en lui rappelant le souvenir de ce que lui-même avait souffert dans sa passion, et il l'exhorta à souffrir avec patience. Mais Seigneur, lui dit-elle, votre agonie sur la croix n'a duré que trois heures, et je souffre depuis trois années. Ignorante que tu es, lui dit Jésus ; dès le premier instant que je me suis trouvé dans le sein de Marie, j'ai souffert tout ce que j'ai eu à souffrir à ma mort. *Christus, dit Novarin, crucem etiam in ventre matris menti impressum habuit adeo ut vix natus principatum ejus super humerum ejus habere dicitur.* Je ne vous trouverai donc jamais que sur la croix, ô mon cher Rédempteur : *Domine, nusquam te inveniam, nisi in cruce ?* dit Drogon d'Ostie. Oui, sans doute, car la croix où mourut Jésus-Christ a toujours été présente à son esprit. Même en dormant, dit le cardinal Bellarmin, le cœur de Jésus eut toujours l'aspect de la croix. *Crucem tuam Christus semper ante oculos habuit. Quando dormiebat cor vigilabat, nec ab intuitu crucis vacuum erat.*

Mais ce qui donnait plus de tourment à Jésus-Christ, c'étaient moins les douleurs de la passion que l'aspect des péchés que les hommes devaient commettre après sa mort. Ces péchés furent les bourreaux cruels qui le firent vivre dans une continuelle agonie, et dans une si affreuse tristesse, qu'il aurait suffi de sa seule peine pour le faire mourir à chaque instant. En voyant l'ingratitude des hommes, dit le P. Lessius, Jésus-Christ souffrait mille fois la mort. Les instrumens de son supplice au contraire lui étaient chers; il les désirait: ne s'était-il pas offert lui-même aux souffrances? *Oblatus est quia ipse voluit.* (Isa. LIII.) Ce n'est point contre son gré qu'il a perdu la vie, c'est parce qu'il l'a voulu: *Animam meam pono pro ovibus meis.* (Jo. x. 15.) Son plus grand désir fut donc toujours d'arriver au temps de sa passion pour voir accomplir la rédemption des hommes, ce qui lui fit dire la veille de sa mort: *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.* (Luc. XXII. 15.) Avant d'arriver à ce jour il se consolait en disant: *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedùm perficiatur?* (Luc. XII. 70.) Il faut que je sois baptisé d'un baptême de mon propre sang, non pour laver mon ame, mais pour ôter à mes brebis la tache de leurs péchés; et combien je me sens pressé d'arriver au moment de me voir mourir sur la croix! *Non ex metu mortis suæ sed ex mora redemptionis nostræ*, dit S. Ambroise. Ce n'était point la crainte de la mort qui l'affligeait, c'était le retard qu'éprouvait notre rédemption.

S. Zenon, dans un sermon sur la passion considère que Jésus-Christ a choisi le métier de menuisier ou charpentier (et il était regardé, en effet, comme tel, comme S. Marc l'atteste. (vi. 5.) *Nonne hic est faber, filius fabri?*) par une raison qu'il indique en ces termes: *Dei filius*

*illis delectabatur operibus quibus lignorum segmentis et clavis sibi sæpe futuræ crucis imago præformabatur.* Ces sortes d'ouvriers, en effet, manient sans cesse le bois et les clous, et Jésus aimait leurs ouvrages qui lui représentaient la croix sur laquelle il voulait mourir. Revenons à notre sujet. Ce fut moins le souvenir ou, pour mieux dire, la prévision de sa passion qui affligea le cœur de notre Rédempteur, que l'ingratitude dont les hommes devaient payer son amour. C'était de cette ingratitude qu'il se plaignait dans l'étable de Bethléem; ce fut elle qui le couvrit de cette sueur abondante d'eau et de sang dans le jardin de Gethsémani; elle qui lui causa cette profonde tristesse qu'il exprima lui-même en ces termes : *Tristis est anima mea usque ad mortem*; elle qui le fit mourir sans consolation sur la croix.

Nous avons donc contribué, par nos péchés, à rendre plus amères et plus douloureuses les souffrances de notre Sauveur; mais rendons grâce à sa bonté qui nous donne le temps de réparer le mal que nous avons fait. Comment le réparer? dira-t-on; en souffrant avec patience les peines et les croix qu'il nous envoie pour notre bien; et pour souffrir avec patience, faisons ce qu'il nous dit de faire : *Pone me ut signaculum super cor tuum.* (Cant. VIII. 7.) Mettons sur notre cœur l'image de Jésus crucifié, c'est-à-dire considérons l'exemple qu'il nous donne, songeons aux douleurs qu'il a souffertes pour nous, et nous souffrirons ainsi toutes les croix sans nous plaindre. Ce médecin céleste, dit S. Augustin, a voulu se rendre malade pour nous guérir de nos maux avec sa maladie. *Mirabile genus medicinæ! Medicus voluit ægrotare, et ægrotos suâ infirmitate sanare.* (Serm. XIV. de Sanct.) Isaïe avait déjà dit : *Livore ejus sanati sumus.* (LIII). Toutes nos ames

malades, par le péché, n'avaient besoin, pour se guérir, d'autre remède, que la souffrance; et ce remède Jésus voulut être le premier à le prendre pour que nous, qui étions les vrais malades, nous n'éprouvassions pas trop de répugnance. *Primo bibit medicus, ut bibere non dubitaret ægrotus.* (S. Aug. Serm. xviii. de verb. Dom.) Quand Jésus-Christ nous envoie des croix, dit S. Epiphane, nous devrions lui rendre grâce, pour faire voir que nous sommes ses vrais disciples. *Christianorum propria virtus est, etiam in adversis referre gratias.* S. Jean Chrysostôme ajoute une chose bien plus consolante. Quand nous rendons grâce à Dieu, nous dit-il, pour un bienfait reçu, nous ne faisons que lui donner ce que nous lui devons; mais lorsque nous supportons quelque peine avec patience pour l'amour de lui, Dieu devient, en quelque sorte, notre débiteur : *In bonis gratias agens reddidisti debitum in malis, Deum reddidisti debitorem.* Vous voulez aimer Jésus-Christ ? dit S. Bernard, eh bien ! apprenez de Jésus-Christ comment il faut l'aimer. *Disce a Christo quemadmodum diligas Christum.* (Serm. xx. In. Cant.) Sachez souffrir quelque chose pour ce Dieu qui a tant souffert pour vous. Le désir de plaire à Jésus-Christ et de lui faire connaître leur amour, rendit toujours les saints avides de peines et de souffrances, au lieu de plaisirs et d'honneurs. *Mihi absit gloriari, disoit l'apôtre, nisi in cruce domini nostri Jësu Christi.* (Gal. iv. 14.) Heureux compagnon de son Dieu crucifié il ne voulait pas d'autre gloire que d'être crucifié. Ou mourir ou souffrir, s'écriait sainte Thérèse; comme s'il elle eût dit : O mon époux, si vous voulez m'appeler à vous en m'envoyant la mort, me voici, je suis prête et je vous rends grâce; mais si vous voulez me laisser encore quelque temps sur la terre, je ne veux pas y rester

sans souffrir. Sainte Marie Madelaine de Pazzi disait au contraire souffrir et ne point mourir, ce qui signifiait : Mon Jésus, je désire le paradis pour vous aimer mieux, mais je désire plus encore les souffrances pour répondre en partie à l'amour que vous m'avez montré en souffrant autant que vous l'avez fait; et la vierge sainte Marie de la croix de Sicile, aimait tant à souffrir qu'elle disait souvent : le paradis est beau; mais une chose y manque, c'est de souffrir. Quand S. Jean de la croix vit apparaître Jésus la croix sur l'épaule et que Jésus lui dit : Jean demande-moi ce que tu veux? le saint ne demanda que des souffrances de toute sorte : *Domine pati et contemni pro te*; souffrir pour vous, Seigneur, la douleur et le mépris.

Si nous n'avons pas, nous, le courage de demander les souffrances, tâchons au moins d'accepter sans murmure, celles que le ciel nous envoie pour notre bien. *Ubi patientia, ibi Deus*, dit Tertullien, ou donnez-moi une ame qui souffre son mal avec résignation, et je vous dirai certainement Dieu habite avec cette ame. *Prope est Dominus iis qui tribulato sunt corde.* (Psalm. xxxiii. 19.) Le Seigneur aime à se trouver auprès des affligés qui souffrent avec courage, parce qu'ils sont résignés à la volonté divine. C'est à eux que Dieu donne la paix véritable qui consiste, comme dit S. Léon, à unir notre volonté à celle de Dieu : *Christiana vera pax est à Dei voluntate non dividi.* La volonté divine, dit S. Bonaventure est comme le miel qui adoucit les choses amères. Celui qui obtient tout ce qu'il veut n'a pas autre chose à désirer : *Beatus est qui habet omnia quæ vult*, dit S. Augustin. Ainsi celui qui ne veut que ce que Dieu veut, sera toujours content et satisfait. Comme il n'aura jamais que ce que Dieu veut, l'ame obtient toujours ce qu'elle désire.

Quand Dieu nous envoie des croix, non-seulement nous devons nous résigner sans murmurer à sa volonté, mais nous devons encore lui rendre grâce, car c'est un signe qu'il veut nous pardonner nos péchés et nous sauver des peines de l'enfer. Il faut que celui qui a offensé Dieu soit puni. Prions donc le Seigneur de nous punir dans cette vie, non dans l'autre. Malheur au pécheur qui au lieu de recevoir ici-bas le châtement qu'il mérite voit prospérer ses affaires. Nous délivre le ciel de cette miséricorde dont parle Isaïe. *Misereamur impio*, (xxvi. 10.) *Misericordiam hanc nolo*, disait S. Bernard; *super omnem iram miscratio ista*. Seigneur, disait le saint, je ne veux point de cette miséricorde qui est plus terrible que tous les châtimens; lorsque Dieu ne punit pas le pécheur sur la terre, c'est qu'il se réserve de le punir dans l'éternité. *De pretio erogato redemptoris tui*, dit S. Laurent Justinien, *agnosce munus, tuæque prævaricationis pondus*. (De triumph. Carat. Cap. x.) Quand nous voyons un Dieu mort sur la croix, considérons le don immense qu'il nous a fait de son sang pour nous racheter de l'enfer; reconnaissons en même temps la malice du péché qui l'a réduit à mourir. *Nihil ita me deterret*, dit Drogon, *de passione, sicut videre filium tuum propter peccatum crudelissime morte mulctatum*. Dieu éternel! rien ne m'effraie autant que de voir votre fils frappé d'une mort si cruelle à cause du péché.

Consolons-nous donc lorsque, après avoir péché, nous nous voyons punir par Dieu, dans ce monde, parce qu'il usera de miséricorde envers nous dans l'autre. La seule pensée d'avoir déplu à un Dieu aussi bon doit, si nous l'aimons, nous consoler du mal qui nous arrive, car ce mal nous vaut mieux que si nous étions comblés de biens

dans cette vie. *Major consolatio*, dit S. Jean Chrysostôme *erit si qui punitur ei amet Dominum, postquam exacerbatum tam misericordiam quam qui non punitur*. Pour celui qui aime, dit encore S. Jean, c'est une plus grande peine de penser qu'il a déplu à Dieu, que de recevoir le châtiment quel qu'il soit. Encore une fois consolons-nous de nos souffrances; et si toutes ces pensées ne sont pas suffisantes contre la douleur, adressons-nous à Jésus-Christ qui nous consolera comme il l'a promis : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos*. (Matth. xi. 28.) Quand nous aurons recours au Seigneur, ou il nous délivrera du mal qui nous obsède, ou il nous donnera des forces pour le supporter avec patience. Et cette grace vaut mieux encore que la première, parce que les tribulations souffertes avec résignation, outre qu'elles ont pour effet de nous faire expier dans cette vie les péchés que nous avons commis, nous font acquérir dans le paradis une gloire plus grande. Ayons encore recours dans nos afflictions à la mère des miséricordes, Marie, consolatrice des affligés. Allons à elle; nous savons, comme dit Lanspergius, qu'elle ne permet pas qu'aucun de ceux qui vont déposer à ses pieds leur tristesse, s'en retournent sans consolation; *omnibus pietatis sinum apertum tenet, neminem à se tristem redire sinit*. Ses fonctions, dit S. Bonaventure sont de compatir au malheur. *Tibi officium miserendi commissum*. Aussi dit Richard de S. Laurent, celui qui l'invoque la trouve toujours disposée à l'aider : *Inveniet semper paratam auxiliari*. Et jamais personne n'a imploré en vain son assistance. *Quis unquam, ó beata, tuum rogavit opem, et fuit derelictus?* (B. Eutih. in vita. S. Théoph.)



## SENTIMENS D'AFFECTION ET PRIÈRES.

Sainte Marie Madelaine de Pazzi (p. 1. c. 25.), ordonna à deux de ses religieuses de rester aux fêtes de Noël aux pieds du saint enfant pour faire ce que faisaient les animaux dans l'étable, c'est-à-dire réchauffer ses membres tremblans de froid avec leurs louanges, leurs actions de grâce et leurs soupirs d'amour. Oh! que ne puis je, mon Rédempteur, remplir ces mêmes fonctions. Je vous loue, mon Jésus, je loue votre miséricorde infinie, je loue votre amour sans bornes, j'unis ma voix à celle de vos anges pour que vous soyez glorifié sur la terre et dans le ciel. *Gloria in altissimis Deo.* Je vous rends grâce au nom de tous les hommes, et principalement pour moi-même, malheureux pécheur que je suis! que deviendrai-je, quelle espérance de salut me resterait si vous n'étiez pas venu vous, mon Sauveur, du ciel sur la terre pour me racheter. Je vous loue donc, je vous rends grâce et je vous aime. Recevez, ô saint enfant, mes actes d'amour; et s'ils vous semblent froids, parce qu'ils viennent d'un cœur glacé, réchauffez vous même ce cœur qui vous a offensé, mais qui est repentant. Oui, Seigneur, je me repents par-dessus tout de vous avoir dédaigné, vous qui m'avez tant aimé. Je ne désire maintenant, je ne vous demande que de pouvoir vous aimer. Donnez-moi votre amour, et disposez à votre gré de moi. J'ai été pendant longtemps un misérable esclave de l'enfer; maintenant que j'ai rompu ses chaînes, je me donne à vous; je vous consacre mon corps, ma vie, mon ame, ma volonté, ma liberté. Je ne veux plus être qu'à vous, mon bien suprême. Ah! attachez mon cœur à vos pieds, afin qu'il ne puisse

plus s'éloigner de vous. O très-sainte Marie, demandez pour moi la grâce que je puisse vivre dans les douces chaînes d'amour de votre fils : priez-le de vouloir de moi pour son esclave. Il fait tout ce que vous lui demandez. Ah ! priez-le pour moi, priez-le pour moi, c'est ce que j'espère.

---

## VIII<sup>e</sup> DISCOURS.

Le Verbe éternel de riche s'est fait pauvre.

*Excutere de pulvere, consurge, sede Jerusalem. (Isa. LII. 2.)*

Allons, ame chrétienne, s'écrie le prophète, secouez cette poussière des affections terrestres : *Excutere de pulvere, consurge*. Allons, levez-vous, sortez de cette fange du vice où vous êtes misérablement plongé : *Sede Jerusalem*. Relevez-vous pour régner sur ces passions qui vous traînent à votre perte, et vous éloignent de la gloire éternelle. Que fera cette ame pour réussir ? Elle n'a qu'à contempler la vie de Jésus-Christ, il était ce riche qui possédait tous les biens du ciel et de la terre, et il s'est fait pauvre, repoussant tous les biens de ce monde. Considérons-le sous ce point de vue ; mais éclairons-nous d'abord par le secours de Jésus et de Marie.

Tout ce que le ciel et la terre renferment appartient au Seigneur. *Meus est orbis terræ*, dit-il, *et plenitudo ejus*. (Psalm. XLIX. 10.) Mais tout cela est peu, le ciel et la terre ne composent pas toutes les richesses de Dieu. Il est

ce riche dont les richesses sont infinies, et ne peuvent jamais lui manquer parce qu'elles sont indépendantes de tout et qu'il les possède en lui-même, et par lui-même comme bien infini. *Deus meus es tu*, disait David, *quoniam bonorum meorum non eges*. (Psalm. xv. 1.) Eh bien ! ce Dieu si riche s'est fait pauvre en devenant homme, afin de pouvoir enrichir les pécheurs. *Egenus factus est cum esset dives, ut illius inopia vos divites essetis*. (II. Cor. viii. 9.) Et pourquoi Dieu s'est-il ainsi appauvri ? Le voici. Les biens de la terre, ne pouvant être que terre et boue, boue qui aveugle tellement les hommes qu'ils ne distinguent plus quels sont les vrais biens. Avant la venue de Jésus-Christ le monde était plein des ténèbres parce qu'il était plein de péchés. *Omnis caro corruerat viam suam*. (Gen. vi. 12.) Les hommes avaient violé et corrompu la loi et la raison ; ils vivaient comme les animaux, ne songeant qu'à se procurer les biens et les plaisirs de ce monde, ne s'embarassant en aucune manière des biens éternels. Mais la miséricorde divine permit que le fils de Dieu vînt éclairer lui-même ces hommes aveugles. *Habitantibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis*. (Isa. ix. 2.)

Jésus fut appelé la lumière des nations : *Lumen ad revelationem gentium ; lux in tenebris lucet*. Le Seigneur nous avait déjà promis d'être notre maître, notre maître visible à tous les yeux, et de venir nous enseigner le chemin du salut qui n'est autre chose que la pratique des vertus. *Et crunt oculi tui videntes præceptorem tuum*. (Isai. xxx. 20.) Mais ce maître ne devait pas nous instruire seulement par ses leçons, mais encore par les exemples de sa propre vie. La pauvreté n'existait pas dans le ciel, dit S. Bernard, on ne pouvait la trouver que sur la terre ; mais l'homme n'en connaissait pas le prix ; il ne la demandait

pas ; il l'évitait. Mais le fils de Dieu descendit sur la terre et il la choisit pour compagne de toute sa vie, afin que son exemple nous la fit aimer et désirer. *Paupertas non inveniebatur in caelis ; porro in terris abundabat et nesciebat homo pretium ejus. Hanc itaque filius concupiscens descendit, ut eam eligat sibi, et nobis sua aestimatione faciat pretiosam.* (Serm. 1. in vig. Nat.) Et voilà notre Rédempteur, qui dès sa naissance, s'est fait précepteur de pauvreté dans la grotte de Bethléem, que le même S. Bernard nomme *Schola Christi*, et que S. Augustin appelle *Spelunca Magistra*.

Mais le fils de Dieu n'est pas né seulement pauvre, mais le plus pauvre de tous les hommes hors de la maison paternelle, dans une grotte qui servait d'étable aux animaux. Les autres enfans qui naissent dans la maison de leur parens, y trouvent d'ordinaire des langes, du feu, des secours qu'on leur donne au moins par charité. Mais comment se fait-il que Jésus naquît dans une étable ? Voici comment S. Luc rapporte le fait. Quand le moment arriva que Marie devait être mère, Joseph se rendit à Bethléem pour chercher un logement ; mais il eut beau parcourir toutes les maisons, il n'en trouva point, il s'adressa pour lors au maître de l'hôtellerie et ne fut pas plus heureux. *Non erat eis locus in diversorio.* (Luc. II. 7.) Marie fut obligée de se réfugier dans la caverne où, malgré le concours des voyageurs, il n'y avait alors que quelques animaux. Pour les enfans des princes on prépare des appartemens bien chauds, ornés de tentures, des berceaux précieux, des langes fins. Les grands du royaume, les plus hautes dames offrent leurs secours. Le roi du ciel n'a qu'une grotte humide, tapissée d'herbe ; à la place des lits de plume il n'obtient qu'un peu de paille dure et piquante ; il n'a pour langes que quelque lambeaux

d'étoffe grossière. *Conditor angelorum*, dit S. Pierre Damien, *non ostro opertus sed vilibus tegitur panniculis involutus. Erubescat terrena superbia ubi coruscat humilitas Salvatoris.* (Lib. vi. cap. 48.) Au lieu de feu, au lieu de secours humains, il n'a pour se réchauffer que l'halcine des animaux qui sont dans l'étable; au lieu de berceaux d'argent, il n'a qu'une mauvaise crèche. Eh! quoi, s'écrie S. Grégoire, une mauvaise crèche pour le Roi des rois, qui de sa grandeur remplit les cieux et la terre! *Qui complexu suo ambit omnia, in brutorum præsepe reclinatur?* Oui, car ce Roi des rois a voulu pour l'amour de nous naître pauvre, le plus pauvre de tous. Au moins les enfans trouvent-ils d'ordinaire au sein de leur mère une nourriture abondante; mais en cela même Jésus a voulu être pauvre. Dieu n'a donné de lait à Marie qu'en très-petite quantité, ce qui suffit à peine pour soutenir la vie de son fils. Aussi l'Église dit-elle : *Modico lacte pastus est.*

Jésus naquit pauvre, il le fut toute sa vie, non-seulement pauvre, mais mendiant, car le mot *egenus* dans le texte grec a cette signification; ce qui fait dire à Cornelius à Lapede : *Patet Christum non tantum pauperem fuisse, sed etiam mendicum.* Durant la fuite en Égypte, la pauvreté de Marie et de Joseph était telle, dit S. Bonaventure, qu'ils firent à pied tout le chemin, portant dans leurs bras le saint enfant, et éprouvant beaucoup de privations et de souffrances : *Quomodo faciebant de victu?* s'écrie-il; *Ubi nocte quiescebant? Quomodo hospitabantur?* Un peu de pain dur sans doute leur servait d'aliment; la terre leur servait de lit, un arbre d'abri. Oh! qui aurait rencontré sur cette route inhospitalière ces trois nobles voyageurs, pour qui aurait-il pu les prendre, si ce n'est pour trois pauvres mendiants? A leur arrivée en Égypte, pauvres, étran-

gers, sans parens, sans amis, que ne durent-ils pas souffrir de leur indigence pendant les sept années qu'ils y passèrent? S. Basile dit qu'ils pouvaient à peine se nourrir et qu'ils gagnèrent leur pauvre vie par le travail de leurs mains. *Sudores frequentabant, necessaria vitæ inde sibi quaerentes.* Ludolphe de Saxe rapporte que plus d'une fois Jésus pressé par la faim, allait demander à Marie un morceau de pain, et que Marie le renvoyait en lui disant: Nous n'en avons pas. *Aliquando filius famem patiens panem petit nec unde daret mater habuit.* (In vit. Christ. cap. 15.)

De l'Égypte ils revinrent dans la Palestine pour aller vivre à Nazareth, et là Jésus est toujours pauvre; pauvreté dans l'habitation, pauvreté dans l'ameublement. *Domus paupercola, supellex exigua. Tale elegit hospitium fabricator mundi,* dit S. Cyprien (Serm. 1. de Nat.) Là il vécut soutenant son existence à force de sueur et de fatigues comme les artisans et les fils d'artisans; nous avons vu que les Hébreux le tenaient pour tel: *Nonne hic est faber? Nonne fabri filius?* Enfin le Rédempteur commença de prêcher, et dans les trois dernières années de sa vie, sa fortune ne changea pas, il vécut même plus pauvrement encore, car il vécut d'aumônes. Il dit à un homme qui voulait le suivre, comptant vivre plus commodément: *Vulpes foveas habent, volucres coeli nidos: Filius hominis non habet ubi caput reclinet* (Mat. VIII. 9.) Si tu comptes sur quelque avantage en te mettant au rang de mes disciples, tu te trompes, car je suis venu sur la terre pour enseigner la pauvreté, et c'est pour cela que je suis plus pauvre que les animaux qui ont des tanières et des nids; je n'ai pas dans ce monde un pied de terre qui m'appartienne, et sur lequel je puisse reposer ma tête, et je veux que mes disciples soient comme moi. *Speras*, dit le com-

mentateur Cornelius à Lapidé : *te in mei sequela rem tuam augere? Sed erras; quia ego velut perfectionis magister, pauper sum, talesque volo esse meos discipulos* : Car, comme dit S. Jérôme : *Servus Christi nihil præter Christum habet.* (Epist. ad Ilern.) Les vrais serviteurs de Jésus n'ont et ne désirent rien que Jésus. En un mot, Jésus vécut et mourut pauvre; il fallut pour l'ensevelir que Joseph d'Arimathie donnât un terrain, et que d'autres donnassent un linceul pour envelopper son corps sacré.

Le cardinal Hugues, considérant la pauvreté, l'abjection, les douleurs auxquelles voulut se soumettre notre Rédempteur, dit de lui : *Quasi insanus factus ad miseras nostras descendit.* Il semble que par amour pour les hommes Dieu est tombé en démente, en prenant pour lui toutes leurs misères afin d'obtenir pour eux ses propres richesses, la grâce divine et la gloire éternelle. Et si Jésus ne l'avait fait, continue le même auteur, qui aurait voulu croire que le maître de tous les trésors voudrait être si pauvre; que le Seigneur de tout voudrait être le dernier serviteur; que le Roi du ciel se donnerait au mépris et à l'ignominie, l'être infiniment heureux à tant de douleurs? *Quis crederet divitem ad paupertatem descendere, dominum ad servitutem, regem ad ignominiam, deliciosum ad austeritatem?* Il y a, il est vrai, sur la terre des princes compatissans qui emploient leurs richesses au soulagement des pauvres, mais voit-on un roi pour soulager les pauvres, se réduire lui-même à la pauvreté comme le fit Jésus? On cite comme un prodige de charité ce que fit le roi Edouard, qui rencontrant sur son chemin un mendiant qui ne pouvait se mouvoir, et qui gisait abandonné de tous, le prit sur ses épaules et le porta à l'église. Sans doute ce fut là un acte sublime de charité, bien fait pour

étonner le peuple ; mais en agissant ainsi S. Edouard ne cessa point d'être roi et riche. Mais le fils de Dieu, le Roi du ciel et de la terre, pour sauver sa brebis égarée, c'est-à-dire l'homme, n'est pas seulement descendu du ciel pour la venir chercher, ne l'a pas mise seulement sur ses épaules, mais encore déposant sa majesté, ses honneurs, ses richesses, il s'est fait pauvre, le plus pauvre des hommes : *Abcondit purpuram sub miseriæ vestimentis*, dit S. Pierre Damien. (Serm. LXI.) Il a caché la pourpre royale sous les grossiers vêtements d'un artisan : *Qui alios ditat*, dit S. Grégoire de Nazianse, *paupertate afficitur; carnis meæ paupertatem subit, ut ego divinitatis opes consequar*. Celui qui enrichit les autres veut être pauvre afin d'obtenir pour nous, non les richesses périssables et caduques de la terre, mais les richesses divines qui sont immenses et éternelles ; il tâche par son exemple de nous détacher des biens du monde et de ses affections qui entraînent au danger imminent d'une ruine éternelle. On rapporte dans la vie de S. Jean-François Régis, que l'objet ordinaire de ses méditations, c'était la pauvreté de Jésus-Christ.

Albert-le-Grand fait la réflexion que Jésus-Christ voulut naître dans une crèche exposé sur la voie publique par deux raisons : l'une pour nous faire mieux comprendre que nous sommes tous voyageurs sur cette terre de passage : *Hospes es vides et transis*, dit S. Augustin. Certes celui qui loge dans une hôtellerie, ne s'attache point à un logement qu'il doit quitter dans peu. Oh ! si les hommes pensaient toujours qu'ils ne sont ici-bas que passagers, et qu'ils marchent vers l'éternité, quel attachement auraient-ils pour ces biens qui les mettent en péril de perdre les biens éternels. L'autre motif, dit Albert-le-Grand,



fut de nous apprendre par son exemple à mépriser un monde qui n'a pas de biens capables de contenter notre cœur : *Ut mundum contemnere doceret*. Le monde apprend à ses disciples que le bonheur consiste dans la possession des richesses, des plaisirs et des honneurs ; mais ce monde trompeur a été condamné par le fils de Dieu devenu homme : *Nunc judicium est mundi*. (Joan. XII. 5.) Et cette condamnation prononcée contre le monde, disait S. Anselme et S. Bernard, a commencé dans la grotte de Bethléem. Jésus voulut y naître pauvre, *ut inopia illius divites essemus* ; afin qu'à son exemple nous arrachassions de nos cœurs les affections mondaines pour les porter à la vertu, et les remplir du saint amour. *Initiavit Christus*, dit Cassien, *viam novam ; dilexitque mundus odio habuit , paupertatem*.

Aussi les saints à l'exemple du Sauveur, ont-ils cherché à se dépouiller de tout afin de suivre comme pauvres Jésus-Christ pauvre. *Ditior Christi paupertas*, dit S. Bernard, *cunctis thesauris sæculi*. (Serm. v. in vig. Nat.) La pauvreté de Jésus-Christ nous a valu plus de bien que tous les trésors mondains parce qu'elle nous excite à mépriser les biens de la terre pour acquérir ceux du ciel. S. Paul disait aussi : *Omnia arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam*. (Philip. III.) Au prix de la grâce divine, tous les autres biens n'étaient que fange aux yeux de l'apôtre. Voyez S. Benoît qui à la fleur de l'âge abandonne les commodités et la richesse du toit paternel pour s'aller enfermer dans une caverne, où il vit d'un peu de pain que lui donne par charité un religieux Romain. Voyez S. François de Borgia qui quitta tout pour aller prendre l'habit d'un pauvre religieux. Voyez S. Antoine abbé qui vend tout son riche patrimoine, en distribue le prix aux pauvres et va vivre ensuite dans un désert. Voyez S. François d'Assise, qui aban-

donne à son père jusqu'à ses hardes pour aller vivre en mendiant toute sa vie.

Celui qui veut les biens de la terre, disait S. Philippe de Néri, ne deviendra jamais saint. L'amour divin ne saurait trouver place dans un cœur plein d'affections mondaines. *Affersne cor vacuum?* C'était là ce qu'on demandait d'abord dans les anciens monastères à ceux qui se présentaient pour entrer dans l'ordre religieux. Avez-vous un cœur libre des affections de la terre? sans cela vous ne sauriez être tout à Jésus-Christ. *Ubi enim est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum.* (Math. xvi.) Pour chacun de nous notre trésor c'est l'objet que nous estimons et que nous aimons. Après la mort d'un homme riche, S. Antoine de Padoue du haut de la chaire, annonça que cet homme était damné, et pour preuve de ce qu'il avançait, il demanda qu'on allât au lieu où était son argent et il assura qu'on y trouverait son cœur. On s'y rendit en effet, et l'on trouva réellement le cœur de ce misérable au milieu des pièces d'argent, et encore tout chaud. Dieu ne peut être le trésor d'une ame attachée aux biens de la terre. C'est pour cela que David s'écrie : *Cor mundum crea in me Deus.* (Psalm. L.) Seigneur, purgez mon cœur de toutes les affections terrestres, parce que vous seul êtes mon Dieu et ma richesse éternelle : *Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum.* Celui qui veut donc se sanctifier, doit bannir de son cœur tout ce qui n'est point Dieu. Qu'a-t-il besoin de trésors, de biens, de richesses? A quoi servent ces biens, puisqu'ils ne satisfont point le cœur, et qu'au bout de peu de temps il faut les quitter? *Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra, ubi arugo et tinea demolitur : thesaurizate vobis thesauros in celo.* (Matth. vi. 19.)

O quels biens immenses Dieu prépare à ceux qui l'ai-

ment ! Oh quel trésor que la grâce divine pour qui sait l'apprécier ! *Mecum sunt divitiæ, et opes superba, ut ditem diligentes me.* (Prov. VIII. 8.) Dieu porte avec lui, ou pour mieux dire, il est lui-même la véritable richesse et la récompense des bonnes œuvres. *Ecce merces mea cum eo*, disait Isaïe. (LXII. 11.) Dieu seul dans le ciel sert de récompense aux bienheureux : lui seul suffit à leur félicité : *Ego ero merces tua magna nimis.* (Gen. xv. 1.) Mais pour aimer Dieu dans le ciel, il faut l'avoir aimé d'abord sur la terre. L'amour dans l'éternité sera réglé sur celui que nous aurons eu ici-bas ; et si nous voulons aimer toujours dans cette vie, de manière à ne plus nous séparer du Seigneur, ayons soin de l'attacher à nous de plus en plus par des liens d'amour, et disons-lui comme l'épouse sacrée : *Inveni quem diligit anima mea : tenui eum, nec dimittam.* (Cant. III.) Comment l'épouse retient-elle son bien-aimé ? *Brachiis caritatis*, dans les bras de l'amour. C'est par les nœuds de l'amour, dit S. Ambroise, que nous retenons Dieu. *Tenetur Deus vinculis caritatis.* (In Psalm. CXVIII. serm. 7.) Heureux donc celui qui pourra dire avec S. Paulin : *Habeant sibi divitias suas divites, regna sua reges, mihi Christus divitiæ et regnum est* ; ou avec S. Laurent ; *amorem tui solum cum gratia tua mihi dones, et dives sum satis.* Seigneur, donnez-moi votre grâce, votre saint amour ; faites que je vous aime, aimez-moi ; et je serai assez riche ; je n'aurai plus de désirs : *Dives sum satis.* S. Léon disait dans un de ses sermons : *Non pavet indigentia laborare, cui donatum est in Domino omnia possidere.* (Serm. IV. in quadr.) N'oublions pas surtout de recourir à notre divine mère et de l'aimer par-dessus tout après Dieu, car elle nous assure qu'elle enrichit de tous les trésors de la grâce ceux qui l'aiment : *Mecum sunt divitiæ ut ditem diligentes me.*

## COLLOQUE.

Mon Jésus chéri, enflammez-moi de votre saint amour, puisque c'est pour cela que vous êtes venu sur la terre. Je ne mérite plus, il est vrai, de brûler de ces saintes flammes, tant je vous ai offensé malgré les lumières que vous m'avez données ; je ne suis digne que des flammes de l'enfer ; mais j'entends que vous tournant vers moi vous daignez me dire : *Diliges Dominum Deum tuum in toto corde tuo*. Je vous rends grâce, ô mon Dieu, qui me donnez un si doux précepte, et puisque vous m'ordonnez de vous aimer, je veux vous obéir en vous aimant de tout mon cœur. Autrefois, Seigneur, j'ai méconnu votre voix ; maintenant que vous m'éclairez de nouveau, et que vous me rappelez tout ce que vous avez fait pour moi ; maintenant que je pense que vous vous êtes fait homme pour vous charger de toutes nos misères que je vous vois tremblant de froid sur la paille, et que j'entends vos cris plaintifs, ô divin enfant, comment puis-je vivre sans vous aimer ? Oh ! pardonnez-moi tous les déplaisirs que je vous ai donnés, quoique je n'ignorasse point tout ce que vous avez fait et souffert pour moi. Mais cette paille qui vous blesse, cette crèche abjecte qui vous sert de berceau, ces plaintes touchantes que vous poussez, ces précieuses larmes que vous répandez me font espérer le pardon de mes fautes avec la grâce de vous aimer tout le reste de la vie. O Verbe incarné, enfant divin ! je me donne tout entier à vous. Par les peines que vous enduretes à Bethléem, acceptez, ô mon Jésus l'amour d'un malheureux pécheur. Aidez-moi, Seigneur, à persévérer ; et vous ô Marie, sainte mère d'un fils si grand, priez-le pour moi.

## IX<sup>e</sup> DISCOURS.

Le Verbe éternel de sublime s'est fait humble.

*Discite a me, quia mitis sum et humilis corde.* (Matt. xi. 19.)

L'orgueil fut la première cause de la chute de nos premiers parens, qui pour ne pas se soumettre à la volonté divine, se sont perdus eux-mêmes, et ont perdu le genre humain. Mais pour réparer le mal, Dieu dans sa miséricorde a permis que son fils unique s'abaissât jusqu'à prendre une chair humaine, afin de porter les hommes par son propre exemple à devenir humbles, et à détester l'orgueil qui nous rend odieux à Dieu et aux hommes. *Transcamus usque ad Bethleem*, nous dit S. Bernard : *ibi habemus quod admiremur, quod amemus, quod imitemur.* Oui, dans cette grotte, nous trouverons d'abord à admirer un Dieu dans une étable, un Dieu sur la paille ! Ce même Dieu dont le trône est placé au plus haut des cieux ! *Vidi Dominum*, dit Isaïe (vi. 1.) *super solium excelsum et elevatum.* Où est-il maintenant ce Dieu ? Dans une crèche, inconnu et abandonné, entre deux animaux et quelques pauvres bergers. *Quod amemus.* Nous y trouverons aussi en qui placer notre amour : Un Dieu bon, infini, qui s'est abaissé jusqu'à prendre la forme d'un faible enfant, pour se rendre plus aimable et plus cher à nos yeux : *Quantum nihî vilior, tantum mihi carior*, dit S. Bernard. Nous trouverons enfin *quod imitemur* : Le roi du ciel s'est humilié,

il n'est plus qu'un pauvre petit enfant. Mais déjà du fond de cette grotte, il nous montre par l'exemple, dit le saint abbé : *Quod postea docturus est verbo: discite a me quia mitis sum et humilis corde!* Eclairons-nous en invoquant Jésus et Marie.

Qui ne sait que Dieu est le plus noble des êtres, que de lui vient toute noblesse? Sa grandeur est infinie, son indépendance absolue, il n'a rien reçu de personne, il a tout en lui-même, il est le Seigneur de tout, tout lui obéit. *Marc et venti obediunt ei.* (Matt. VIII. 27.) C'est donc avec raison que l'apôtre nous dit : A Dieu seul honneur et gloire. *Soli Deo honor et gloria.* (Timot. I. 17.) Mais le Verbe éternel voulant réparer le mal que l'homme s'était fait par son orgueil, lui a donné l'exemple de l'humilité pour le guérir du vice de l'orgueil, tout comme il lui donnait celui de la pauvreté pour le guérir de l'amour des biens de la terre. Le premier trait d'humilité, ce fut de se revêtir d'une chair humaine : *Habitu inventus ut homo.* (Philip. II.) Celui qui met les vêtements d'un autre, dit Cassien, se cache sous ces vêtements. Dieu cache donc sa divinité sous l'humble nature humaine. *Qui vestitur sub veste absconditur; sic natura divina sub carnis veste se delituit.* S. Bernard s'exprime en d'autres termes : *Contraxit se majestas, ut seipsum limo nostro conjungeret, et in persona sua uniretur Deus et limus : Majestas et infirmitas; tanta vilitas et sublimitas tanta!* (Serm. III. in vig. Nat.) Un Dieu s'unir à la boue, la grandeur à la misère, la gloire à l'abjection! Mais ce qui doit nous frapper bien plus encore, c'est que Dieu ne s'est pas contenté de prendre la forme humaine, mais il a voulu encore prendre la forme d'un pécheur : *Deus filium suum mittens in similitudinem carnis peccati.* (Rom. VIII. 3.)

Cela ne suffit pas encore aux desseins de Jésus-Christ. Il fallut qu'il choisit le genre de vie le plus humble et le plus bas, de manière à justifier la prédiction d'Isaïe qui l'appelle : *Novissimum virorum*. (Cap. LIII.) Jérémie disait aussi qu'il serait abreuvé d'ignominie : *Satiabitur opprobriis*. (Thren. III. 50) David, qu'il serait l'opprobre et le rebut de la populace : *Opprobrium hominum et abjectio plebis*. (Psalm. CXXI. 6.) Aussi Jésus voulut-il naître de la manière la plus abjecte qu'il fût possible de concevoir. Quelle honte en effet pour un homme, tout pauvre qu'il soit, que d'être né dans une étable ! Les pauvres naissent dans leurs chaumières, dans une grange, mais non dans l'étable qui n'est que pour les bêtes et pour les reptiles : *Ego vermis et non homo*, disait Job (XXI. 7.) Si le Roi de l'univers, dit S. Augustin, est né dans une position si humble, afin de nous montrer dans cette humilité même sa grandeur et sa majesté, c'est qu'il a voulu par son exemple faire aimer l'humilité aux hommes qui naissent si pleins d'orgueil : *Sic nasci voluit excelsus humilis, ut in ipsa humilitate ostenderet majestatem*. (S. August. lib. II. de symb. cap. 5.)

L'ange annonça aux pasteurs la naissance du Messie, et les signes qu'il leur indiqua pour qu'ils le reconnussent furent tous des signes d'humilité. Cet enfant, leur dit-il, vous le trouverez dans une étable, enveloppé de lambeaux d'étoffe, sur un peu de paille : Voilà votre Sauveur. *Et hoc erit vobis signum invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio*. (Luc. II.) C'est ainsi que se montre le Dieu qui vient sur la terre pour détruire et abattre l'orgueil. La vie de Jésus en Egypte, durant son exil, fut conforme à sa naissance; il y vecut inconnu, étranger, sans qu'on daignât faire à lui aucune attention. A son retour en Judée, son sort ne change point; il vit jus-

qu'à trente ans dans la boutique d'un vil artisan qui passe pour son père, remplissant les fonctions d'un simple ouvrier, pauvre, inconnu et méprisé. Il n'y avait dans la sainte famille ni serviteur ni servante. *Joseph et Maria*, dit S. Pierre Chrysologue, *non habent famulum, non ancillam : ipsi Domini et famuli*. Le seul serviteur qu'il y eût dans la maison c'était le fils de Dieu devenu le fils de l'homme, c'est-à-dire de Marie : *Et erat subditus illis*. (Luc. II. 51.)

Au bout de trente ans enfin arriva le moment où le Sauveur devait comparaître en public pour prêcher ses doctrines célestes ; il fut donc nécessaire qu'il se fit connaître pour ce qu'il était. Mais qu'il fut petit le nombre de ceux qui le reconnurent et qui l'honorèrent comme il le méritait, à l'exception des disciples qui le suivirent, tous les autres au lieu de l'honorer le décrièrent comme un vil imposteur. Ce fut alors que se vérifia cette prophétie de Siméon : *Positus est hic in signum, cui contradicetur*. (Luc. II.) Jésus fut contredit et méprisé de toutes les manières ; méprisé pour ses doctrines, parce que lorsqu'il disait qu'il était le fils unique de Dieu, on le regardait comme un blasphémateur digne de mort, comme le dit l'impie Caïphe : *Blasphemavit, reus est mortis*. (Jo. IX. 22.) Méprisé pour sa sagesse, car on le tint pour insensé, privé de raison : *Insanit, quid cum auditis?* (Jo. X. 20.) Méprisé pour ses habitudes, car il fut regardé comme un parasite affamé, aimant le vin, un ami des gens de mauvaise vie : *Ecce homo devorator, bibens vinum, amicus publicanorum et peccatorum*. (Luc. VII. 24.) Regardé comme magicien, ayant commerce avec les démons : *In principe dæmoniorum ejicit dæmonia* (Matth. IX. 34.), comme possédé : *Nonne bene dicimus nos quia Samaritanus es tu, et dæmonium habes?* (Jo.



VIII. 48) comme séducteur : *Quia seductor ille dixit, etc.* (Mat. xxvii. 61.) Enfin il fut traité comme un scélérat reconnu, avec lequel il ne fallait point de procès pour le condamner à la mort, ainsi que les Hébreux le dirent à Pilate : *Si non esset hic malefactor, non tradidissemus eum.* (Jo. xviii. 30.)

Le sauveur arriva enfin au terme de sa vie et à sa passion et dans cette passion, combien d'outrages n'a-t-il point reçus. Il est trahi et vendu par un de ses disciples pour trente deniers, prix inférieur à celui d'une bête; un autre le renie : Il est traîné par les rues de Jérusalem attaché comme un malfaiteur, il est abandonné de tous, même de ses disciples; il est soumis comme un vil esclave à la flagellation, il reçoit des soufflets en public, il est appelé fou, et revêtu par ordre d'Hérode d'une robe blanche, telle que la portaient les insensés. *Sprevit illum tanquam ignorantem quia verbum non respondit; tanquam stolidum quia se non defendit*, dit S. Bonaventure. Il fut appelé roi par dérision, on lui mit à la main un roseau grossier en guise de sceptre, un lambeau d'étoffe rouge sur les épaules en guise de pourpre, un faisceau d'épines sur la tête au lieu de couronne. Puis on lui disait avec des éclats de rire : *Ave rex Judæorum*, on crachait sur lui, et on le chargeait de coups. *Et expuenter in eum*, (Matth.) *et dabant ei alapas.* (Joan.) Enfin Jésus-Christ meurt, mais de quelle mort? de la mort la plus ignominieuse, la mort de la croix : *Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* (Phil. II. 8.) La mort sur la croix était réputée infâme : *Maledictus qui pendet in ligno.* (Gal. III. 13.) Le nom des crucifiés était voué à l'infamie : *Christus factus est pro nobis maledictum*, dit l'apôtre. (Eod.) *Dicitur maledictum*, dit S. Athanase, *quod pro nobis male-*

*dictum suscepit.* Jésus prit sur lui cette malédiction afin de nous sauver de la malédiction éternelle. Mais au milieu de cette abjection, s'écrie S. Thomas de Villeneuve, où est, Seigneur, votre majesté? *Ubi est Deus, gloria tua, majestas tua?*—*Noli querere,* répond le saint, *extasim passus est Deus.* (Serm. de Transfig.) Ne cherchons ni gloire, ni majesté dans Jésus-Christ, car il est venu pour prêcher d'exemple l'humilité, et montrer l'amour qu'il a pour les hommes, amour qui l'a mis pour ainsi dire hors de lui-même.

Les Païens disaient d'Hercule qu'il nettoya l'étable d'Augias, et d'Apollon qu'il garda les troupeaux d'Admète. Ce sont là des fables; ce qui est vrai, ce qui est de foi c'est que pour l'amour de nous, Jésus-Christ s'est humilié au point de naître dans une étable, de mener une vie pauvre et méprisée, de mourir sur un gibet infamant. *O gratiam, o amoris vim! Ita ne summus omnium imus factus est omnium?* (Serm. LXI. in cant.) Force de l'amour divin! Le premier de tous s'était fait le dernier, le plus vil de tous. *Quis hoc fecit? Amor dignitatis nescius. Triumphat de Deo amor.* (Serm. LXXXIV. in cant.) L'amour ne regarde point la dignité quand il s'agit de gagner l'affection de la personne aimée. Dieu que rien ne peut vaincre a été vaincu par l'amour qui l'a réduit à se faire homme et à s'immoler pour les hommes: *Semclipsum exinanivit,* continue le même S. Bernard, *ut scias amoris fuisse quod altitudo adæquata est.* Le Verbe divin, qui est la grandeur même s'est par amour humilié jusqu'à s'anéantir; en aucune autre manière, dit S. Grégoire de Naziance, l'amour divin ne pouvait aussi bien se montrer: *Non aliter Dei amor erga nos declarari poterat, quam quod nostri causa ad deteriores partem se dejecerit.* (Lib. II. de Incarn. Hom. 9.) Richard de

S. Victor ajoute que l'homme ayant offensé la majesté de Dieu, il était nécessaire pour expier ce délit, qu'il y eût une humiliation infinie : *Oportuit ut ad expiationem peccati fieret humiliatio de summo ad imum.* (Lib. de Incarn. cap. 8.) D'ailleurs, comme le dit S. Bernard, plus notre Dieu s'est abaissé, plus il nous a montré de bonté et d'amour : *Quanto minorem se fecit in humanitate, tanto majorem se exhibuit in bonitate.*

Puisque Dieu s'est si fort humilié pour l'amour de l'homme, l'homme craindrait-il de s'humilier pour l'amour de Dieu ? *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* (Phil. II. 5.) Celui-là ne mérite pas le nom de chrétien, qui manque d'humilité et ne cherche pas à imiter celle de Jésus-Christ qui n'est venu au monde, dit S. Augustin, que pour abattre l'orgueil, l'orgueil, maladie cruelle qui a exigé la présence du médecin divin, et qui, pour prix de son dévouement, l'a comblé d'ignominie et l'a fait mourir sur la croix. Que l'homme donc rougisse de se montrer superbe quand il voit que son Dieu s'est tant humilié. *Propter hoc vitium superbiæ, Deus humilis venit. Iste morbus medicum de cælo deduxit, usque ad formam servi humiliavit, contumeliis egit, ligno suspendit. Erubescat homo esse superbus propter quem factus est humilis Deus.* (S. Aug. In. Psalm. XVIII.) *Ut nos erigeret, se inclinavit,* dit S. Pierre Damien ; il a voulu s'abaisser pour nous retirer de la fange de nos péchés et nous élever jusqu'à partager avec les anges le haut royaume des cieux. *De stercore erigens pauperem ut collocet eum cum principibus populi sui.* (Psalm. DXII. 7.) *Humilitas ejus nostra nobilitas est,* dit S. Hilaire. (Lib. II. de Trinit.) O immensité de l'amour divin, reprend S. Augustin ; un Dieu qui vient se charger de toute la bassesse de l'homme pour lui faire part de ses

honneurs ; qui vient embrasser la douleur pour lui donner le salut ; qui vient souffrir la mort pour lui donner la vie ! *Mira dignatio ! venit accipere contumeliosus dare honores ; venit haurire dolores , dare salutem , venit subire mortem , dare vitam .*

En choisissant une condition aussi humble, une vie d'humiliation, une mort infamante, Jésus-Christ ennoblit l'humiliation et l'opprobre. C'est pour cela que les saints sur cette terre ont été si avides d'humiliation, qu'ils paraissaient ne désirer rien tant que d'être méprisés et foulés aux pieds pour l'amour de Jésus-Christ. A la venue du Verbe, s'est vérifié ce que prédisait Isaïe. (Cap. xv.) *In cubilibus ubi prius dracones habitabant, orietur viror calami.* Là où habitaient les démons, esprits de présomption et d'orgueil, là naîtra l'humilité de Jésus-Christ. *Viror calami*, c'est-à-dire l'esprit d'humilité, *quia humilis est vacuus in oculis suis*, dit le cardinal Hugues. Les humbles ne sont pas remplis d'eux-mêmes comme le sont les superbes ; ils estiment, ce qui est vrai, que tout ce qu'ils tiennent est un don de Dieu. Cela doit nous faire comprendre combien est chère à Dieu une âme humble et soumise, combien au contraire lui est odieux le cœur superbe. Mais, dit S. Bernard, se peut-il qu'il y ait des hommes superbes, depuis que nous savons la vie que mena Jésus-Christ ? *Ubi se exinanivit majestas, vermis intumescit !* Mais que le superbe ne s'y trompe pas ; il ne sera jamais l'ami de son Dieu. *Erigis te*, dit S. Augustin, *Deus fugit à te ; humilias te, Deus venit ad te.* Le Seigneur fuit le superbe, mais il ne dédaigne pas le cœur qui s'humilie, fût-il le plus grand de tous les pécheurs. *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicias.* Dieu a promis d'exaucer quiconque le priera. *Petite et dabitur vobis, etc.* Mais il est dit aussi

qu'il n'exaucera point les superbes. *Deus superbis resistit ; humilibus autem dat gratiam.* (S. Jac. Epist. iv. 6.) Il n'écoute point les prières des superbes, mais il ne refuse aux humbles aucune des grâces qu'ils lui demandent. Sainte Thérèse assurait que les plus grandes grâces qu'elle eût obtenues de Dieu, étaient celles qu'elle avait demandées avec plus d'humilité. La prière de celui qui s'humilie entre au ciel sans avoir besoin d'y être introduite, et jamais elle ne s'en retourne sans avoir obtenu ce qu'elle désire. *Oratio humiliantis se nubes penetrabit... et non discedet donec altissimus aspiciat.* (Eccl. xxxv. 21.)

## COLLOQUE.

O mon Jésus trop méprisé, vous avez rendu, par votre exemple, les humiliations chères à ceux qui vous aiment. Comment se fait-il qu'au lieu de les supporter avec joie, comme vous l'avez fait vous-même, je me suis livré à mes ressentimens avec tant de véhémence que j'en ai offensé votre majesté infinie. Ah ! Seigneur, je le conçois, j'ai manqué de patience parce que je n'ai pas su vous aimer. Si je vous aimais, elles me sembleraient douces et agréables. Mais vous promettez le pardon à ceux qui se repentent, et je me repens, moi, de toute mon ame des désordres de ma vie qui m'ont rendu si différent de vous. Mais je veux m'amender ; d'aujourd'hui en avant, je subirai avec résignation tous les outrages qui me seront faits ; je veux que ces outrages deviennent pour moi une source féconde de ces biens qui enrichissent l'ame. Je mérite les plus grandes humiliations, moi qui ai si souvent dédaigné votre grâce ; mais vos mérites, Seigneur, me font espérer. Je veux changer de vie, ne plus vous dé-

plaire, ne faire que votre volonté. J'ai mérité souvent, je le répète, d'être précipité aux enfers; puisque vous avez jusqu'ici daigné m'attendre, faites, ô mon Dieu, que je ne brûle que du feu de votre saint amour. Non, je ne veux plus vivre sans vous aimer. Aidez-moi à rejeter loin de moi l'ingratitude; car je ne veux aimer que vous, je veux que mon cœur ne soit qu'à vous. Ah! prenez-en possession, et que cette possession soit éternelle. Soyez toujours à moi, aimez-moi; que je vous aime, que je vous appartienne toujours. J'espère qu'il en sera ainsi, parce que vous êtes la bonté infinie. Disposez donc à votre gré de moi; accordez-moi seulement la grâce de vous aimer et d'éprouver en même temps votre amour; car cet amour, Seigneur, est mon seul bien, mon seul désir, ma seule espérance. Marie, mère du saint amour, aidez-moi par votre intercession; faites que je puisse aimer toujours, mon Dieu si aimable!

---

## X<sup>e</sup> DISCOURS.

De la naissance de Jésus la nuit de Noël.

*Evangelizo vobis gaudium magnum.... Quia natus est vobis hodie salvator.* (Luc. II. 11.)

*Evangelizo vobis gaudium magnum.* Ainsi disait l'ange aux pasteurs, et c'est aussi ce que je vous dis cette nuit; ames chrétiennes je vous apporte une heureuse nouvelle, la plus heureuse qu'on puisse donner à un peuple de pauvres exilés, condamnés à la mort éternelle.

C'est le Sauveur qui vient de naître, celui qui doit les délivrer de cette mort terrible, et obtenir pour eux le retour à la céleste patrie. *Natus est vobis salvator*. Jésus-Christ est né, il est né pour vous arracher aux peines de l'enfer et vous ouvrir les portes du paradis. Mais afin que vous montriez dignement votre reconnaissance envers votre Rédempteur, en l'aimant chaque jour davantage, laissez-moi mettre sous vos yeux les circonstances de sa naissance, et vous apprendre où vous le trouverez, cette nuit, afin que vous puissiez l'aller trouver et lui rendre grâce de tout le bien qu'il vous fait. Mais commençons par invoquer Jésus et Marie.

Représentons d'abord en peu de mots ce qui s'est passé à la naissance de ce roi du monde, descendu du ciel pour votre salut. L'empereur Auguste, voulant connaître les forces de son empire, ordonna un dénombrement général de tous ses sujets. A cet effet, chacun était tenu d'aller inscrire son nom chez le préfet de la province, et de payer en même temps un tribut en signe de vasselage. *Factum est edictum ut describeretur universus orbis*. (Luc. II.) Aussitôt Joseph obéit; il n'attendit pas même que Marie eût mis au monde l'enfant qu'elle portait dans son sein; il partit avec elle pour la ville de Bethléem: le voyage était long, il devait durer quatre jours; les mauvais chemins, le mauvais temps, et surtout l'état de Marie le rendaient extrêmement pénible.

Quand le roi pour la première fois entre dans une ville de son royaume, on lui rend les plus grands honneurs. Prépare-toi donc, ô heureuse cité, à recevoir ton Roi, comme te l'a dit le prophète Michéc: ton Seigneur vient te voir, Seigneur de toute la Judée et de tout l'univers. Tu es la plus fortunée de toutes les cités de la terre, puis-

que c'est toi que le Seigneur à choisie , pour naître sur ton territoire. *Et tu Bethleem Ephrata parvulus es in millibus Juda , ex te enim egredietur qui sit dominator in Israel.* (Mich. xv. 2.) Mais voilà Joseph et Marie entrant dans Bethléem , se dirigeant vers le logis de l'officier de l'empereur pour payer le tribut , et s'inscrire au nombre des sujets de César ; Marie qui portait dans son sein le Seigneur de César et de toute la terre ! Mais qui les reconnaît ? qui les honore ? qui les accueille ? *In propria venit , et sui eum non acceperunt.* (Jo. 1.) Ils sont pauvres , on les regarde , on les traite comme des pauvres. Mais , *factum est autem , cum essent ibi , impleti sunt dies , ut pareret.* (Luc. 2.) Cependant Marie avertie par ses douleurs sent qu'elle va devenir mère ; elle avertit Joseph qui aussitôt cherche un logement par toute la ville ; il ne voudrait pas conduire sa femme à l'hôtellerie qui , outre qu'elle n'offrirait pas un lieu convenable , était en ce moment pleine de voyageurs. Mais non-seulement il ne trouva point ce qu'il cherchait , mais il est encore probable qu'on le traita d'insensé , pour avoir conduit sa femme à Bethléem dans l'état avancé où elle se trouvait. Joseph prit alors le parti de se rendre à l'hôtellerie , mais elle était encombrée de voyageurs ; il ne s'y trouva pas la plus petite place. *Non erat eis locus in diversorio.* (Luc. II. 7.) Il y avait eu place pour tous , même pour les derniers plébéiens : il n'y en eut point pour Jésus. Cette hôtellerie peut être regardée comme une figure de ces cœurs ingrats qui reçoivent tant de misérables créatures et qui refusent l'entrée à Dieu ; de ces gens qui aiment les parens , les amis , les bêtes mêmes , et qui n'aiment point Jésus , ne tenant compte ni de sa grâce ni de son amour. Mais , dit Marie elle-même à une ame dévote : « Ce fut par une disposition particulière de



Dieu qu'il n'y eut de place parmi les hommes ni pour moi ni pour mon fils, afin que les âmes éprises de Jésus s'offrissent elles-mêmes pour le recevoir, et l'invitasent avec amour à y entrer. » (Voyez le P. Petri.)

Poursuivons. Les pauvres pèlerins se voyant repoussés partout, sortirent de la ville pour tâcher de trouver quelque abri hors de ses murs. Ils marchent dans l'obscurité, ils tournent, retournent, cherchent des yeux, et enfin ils aperçoivent une grotte creusée au pied d'un rocher au-dessous de la ville. C'était, disent Baviada, Bède et Brocan, une excavation sous les murailles mêmes de Bethléem, séparée de la ville, ayant la forme d'une caverne qui servait de retraite aux animaux. Alors Marie dit à Joseph : Je ne saurais aller plus loin, entrons dans cette grotte où nous nous arrêterons. Comment, répondit Joseph, ne vois-tu pas que cette grotte est froide, humide, que l'eau y coule de toutes parts ? ne vois-tu pas que cette grotte n'est qu'une étable ? comment pourrais-tu passer ici la nuit ? Il est certain, dit Marie, que cette étable est le palais où veut naître aujourd'hui le fils de Dieu.

Oh ! qu'auront dit les anges en voyant Marie entrer dans cette grotte ? Les princes naissent dans les palais, au sein des grandeurs et de l'opulence, et le roi du ciel n'a qu'une étable obscure, sans langes pour le couvrir, un peu de paille pour lit, une crèche pour reposer ses membres : *Ubi aula, ubi Thronus ?* dit S. Bernard. Où est la cour, où est le trône pour ce roi du ciel ? il n'y a là que deux animaux et une crèche. O heureuse grotte où est né le Verbe divin ! heureuse crèche qui a reçu le Seigneur du ciel ! Heureuse paille qui y servit de lit à celui qui est porté par les séraphins ! O ! comme en considérant la naissance de Jésus-Christ nous devons tous brûler d'amour ! que

ces noms de grotte , de crèche , de paille , unis à l'idée de la rédemption doivent exciter en nous de sentimens , d'affections ! Oui vous fûtes heureuses , grottes , crèche , paille , mais plus heureuses encore sont ces âmes ferventes qui aiment tendrement notre aimable Sauveur , et qui , brûlant d'amour , vont le recevoir ensuite dans la sainte communion. Avec quel plaisir Jésus-Christ ne va-t-il pas aussi habiter dans le cœur qui l'aime !

Dès que Marie fut entrée dans la grotte , elle se mit en prières , et l'heure de la délivrance venue , elle détacha ses cheveux qui retombèrent sur ses épaules ; aussitôt elle vit une grande clarté , sentit dans son cœur une douce joie , baissa les yeux et aperçut sur la terre un bel enfant dont l'aspect inspire l'amour , mais qui pleurait , qui criait , qui étendait les bras , comme pour demander à sa mère qu'elle le prît dans les siens. *Extendebam membra , quærens matris favorem* , dit-il par révélation à sainte Brigitte. Marie appela Joseph qui , en voyant le nouveau-né , l'adora en versant des larmes d'attendrissement. *Intravit senex et prosternens se plorabat præ gaudio*. (Revel. 16.) Ensuite la sainte Vierge prit respectueusement l'enfant qu'elle porta à son sein , cherchant à le garantir du froid en l'appliquant sur sa poitrine. *Maxilla et pectore calefaciebat eum cum lætitia et tenera compassione materna*. Considérez tous les sentimens d'amour que dut alors éprouver Marie en voyant dans ses bras le fils du Père éternel. Elle l'adore comme Dieu , baise ses pieds comme on fait aux rois , puis l'emmailote comme son fils. Mais hélas ! que ces langes sont grossiers et rudes ; qu'ils sont froids et humides ! et point de feu pour le réchauffer.

Venez rois , empereurs , venez tous , puissans de la terre , venez adorer votre Roi suprême qui pour l'amour de vous

est né si pauvre dans cette grotte. Aucun ne vient ! *In propria venit et mundus non cognovit!* (Jo. 1.) Eh quoi ! le fils de Dieu est venu au monde et le monde le méconnaît. Mais si les hommes ne viennent pas, les anges du moins accourent. Le Père éternel l'a ainsi ordonné ; *et adorent eum omnes angeli ejus.* (Hebr. I. 6.) Ils viennent en grand nombre, chantant des hymnes à la louange de leur Dieu : *Gloria in altissimis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* (Luc. II. 14.) Gloire à la divine miséricorde qui, au lieu de châtier les hommes rebelles, fait que Dieu lui-même prend sur lui la peine afin de les sauver. Gloire à la sagesse qui a trouvé le moyen de sauver l'homme de la mort qu'il avait méritée et de satisfaire en même temps la justice divine ! Gloire à la puissance qui, d'une si admirable manière, a triomphé des forces de l'enfer, en envoyant le Verbe divin sous la figure d'un pauvre pour souffrir la douleur, l'outrage, la mort, et obliger ainsi les hommes à l'aimer, à mépriser pour lui les biens de la terre. Ainsi l'ont fait beaucoup de jeunes hommes désireux de reconnaître l'amour que Dieu leur a montré. Gloire enfin à cet amour divin qui a réduit un Dieu à se faire homme, pauvre, humble, à mener une vie pénible, à subir une mort douloureuse, pour montrer aux hommes l'affection qu'il leur porte et pour gagner leur amour. *Agnoscimus in stabulo potentiam exinanitam, sapientiam præ amoris nimietate infatuatam.* Nous voyons dans cette étable, dit S. Laurent Justinien, la puissance d'un Dieu presque anéantie ; nous voyons un Dieu, sagesse éternelle, qui pousse l'amour à un excès qui semble démence.

Marie nous invite tous, nobles et plébéiens, riches et pauvres, saints et pécheurs, à entrer dans la grotte de

Bethléem pour adorer son fils déjà né et baiser ses pieds. Entrez donc, ames dévotes, entrez et voyez sur un peu de paille le Créateur du ciel et de la terre ; il a la forme d'un petit enfant, mais il est si beau qu'on le dirait entouré d'un auréole de lumière. Maintenant qu'il est né, la grotte n'a plus rien de hideux ; elle s'est au contraire changée en paradis. Entrez donc sans crainte, Jésus est né, et il est né pour tous et pour chacun de ceux qui veulent le posséder. Il a dit lui-même d'avancer : *Ego flos camporum et lilium convallium.* (Cant. II. 1.) Il s'appelle lis des vallées, pour nous faire entendre que, naissant humble, les humbles seuls le trouveront. Aussi l'ange ne fut-il pas annoncer la naissance de Jésus à César, à Hérode ; il ne l'annonce qu'à de pauvres pasteurs. Il s'intitule aussi fleur des champs, afin que tous puissent le trouver. *Ego flos campi*, dit le cardinal Hugues, *quia omnibus me exhibeo inveniendum.* Les fleurs des jardins sont gardées et défendues par des murs et des clôtures : il n'est pas permis à tous de les apercevoir et de les cueillir ; mais la fleur des champs est exposée à tous les yeux ; la prend qui veut, et c'est ainsi que Jésus-Christ veut être exposé à la vue de tous. Entrons donc ; la porte est ouverte. *Non est satelles*, dit S. Pierre Chrysologue, *qui dicat non est hora.* Les princes sont renfermés dans leurs palais, et des soldats les gardent ; il n'est pas facile d'obtenir d'eux audience ; celui qui veut leur parler doit prendre beaucoup de peine : plus d'une fois on le renverra en lui disant : ce n'est pas le moment ; revenez un autre jour. Il n'en est pas de même avec Jésus-Christ. Il est dans cette grotte, sous une forme enfantine, afin de charmer ceux qui viendront le voir ; et la grotte est ouverte, sans gardes qui en défendent l'entrée, afin que chacun puisse entrer à son

gré voir ce jeune roi , lui parler , l'embrasser même s'il le désire.

Entrez donc ames chrétiennes. Le voici ; regardez cette crèche, cette paille, cet enfant qui pleure. Voyez comme il est beau ; voyez les rayons de lumière qui l'entourent, l'amour qu'il inspire, les traits qui de ses yeux vont au cœur de ceux qui le cherchent, ces tendres plaintes qui vont à l'ame. N'entendez-vous pas que tout vous dit ici : Aimez celui qui vous aime? *Clamat stabulum, clamant paleæ*, dit S. Bernard. La crèche, l'étable, la paille, tout vous crie : Aimez un Dieu digne d'amour infini; il est descendu du firmament, il s'est revêtu de votre chair pour vous montrer son amour et obtenir le vôtre. Demandez-lui : Bel enfant, quel est ton père? Il vous répondra : Ma mère est cette Vierge pure qui est auprès de moi, et mon père est Dieu. Comment? toi fils d'un Dieu, si humble et si pauvre? Qui te reconnaîtrait dans cet état? qui te respectera? La foi, répond Jésus, me fera connaître pour ce que je suis, et me fera aimer par les ames que je suis venu racheter et embraser de mon amour; car je ne veux pas qu'on me craigne, je veux qu'on m'aime, et c'est pour cela que je me suis montré sous les traits d'un pauvre enfant, afin que vous m'aimiez davantage en voyant à quel état m'a réduit l'amour que j'ai pour vous. Mais bel enfant, dites-moi pourquoi vous portez vos regards autour de vous? Que regardez-vous? vous soupirez! vous pleurez! Ah! pourquoi soupirez-vous, pourquoi pleurez-vous? Je cherche autour de moi, répond Jésus, les ames qui me désirent. Je soupire parce que je voudrais trouver un cœur brûlant d'amour pour moi, comme je brûle d'amour pour lui : je me plains, je pleure, je gémiss, parce que je ne

vois point ou que je ne vois que très-peu d'ames et de cœurs qui me cherchent et qui veulent m'aimer.

## COLLOQUE.

Levez-vous, ames dévotes, Jésus vous invite à venir cette nuit lui baiser les pieds. Les pasteurs qui sont venus le visiter dans la grotte de Béthléem ont apporté leurs présents, vous devez aussi apporter les vôtres. Que lui donnez-vous? Le plus beau présent que vous puissiez lui faire, sachez-le bien, c'est celui d'un cœur aimant et repentant. Qu'avant de venir, chacun de vous lui dise: Seigneur, je n'osais point m'approcher de vous souillé de péchés comme je le suis; mais, ô mon Jésus, puisque vous m'invitez avec tant de bonté à m'avancer vers vous, je vous obéirai, je ne ferai pas comme je l'ai fait si souvent : vous tourner brutalement le dos, lorsque vous m'appeliez; je ne résiste pas à la douce invitation que vous me faites, mais hélas! Seigneur, je suis pauvre en toutes choses, je n'ai rien à vous offrir que mon cœur; ce cœur, il est vrai, vous a autrefois offensé, mais il est repentant, et c'est son repentir que je vous apporte. Oui, divin enfant, je me repens de vous avoir déplu. J'ai été envers vous barbare, traître, ingrat, je vous ai causé d'amères souffrances, j'ai fait couler vos pleurs dans la grotte de Bethléem; mais ce sont ces larmes mêmes qui me donnent l'espérance. Je suis pécheur, cela est vrai, je ne mérite point de pardon; mais je viens à vous, ô Dieu, qui pour pouvoir pardonner, vous êtes fait homme. Père éternel, ne voyez pas mes fautes, mais voyez les larmes de votre fils innocent: elles intercèdent pour moi, vous ne refusez rien aux prières de Jésus-Christ.

Exaucez-le maintenant, exaucez-le dans cette nuit d'allé-gressc, de salut, de pardon.

O Jésus enfant, j'espère de vous le pardon; mais le pardon de mes péchés ne me suffit pas. Vous accordez cette nuit de grandes faveurs aux ames; je vous demande, moi, une grâce signalée, c'est celle de vous aimer; maintenant que je suis à vos pieds, embrasez-moi de votre saint amour, unissez-moi à vous, mais que ce soit avec des liens tels que je ne puisse plus me séparer de vous. Je vous aime, ô divin enfant, mais c'est peu encore; je voudrais vous aimer davantage. Je viens baiser vos pieds, et je vous apporte mon cœur; je vous l'abandonne, changez-le, et conservez-le à jamais; ne me le rendez pas surtout, car si vous me le rendez je crains qu'il ne vous trahisse de nouveau.

O très-sainte Vierge Marie, vous qui êtes mère de mon Dieu, vous êtes aussi la mienne, je remets en vos mains mon pauvre cœur; présentez-le à Jésus; offert par vous, il sera accepté; vous le prierez d'ailleurs pour qu'il l'accepte.

## XI<sup>e</sup> DISCOURS.

Du nom de Jésus.

*Vocatum est nomen ejus Jesus. (Luc. II. 21.)*

Ce nom de Jésus n'appartenait point aux hommes, il fut donné par Dieu même : *Nomen Jesu*, dit S. Bernard,

*primo fuit a patre prænominatum.* Ce fut un nom tout nouveau: *Nomen novum quod os Domini nominavit.* (Esdræ. LXII.) Nom nouveau que Dieu seul pouvait donner à celui qu'il destinait pour être le Sauveur du monde. Nom nouveau et éternel, car de même que la rédemption avait été décrétée de toute éternité, de même le nom de Rédempteur avait été donné dès l'éternité. Ce nom fut donné à Jésus-Christ le jour où il fut circoncis: *Et postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.* Le Père éternel voulut récompenser l'humilité de son fils en lui donnant ce nom glorieux. Oui; tandis que Jésus s'humilie, en s'assujétissant par la circoncision à souffrir le signe des pécheurs, il est juste que le Père l'honore, en lui donnant un nom qui surpasse en dignité tous les autres noms. *Dedit illi nomen quod est super omne nomen.* (Philip. II. 9.) Les anges, les hommes, les démons ont reçu l'ordre de l'adorer: *Ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum.* (Ibid.) Si toutes les créatures adorent ce grand nom, comment ne l'adorerions-nous pas, nous pécheurs, puisque c'est pour nous qu'il a été imposé; Jésus, c'est-à-dire Sauveur, descendu du ciel exprès pour notre bien: *Propter nos, homines, et propter nostram salutem descendit de cœlis et homo factus est.* Nous devons l'adorer, et en même temps rendre grâce à Dieu qui lui a donné ce nom pour notre bien; car ce nom nous console, nous défend, nous enflamme. Voilà les trois points de notre discours, que nous verrons après avoir invoqué Jésus et Marie.

I. Le nom de Dieu nous console: en invoquant Jésus nous aurons de l'adoucissement à toutes nos peines. Il veut nous consoler parce qu'il nous aime; il le peut parce qu'il n'est pas seulement homme, mais qu'il est encore



Dieu tout puissant. Autrement il ne pourrait pas avoir ce grand nom de Sauveur. Ce nom indique l'essence humaine réunie à une puissance infinie, ainsi qu'à la sagesse et à l'amour pareillement infinis; il n'aurait pu nous sauver si toutes les perfections ne s'étaient pas trouvées en lui : *Neque enim posses, dit S. Bernard, vocare te Salvatorem, si quidpiam horum defuisset.* (Serm. 2. de Circumcis.) Le saint dit en parlant de la circoncision : *Circumciditur tanquam filius Abraham, Jesus vocatur tanquam filius Dei.* (Serm. 1. de Circ.) Comme homme il reçoit le caractère du pécheur, car il a pris la tâche de payer pour les pécheurs au prix de ses souffrances et de son sang; mais il s'appelle Jésus ou Sauveur comme fils de Dieu, parce que Dieu seul a le pouvoir de sauver.

Le nom de Jésus équivaut suivant l'Esprit-Saint aux mots d'huile répandue. *Oleum effusum nomen tuum.* (Cant. 1. 5.) Et ce n'est pas sans raison, dit S. Bernard : de même que l'huile a éclairé et qu'elle fournit une préparation pour les alimens et un remède pour la médecine, de même le nom de Jésus est lumière : *Lucet prædicatum.* Et d'où vient que la lumière de la foi s'est répandue sur la terre, que tant de gentils ont connu le vrai Dieu et se sont convertis? C'est en écoutant invoquer le nom de Jésus. *Unde putas in toto orbe tanta et tam subita fidei lux, nisi prædicato nomine Jesus?* (Serm. xv.) C'est à ce nom sacré que nous devons le bonheur d'être devenus enfans de la vraie lumière, c'est-à-dire de la sainte Église; car nous sommes nés au giron de l'Église romaine, dans des contrées chrétiennes et catholiques; grâce que n'ont pas obtenue la plupart des hommes qui naissent idolâtres, mahométans ou hérétiques. De plus le nom de Jésus sert d'aliment à nos ames. *Puscit recogitatum.* Il donne aux fidèles la force de trouver la paix

et des consolations au sein des misères et des persécutions qu'ils éprouvent sur la terre. Les saints apôtres, maltraités et injuriés, se réjouissaient parce que le nom de Jésus servait à les fortifier. *Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* (Act. v. 41.) Ce nom sert encore de remède à celui qui l'invoque. *Invocatum lenit et ungit.* Le saint abbé ajoute : *Ad exortum nominis lumen : nubilum diffugit, redit serenum.* Si l'âme est affligée et troublée, qu'elle nomme Jésus, et aussitôt la tempête fuira loin d'elle et la paix reviendra. *Labitur quis in crimine? Currit ad laqueum mortis desperando? Nonne si invocet nomen vitæ, confestim respirat ad vitam?*

Si un malheureux est tombé dans le péché et qu'il se sente indigne de pardon, qu'il invoque ce nom de vie, et soudain l'espérance du pardon rentrera dans son cœur; qu'il nomme Jésus, Jésus que le Père a destiné à être notre Sauveur. Eutime soutient que si Judas, lorsqu'il succomba au désespoir, avait invoqué le nom de Jésus, il aurait recouvré l'espérance : *Si illud nomen invocasset, non periisset.* (Eutim. in cap. xxvii. Matth.) Il ajoute ensuite qu'un pécheur, quelque coupable qu'il soit, ne s'abîmera jamais dans le désespoir, s'il invoque ce saint nom d'espérance et de salut : *Longe est desperatio, ubi et hujus nominis invocatio.*

Mais les pécheurs n'invoquent point ce nom tutélaire, parce qu'ils ne veulent point guérir de leur mal. Jésus-Christ est disposé à guérir nos blessures; mais si quelqu'un aime son mal et ne veut point de remède, comment Jésus-Christ pourra-t-il le guérir? La vénérable sœur Marie de la croix de Sicile vit une fois le Sauveur dans une infirmerie portant dans ses mains un breuvage pour les malades qui s'y trouvaient; mais ces malheureux, au

lieu de l'appeler et de lui rendre grâce, le repoussaient brutalement. C'est ainsi que font beaucoup de pécheurs; quand une fois ils se sont infectés du péché, ils refusent leur salut, c'est-à-dire la grâce que Jésus-Christ leur offre, et de cette manière leur mal devient mortel. Mais le pécheur qui a recours à Jésus-Christ n'a rien à craindre, puisque Jésus-Christ lui offre d'obtenir pour lui le pardon, pour prix de ses souffrances expiatoires. *Qui offensus fuerat*, dit S. Laurent Justinien, *ipse se intercessorem destinavit; quod illi debebatur exsolvit.* (Serm. in Nativ.) Le même saint ajoute : *Si configeris ægritudine, si doloribus fatigaris, si concuteris formidine, Jesu nomen edito* : Pauvre malade, si tu te sens abattu par le mal, par les douleurs ou par la crainte, appelle Jésus, et Jésus te consolera. Il suffira de prier au nom de Jésus le Père éternel, et nous obtiendrons tout ce que nous demanderons. *Si quid petieritis patrem in nomine meo*, etc. (Jo. xvi.) *Quodcumque petieritis patrem*, etc. (Id. xv. 16.)

II. Nous avons dit que le nom de Jésus nous défendait; et cela est vrai, il nous défend contre les embûches de nos ennemis, et les assauts qu'ils nous livrent. Aussi le messie a-t-il été désigné par le nom du Dieu fort, *Deus fortis*. Le sage a dit que son nom était comme une forte tour. *Turris fortissima nomen tuum.* (Prov. xviii. 10.) C'est-à-dire que l'homme qui se place sous l'égide de ce nom tout-puissant n'a rien à redouter des attaques de l'enfer. Jésus-Christ s'était humilié devant son père, dit S. Ambroise, au point de ne pouvoir s'humilier davantage. Son père a son tour l'a élevé jusqu'au plus haut degré; *ipse se tantum humiliavit ut ultra non posset; propter quod Deus tantum exaltavit ut ultra non posset.* C'est pour cela que le père lui a donné un nom qui surpasse

tous les autres noms. *Propterea dedit illi nomen super omne nomen*, etc. Nom si grand et si puissant qu'il est respecté dans le ciel, sur la terre et au fond des enfers. Nom puissant dans le ciel, puisqu'il peut obtenir pour nous toutes les grâces; puissant sur la terre parce qu'il peut sauver tous ceux qui l'invoquent avec ferveur; puissant en l'enfer, parce qu'il met en fuite tous les démons: lorsqu'ils entendent ce nom sacré ils tremblent, parce qu'ils se souviennent que c'est Jésus qui a détruit l'empire qu'ils avaient pris sur les hommes; ils tremblent parce que sous ce nom ils doivent reconnaître toute la majesté divine: *In hoc nomine deitatis adoratae tota majestas*, dit S. Pierre Chrysologue. (Serm. dxiv.) Jésus a dit lui-même que ses disciples auraient, avec son seul nom, le pouvoir de chasser les démons. *In nomine meo dæmonia ejicient*. (Marc. xvi. 17.) En fait la sainte Église dans ses exorcismes se sert du nom de Jésus pour délivrer les possédés, et les prêtres qui assistent les mourans emploient aussi ce saint nom pour délivrer le malade des assauts que le démon multiplie dans ces derniers momens.

Qu'on lise la vie de S. Bernardin de Sienne, on y verra combien il convertit de pécheurs, combien d'abus il détruisit, combien de cités il sanctifia en apprenant aux peuples à invoquer le nom de Jésus. S. Pierre dit qu'il n'y a pas de nom dans lequel les hommes puissent trouver autant de ressources pour leur salut que dans celui de Jésus. *Nec enim aliud nomen est sub caelo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri*. (Act. iv. 12.) Jésus ne nous a pas seulement sauvés une fois, mais il nous sauve continuellement par ses mérites des dangers du péché, toutes les fois que nous l'invoquons avec confiance. S. Paul nous y exhorte fortement; qui-

conque l'invoque, dit-il, sera certainement sauvé : *Qui enim invocaverit nomen Domini, salvus erit.* (Rom. x.) Si les démons, si les hommes vous persécutent, dit S. Laurent Justinien, s'ils vous excitent au péché, invoquez Jésus et vous triompherez. *Si tentaris a diabolo, si ab hominibus opprimeris, Jesu nomen edito.* Et si les tentations continuent de vous poursuivre, continuez d'invoquer Jésus et vous n'y succomberez pas. Il est prouvé, par l'expérience, que ceux qui ont cette dévote habitude se maintiennent fermes dans la bonne voie et triomphent toujours des tentations. Invoquons aussi le nom de Marie, qui épouvante pareillement l'enfer, et nous pourrons être sans crainte. *Hæc brevis oratio*, dit Thomas A. Kempis, *Jesu et Maria facilis ad tenendum, fortis ad protegendum.* Ces deux mots : Jésus et Marie, si aisés à prononcer et à retenir sont tout puissans contre les insultes de nos ennemis.

III. Le nom de Jésus console des peines et préserve du mal ; ce n'est pas tout : il enflamme d'amour tous ceux qui le prononcent avec recueillement et avec ferveur. Le nom de Jésus ou Sauveur exprime par lui-même l'amour, car à ce nom s'attache l'idée de tout ce que Jésus-Christ a fait et souffert pour nous sauver. *Nomen Jesu signum est representans tibi omnia quæcumque Deus fecit propter salutem humanæ naturæ.* (S. Bernard. serm. XLIII.) O mon Jésus, s'écrie un dévot écrivain, il vous en a trop coûté d'être Jésus, c'est-à-dire notre Sauveur : *O Jesu. quanti tibi constitit esse Jesum, salvatorem meum.*

S. Matthieu, en parlant du crucifiement de Jésus-Christ. s'exprime ainsi : *et imposuerunt super caput ejus causam ipsius scriptam, hic est rex Judæorum.* (xxvii. 37.) Le Père éternel a voulu que sur la croix où notre Rédempteur est mort, on lût ces mots : Voici Jésus, le Sauveur du monde. Pilate or-

donna de placer cette inscription, non qu'il eût jugé Jésus-Christ coupable pour avoir pris le titre de roi, comme les juifs l'en accusaient, car il ne fit aucun compte de ce chef d'accusation et en même temps qu'il le condamnait il reconnaissait son innocence et protestait qu'il ne prenait aucune part à sa mort : *Innocens sum a sanguine justis hujus*; mais ce fut parce que Dieu le voulut ainsi, afin de pouvoir dire aux hommes : Savez-vous pourquoi est mort mon fils innocent? il meurt parce qu'il est votre Sauveur; il meurt sur cette croix ignominieuse pour vous sauver. Ce fut pour cela que les Cantiques dirent de son nom : *Oleum effusum nomen ejus nempe*, dit S. Bernard, *effusio divinitatis*.

Dans la rédemption, Dieu s'est donné à nous parce qu'il nous aimait. *Dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis*. (Ephes. v. 2.) Et pour le faire, il s'est chargé de subir à notre place la peine qui nous était due. *Languores nostros ipse tulit et dolores nostros ipse portavit*. (Isa. v.) Par là, dit S. Cyrille d'Alexandrie, lib. 12. in Joan., il voulut anéantir la sentence que nos péchés avaient d'abord fait prononcer contre nous. *Hoc titulo adversus genus nostrum chirographum in cruce confixo delevit*. L'apôtre avait dit de même : *Delens quod adversus nos erat chirographum decreti*. (Col. II. 14.) Ainsi notre Rédempteur bien-aimé voulut nous soustraire à la malédiction que nous avions encourue, et pour cela, il devint lui-même volontairement l'objet de cette malédiction en se chargeant de tous nos péchés. *Christus redemit nos de maledicto, factus pro nobis maledictum*. (Gal. III. 13.)

De là vient qu'une ame fidèle, si elle nomme Jésus et qu'en même temps elle se souvienne de tout ce qu'a fait Jésus pour la sauver, ne peut pas s'empêcher d'aimer ten-

drement celui qui l'a tant aimée : *Cum nomino Jesum*, dit S. Bernard, *hominem mihi propono mitem, humilem, benignum, misericordem, omni sanctitate conspicuum, eundemque Deum omnipotentem qui me sanet et roboret*. En nommant Jésus, nous devons nous imaginer que nous voyons un homme doux, affable, compatissant, plein de toutes les vertus ; nous devons penser aussi qu'il est notre Dieu, qui, pour guérir nos maux, a voulu être méprisé, maltraité, tourmenté jusqu'à souffrir la mort sur une croix. Que le nom de Jésus vous soit donc cher, ô chrétien, s'écrie S. Anselme, qu'il soit toujours dans votre cœur ; que Jésus vous serve d'aliment et de consolation : *Sit tibi Jesus semper in corde ; hic sit cibus, dulcedo et consolatio tua*. C'est ainsi, disait S. Bernard, que dans cette vallée de larmes on peut, en aimant Jésus, goûter les douceurs du paradis : *Expertus potest credere quid sit Jesum diligere*. Plusieurs saints l'ont su par expérience : Sainte Rose de Lima qui, en recevant la communion, avait le cœur enflammé d'amour, que son haleine brûlait la main de celui qui lui donnait un peu d'eau, comme c'est l'usage après la communion ; sainte Marie Madeleine de Pazzi, qui s'écriait, le crucifix à la main et tout embrasée d'amour : Dieu d'amour, Dieu d'amour, Dieu fou d'amour ! (Vit. cap. 11.) S. Philippe de Néri dont la poitrine dut s'élargir, afin de laisser plus de place aux vives palpitations de son cœur enflammé ; S. Stanislas Kostka, à qui on était obligé de baigner la poitrine avec de l'eau froide pour tempérer l'extrême chaleur qu'y causait son amour pour Jésus ; S. François Xavier qui, pour la même raison, se découvrait la poitrine, en disant : C'est assez, Seigneur, c'est assez, reconnaissant par ces mots qu'il lui était impossible de

supporter à un plus haut degré la chaleur brûlante qui remplissait son cœur.

Tâchons donc, nous aussi, autant que nous le pourrons, de porter constamment Jésus dans nos cœurs en l'aimant, et sur nos lèvres en prononçant son nom. Il n'est pas possible, disait S. Paul, de prononcer le nom de Jésus (dévotement s'entend) sans que le Saint-Esprit opère en nous : *Nemo potest dicere Dominus Jesus, nisi in Spiritu Sancto.* (I. Cor.) Ainsi le Saint-Esprit se communique à tous ceux qui prononcent avec dévotion le nom de Jésus. Ce nom pourtant est pour bien des gens un nom pour ainsi dire étranger; c'est qu'ils n'aiment point Jésus. Les saints ont toujours eu sur les lèvres ce nom de salut et d'amour. Il n'y a pas une page, dans les épîtres de S. Paul, où le nom de Jésus ne se trouve plusieurs fois. S. Jean ne le nomme pas moins souvent. Le bienheureux Erric Susson, voulant augmenter dans son cœur l'amour de ce nom sacré, grava un jour sur sa poitrine avec un fer tranchant ce nom si chéri, et tandis que son sang coulait, il s'écriait : Seigneur, je voudrais le graver plus avant encore, mais je ne le puis; vous qui pouvez tout, imprimez-le dans mon cœur de manière qu'il ne puisse pas s'effacer, et que votre amour n'en puisse plus sortir. La bienheureuse Jeanne de Chantal parvint aussi avec un fer brûlant à imprimer sur son cœur le nom de Jésus. Mais Jésus-Christ n'en demande pas tant; il se contente d'obtenir notre amour; il aime que nous l'invoquions souvent, et de même que tout ce qu'il dit ou qu'il fit dans sa vie n'eut pour motif que l'amour qu'il avait pour nous, de même il est facile que nos actions et nos pensées aient pour cause l'amour de Jésus-Christ, comme S. Paul nous le recommande : *Omnia quæcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Jesu*



*Christi facite.* (Coloss. III. 17.) Et puisque Jésus-Christ est mort pour nous, ne devons-nous pas être prêts à mourir en l'honneur de son saint nom, comme l'apôtre était disposé lui-même à le faire? *Ego autem non solum alligari, sed etiam mori paratus sum propter nomen Domini nostri Jesu Christi.*

Concluons de tout ce que je viens de dire que, si jamais nous nous sentons affligés, nous devons invoquer Jésus qui nous consolera. Si nous éprouvons des tentations, invoquons Jésus et il nous donnera la force de résister à tous nos ennemis. Si enfin nous nous trouvons froids envers Dieu, invoquons encore Jésus et il nous enflammera. Heureux les chrétiens qui auront toujours à la bouche ce nom aimable et saint ! nom de paix, d'espérance, de salut et d'amour. Heureux nous-mêmes, si, à notre dernier moment, nous avons dans le cœur ce nom protecteur ! Mais si nous désirons que cela nous arrive, il faut que pendant la vie nous prenions l'habitude de le prononcer fréquemment avec amour et confiance. A ce nom, joignons encore le beau nom de Marie ; le ciel l'a aussi donné, et il a le pouvoir de faire trembler l'enfer. C'est pareillement un nom bien doux, puisqu'en nous rappelant la reine des cieux, il nous rappelle aussi que la mère de Dieu daigne nous servir de mère, mère d'amour et de miséricorde.

## COLLOQUE.

Mon doux Jésus, vous êtes mon sauveur ; pour m'arracher à la mort vous avez donné votre sang et votre vie : gravez, je vous en prie, votre nom adoré sur mon cœur, afin que le trouvant toujours là, je puisse aussi l'avoir

toujours sur les lèvres, et l'invoquer dans toutes mes nécessités. Si le démon me tente, votre nom me donnera la force de résister ; si je me sens découragé, votre nom ranimera mon espérance ; si je suis affligé, il me fortifiera, parce que je me dirai que vous avez souffert pour moi des afflictions bien plus vives. Si je sens mon cœur tiède ou froid, votre nom m'enflammera, en me rappelant l'amour que vous m'avez montré. Si j'ai péché si souvent autrefois, c'est parce que je ne vous ai point invoqué ; désormais votre saint nom sera ma défense, mon refuge, mon espérance, mon unique consolation, mon unique amour. C'est ainsi que j'espère vivre et mourir, votre nom sur la bouche. Très-sainte Vierge, obtenez pour moi la grâce d'invoquer dans tous mes besoins le nom de Jésus votre fils, et le vôtre, ô Marie, ma mère ; mais faites que je les invoque toujours avec amour et confiance, afin que je puisse dire, comme vous disait le dévot Alphonse Rodriguez : *Jesus et Maria, pro vobis patiar, pro vobis moriar ; sim totus vester, sim nihil meus*. O mon Jésus chéri, ô Marie bien-aimée, accordez-moi la grâce de souffrir et de mourir pour vous ; je ne veux plus être à moi , je veux vous appartenir tout entier, tout entier durant la vie, tout au moment de la mort, moment où par votre secours j'espère pouvoir dire : Jésus et Marie, aidez-moi ; Jésus et Marie, je me recommande à vous ; Jésus et Marie, je vous aime et je remets mon âme en vos mains.

---

# TABLE.

---

I <sup>er</sup> DISCOURS. — Le Verbe éternel s'est fait homme.	Pag. 343
II <sup>e</sup> DISCOURS. — Le Verbe éternel de grand s'est fait petit.	360
III <sup>e</sup> DISCOURS. — Le Verbe éternel de Seigneur s'est fait esclave.	371
IV <sup>e</sup> DISCOURS. — Le Verbe éternel d'innocent s'est fait criminel.	383
V <sup>e</sup> DISCOURS. — Le Verbe éternel de fort s'est fait faible.	395
VI <sup>e</sup> DISCOURS. — Le Verbe éternel de sien s'est fait nôtre.	405
VII <sup>e</sup> DISCOURS. — Le Verbe éternel de bienheureux s'est fait malheureux.	415
VIII <sup>e</sup> DISCOURS. — Le Verbe éternel de riche s'est fait pauvre.	428
IX <sup>e</sup> DISCOURS. — Le Verbe éternel de grand s'est fait humble.	439
X <sup>e</sup> DISCOURS. — De la naissance de Jésus la nuit de Noël.	448
XI <sup>e</sup> DISCOURS. — Du nom de Jésus.	457